SERMONS

DU PERE

BOURDALOUË,

de la Compagnie de JESUS.

SUR LES MYSTERES.

TOME PREMIER.

QUATRIEME ÉDITION.

A PARIS,

Chez RIGAUD, Directeur de l'Imprimerie Royale.

M. DCCXXVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

AVERTISSEMENT.

ON s'étoit bien attendu que les Sermons du Pere Bourdaloüe seroient aussi favorablement reçus, qu'ils l'ont été. En voici la suite, qui semble devoir soutenir toute l'estime que le Public a conçue des premiers. Quiconque même a du goût pour les Sermons, & en sçait faire le discernement, trouvera dans ceux-ci cet avantage qu'étant d'un genre où il est plus rare de réussir, l'Auteur en a pris le vrai caractère; & s'y est tracé une méthode qui pour être devenue commune, ne lui en est pas moins propre, puisque c'est lui qui en a donné le modéle ou du moins qui l'a beaucoup perfectionnée.

Avant le Pere Bourdaloüe, les Prédicateurs traîtoient les mystères de la Religion d'une maniére abstraite & séche; & si quelques-uns les tournoient à la pratique & à la morale, ce n'étoit qu'en peu de mots & qu'assez superficiellement. Ils expliquoient le fond de chaque mystère, ils en établissoient la vérité; ils en montroient les convenances; & du reste, autant pour remplir leur sujet, & ne pas manquer de matiére, que pour donner du jour & de la force à leurs pensées, ils avoient recours à de longues citations, soit de l'Ecriture & des Peres, soit même des Auteurs prophanes. Voilà ce que faisoient les plus habiles, & ils en demeuroient là: de sorte que leurs discours étoient plutôt, à le bien prendre, des leçons de Théologie que des Prédications.

D'autres moins solides, quoique plus diserts, s'en

tenoient à une simple exposition des mystères, & s'appliquoient d'ailleurs à la relever par tous les agrémens d'une élocution, ou vive & brillante, ou seulement exacte & polie, mais souvent plus recherchée que naturelle. Certaines applications de l'Ecriture assez ingénieuses, quelques comparaisons & quelques figures, quelques sentimens même dévots & affectueux, beaucoup de fleurs, mais peu de substance & peu de suc: c'étoit là que se réduisoit toute leur étude, & l'idée qu'ils se formoient de ce qu'il y a dans la Religion de plus saint & de plus auguste.

Le Pere Bourdaloue vit le défaut de cette spéculation, trop vague pour arrêter les esprits, & pour faire sur les cœurs des impressions capables de les remuer & de les toucher. Il comprit qu'il falloit ramener à lui-même l'Auditeur; & que s'il n'est réveillé de tems en tems par une peinture de ses mœurs qui le pique & qui l'intéresse; il laisse bientôt son attention s'égarer, ou s'affectionne peu à ce qu'il entend. Tellement que le Prédicateur doit à peu près se comporter dans la chaire à l'égard des autres comme il se comporte à son égard & pour son édification propre, au pied d'un oratoire & dans la méditation. Un homme qui médite sur un mystère se le retrace d'abord dans l'esprit, & en considère toutes les circonstances: mais après cette premiére vûe, faisant un retour sur soi-même, & se comparant avec le modéle qu'il a devant les yeux, il s'instruit, il se confond, il s'anime, il prend des résolutions, & sort de la priere en disposition de les exécuter.

Tel fut le plan que le Pere Bourdaloue crut devoir suivre; & c'est par-là même encore qu'il se garantit d'un autre excès. Car il est vrai que les Prédicateurs donnent quelquefois là-dessus dans une extrémité toute opposée. Ce ne sont plus propre-

ment les mystères qu'ils traitent; mais à l'occasion des mystères de purs Sermons de morale qu'ils font. Une vertu qui éclate dans le mystère dont ils ont à parler, & qui le distingue, c'est à quoi ils s'attachent; & en cela il n'y a rien qu'on puisse reprendre, & qui ne soit selon les régles. Mais après avoir proposé cette vertu comme le point capital du mystère, & comme le fruit qu'il en faut tirer: l'envisager seule dans toute la suite du discours, & perdre absolument le mystère de vûe, sans y revenir jamais, si ce n'est peut-être dans une courte conclusion, il paroît que c'est manquer à un des devoirs les plus essentiels du ministère Evangélique. Le Ministre de l'Evangile doit avant toutes choses instruire ses Auditeurs de leur religion; & ils n'en peuvent avoir qu'une connoissance très-imparfaite, si l'on ne prend soin de leur en expliquer les premiers principes & les vérités fondamentales qui sont les mystères.

Au milieu de ces deux extrémités, il y a un tempérament dont le Pere Bourdaloue ne s'est guère écarté. Il donne à un mystère tout l'éclaircissement convenable; mais il y joint ensuite une morale toute fondée sur le mystère même: & par le parfait rapport qu'il sçait trouver entre l'un & l'autre, il les assortit si bien ensemble, que le mystère sert de preuve à la morale, & que la morale est la plus juste conséquence du mystère. Il fait plus: outre la premiere division de son discours, tantôt en deux, & tantôt en trois propositions générales, souvent il subdivise encore chaque partie; & ces subdivisions, qui sont autant de circonstances du mystère, s'étendent également & sur le mystère & sur la morale: d'où il arrive qu'au même tems qu'il développe par ordre tout son mystère, il expose dans le même ordre & développe toute la morale qui y répond.

AVERTISSEMENT.

On a pû voir par quelques-uns des Sermons de cet excellent Prédicateur qui ont déja paru, comment il entroit dans le véritable esprit des mystères; & sous quels traits il les sçavoit représenter: mais on le verra encore mieux ici. Il est difficile d'en concevoir des idées plus justes, & d'en faire de plus grandes images. Non qu'il use pour cela de termes pompeux & d'amplifications, ni qu'il ait besoin de ces ornemens que l'art fournit à l'Orateur comme des secours pour le soutenir: toute sa grandeur est dans les choses mêmes qu'il dit, & qu'il tire de son sujet. Sans s'arrêter à certaines pensées ou toutes mystiques ou seulement pieuses, & sans les rejetter aussi, ni les affoiblir en aucune maniere, il n'avance rien qui ne lui paroisse solidement établi dans la religion. C'est-là qu'il se renferme, & qu'en Prédicateur habile & maître de son expression & de ses tours, il accommode, par un don qui lui étoit particulier, au style & à la dignité de l'éloquence chrétienne, ce que la Théologie a de plus profond sur nos mystères; & ce qu'elle exprime même dans le langage le plus obscur, & si on l'ose dire, le plus barbare. La fin de chaque mystère, les desseins que Dieu s'y est proposés, ses adorables perfections qu'on y découvre, les avantages qui nous en reviennent, les dispositions nécessaires pour le célébrer dignement & utilement, enfin les effets de grace & de salut qu'il doit opérer en nous, voilà sur quoi roule tout son discours, mais avec une solidité qui convainc, & avec une majesté qui inspire de la vénération pour notre Foi.

L'esprit prévenu de la sorte, n'a plus de peine à se rendre; & le cœur pénétré de ce sentiment de respect pour les mystères de Dieu, se porte de lui-même aux conséquences où le Prédicateur le veut conduire. C'est ce qu'on éprouvera en lisant ces sermons. Le Pere Bourdaloue les a remplis d'ins-

tructions propres à tous les états. Comme il cherchoit moins à plaire qu'à se rendre utile & que son zéle étoit universel, il avoit soin de proportionner sa morale à toutes les conditions des hommes ; & ce qu'il y a même d'assez remarquable, c'est qu'il ne parle presque jamais en particulier à ceux que la Providence a distingués ou par leur naissance ou par leur rang, sans adresser ensuite la parole aux autres que Dieu n'a pas ainsi élevés ; & que par une merveilleuse diversité de vûes, il trouve tout à la fois dans le même mystère, & pour les grands & pour les petits, selon leurs situations différentes, des régles de conduite & des motifs de sanctification.

Ce qui ne fait pas moins connoître l'étendue & la fécondité de son génie, ce sont les divers discours qu'il a composés sur les mêmes sujets. Il y en a sur certains mystères jusques à quatre ; & sur les autres, communément deux ou trois : tous, si complets, qu'à prendre chacun séparément, il semble qu'il y ait épuisé toute sa matiere. Ce n'est pas au reste qu'il ne fût quelquefois obligé de rentrer dans les mêmes pensées ; car les sujets ne sont pas infinis : mais ces pensées mises sous d'autres jours & diversement exprimées, sans avoir le dégoût de la répétition, ont au contraire une force & une grace toujours nouvelle.

Il faut après tout convenir, que sur le mystère de l'Ascension de notre Seigneur, le Pere Bourdaloue n'a pas tout-à-fait observé la méthode qu'il s'étoit prescrite. Ce Sermon est tout moral ; & hors l'exorde & quelques endroits très-courts qui regardent le mystère, il n'y est parlé que de la gloire du ciel & du mérite requis pour l'obtenir. Mais un des mystères où les Prédicateurs se donnent plus aisément cette liberté, c'est, ce semble, celui-ci. L'auditeur y est assez accoutumé ; & nul à cette fête n'est surpris qu'on l'entretienne du souverain bonheur où Jesus-Christ nous a précédés, & qui est le terme de notre espérance. Quoi qu'il en soit, un seul discours, quel-

que beau qu'il puisse être, ni un exemple particulier ne peut prévaloir contre une maxime générale.

On doit dire à peu près la même chose du second Sermon de l'Assomption de la Vierge : & parce qu'il a rapport à un fait dont tout le monde n'est pas instruit, ou dont la mémoire commence peut-être à s'effacer, il est bon, pour rendre le Sermon plus intelligible, d'ajouter à quelle occasion le Pere Bourdaloüe le composa. Il y a plusieurs années qu'il parut un petit ouvrage intitulé, *Avis salutaire de la bienheureuse Vierge à ses dévots indiscrets*, avec ces paroles de S. Paul au bas du titre : *Que votre culte soit raisonnable.* Il sembloit que l'Auteur n'eût eû en vûe, que de régler le culte de la Vierge : mais ce libelle tendoit à le détruire. C'est ce qu'apperçurent d'abord toutes les personnes bien intentionnées qui prirent soin de l'examiner, & ce qui alluma le zéle des vrais catholiques en France, en Italie, en Allemagne, en Espagne, & ailleurs. L'ouvrage donc, très-injurieux, à la Mere de Dieu & capable de troubler la piété des fidéles, fut déféré de toutes parts au saint Siége, & authentiquement condamné. Le Pere Bourdaloüe entreprit de le combattre dans un Sermon sur la dévotion à la Vierge, qui est celui-même dont il s'agit. Ce n'est ni une controverse de l'école, ni une longue déclamation de la chaire, mais un discours solide, où ces avis prétendus salutaires sont réfutés avec autant de modération & de briéveté, que d'ordre & de précision.

On a délibéré si l'on mettroit le Sermon du Lundi de Pâques au rang des autres, parce qu'il est imparfait ; mais on a conclu qu'il ne falloit pas l'obmettre, ni le déplacer : & l'on a jugé même que le public seroit bien aise d'avoir cette preuve de la fidélité avec laquelle on lui donne les Sermons du Pere Bourdaloüe. Après ces mystères on se disposé à faire paroître, le plutôt qu'il sera possible, les Panégyriques des Saints.

Approbation de M. de Precelles, Docteur de la Maison & Société de Sorbonne, & Lecteur des Livres.

J'Ai lû deux nouveaux Volumes des Sermons du R. P. Bourdaloue. Ils m'ont paru de la même force & de la même beauté que les premiers qui ont été imprimés depuis peu, & qui ont été si bien reçus du public. Fait en Sorbonne le 10. Décembre 1708. C. DE PRECELLES.

Permission du R. Pere Provincial.

JE soussigné Provincial de la Compagnie de Jesus dans la Province de France, permets au Pere François Bretonneau de la même Compagnie, de faire imprimer un livre qu'il a revû, & qui a pour titre : *Sermons du Pere Bourdaloue de la Compagnie de Jesus sur les Mystères* ; lequel livre a été vû & approuvé par trois Théologiens de notre Compagnie. En foi de quoi j'ai signé la présente permission. A Paris ce 15. Février 1709. MICHEL LE TELLIER.

SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

SUr la Nativité de Jesus-Christ. 1
Sur la Circoncision de Jesus-Christ. 45
Sur l'Epiphanie. 91
Sur la Passion de Jesus-Christ. 141
Sur la Passion de Jesus-Christ. 198
Sur la Passion de Jesus-Christ. 249
Sur la Résurrection de Jesus-Christ. 313
Sur la Résurrection de Jesus-Christ. 365
Sur l'Ascension de Jesus-Christ. 385
Sur la Pentecôte. 428
Sur la très-Sainte Trinité. 476
Sur le très-Saint Sacrement. 512

SERMON

SERMON
SUR
LA NATIVITÉ
DE
JESUS-CHRIST.

Et hoc vobis signum : Invenietis infantem pannis involutum, & positum in præsepio.

Voici la marque à quoi vous connoîtrez le Sauveur qui vous est né : c'est que vous trouverez un enfant emmailloté & couché dans une crêche. En Saint Luc, ch. 2.

SIRE,

EST-IL donc vrai que le Dieu destiné pour nous sauver, que le médiateur des hommes, que le Fils unique du Pere, fai-

sant son entrée dans le monde, y dût être reconnu par des langes & par une crêche ? Est-il vrai que ce devoient être là des marques de sa venue ; & que ce Messie dont les Prophétes avoient si magnifiquement parlé, que ce Messie envoyé de Dieu pour un si important dessein, ne devoit être distingué dans sa naissance que par l'humilité & la pauvreté ? Voilà, mes Freres, dit saint Augustin, ce qui a causé le scandale des Juifs. Ils attendoient un Sauveur : mais ils supposoient que ce Sauveur viendroit dans l'éclat de la majesté ; qu'il seroit riche, puissant, heureux ; qu'il rétabliroit visiblement sur la terre le Royaume d'Israël ; qu'il combleroit ses sujets de biens & de prospérités. Prévenus qu'ils étoient de ces espérances, on leur a annoncé que ce Sauveur étoit né dans l'obscurité d'une étable, & c'est ce qui les a non-seulement troublés, mais choqués, mais révoltés. Ce scandale a passé jusques dans le christianisme : l'enfance & la crêche d'un Dieu, voilà par où a commencé parmi les Chrétiens l'infidélité de l'héréſie. Otez-moi, disoit, au rapport de Tertullien, l'impie Marcion, ôtez-moi ces langes honteux, & cette crêche indigne du Dieu que j'adore : *Aufer à nobis pannos & dura præsepia.* Ainsi parloit cet héréſiarque, si injustement & si faussement préoccupé

Tertul.

contre les baſſeſſes apparentes de Jeſus-Chriſt naiſſant. Or ce qui a ſcandaliſé les Juifs, ce qui a ſervi de fonds à l'erreur des premiers hérétiques, c'eſt ce qui nous trouble encore aujourd'hui. Car c'eſt-là le ſigne que notre orgueil combat intérieurement, le ſigne qui bleſſe notre amour-propre, & contre lequel il s'éléve, le ſigne que notre raiſon même a bien de la peine à ne pas condamner; en un mot, le ſigne qui devoit être, ſelon le Prophéte, & qui ſera toujours pour le monde un ſujet de contradiction: *Signum cui contradicetur.* Cependant, Chrétiens, c'eſt à ce ſigne qu'eſt attaché notre ſalut; & c'eſt de-là que dépendent les fruits de grace, que nous devons retirer de ce myſtère. Il eſt donc de mon devoir de juſtifier, ſi j'oſe parler de la ſorte, ce ſigne adorable, & c'eſt ce que je vais faire, après que nous aurons rendu à Marie l'hommage ordinaire. *Ave, Maria.* *Luc. c. 2.*

DIeu parlant au Roi d'Iſraël, lui dit: Demandez au Seigneur votre Dieu, qu'il vous faſſe voir un ſigne de ſa toute-puiſſance: *Pete ſignum tibi à Domino Deo tuo*; & ſur le refus que fit Achaz de demander ce ſigne à Dieu, parce qu'il ne vouloit pas tenter le Seigneur; le Seigneur lui-même lui donna, ſans qu'il le voulût, un ſigne *Iſai. c. 7.*

Ibid. qu'il ne demandoit pas : *Propter hoc dabit Dominus ipſe vobis ſignum.* C'eſt ainſi, Chrétiens, que Dieu dans ce myſtère en uſe à notre égard. Pour nous faire entendre que le Meſſie eſt né, il nous donne un ſigne, mais un ſigne que nous ne demandions pas, un ſigne que nous n'attendions pas, un ſigne auquel nous ne penſions pas; je dis plus, un ſigne que nous ne voulions pas, & contre lequel il prévoyoit bien que le monde ſe révolteroit. Cependant c'eſt lui-même qui nous le donne, lui-même qui le choiſit pour nous : *Propter hoc dabit Dominus ipſe vobis ſignum.* Et il eſt queſtion de ſçavoir ſi nous avons droit de le rejetter, & ſi le choix qu'a fait Dieu de ce ſigne, doit trouver tant de contradiction dans nos eſprits. Or je prétends que jamais contradiction n'a été plus mal fondée : pourquoi? parce que jamais ſigne n'a été plus raiſonnable, plus ſaint, plus divin, ni par conſéquent plus digne & du choix de Dieu & de l'approbation des hommes, que celui de la pauvreté & de l'humilité de Jeſus-Chriſt. Ecoutez-en la preuve, qui va faire le partage de ce diſcours. Le ſigne que l'Ange donne aux Paſteurs, en leur annonçant la naiſſance de Jeſus-Chriſt, eſt le ſigne du *Luc. c.* Dieu Sauveur : *Natus eſt vobis hodie Salva-* *2.* *tor, & hoc vobis ſignum*; il vous eſt né un

Sauveur, & voici la marque à quoi vous le pourrez reconnoître. C'eſt donc par rapport à l'office de Sauveur que nous devons conſidérer ce ſigne. D'où je conclus d'abord, que c'eſt de tous les ſignes que Dieu ait jamais donnés aux hommes, le plus admirable : pourquoi ? parce que c'eſt le ſigne le plus naturel, & en même tems le plus efficace, que Dieu ait jamais employé pour découvrir aux hommes les richeſſes de ſa grace, & pour leur faire ſentir les effets de ſa miſéricorde. Deux qualités qui diſtinguent ce ſigne : ſigne le plus naturel, & ſigne le plus efficace. Le plus naturel, c'eſt-à-dire, le plus propre à marquer, & à bien faire connoître la choſe qu'il ſignifie : le plus efficace, c'eſt-à-dire, le plus propre à opérer même ce qu'il ſignifie. Non, Chrétiens, Dieu avec toute ſa ſageſſe ne pouvoit aujourd'hui nous donner un ſigne, ni plus naturel, puiſqu'il nous marque parfaitement que le Sauveur eſt né, & pour quoi il eſt né ; premiere partie : ni plus efficace, puiſqu'il commence déja à produire dans les eſprits & dans les cœurs les merveilleux effets pour leſquels le Sauveur eſt né ; ſeconde partie. Conformité de ce ſigne avec la qualité de Sauveur, vertu de ce ſigne dans les miracles qu'il a opérés dès la naiſſance du Sauveur ; c'eſt tout mon deſſein.

I. PARTIE. IL est vrai, Chrétiens, le saint & glorieux enfant dont nous célébrons la naissance, avoit été promis au monde en qualité de Sauveur. Mais selon les principes de la foi, il ne devoit l'être, & même dans l'ordre de la justice, il ne pouvoit l'être qu'à deux conditions : l'une, d'expier le péché, & l'autre, de réformer l'homme pécheur. Car Dieu vouloit être satisfait ; & tandis que l'homme demeuroit dans la corruption & le désordre où l'avoit réduit le péché, il n'y avoit point de salut pour lui. Il falloit donc que Jesus-Christ, pour opérer ce salut & pour faire l'office de Sauveur, c'est-à-dire, de médiateur entre Dieu & l'homme, donnât à Dieu d'une part toute la satisfaction qui lui étoit dûe, en portant la peine du péché ; & de l'autre, corrigeât dans l'homme les déréglemens du péché. Or, pour nous marquer qu'il étoit prêt d'accomplir ces deux conditions, & que déja même il les accomplissoit, je prétends, & vous l'allez voir, qu'il ne pouvoit choisir un signe plus naturel que la pauvreté & Luc. c. 2. l'humilité de sa naissance. *Transeamus usque Bethlehem, & videamus hoc verbum quod factum est.* Passons en esprit jusqu'à Bethléhem; & à l'exemple des Pasteurs, contemplant avec les yeux de la foi, ce que nous

y voyons aujourd'hui, & ce que Dieu nous y fait connoître, tâchons de nous former l'idée d'un des plus grands myſtères de notre Religion.

Comme Sauveur, le Fils de Marie devoit expier le péché, & être la victime du péché. Pouvoit-il pour cela ſe produire au monde dans un état plus convenable, que celui où la Providence l'a fait naître; diſons mieux, que celui où par ſon propre choix il a voulu naître? Ce fut là, ce fut dans l'étable de Bethléhem, que brûlé de zéle pour les intérêts de Dieu, il termina les anciens ſacrifices; & comme ſouverain Prêtre de la loi de grace, il en établit un nouveau. Là, que la crêche lui ſervant d'autel, il fit à Dieu pour la premiere fois l'oblation ſolemnelle de ſa perſonne. Là, comme porte le texte ſacré, que ſon humanité lui tenant lieu de tabernacle, d'un tabernacle vivant, qui n'avoit point été fait par les mains des hommes, mais qui étoit l'ouvrage du ſaint Eſprit, il parut non plus avec le ſang des boucs & des taureaux, mais avec ſon propre ſang. Et pour parler en termes plus ſimples, là qu'il ſe mit en devoir d'être déja l'agneau de Dieu, cet agneau ſans tache, qui devoit ſatisfaire à la juſtice divine par lui-même, & aux dépens de lui-même. Dieu ne vouloit plus de toutes

les autres victimes ; mais ce corps tendre & délicat dont il avoit revêtu son Fils unique, étoit la vraie hostie qu'il attendoit depuis tant de siécles. Or la voilà enfin cette hostie pure, sainte, digne de Dieu : la voilà qui commence à être immolée. Ainsi les Peres de l'Eglise l'ont-ils conçu, & ainsi Tertullien s'en expliquoit-il, quand il nous donnoit cette excellente idée de Jesus-Christ, *A partu virgineo effectus hostia :* un Sauveur aussi-tôt sacrifié qu'il est né : aussi-tôt offert à son Pere qu'il est sorti du sein de sa mere. Car ne vous imaginez pas, dit saint Chrysostome, que l'immolation de cet agneau de Dieu ait été la derniere action de sa vie, ou du moins qu'elle n'ait été que la derniere. Si c'est par-là qu'il voulut finir, ce fut aussi par-là qu'il voulut commencer : c'est-à-dire, s'il acheva son sacrifice sur la croix, il en consacra les prémices dans la crêche.

Tertul.

Oui, mes Freres, ce fut dans sa sainte Nativité, que ce Verbe fait chair commença le sacrifice qu'il devoit consommer au Calvaire. Il ressentoit déja ces divins empressemens dont il donna dans la suite de si sensibles témoignages à ses Disciples, quand il leur disoit : *Baptismo habeo baptizari ; & quomodo coarctor usque dum perficiatur* ! Je dois être baptisé d'un baptême

Luc c. 12.

(c'étoit le baptême douloureux de sa passion & de sa mort) que je me sens pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse ! Ce terme *coarctor*, selon la belle remarque de saint Ambroise, ne pouvoit mieux s'appliquer, ni mieux se rapporter qu'au mystère de la crêche, où toute la majesté de Dieu étoit resserrée comme dans la petitesse d'un enfant ; & où tout le zéle de Jesus-Christ, ce zéle immense, se trouva en quelque sorte contraint & gêné, parce que le tems n'étoit pas encore venu de le faire paroître, & de le déployer dans toute son étendue : *Et quomodo coarctor usque dum perficiatur* ! Il les ressentoit, dis-je, ces saints empressemens, & il n'attendit pas que son sang fût entiérement formé dans ses veines, pour se livrer comme une victime. A quoi donc, ce Dieu nouvellement né, pensa-t-il dès le moment de sa naissance ? à quoi s'occupa cette grande ame renfermée dans un si petit corps ? Appliquez-vous, mes chers Auditeurs, à une vérité si touchante. Que faisoit Jesus-Christ dans la crêche ? Il réparoit par ses humiliations tous les outrages que l'orgueil des hommes avoit déja faits ou devoit faire encore à Dieu ; il rétablissoit l'empire de Dieu, il rendoit à Dieu toute la gloire que le péché lui avoit ravie. Que faisoit Jesus-Christ dans la crêche ? il ap-

paisoit Dieu, il désarmoit la colère de Dieu, il attiroit sur les hommes la plenitude des miséricordes de Dieu. Disons quelque chose de plus particulier. Que faisoit Jesus-Christ dans la crêche ? il expioit tous les crimes dont les hommes étoient alors, & dont nous-mêmes nous devions être un jour chargés devant Dieu ; nos révoltes contre Dieu, nos désobéissances à la loi de Dieu, nos résistances opiniâtres aux inspirations de Dieu, nos ingratitudes envers Dieu, nos froideurs, nos relâchemens dans le culte de Dieu. Il payoit les dettes infinies dont nous devions être comptables à la justice de Dieu : & voilà ce qu'il nous annonce par le signe de sa pauvreté, par le signe de son humilité, par le signe de sa mortification ; *Et hoc vobis signum.*

En effet, que nous apprend autre chose cet état pauvre où il se réduit, cet état humble où il paroît, cet état souffrant où il naît ; sinon qu'il vient faire pénitence pour nous, & nous apprendre à la faire ? Ecoutez ceci, Chrétiens. Je dis, nous apprendre à la faire : car c'est aujourd'hui que Dieu veut que nous concevions une haute idée, une idée juste de cette sainte vertu : en voici le signe, en voici la mesure & le modéle. Un Dieu humilié & anéanti, un Dieu pleurant & versant des larmes, un

Dieu souffrant. Oui, dit saint Chrysostome, couché dans la crêche, il faisoit pénitence pour nous, parce qu'il sçavoit que nous étions incapables de la faire sans lui, & que notre pénitence sans la sienne nous eût été absolument inutile, puisqu'elle eût été indigne de Dieu. Et il nous apprenoit à la faire, parce qu'il vouloit que nous connussions l'indispensable nécessité où nous sommes d'être pénitens comme lui; & qu'il sçavoit que sa pénitence sans la nôtre, quelque mérite qu'elle pût avoir, ne nous seroit jamais appliquée, ni jamais par rapport à nous, ne seroit acceptée de Dieu. C'est-là, dis-je, ce qu'il nous enseigne, & la crêche n'en est-elle pas la marque la plus convaincante? Mais comment encore nous l'enseigne-t-il cette pénitence? Ah! Chrétiens, élevez vos esprits au-dessus des bassesses apparentes de ce mystère. Il pleure nos péchés, que nous ne pleurons pas nous-mêmes; & il les pleure doublement, parce que nous ne les pleurons pas nous-mêmes. Mystère adorable, & capable d'exciter dans nos cœurs les sentimens de la plus vive contrition. Car prenez-garde, mes Freres, c'est la remarque de saint Bernard: si Jesus-Christ naissant pleure dans la crêche, il ne pleure pas comme les autres enfans, ni par le même principe que les autres en-

Bern. fans : *Plorat quippe Christus, sed non ut cæteri, aut certè non quare cæteri.* Les autres enfans pleurent par foibleſſe, & celui-ci pleure par raiſon, pleure par amour & par compaſſion ; les autres pleurent leurs propres miſères, & celui-ci pleure les nôtres ; les autres pleurent, parce qu'ils portent la peine du péché, & celui-ci, parce qu'il vient détruire le péché, & l'effacer par ſes larmes. Or ces larmes d'un Dieu, ajoute le même Pere, me cauſent tout à la fois,

Ibid. & de la douleur & de la honte : *Porrò lacrymæ iſtæ, Fratres, & dolorem mihi pariunt & pudorem.* De la honte, quand, je conſidère que le Fils unique de Dieu a compâti à mes maux, qu'il en a été ſi vivement touché, & que j'y ſuis moi-même ſi inſenſible : quand je fais réflexion qu'un Dieu a pleuré ſur moi, & que je ne pleure pas ſur moi-même ; au contraire, que je ſoutiens avec une affreuſe indolence, avec une tranquillité & un endurciſſement monſtrueux, le ſouvenir de mon péché, dont je devrois faire la matiere éternelle de mon repentir & de mes pleurs. De la douleur, quand je penſe qu'après avoir fait pleurer Jeſus-Chriſt dès ſon berceau, je lui en donne encore tous les jours de nouveaux ſujets ; que pouvant le conſoler par la réformation de ma vie, j'inſulte, pour ainſi dire, à ſes lar-

mes par mes désordres ; & qu'au lieu qu'il a prétendu détruire le péché & l'anéantir, je le fais revivre dans moi, & régner avec plus d'empire que jamais. Sur quoi ce grand Saint s'écrioit : *O duritia cordis mei* ! O dureté de mon cœur, jusqu'à quand résisteras-tu à la charité d'un Dieu, à la pénitence d'un Dieu, au zéle d'un Dieu, & au zéle d'un Dieu pour toi-même ? Cœur de pierre, quand t'amolliras-tu, & quand deviendras-tu ce cœur de chair, que Dieu promettoit à ses serviteurs, c'est-à-dire, ce cœur tendre pour ton Dieu, ce cœur sensible aux impressions de son amour, aux mouvemens de sa grace & aux intérêts de sa gloire ? Car voilà, Chrétiens, les sentimens dont saint Bernard étoit pénétré, en contemplant la crêche de Bethléhem. C'étoit un homme séparé du monde, crucifié au monde, mort au monde, c'étoit un Saint ; si donc il parloit de la sorte, & s'il le pensoit, nous bien éloignés de la sainteté de sa vie & des ferveurs de sa pénitence, que devons-nous dire, & sur-tout que devons-nous penser ?

Il y a plus encore : après avoir expié le péché, Jesus-Christ devoit sauver & réformer l'homme pécheur, ou plutôt il devoit sauver l'homme pécheur, & le réformer en expiant notre péché, & en satisfaisant à

Luc. 2. Dieu : *Quia natus est vobis hodie Salvator.* Ne regardons point cet enfant enveloppé de langes, comme la splendeur de la gloire du Pere, comme le Créateur de l'univers, comme le Seigneur de toute la terre, comme le Roi des siécles, & comme le juge des vivans & des morts. Il est tout cela ; mais ce n'est sous aucune de ces qualités, qu'il vient de naître. Envisageons-le comme Sauveur, & comme réformateur de l'homme : & voyons si le signe qu'il choisit, pour nous annoncer sa venue, n'est pas de tous les signes le plus convenable, & le plus conforme au dessein qu'il s'est proposé. C'est un Dieu né pour nous sauver : & ce qui nous perdoit, Chrétiens, ou plutôt ce qui nous perd encore tous les jours, vous le sçavez, c'est un attachement criminel aux honneurs du siécle, aux richesses du siécle, aux plaisirs du siécle. Trois sources de corruption, trois principes de la réprobation des hommes. Or que fait Jesus-Christ ? il vient au monde avec le signe de l'humilité, avec le signe de la pauvreté, avec le signe de la mortification. Prenez garde : je dis avec le signe d'une humilité sans bornes, pourquoi ? pour l'opposer à cette ambition démesurée, qui nous fait rechercher les honneurs du siécle, & qui est une de nos passions les plus dominantes. Je

dis avec le signe d'une pauvreté volontaire, pourquoi ? pour l'opposer à ce désir insatiable des biens de la terre & des richesses du siécle dont nous sommes possédés. Je dis avec le signe d'une entiere mortification, pourquoi ? pour l'opposer à cette mollesse qui nous corrompt, & qui nous rend esclaves de nos sens. Peut-il mieux nous marquer qu'il est ce Sauveur par excellence, qui doit délivrer son peuple de la servitude de l'enfer & de la tyrannie du péché ? Conduite adorable de notre Dieu ! Si ce Dieu Sauveur avoit paru au monde avec des signes tout contraires à ceux qu'il a pris pour nous déclarer sa naissance, nous eût-il jamais persuadé ces grandes vérités, à quoi, de notre propre aveu, notre salut est attaché ? Je m'explique. S'il eût pris pour signe de sa venue, au lieu de l'obscurité de l'étable & de la pauvreté de la crêche, l'éclat & la gloire, l'opulence & les aises de la vie, nous eût-il jamais persuadé l'humilité de cœur, la pauvreté de cœur, le détachement & la haine de nous-mêmes ? & d'ailleurs sans nous persuader tout cela, nous eût-il sauvés ? Le voyant riche & dans l'abondance, le voyant sur le trône & dans la grandeur, le voyant dans le faste, dans la pompe, aurions-nous été touchés des maximes de son Evangile ; de cet Evangile qui

devoit condamner notre amour-propre ? Quelques leçons qu'il nous eût faites touchant le mépris du monde & le renoncement au monde, l'en aurions-nous cru ? Quelque assûrance qu'il nous eût donnée du bonheur de ceux qui souffrent & qui pleurent, nous en serions-nous tenus à sa parole ? De sa doctrine, n'en aurions-nous pas appellé à son exemple ? & quoique la conséquence de son exemple à sa doctrine ne fût pas juste par rapport à nous, eussions-nous eu assez d'équité, pour ne nous en pas prévaloir ? Vous annonçant aujourd'hui un tel Sauveur, & avec de telles marques, serois-je bien reçu à vous prêcher la sévérité chrétienne ; & oserois-je m'élever contre votre luxe, contre vos délicatesses, contre tous les désordres d'une cupidité avare ou sensuelle ? Mais maintenant que je vous annonce un Sauveur né dans une crêche, & réduit à une extrême misère ; mais maintenant que je vous le présente, ce Sauveur, tel qu'il a voulu être, & tel qu'il est en effet, sans secours, sans biens, sans autorité, sans crédit, sans nom, exposé dès sa naissance à toutes les injures d'une saison rigoureuse, à peine couvert de quelques misérables langes, n'ayant pour lit que la paille, & pour demeure qu'une vile retraite & une étable ; quels reproches n'ai-je pas droit de vous

faire ? quels arrêts ne puis-je pas prononcer contre vous ? je dis contre vous, mondains ambitieux & entêtés d'une vaine grandeur ; je dis contre vous, mondains avides & intéreſſés ; je dis contre vous, mondains amateurs de vous-mêmes, & voluptueux.

Car enfin, mes chers Auditeurs, raiſonnons tant qu'il nous plaira : ce ſigne de l'humilité d'un Dieu confond aujourd'hui malgré nous tout l'orgueil du monde ; & pour peu qu'il nous reſte de religion, il eſt impoſſible qu'à la vûe de la crêche nous ſoutenions l'énorme contradiction qui ſe trouve entre cet orgueil du monde & notre foi. Qu'un Juif ou qu'un Païen ſoit livré aux déſirs d'une ambition déréglée, je ne m'en étonne pas ; c'eſt une ſuite naturelle de l'incrédulité de l'un, & de la vanité de l'autre : mais qu'un Chrétien qui fait profeſſion d'adorer un Dieu humilié & anéanti ; diſons mieux, qu'un Chrétien, qui dans la perſonne de ſon Dieu, fait profeſſion d'adorer l'humiliation même, & l'anéantiſſement même, ſoit dans ſa propre perſonne, idolâtre des honneurs du monde, ne penſe qu'à ſe les attirer, n'ait en vûe que l'accroiſſement de ſa fortune, ne puiſſe rien ſouffrir au-deſſus de ſoi, ſe picque d'aſpirer à tout, ne borne jamais ſes prétentions ; diſe toujours dans ſon cœur, *Aſcendam*, Je n'en de- *Iſai. 6. 14.*

meurerai pas là ; se pousse par brigue & par intrigue là où il se défie que son mérite le puisse élever, & se plaigne de l'injustice du siécle, quand par les voies les plus obliques il désespère d'y parvenir ; ne regarde ce qu'il est déja qu'avec indifférence & avec dégoût, & ce qu'il voudroit être, qu'avec des impatiences qui le troublent, des inquiétudes qui le dévorent : qu'un Chrétien, dis-je, avec la foi de ce grand mystère que nous célébrons, ait le cœur plein de ces sentimens, s'en fasse des régles de vie, & se croie sage & habile de les suivre : ah ! mes chers Auditeurs, ce sont des contradictions que je ne comprends pas. Mais d'où viennent-elles ces contradictions, que d'une opposition secrette à ce signe vénérable de l'humilité d'un Dieu naissant ? Si ce signe trouvoit dans nos esprits toute la docilité que la foi demande, ces contradictions cesseroient, & notre ambition seroit pour jamais détruite. Or du moment que ce signe détruit l'ambition dans nous, nous ne pouvons plus douter que ce ne soit le signe du Dieu Sauveur.

Raisonnons tant qu'il nous plaira, malgré tous ces raisonnemens, ce signe de la pauvreté d'un Dieu, confond l'aveugle cupidité des hommes ; & il n'y a point de riche mondain. pour peu qu'il ait encore de

chriſtianiſme, qui ne ſoit aujourd'hui troublé, allarmé, conſterné de cette penſée: Le Dieu que j'adore, eſt venu me ſauver par le renoncement aux richeſſes, & ſa pauvreté eſt le ſigne qu'il m'a donné de mon ſalut. Il eſt vrai que le monde ſans égard à ce ſigne, ne laiſſe pas de perſiſter dans ces maximes, qu'à quelque prix que ce ſoit, il en faut avoir, que la grande ſcience eſt d'en avoir, que la vraie ſageſſe eſt de s'appliquer à en avoir, que tout eſt permis & honnête pour en avoir, qu'on ne peut jamais en avoir trop, ni même en avoir aſſez; que les hommes ne valent, ni ne ſont eſtimés qu'autant qu'ils en ont: mais il n'eſt pas moins vrai, répond ſaint Bernard, que dans tout cela le jugement du monde eſt réfuté, eſt renverſé, eſt réprouvé par Jeſus-Chriſt? *Sed in his omnibus judicium mundi argitur, ſubvertitur, confutatur;* & que le ſigne de ſa crêche ſuffit pour donner de l'horreur de ces damnables maximes. Or ce ſigne peut-il confondre des maximes auſſi damnables que celles-là, & n'être pas le ſigne du Rédempteur qui vient ſauver le monde? Il eſt vrai que malgré ce ſigne, les riches du ſiécle ne laiſſent pas de s'applaudir de leur proſpérité, & d'en faire le ſujet de leur vaine joie; mais auſſi eſt-ce pour cela, ajoute ſaint Bernard, que Jeſus-Chriſt dès Bern.

son berceau leur dit anathême ; & que de sa crêche, comme du tribunal de sa justice, il leur prononce aujourd'hui ces arrêts de
Luc. c. 6. condamnation ; *Væ vobis divitibus*, Malheur à vous, riches avares ; malheur à vous, riches injustes ; malheur à vous, riches orgueilleux ; malheur à vous, riches insensibles & sans miséricorde : c'est-à-dire, malheur à la plûpart de vous ; car c'est-là que vous conduisent communément ces biens périssables que vous possédez, ou plutôt qui vous possédent plus que vous ne les possédez vous-mêmes. Or dans le dessein qu'avoit le Sauveur du monde de lancer un jour contre les riches, ces formidables anathêmes, par quel signe plus naturel pouvoit-il les y préparer, que par le signe de sa pauvreté ? & dès-là n'étoit-ce pas un signe de salut pour eux, puisqu'en les préparant à ces anathêmes, il leur aprenoit à s'en préserver?

Raisonnons tant qu'il nous plaira ; malgré toutes nos vûes mondaines, ce signe de l'humilité d'un Dieu confond aujourd'hui la molleſſe du monde ; & il n'y a point d'ame sensuelle, pour peu qu'elle soit encore susceptible des saintes impressions de la grace, qui s'appliquant ce signe, & le considérant, ne rougisse de ses délicatesses, ou n'y renonce même pour jamais. Or delà j'ai droit de conclure que c'est donc un

ſigne de rédemption. Car ce qui corrompt plus ſouvent une ame, & ce qui la rend eſclave du péché, c'eſt l'attachement à ſon corps, cette vie molle dont on ſe fait une habitude, cette condeſcendance éternelle aux deſirs de la chair : cette attention à la flatter & à ne lui rien refuſer, à lui accorder tout ce qu'elle demande, & plus qu'elle ne demande ; cette ſuperfluité d'ajuſtemens, de parures, de propretés, de commodités ; cette horreur de la ſouffrance, & ce ſoin exceſſif de prévenir & de fuir tout ce qui pourroit faire de la peine & mortifier ; voilà ce qui entretient dans nous le regne de cette concupiſcence charnelle, qui ſouille les ames. Or je défie l'ame la plus aſſervie à ſes ſens, de pouvoir ſe préſenter devant la crêche du Sauveur, ſans avoir honte d'elle-même. On tâche à juſtifier tout cela, & à s'en faire même une conſcience : car qu'eſt-ce que la fauſſe conſcience n'excuſe pas ? mais il eſt queſtion de ſçavoir ſi l'on peut avec tout cela être conforme à ce Dieu, dont la chair innocente & virginale doit être le modèle de la nôtre. Or le voici lui-même, reprend ſaint Bernard, qui vient nous aſſurer du contraire ; lui-même qui eſt la ſageſſe de Dieu, vient nous détromper de toutes nos erreurs. Cette ſageſſe que Dieu tenoit ca-

chée dans son sein, se découvre pour cela visiblement à nous. Parce que nous étions charnels, & que nous ne comprenions rien que de charnel, elle veut bien s'accommoder à notre foiblesse; elle prend un corps, elle se fait chair; & revêtue qu'elle est de notre chair, elle nous prêche hautement & sensiblement, que cette vie douce & commode est la voie infaillible de la perdition, qu'il n'y a de salut que dans la pénitence, & qu'une partie essentielle de la pénitence, est de matter sa chair, & de la crucifier avec ses vices. Car voilà, mes Freres, ce que la sagesse incarnée nous dit aujourd'hui; voilà ce que nous annoncent l'étable, la crêche, les langes, toutes les circonstances qui accompagnent la naissance de cet adorable enfant: *Hoc prædicat stabulum, hoc clamat præsepe, hoc lacrymæ evangelizant.* Oui, Seigneur, c'est ce que vous nous faites entendre; & quand vous parlez, il est juste que vous soyez écouté; il est juste que toute la sagesse du monde s'anéantisse, & rende hommage aux saintes vérités que vous nous révélez; il est juste que renonçant à ses lumieres, elle avoue que ce signe de la crêche avoit plus de proportion que tout autre, avec l'office de Sauveur que vous venez exercer. Si vous aviez pris, ô mon Dieu, ce signe pour vous, il pourroit ne pas convenir

Bern.

à l'idée que nous avons de votre sainteté & de votre suprême Majesté : mais le prenant pour nous, nous reconnoissons que c'est le signe qu'il nous falloit, puisque c'est par-là que tous les déréglemens de notre esprit, & tous les emportemens de notre cœur devoient être confondus. N'est-ce pas même, ainsi que l'Ange semble nous le déclarer par ces paroles, *Et hoc vobis signum.* Luc. 2. 12. Comme s'il nous disoit : c'est un signe, mais un signe pour vous, & non pour lui ; un signe pour vous faire comprendre ce qui vous a jusqu'à-présent perdus, & ce qui doit désormais vous sauver. Si vous étiez venu, ô mon Dieu, pour être le Sauveur des Anges, peut-être ce signe n'auroit-il pas été propre pour eux ; mais il étoit propre pour des hommes superbes, pour des hommes remplis de l'amour d'eux-mêmes, pour des hommes dominés & corrompus par l'avarice, *Et hoc vobis signum.* Ce signe de la crêche, reprenoit Tertullien, par rapport à mon Dieu, paroît indigne de sa grandeur ; mais ce qui me paroît indigne de lui, est néceſſaire pour moi ; ce qui fait en apparence sa confusion, est le remède de mes criminelles vanités ; ce qui est le signe de son humiliation, est le sacrement de mon salut : *Totum hoc dedecus, sacramentum est meæ salutis.* Tertul. Et parce que le Dieu que

j'adore, ne veut être aujourd'hui, ce qu'il eſt, que pour mon ſalut ; parce qu'oubliant en quelque façon qu'il eſt le Dieu de tous les êtres, il ſe contente d'être le Dieu de mon ſalut ; parce qu'en vertu de ce myſtère, il ſemble que mon ſalut ne ſoit pas tant pour ſa gloire, que ſa gloire pour mon ſalut, puiſqu'il la ſacrifie à mon ſalut : il veut bien prendre ce ſigne ſi ſalutaire & ſi néceſſaire pour moi, tout humiliant qu'il peut être pour lui. Ainſi, mes chers Auditeurs, malheur à nous, ſi nous rejettons ce ſigne; malheur, ſi nous ne l'honorons qu'extérieurement; malheur, ſi Juifs encore d'eſprit & de cœur, nous nous en ſcandaliſons. *O præſepe ſplendidum ! ô felices panni ?* *Ambr.* O glorieuſe crêche ! s'écrioit le grand ſaint Ambroiſe, & devons-nous nous écrier après lui. O heureux langes ! ô précieuſes marques de la venue de mon Sauveur, & du deſſein qu'il a de me ſauver ! Signe le plus naturel, mais en même tems ſigne le plus efficace, puiſqu'il commence déja à produire les merveilleux effets pour leſquels le Sauveur eſt né, comme je vais vous le montrer dans la ſeconde partie.

II. PARTIE. NOn, Chrétiens, à en juger par l'expérience & par l'événement, jamais Dieu, tout Dieu qu'il eſt, n'a donné aux hommes de

de signe plus efficace, ni d'une plus surprenante vertu, que celui qu'il nous donne dans la naissance de son Fils. Car malgré les oppositions & les contradictions du monde, ce signe a sanctifié le monde & tous les Etats du monde. Miracle dont je ne veux point d'autre preuve, que l'étable de Bethléhem, puisque c'est-là que malgré l'infidélité du monde, ce signe de l'enfance de Jesus-Christ a rempli les ignorans & les simples de la science de Dieu, & a captivé les sages & les sçavans sous l'obéissance de la foi : là, que malgré la cupidité du monde, ce signe de la pauvreté de Jesus-Christ a fait aimer aux pauvres leur misère, & a détaché les riches de leurs richesses : là, que malgré l'orgueil du monde, ce signe des abaissemens de Jesus-Christ a élevé dans l'ordre de la grace de vils sujets, & a persuadé aux Grands & aux puissants du siécle de se faire petits & humbles devant Dieu. Donnons jour à ces pensées. Qu'avez-vous compris, quand j'ai dit le monde sanctifié, & sanctifié dans tous ses Etats, sinon ces changemens tout divins, ces effets surnaturels qu'a opéré la naissance du Fils de Dieu dans toutes les conditions qui partagent le monde : c'est-à-dire, la simplicité éclairée, & la prudence humaine obligée de renoncer à ses propres

vûes; la pauvreté reconnue pour béatitude, & l'opulence consacrée à la piété & à la religion; la bassesse rendue capable de servir à Dieu d'instrument pour les plus grandes choses, & la grandeur soumise à Dieu par la grace de l'Evangile & dévouée au culte de Dieu. Car ce sont-là les merveilles que l'étable de Bethléhem nous découvre sensiblement, d'une part dans les Pasteurs, & de l'autre dans les Mages; & c'est aussi ce que j'appelle le miracle de la sanctification du monde. Dans les Pasteurs, nous voyons des hommes grossiers, devenus spirituels & intelligens; & dans les Mages, des hommes intelligens & spirituels, devenus dociles & fidéles: dans les Pasteurs, des pauvres glorifiant Dieu & s'estimant riches; & dans les Mages, des riches pauvres de cœur & se dépouillant sans peine de leurs trésors: dans les Pasteurs des sujets mépriſables selon le monde, choisis pour être les premiers Apôtres de Jesus-Christ; & dans les Mages, des Grands de la terre humiliés & prosternés aux pieds de ce nouveau Messie. Miracle subsistant, qui de l'étable de Bethléhem s'est répandu par un autre miracle dans tout le monde chrétien. Miracle qui va vous faire voir la vertu toute-puissante de ce signe par où l'Ange annonce aujourd'hui la venue du

Sauveur : *Natus est vobis hodie Salvator, & hoc vobis signum.* Appliquez-vous, mes chers Auditeurs : tout ceci renferme pour nous des instructions bien solides & bien importantes. *Luc. c. 2.*

Des simples & des ignorans (car puisque Jesus-Christ dans le mystère de ce jour leur a donné la préférence en les appellant les premiers à son berceau, il est juste de commencer par eux) des simples éclairés de Dieu, des pauvres glorifiant Dieu, & dans leur condition s'estimant riches, c'est ce qui paroît dans les Pasteurs, & ce que le signe de la pauvreté de Jesus-Christ opéra divinement dans leurs personnes. Ils passoient la nuit, dit l'Evangile, à garder leurs troupeaux, lorsque tout à coup ils se trouvent investis d'une lumiere céleste qui les frappe : *Et claritas Dei circumfulsit illos.* *Ibid.* Pénétrés de cette lumiere, & intérieurement émûs, ils se disent l'un à l'autre : Allons, voyons ce qui est arrivé, & instruisons-nous de ce que le Seigneur veut ici nous faire connoître. Ils viennent à Bethléhem, ils entrent dans l'étable, ils apperçoivent l'enfant dans la crêche ; & à la vûe de ce signe, ils comprennent que c'est le Verbe de Dieu, ce Verbe incréé, mais fait homme pour sauver les hommes : *Videntes cognoverunt de verbo quod dictum* *Ibid.*

erat illis de puero hoc. Prenez garde, s'il vous plaît ; ce signe de la crêche ne les trouble point, ne les rebute point, ne les scandalise point : au contraire, c'est par-là qu'ils discernent le don de Dieu ; c'est par ce signe qu'ils se sentent excités à bénir le ciel. Car ils regardent ce Dieu naissant, non-seulement comme leur consolation, mais comme leur gloire ; ils se tiennent honorés de lui être semblables, & ils découvrent en lui leur bonheur & les prérogatives infinies de leur condition. Touchés donc de ce signe, ils adorent dans Jesus-Christ la pauvreté, qui jusques-là avoit été le sujet de leurs chagrins & de leurs plaintes. Ils s'en retournent comblés de joie, contens de ce qu'ils sont, déplorant le sort des riches de Jérusalem, bien loin de l'envier ; heureux en qualité de pauvres, d'être les élûs d'un Dieu pauvre comme eux, & les prémices de sa rédemption : *Et*
Ibid. *reversi sunt glorificantes & laudantes Deum.* Ce n'est point encore assez pour eux de l'avoir connu, ce Dieu pauvre ; ils l'annoncent de toutes parts ils publient les merveilles de sa naissance, & tous ceux qui les écoutent
Ibid. en sont surpris & ravis : *Et omnes qui audierunt, mirati sunt.* Qu'est-ce que tout cela, demande saint Chrysostome ? par où ces bergers dans un moment sont-ils devenus

ſi intelligens & ſi ſpirituels ? d'où leur eſt venu ce don de pénétration, cette ſcience de Dieu dont ils ſont remplis ? comment l'ont-ils ſi-tôt acquiſe, & où ont-ils appris le ſecret de la communiquer ſi aiſément & ſi parfaitement aux autres ? Ah, mes Freres, reconnoiſſons ici la providence, & rendons-lui avec des cœurs dociles les hommages de notre foi : tout cela eſt le merveilleux effet de la crêche du Sauveur, & voici comment : comprenez & goûtez cette moralité ſi eſſentielle au chriſtianiſme que vous profeſſez.

La pauvreté, dit ſaint Bernard, abondoit ſur la terre ; mais on n'en ſçavoit pas le prix : & c'étoit de-là néanmoins que dépendoit le ſalut de la plus grande partie du monde, puiſque dans l'ordre des conſeils de Dieu, la plus grande partie du monde devoit avoir la pauvreté pour partage. Que fait Jeſus-Chriſt ? il vient apprendre au monde à l'eſtimer : cette pauvreté étoit un tréſor caché, que chacun poſſédoit ſans le connoître, ou pour mieux dire, que les hommes tout mondains & tout charnels poſſédoient malgré eux, & ſans le vouloir ; il vient leur en donner une juſte idée, & leur en montrer la valeur. Et en effet, à peine a-t-il paru avec les marques précieuſes de la pauvreté, que voilà des hommes,

quoique charnels, persuadés du prix inestimable de ce trésor, ravis de l'avoir trouvé, prêts à tout quitter pour s'en assûrer la possession, louant Dieu d'y être parvenus : *Glorificantes & laudantes Deum.* Parlons plus clairement. La pauvreté abondoit sur la terre ; mais, comme ajoute saint Bernard, ce n'étoit pas celle qui devoit béatifier les hommes, & servir de titre pour l'héritage du Royaume de Dieu. Car qu'étoit-ce que la pauvreté qui régnoit sur la terre ? une pauvreté dont on gémissoit, dont on rougissoit, dont on murmuroit ; & celle par où l'on devoit entrer dans le Royaume de Dieu, étoit au moins une pauvreté acceptée avec soumission, soufferte avec résignation, convertie par un saint usage en bénédiction : or voilà celle dont le Fils de Dieu leve aujourd'hui l'étendard, en proposant le signe de sa crêche ; & vous sçavez avec quelle ardeur & quel zéle cet étendard a été suivi. Donnons encore à ceci un nouvel éclaircissement. Avant Jesus-Christ on voyoit des pauvres dans le monde ; mais des pauvres, reprend saint Bernard, qui s'estimoient malheureux de l'être ; des pauvres, qui souffrant toutes les incommodités de la pauvreté, n'en avoient ni la vertu ni le mérite, & qui n'ayant pas les avantages des richesses, en

Ibid.

avoient toute la corruption & tout le désordre ; des pauvres sans humilité, sans piété, souvent sans conscience & sans religion ; des pauvres, dont l'indigence & la misère n'empêchoit pas le libertinage des mœurs, & qu'elle rendoit au contraire plus vicieux & plus dissolus : en un mot, des pauvres réprouvés de Dieu, par l'abus qu'ils faisoient de la pauvreté même. Voilà de quoi le monde étoit plein, & il falloit, pour sanctifier le monde, des pauvres d'un caractère tout différent ; c'est-à-dire, des pauvres aimant leur pauvreté, profitant de leur pauvreté, honorant Dieu, & remerciant Dieu dans leur pauvreté ; des pauvres en qui la pauvreté fût le fonds d'une vie pure & innocente ; des pauvres appliqués à leurs devoirs, vigilants, fervents, laborieux ; des pauvres dont la religion fît respecter la condition, & dont la condition fût un état avantageux pour la religion. Or graces à celui dont nous célébrons la naissance, c'est par la vertu de sa crêche que le monde a vu de semblables pauvres ; & l'on peut dire que par-là ce signe de la crêche a changé la face du monde, puisque partout où il a été reconnu, la pauvreté changeant de nature & de qualité, a rempli le monde de justes, de saints, de prédestinés ; au lieu qu'auparavant elle le rem-

pliſſoit d'hommes inutiles, d'hommes vagabonds, & ſouvent de ſcélérats.

Sortons de l'étable de Bethléhem & par une autre preuve encore plus touchante, convainquons-nous de cette vérité. Qui a fait dans l'Egliſe de Dieu tant de pauvres volontaires, dont la ſainteté auſſi-bien que la profeſſion, eſt encore de nos jours l'ornement du chriſtianiſme? la vûe de la crêche de Jeſus-Chriſt. Voilà ce qui a peuplé le monde chrétien de ces pauvres évangéliques, qui par un eſprit de foi, ſe ſont fait un bonheur & un mérite de quitter tout, & de ſe dépouiller de tout. Le monde profane les a traités de fols & d'inſenſés; mais en vûe de cette crêche, ils ont tenu à honneur d'être réputés fols & inſenſés dans l'idée du monde profane, pourvû qu'ils euſſent l'avantage d'être en cela même plus conformes à ce Dieu naiſſant. Des millions de fidéles, d'opulens qu'ils étoient, ont renoncé, pour le ſuivre, à toute la fortune du ſiécle; des hommes comblés de biens, ont, à l'exemple de Moyſe, préféré les misères de ce Dieu Sauveur, & celles de ſon peuple, à toutes les richeſſes de l'Egypte; des Vierges illuſtres par leur ſang, ont ſacrifié, pour devenir ſes épouſes, les plus grandes eſpérances; des Princeſſes, pour ſe rendre dans ſa maiſon d'humbles ſervantes, ont

abandonné toutes leurs prétentions & tous leurs droits. Tel eſt le miracle dont nous ſommes témoins ; & malgré l'iniquité du monde, ce miracle ſubſiſtera juſqu'à la fin des ſiécles : c'eſt-à-dire, juſqu'à la fin des ſiécles, il y aura des pauvres parfaits, des pauvres héritiers du Royaume céleſte, & cohéritiers du Dieu pauvre, qui eſt venu leur en tracer le chemin, & les y appeller.

Peuples qui m'écoutez, voilà ce qui doit vous remplir d'une confiance chrétienne, & vous conſoler : vous profeſſez une Religion, qui reléve votre baſſeſſe, qui honore votre pauvreté, qui béatifie vos misères, & qui vous en découvre les avantages dans la perſonne de votre Dieu. Vous êtes peu de choſe ſelon le monde ; mais c'eſt par-là même qu'il ne tient qu'à vous d'être les ſujets les plus propres au Royaume de Dieu, puiſque Dieu ſe plaît à répandre ſur vous les richeſſes de ſa grace. Si vous connoiſſiez le don précieux que vous poſſédez & qui eſt en vous, ſi vous ſçaviez eſtimer votre pauvreté ce qu'elle vaut, vous ne penſeriez qu'à bénir le ciel ; & vous félicitant vous-mêmes de la conformité de votre état avec l'état de Jeſus-Chriſt, vous goûteriez ſenſiblement ce que votre infidélité a tant de peine à comprendre & peut-être à croire, je veux dire, le bonheur & le prix de votre condition.

Au contraire, Grands du monde, Sages du monde, Riches & puiſſans du monde, voilà votre humiliation, & ce qui doit vous faire marcher dans la voie de Dieu avec crainte & avec tremblement. Vous adorez un Dieu, qui ſe faiſant homme, n'a rien voulu être de ce que vous êtes; & qui par un deſſein particulier, a affecté d'être tout ce que vous n'êtes pas. Un Dieu qui venant au monde, a mépriſé toute la grandeur & toute la proſpérité humaine, les regardant comme des obſtacles à la fin de ſa miſſion. Un Dieu, qui dans cette vûe a appellé les pauvres & les petits préférablement à vous, & qui par-là (oſerois-je me ſervir de ce terme, ſi je n'avois de quoi vous l'adoucir ?) qui, dis-je, par-là ſembleroit preſque vous avoir dédaignés: car en qualité de Prédicateurs de l'Evangile, nous ne pouvons, mes Freres, diſoit ſaint Cyprien, quelque zéle, & même quelque reſpect que nous ayons pour vos perſonnes, vous diſſimuler cette vérité affligeante: mais écoutez-moi, & comprenez-en bien l'adouciſſement. Car il n'eſt point abſolument vrai que ce Dieu pauvre ait en effet rebuté ni dédaigné la grandeur du monde, & j'avance même que bien loin de la dédaigner, il a eu dans ſa naiſſance des égards pour elle, juſqu'à la rechercher & à ſe

l'attirer : mais c'eſt ici que je reconnois encore la vertu miraculeuſe du ſigne de la crêche, & que j'adore les conſeils de Dieu. Comme la vertu de ce ſigne a paru dans les petits, en les élevant aux plus hautes fonctions de l'Apoſtolat ; dans les ſimples, en les éclairant des plus vives lumieres de la foi ; dans les pauvres, en les enrichiſſant des plus précieux dons de la grace : auſſi par un autre prodige, ce même ſigne de la crêche a-t-il fait paroître ſa vertu dans les Grands, en les réduiſant à s'abaiſſer devant Jeſus-Chriſt ; dans les ſages, en les ſoumettant à la ſimplicité de la foi ; dans les riches, en les détachant de leurs richeſſes, & les rendant pauvres de cœur. C'eſt de quoi nous avons la preuve dans l'exemple des Mages, mais une preuve à laquelle je défie les cœurs les plus endurcis de réſiſter, s'ils s'appliquent à en ſentir toute la force. Car Jeſus-Chriſt naît dans la Judée, & des Mages, c'eſt-à-dire, des hommes ſçavans, des puiſſans, des opulens du ſiécle, des Rois même viennent des extrémités de l'Orient, pour le chercher. Après avoir abandonné pour cela leurs Etats, après avoir ſupporté les fatigues d'un long voyage, après avoir eſſuyé mille dangers, ils arrivent à Bethléhem, ils entrent dans l'étable, & là que trouvent-ils ? un

enfant couché dans une crêche. Mais cet enfant, eſt-ce donc le Dieu qu'ils ſont venus reconnoître ? oui, Chrétiens, c'eſt lui-même, & c'eſt juſtement à ce ſigne de la crêche qu'ils le reconnoiſſent. Sans délibérer, ſans examiner, dès qu'ils l'apperçoivent, ils ſe proſternent devant lui ; & non contens de lui ſacrifier leurs tréſors en les lui offrant, ils lui ſacrifient leur raiſon en l'adorant.

Ah ! Chrétiens, achevons de nous inſtruire dans cet excellent modéle que Dieu nous propoſe. Il eſt vrai, les Mages ne voient qu'une crêche & qu'un enfant ; mais c'eſt la merveille de Dieu, que ce ſigne de l'enfance & de la crêche de Jeſus-Chriſt, ait aſſez de pouvoir ſur leurs eſprits, pour leur faire adorer dans cet enfant ce qui ſemble moins digne de leurs adorations ; qu'il faſſe aſſez d'impreſſion ſur leurs cœurs, pour en arracher dans un moment les paſſions les plus vives & les plus enracinées, & qu'il ſoit aſſez efficace pour les humilier ſous le joug de la foi. Après cela, douterons-nous que ce ſigne ne ſoit le ſigne du Dieu Sauveur ? Je prétends que ce ſeul miracle de la converſion des Mages, en eſt un témoignage plus éclatant que tout ce que Jeſus-Chriſt fera jamais ; & que les aveugles-nés guéris, que les

morts de quatre jours reſſuſcités, ne ſeront point des ſignes plus authentiques de ſa divinité & de ſa miſſion, que ce qui paroît dans l'étable de Bethléhem, c'eſt-à-dire, que des Grands du monde, que des riches du monde, que des ſages du monde, ſoumis à l'empire de Dieu. C'eſt un grand miracle que des hommes ſimples & ignorans, comme les Paſteurs, parviennent tout-à-coup à la connoiſſance des plus hauts myſtères, & ſoient remplis des lumieres divines : mais un miracle ſans contredit encore plus grand, c'eſt que des hommes verſés dans les ſciences humaines, & adorateurs de leur fauſſe prudence, y renoncent pour ne plus ſuivre que les vûes obſcures de la foi. Car entre la ſageſſe du monde & l'obéiſſance de la foi, il y a bien plus d'oppoſition, qu'entre la ſimplicité de l'eſprit & les lumiéres du ciel, puiſque Dieu prend plaiſir à ſe communiquer aux ſimples : *Et cum ſimplicibus ſermocinatio ejus.* Quand donc je vois des bergers éclairés de Dieu, connoiſſant le Verbe fait chair, & l'annonçant, le glorifiant, j'en ſuis moins ſurpris, parce que ce ſont-là les voies ordinaires de la providence : mais au contraire la ſageſſe du monde étant ſi oppoſée aux révélations de Dieu, voulant raiſonner ſur-tout, voulant avoir l'évidence de tout, voulant

Prov. c. 3.

décider de tout selon ses vûes, ce qui m'étonne, c'est de la voir si docile dans les Mages, & si souple. Frappé de ce changement, j'étends, s'il m'est permis, la proposition de Jesus-Christ, lorsqu'il disoit à son Pere : *Confiteor tibi, Pater, quia abscondisti hæc à sapientibus & prudentibus, & revelasti ea parvulis.* Je vous bénis, mon Pere, de ce que vous avez caché toutes ces choses aux sages & aux prudens du siécle, pour les révéler aux petits. Car je dis à Dieu : Soyez éternellement béni, Seigneur, de les avoir révélées aux sçavans & aux sages ; & quand je le dis ainsi, je ne détruis en aucune maniere la parole du Fils de Dieu, puisqu'il a fallu, pour recevoir cette foi, & pour croire ces ineffables mystères, que les sçavans & les sages soient devenus petits comme des enfans : *Et revelasti ea parvulis.*

Matth. 6. 11.

C'est un grand miracle que des pauvres, tels qu'étoient les Pasteurs, apprennent à estimer la pauvreté, jusqu'à s'en faire un bonheur & un sujet d'action de graces : mais un miracle sans doute encore plus grand, c'est que des riches se détachent de leurs richesses, & deviennent pauvres de cœur : car il est bien plus difficile d'allier ensemble l'opulence & la pauvreté de cœur, que cette même pauvreté de cœur & une pauvreté réelle & véritable. Que des ber-

gers donc nés dans la disette, accoutumés à vivre dans l'indigence & à manquer des commodités de la vie, se bornent à leur état, & en soient contens, c'est ce que j'ai moins de peine à comprendre : mais la possession des richesses étant un poison si subtil pour corrompre le cœur, & une amorce si puissante pour le surprendre & pour l'attacher ; que les Mages, je veux dire, que des riches éteignent dans eux toute affection à ces biens trompeurs & enchanteurs ; qu'ils dépose nt leurs trésors aux pieds de Jesus-Christ pour l'en rendre maître, & qu'ils consentent à n'avoir plus désormais, s'il le faut, d'autre héritage sur la terre que sa pauvreté ; qu'au moins dans leur estime ils la préferent cette pauvreté chrétienne à toute la fortune du monde, c'est ce que je ne puis assez admirer. Touché de ce prodige, je m'adresse à vous, Riches ; & je ne vous dis plus, comme saint Jacques, Tremblez, gémissez, déplorez le malheur de votre état : *Agite nunc, divites, plorate ululantes in miseriis vestris* : mais je vous dis, Prenez confiance, & consolez-vous ; car Jesus-Christ est venu appeller & sauver les riches, aussi-bien que les pauvres. Mais du reste, quels riches ? observez-le bien, & voilà en quoi ce que je dis s'accorde parfaitement avec ce que dit ce saint Apôtre. *Jacob.* 1. 5.

Car ces riches que Jesus-Christ reçoit à sa suite, & à qui il destine sa gloire, ce sont des riches détrompés du vain éclat des richesses ; des riches prêts à lui sacrifier toutes leurs richesses ; des riches pauvres de volonté & en esprit, & disposés, quand il lui plaira, à l'être pour lui & comme lui, réellement & en effet.

C'est un grand miracle que malgré la bassesse de leur condition, Dieu ait suscité les Pasteurs pour être comme les premiers Apôtres du Messie, & pour publier dans le monde sa venue : mais un miracle encore bien plus grand, c'est que malgré l'orgueil presque inséparable de la puissance humaine, Dieu dans les Mages ait inspiré aux puissans du siécle tous les sentimens de la vraie humilité ; car l'humilité dans la grandeur est le chef-d'œuvre de la grace. Ainsi sans me contenter de vous dire avec l'Apôtre saint Paul, que Dieu a choisi les foibles pour confondre les forts, & les petits pour humilier les Grands, *Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia* : je puis ajouter qu'il a pareillement choisi les forts pour instruire les foibles, & les Grands pour servir de modéle aux petits. Mais du reste, quels Grands ? prenez garde ; voici l'éclaircissement de ma pensée, & par où elle convient avec celle du maître des Gen-

1. Cor. c. 1.

tils : des Grands descendus volontairement & par leur choix, au rang des petits ; des Grands prévenus d'un saint mépris pour toute la pompe qui les environne, & plus petits à leurs yeux, qu'ils ne sont grands devant les hommes ; des Grands qui ne prisent leur grandeur, qu'autant qu'elle peut servir à s'abaisser plus profondément aux pieds de l'homme-Dieu ; des Grands jaloux, non de leur gloire, mais de la gloire de Dieu ; préparés à tout entreprendre, non pour dominer, mais pour obéir à Dieu ; non pour se faire honorer & craindre, mais pour faire honorer & craindre Dieu ; non pour se chercher eux-mêmes & leurs propres avantages, mais pour maintenir les droits & les intérêts de Dieu.

Voilà, mes chers Auditeurs, ce qu'a pu opérer le signe de la crêche, & ce qu'il doit encore opérer dans chacun de vous, si vous voulez que ce soit pour vous un signe de salut. Il faut qu'il corrige toutes vos erreurs, & qu'il vous fasse prendre des maximes toutes contraires à la sagesse du monde ; il faut qu'il amortisse le feu de cette avare convoitise qui vous consume, & qu'il vous dégage de toute attache aux biens périssables du monde ; il faut qu'il réprime vos ambitieux désirs, & qu'il banniſſe de votre cœur toutes les vanités & tout le fas-

te du monde. Autrement, craignez la vertu de ce ſigne, bien loin d'y mettre votre confiance ; car ce ſigne de ſalut pour les autres, ne pourroit être pour vous qu'un ſigne de réprobation. Signe vénérable & tout divin, en quoi conſiſte le caractère propre du chriſtianiſme, & par où d'abord il s'eſt fait connoître. Mais, graces ſoient rendues au Dieu immortel, qui nous fait voir encore aujourd'hui pour notre conſolation, ce ſigne reſpecté, révéré, adoré par le premier Roi du monde ; je veux dire, qui nous fait voir le premier Roi du monde fidéle à Jeſus-Chriſt, déclaré pour Jeſus-Chriſt, ſaintement occupé à étendre la gloire de Jeſus-Chriſt, & à combattre les ennemis de ſon Egliſe & de ſa foi. L'héréſie abattue, l'impiété reprimée, le duel aboli, le ſacrilége recherché & hautement vengé, tant d'autres monſtres, dont votre Majeſté, Sire, a purgé la France, & qu'elle a bannis de ſa Cour, en ſeront d'éternelles preuves. Le dirai-je néanmoins, & pourquoi ne le dirois-je pas, puiſqu'il y va des intérêts du Seigneur, & que je parle devant un Roi à qui les intérêts du Seigneur ſont ſi chers : de ces monſtres que votre Majeſté pourſuit, & contre qui elle a déja ſi heureuſement employé ſon autorité Royale, il en reſte encore, Sire, qui demandent votre

zéle & tout votre zéle. L'Ecriture me défend de les nommer : mais il me ſuffit que votre Majeſté les connoît, & qu'elle les déteſte. Elle peut tout, & la ſeule horreur qu'elle en a conçue ſera plus efficace que toutes les loix, pour en arrêter le cours. Ils ne ſoutiendront pas ſa diſgrace, ni le poids de ſon indignation ; & quand elle voudra, ces vices honteux au nom Chrétien, ceſſeront d'outrager Dieu & de ſcandaliſer les hommes. C'eſt pour cela, Sire, que le ciel vous a placé ſur le trône : c'eſt pour cela qu'il a verſé ſi abondamment ſur votre perſonne ſacrée les dons de force, de ſageſſe, de piété, qui vous diſtinguent entre tous les Monarques de l'univers. Mais c'eſt par-là même auſſi que votre Majeſté attirera ſur elle toutes les bénédictions dont Dieu récompenſa autrefois la religion de David. Car je le protégerai, dit le Seigneur, parlant de ce ſaint Roi, je l'appuierai, ma main s'étendra pour le ſecourir & mon bras le fortifiera ; j'exterminerai ſes ennemis de devant ſes yeux, toutes ſes entrepriſes réuſſiront, enfin j'en ferai mon Fils aîné, & je l'éléverai au-deſſus de tous les Rois de la terre : *Et ego primogenitum ponam illum, excelſum præ regibus terræ.* Oracle accompli dans votre Majeſté, encore plus viſiblement que dans le religieux Prin- *Pſalm.* 88.

ce en faveur duquel il fut d'abord prononcé. Nous n'en doutons point, Sire : voilà d'où ſont venus & d'où viennent ſans interruption ces proſpérités & ces ſuccès qui ont étonné toute l'Europe, & dont le bruit s'eſt répandu juſqu'aux extrémités de la terre. A ces ſuccès, ô mon Dieu, à ces proſpérités paſſées, vous en ajouterez de nouvelles : vous bénirez toujours un Roi dont le premier ſoin eſt de vous honorer & de vous ſervir ; dont le ſouhait le plus ardent eſt de faire de ſa Cour une Cour chrétienne, & du monde même, s'il en étoit maître, un monde chrétien. Ainſi pourrez-vous, Sire, attendre tout d'un Dieu, à qui vous donnez tous les jours des marques ſi ſenſibles de votre piété, & qui tous les jours vous donne des marques ſi éclatantes de ſa protection. Il n'en demeurera pas-là ; l'avenir répondra au paſſé, & l'éternité bienheureuſe mettra le comble à de longues & de glorieuſes années. C'eſt ce que je vous ſouhaite au nom du Pere & du Fils & du Saint-Eſprit.

SERMON
SUR LA
CIRCONCISION
DE
JESUS-CHRIST.

Postquam consummati sunt dies octo, ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus JESUS, quod vocatum est ab Angelo priusquam in utero conciperetur.

Lorsque le huitiéme jour fut arrivé où l'enfant devoit être circoncis, on le nomma JESUS, *ainsi que l'Ange l'avoit marqué, avant qu'il eût été conçu dans le sein de Marie sa mere.* En saint Luc, chap. 2.

L'ANGE n'étoit que le ministre, choisi de Dieu pour apporter du ciel ce nom de JESUS : mais Dieu même en étoit l'auteur, & il n'appartenoit qu'à Dieu de le pouvoir être. C'est-à-dire, que Dieu seul pouvoit donner à l'enfant qui venoit de naître, le nom de Sauveur non-seulement

parce qu'il falloit pour cela une autorité supérieure à celle des Anges & des hommes ; mais parce qu'il n'y avoit que Dieu qui pût parfaitement comprendre tout le sens & toute l'étendue de ce saint nom. Nom divin, qui ne peut être prononcé avec respect, que par un mouvement particulier du saint Esprit : *Nemo potest dicere, Dominus Jesus, nisi in Spiritu sancto.* Nom vénérable, qui fait fléchir tout genou, & qui humilie toute grandeur : *In nomine Jesu omne genu flectatur.* Nom sacré, que l'enfer redoute, & qui suffit pour mettre en fuite les démons : *In nomine meo dæmonia ejicient.* Nom plein de force, & en vertu duquel se sont faits les plus authentiques & les plus éclatans miracles : *In nomine Jesu Christi surge & ambula.* Nom salutaire, dont les sacremens de la loi nouvelle tirent toute leur efficace : *His auditis baptizati sunt in nomine Domini Jesu.* Nom tout-puissant auprès de Dieu, & dont le mérite infini engage le Pere céleste à exaucer les prieres des hommes : *Quodcumque petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.* Nom glorieux, que le zéle Apostolique a porté aux Gentils & aux Rois de la terre : *Vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coram gentibus.* Nom, pour la confession duquel les Saints se sont fait & un honneur & un bonheur

1. Cor. c. 12.

Philip. c. 2.

Marc. c. 16.

Act. c. 3.

Act. c. 19.

Joan. c. 14.

Act. c. 9.

de souffrir les plus sanglants affronts, & d'être exposés à tous les outrages : *Ibant gaudentes, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.* Enfin, Nom incomparable & unique, puisqu'il n'y en a point d'autre sous le ciel, par qui nous puissions être sauvés : *Nec enim aliud nomen est sub cœlo datum hominibus, in quo nos oporteat salvos fieri.* Tel est le nom, mes chers Auditeurs, que reçoit aujourd'hui le Fils de Marie, *Vocatum est nomen ejus* JESUS. Mais pourquoi demande saint Bernard, ce nom si auguste est-il attaché à la circoncision ? car il semble que la circoncision convienne plutôt à celui qui doit être sauvé, qu'au Sauveur même : *Circumcisio quippe magis salvandi quàm Salvatoris esse videtur.* Quelle liaison y a-t-il donc entre ces deux mystères ? Pourquoi attend-on que l'enfant soit circoncis, pour lui donner le nom de Sauveur ? & quel rapport le nom de Sauveur peut-il avoir avec la circoncision de l'enfant ? C'est l'importante question que j'entreprends de résoudre, & qui servira de fonds à ce discours, où j'ai à vous instruire des vérités du christianisme les plus essentielles. J'ai besoin pour cela du secours d'en-haut, & je ne puis mieux l'obtenir, que par l'intercession de celle qui a reçu la plénitude de la grace. *Ave, Maria.*

Act. c. 5.

Act. c. 4.

Bern.

POur vous faire d'abord concevoir le myſtère que nous célébrons, & pour vous en donner une juſte idée, je me repréſente aujourd'hui le Fils de Dieu ſous deux qualités différentes, que l'Ecriture lui attribue, & qui réunies dans ſa perſonne, ont fait, ſi j'oſe m'exprimer de la ſorte, tout le plan de ſa religion. Car je le conſidère avec ſaint Paul, comme conſommateur de l'ancienne loi, & comme fondateur ou inſtituteur de la loi nouvelle. Comme conſommateur de l'ancienne loi, il obéit à la loi; & comme fondateur de la loi nouvelle, il établit & il impoſe la loi. Comme conſommateur de l'ancienne loi, il accomplit la circonciſion des Juifs; & comme fondateur de la loi nouvelle, il vient publier une autre circonciſion bien plus parfaite, & qui eſt celle des vrais Chrétiens. En un mot, comme conſommateur de l'ancienne loi, il eſt lui-même circoncis ſelon la chair, & comme fondateur de la loi nouvelle, il nous apprend, & il nous oblige à être circoncis d'eſprit & de cœur. Voilà, mes chers Auditeurs, à quoi ſe réduit tout le myſtère de ce jour; mais voilà au même tems par où je réponds à la difficulté de ſaint Bernard, & en quoi je découvre le rapport qu'il y a entre la circonciſion & le

nom

nom de Jesus. Comprenez-le bien, s'il vous plaît. *Circumciditur puer, & vocatur Jesus.* Bern. On circoncit l'enfant, & on le nomme Jesus, c'est-à-dire, Sauveur. Pourquoi Sauveur au moment qu'il est circoncis ? Parce qu'il est certain que Jesus-Christ en se soumettant à la circoncision judaïque, commença dès-lors à faire de sa part tout ce qu'un Dieu-homme pouvoit faire pour nous sauver ; c'est ma premiere proposition : & parce qu'il n'est pas moins vrai, qu'en établissant la circoncision évangélique, il nous a enseigné, comme Législateur & comme Maître, tout ce que nous devons faire de notre part, pour mériter nous-mêmes d'être sauvés ; c'est ma seconde proposition. Appliquez-vous à la suite & à l'ordre de ces deux pensées. Le salut de l'homme dépendoit essentiellement de deux causes ; de Dieu, & de l'homme même : de Dieu, qui en est le principal auteur ; & de l'homme même, qui en doit être le coopérateur. Car, comme dit saint Augustin, Dieu qui nous a créés sans nous, n'a pas voulu, quoiqu'il le pût absolument, nous sauver sans nous. Il falloit donc que Jesus-Christ, pour être parfaitement Sauveur, non-seulement en fît lui-même la fonction, mais qu'il nous apprît quelle devoit être pour l'accomplissement de ce grand

ouvrage, notre coopération. Or je prétends que dans ce Mystère, il s'est admirablement acquité de ces deux devoirs. Du premier, en s'assujettissant à la circoncision de l'ancienne loi, qui étoit la circoncision de la chair; & du second, en nous obligeant à la circoncision de la loi nouvelle, qui est la circoncision du cœur. Voilà de quoi nous lui serons éternellement redevables : il nous a sauvés, & il nous a donné un moyen sûr, pour travailler nous-mêmes à nous sauver. Si donc il ne nous sauve pas, ou si nous ne nous sauvons pas nous-mêmes, notre perte, dit le Prophéte, ne peut venir que de nous, *Perditio tua, Israël*, & c'est ce que nous avons infiniment à craindre. Il a commencé à nous sauver par l'obéissance qu'il a rendue à la loi de l'ancienne circoncision; vous le verrez dans la premiere partie : & il nous a donné un moyen sûr pour nous aider nous-mêmes à nous sauver, par la loi qu'il a établie de la circoncision nouvelle; je vous le montrerai dans la seconde partie. C'est tout mon dessein, pour lequel je vous demande & j'attends de vous une favorable attention.

Oseæ. c. 13.

PARTIE I. OUI, Chrétiens, c'est en se soumettant à la circoncision de l'ancienne loi, que le Fils de Dieu s'est montré véritablement

Sauveur ; & c'eſt, à proprement parler, dans le myſtère de ce jour, qu'il a commencé à en exercer l'office : écoutez-en les preuves. Car au moment qu'il fut circoncis, il ſe trouva dans la diſpoſition prochaine & néceſſaire pour pouvoir être la victime du péché. Au moment qu'il fut circoncis, il offrit à Dieu les prémices de ſon ſang adorable, qui devoit être le reméde du péché. Au moment qu'il fut circoncis, & en vertu de ſa circonciſion, il s'engagea à répandre ce même ſang plus abondamment ſur la croix, pour la réparation entiere du péché. Trois choſes à quoi la rédemption du monde étoit attachée, & dont la foi nous aſſûre que le ſalut des hommes dépendoit. Trois raiſons ſolides, que je vous prie d'approfondir avec moi, & qui vous vont faire comprendre, mais d'une maniere ſenſible, ſur quoi eſt fondée cette myſtérieuſe liaiſon, qui ſe rencontre entre la circonciſion de l'enfant & l'impoſition du nom de JESUS : *Circumciditur, & vocatur JESUS.*

Au moment que le Fils de Dieu fut circoncis, il ſe trouva dans la diſpoſition prochaine & néceſſaire pour pouvoir être la victime du péché, & par conſéquent pour être parfaitement Sauveur : car pour ſauver l'homme tombé dans la diſgrace de ſon Dieu, il falloit ſatisfaire à Dieu dans

toute la rigueur de la justice : Dieu le vouloit ainsi, & c'est un point de religion qui ne peut être contesté. Pour offrir à Dieu cette satisfaction rigoureuse, il falloit un sujet capable de souffrir & de mourir : la croix & la mort étoient les moyens choisis pour cela dans le conseil de la sagesse éternelle : toutes les Ecritures nous l'enseignent. Pour être capable de souffrir & de mourir, il falloit au moins avoir la marque du péché; la chose est évidente, & c'est sur quoi roule toute la théologie de saint Paul. Cette marque du péché ne devoit être imprimée sur la chair innocente de Jesus-Christ, que par sa sainte circoncision ; & en effet, la circoncision, quelque sainte que nous la concevions dans la personne du Sauveur, étoit en soi, & selon l'institution divine, le sacrement & le sceau de la justification des pécheurs. Que s'ensuit-il delà ? vous prévenez déja ma pensée : il s'ensuit qu'avant que Jesus-Christ fût circoncis, il lui manquoit, pour ainsi dire, une condition, sans laquelle il ne pouvoit pas encore être la victime de ce sacrifice sanglant & douloureux, que Dieu exigeoit pour notre rédemption. Cette condition, c'est-à-dire, ce pouvoir prochain d'être immolé comme victime pour nos péchés, étoit la suite du mystére de sa circoncision ;

& c'eſt ce que l'Evangéliſte ſemble nous déclarer par ces paroles : *Poſtquam conſummati ſunt dies, ut circumcideretur puer, vocatum eſt nomen ejus* JESUS : Lorſque le tems de la circonciſion de l'enfant fut venu, & qu'en effet on l'eut circoncis, on lui donna le nom de JESUS. Comme ſi l'Evangéliſte nous diſoit : Juſques-là quelque perfection & quelque mérite qu'il eût, il ne portoit pas encore ce nom, parce qu'il n'avoit pas encore tout ce qui lui étoit néceſſaire, pour être actuellement Sauveur : mais après la circonciſion, il eut droit d'être appellé Sauveur, parce qu'il ne lui manquoit plus rien pour l'être. Donnons à cette vérité plus d'étendue & plus de jour.

Pour ſauver des pécheurs & des coupables : (ceci vous ſurprendra, Chrétiens, mais c'eſt votre religion que je vous expoſe :) pour ſauver des pécheurs & des coupables, il falloit un juſte ; mais un juſte, dit ſaint Auguſtin, ſur qui pût tomber la malédiction que traîne après ſoi le péché, & le châtiment qui lui eſt dû. Or ce juſte, c'étoit Jeſus-Chriſt : il ne devoit pas être pécheur ; comme pécheur, il eût été rejetté de Dieu : il ne ſuffiſoit pas qu'il fût juſte ; comme juſte, il n'auroit pû être l'objet des vengeances de Dieu : mais en qualité de médiateur, il devoit, quoiqu'e-

xempt de péché, & quoiqu'impeccable même, tenir une espéce de milieu entre l'innocence & le péché; & ce milieu entre l'innocence & le péché, ajoute saint Augustin, c'étoit qu'il eût la marque du péché. Ainsi il falloit que Jesus-Christ fût juste en vérité, & pécheur en apparence: juste en vérité, pour pouvoir justifier les hommes; & pécheur en apparence, pour pouvoir attirer sur soi les châtimens de Dieu. Car Dieu, tout irrité qu'il étoit contre les hommes, ne pouvoit s'en prendre à Jesus-Christ, tandis qu'il ne voyoit en lui que justice & que sainteté; & cette irréprehensible sainteté de Jesus-Christ, quelque désir qu'il eût d'expier nos crimes, le rendoit incapable d'en subir pour nous la peine. Que fait-il donc? il prend la forme de pécheur, & par-là il se met en état d'être sacrifié pour les pécheurs: car c'est pour cela, dit saint Paul, que Dieu l'a envoyé revêtu d'une chair semblable à celle du péché: *Deus Filium suum mittens in similitudinem carnis peccati.* Rom. c. 8. Expression dont les Manichéens abusoient, lorsqu'ils concluoient de-là, que Jesus-Christ n'avoit eu qu'une chair apparente; au lieu que les Peres se servoient du même passage, pour combattre l'hérésie des Manichéens, & pour prouver contre eux la vérité & la réa-

lité de la chair de Jesus-Christ. En effet, comme raisonnoit saint Augustin, l'Apôtre ne dit pas précisément que Dieu a envoyé son Fils avec la ressemblance de la chair, *in similitudinem carnis* : il s'en suivroit que Jesus-Christ n'auroit pas été vraiment homme, & cela seul sapperoit le fondement de tout le christianisme : mais il dit que Dieu l'a envoyé avec une chair semblable à celle du péché, *in similitudinem carnis peccati* : pour marquer que la chair de Jesus-Christ a eu l'apparence & la marque du péché, sans avoir jamais contracté la tache du péché, & c'est ce que nous faisons profession de croire. Il n'en falloit pas davantage, reprend saint Augustin, afin que Jesus-Christ fût en état de souffrir pour nous : car il y a, dit ce saint Docteur, entre Dieu & le péché une telle opposition, que l'apparence seule du péché a suffi pour obliger Dieu à n'épargner pas même le saint des saints, & pour le déterminer à exécuter sur la chair innocente de Jesus-Christ l'arrêt de notre condamnation. Oui : mes Freres, parce que ce Dieu-homme est couvert de l'ombre de nos iniquités, Dieu le livrera à la mort, & à la mort de la croix ; & parce qu'il a consenti à paroître criminel, il sera traité comme s'il l'étoit. Vous diriez, à entendre parler l'Ecriture, que

Jesus-Christ en conséquence de ce mystère, ait été non-seulement pécheur, mais le péché même, parce qu'il en a pris le caractère & la marque : *Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit.* Ce sont les termes de saint Paul, qui pris à la lettre, pourroient nous scandaliser ; mais qui dans le sens orthodoxe expriment une des vérités les plus chrétiennes & les plus édifiantes. Celui qui ne connoissoit point le péché, a été fait péché pour nous : c'est-à-dire, celui qui ne connoissoit point le péché, a paru devant Dieu comme s'il eût été lui-même le péché, & a été traité de Dieu, comme le péché même subsistant eût pû mériter de l'être : *Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit.*

2. Cor. c. 5.

Or dans quel moment de la vie du Sauveur cette étonnante proposition fut-elle exactement & spécialement vérifiée ; & quand peut-on dire que Jesus-Christ s'est pour la premiere fois présenté aux yeux de son Pere, comme s'il eût été le péché même ? au moment de sa circoncision : je m'explique. Dès sa naissance il étoit homme ; mais il n'avoit rien encore alors de commun avec les pécheurs. Son incarnation, l'œuvre par excellence du Saint-Esprit ; sa génération dans le sein d'une Vierge toujours vierge ; son entrée miraculeuse

dans le monde, tout cela l'éloignoit des moindres apparences du péché. Mais aujourd'hui, dit saint Bernard, qu'il se soumet à la loi de la circoncision, cette loi n'ayant été faite que pour les pécheurs, il paroît pécheur. Le voilà donc dans l'état où Dieu le vouloit, pour l'immoler à sa justice. Avant qu'il subît cette loi, Dieu offensé cherchoit une victime pour se satisfaire, & il n'en trouvoit point : *Super quo percutiam?* disoit-il par un de ses Prophétes ; sur qui déchargerai-je ma colère, & sur qui dois-je frapper ? Sur les coupables, qui sont les pécheurs ? quand je les aurois tous anéantis, ma gloire n'en seroit pas réparée. Sur ce juste, qui vient de naître dans l'obscurité d'une étable ? c'est mon Fils bien-aimé, en qui je me plais souverainement, & en qui par-là même je n'apperçois rien qui puisse mériter ma vengeance. Voilà, mon Dieu, où votre justice en étoit réduite, & jusques à l'accomplissement de ce mystère, il n'y avoit point encore de Jesus, qui pût être pour nos péchés l'hostie de propitiation que vous demandiez. Le Messie qui venoit de paroître au monde, pour être trop saint, n'étoit pas encore en état d'être pour nous un sujet de malédiction, *Factus pro nobis maledictum ;* & pour être trop digne de votre

Isai. c. 1.

Galat. 3.

amour, il ne pouvoit encore ni ressentir, ni appaiser votre courroux : mais maintenant qu'il porte, comme circoncis, la marque du péché, souffrez, Seigneur, que nous vous le disions avec confiance, nous avons enfin un Sauveur. Vous demandez sur qui vous frapperez pour vous venger : *Super quo percutiam* ? C'est sur ce divin enfant ; car il a désormais tout ce qu'il faut, & tout ce que vous pouvez désirer, pour tirer de lui, & pour vous donner à vous-même une satisfaction entiere. Il a la forme d'un pécheur, pour éprouver la rigueur de vos jugemens ; & il a la sainteté d'un Dieu, pour mériter vos miséricordes : en faut-il davantage pour nous sauver ? Vengez-vous donc, ô mon Dieu, pourrois-je ajouter avec respect, vengez-vous aux dépens de la chair de cet agneau, qui devient aujourd'hui semblable à la chair du péché, & qui par cette ressemblance même se trouve en état d'être la précieuse matiere de ce grand sacrifice, qui doit détruire le péché. C'est ainsi que le Fils de Dieu se met, en voulant être circoncis, dans la disposition prochaine & nécessaire pour sauver les hommes.

Mais en demeure-t-il là ? non, Chrétiens, sa charité va plus avant : il ne se contente pas d'être en état de nous sauver ; il

veut dès aujourd'hui en faire l'essai, & dans sa circoncision il en trouve le moyen. Comment cela ? en offrant à Dieu les premices de son sang, qui devoit être le prix de notre salut. Il est vrai, disent les Théologiens, que la moindre action du Fils de Dieu, eu égard à la dignité de sa personne, pouvoit suffire pour nous racheter ; mais dans l'ordre des décrets divins, & de cette rigide satisfaction à laquelle il s'étoit soumis, il falloit qu'il lui en coûtât du sang. Ainsi étoit-il arrêté dans le conseil de Dieu, que ce seroit lui qui pacifieroit par son sang le ciel & la terre, lui qui par son sang nous réconcilieroit avec son Pere ; *Pacificans per sanguinem crucis ejus, sive quæ in terris, sive quæ in cœlis sunt :* & que ce traité de paix entre Dieu & nous ne commenceroit à être ratifié, que quand le sang du Rédempteur auroit commencé à couler : d'où vient que lui-même il l'appelloit le sang de la nouvelle alliance, *Hic est sanguis meus novi testamenti.* Ainsi étoit-il ordonné, que dans la loi même de grace, nul péché ne seroit remis sans effusion de sang ; *Sine sanguinis effusione non fit remissio ;* & que le sang de Jesus-Christ auroit seul la vertu de nous purifier & de nous laver : *Sanguis Jesu Christi Filii ejus emundat nos ab omni peccato.* Ainsi la foi nous apprend-

Coloss. c. 1.

Matt. c. 26.

Hebr. c. 9.

1. Joan. c. 1.

elle que l'Eglise, comme épouse du Dieu Sauveur, devoit lui appartenir par droit de conquête ; mais que ce droit ne seroit fondé que sur l'acquisition qu'il en auroit faite par
Act. c. 20. son sang : *Ecclesiam, quam acquisivit sanguine suo.* Or c'est ici que la condition s'exécute ; & quand je vois sous le couteau de la circoncision, ce Dieu naissant, je puis vous
Exod. c. 24. dire bien mieux que Moyse : *Hic est sanguis fœderis, quod pepigit Dominus vobiscum ;* Voici le sang du testament & de l'alliance que Dieu fait en votre faveur. C'est donc proprement en ce jour que commence la rédemption du monde, & que le Fils de Dieu prend possession de sa qualité de Sauveur, puisque c'est en ce jour qu'il en fait les premieres fonctions ; & qu'il entre dans le Sanctuaire, non plus avec le sang des boucs & des taureaux, mais avec son propre sang en vérifiant à la lettre cette parole de l'A-
Hebr. c. 9. pôtre : *Per proprium sanguinem introivit in sancta.* Ah ! mes Freres, s'écrie saint Augustin, que cette conduite de Jesus-Christ est différente de celle qui nous est représentée dans l'Histoire sainte au troisiéme livre des Rois ! Nous lisons que les Prophétes & les Prêtres de Baal dans la célébre contestation qu'ils eurent avec Elie, se faisoient à eux-mêmes, par un zéle superstitieux, & pour honorer leur Dieu, de dou-

loureuſes inciſions, juſqu'à ce qu'ils fuſſent couverts de leur ſang : *Et incidebant juxta ritum ſuum cultris & lanceolis, donec perfunderentur ſanguine.* Mais aujourd'hui nous voyons un Dieu, qui par l'excès d'une ardente charité ſe fait circoncire pour ſauver ſon peuple. Quelle oppoſition entre Jeſus-Chriſt & Baal, ou plutôt entre les adorateurs de Baal, & ceux du vrai Dieu ! Dans le temple de Baal les hommes répandoient leur ſang pour leur Dieu : & dans le temple du vrai Dieu, c'eſt Dieu même qui verſe ſon ſang pour les hommes. Là un peuple idolâtre déchiroit ſa chair pour plaire à une fauſſe divinité ; & ici le Dieu incarné n'épargne pas ſa propre chair pour faire un peuple fidéle. Un ſang impur offert à Baal, voilà le myſtère de l'impiété ; le ſang d'un Dieu qui nous purifie, voilà le myſtère de l'amour divin. Mais auſſi, pourſuit S. Auguſtin, devons-nous reconnoître, que dans cette oppoſition, ou dans ce parallèle, toute la gloire eſt du côté de Jeſus-Chriſt : car jamais la ſuperſtition n'a donné à Baal, ni aux autres dieux des nations, le titre de Sauveur ; il étoit réſervé à Jeſus-Chriſt ſeul ; & ne convenoit qu'à lui. Les païens, comme le même ſaint Docteur le montre évidemment dans ſon admirable Traité de la Cité

3. Reg. c. 1

de Dieu, les païens étoient plutôt les sauveurs de leurs dieux, que leurs dieux n'étoient leurs sauveurs : mais pour nous, reprend-il, nous adorons un Dieu, & un Dieu Sauveur ; & de ces deux qualités, l'une nous sert pour conclure l'autre : car nous comprenons que Jesus-Christ n'a rien épargné pour nous sauver, parce qu'il étoit notre Dieu ; & nous ne pouvons plus douter qu'il ne soit notre Dieu, puisqu'au prix même de son sang il a voulu nous sauver.

Cependant, me direz-vous, ce n'étoit pas à la circoncision du Fils de Dieu, mais à sa mort, qu'étoit attaché le salut du monde : j'en conviens, mes chers Auditeurs ; mais convenez aussi, & souvenez-vous de ce que j'ai ajouté, sçavoir, que la circoncision fut pour le Fils de Dieu un engagement à la mort. Souvenez-vous qu'au moment qu'il fut circoncis, il s'obligea solemnellement à consommer sur la croix le sacrifice sanglant, dont il ne faisoit alors que la premiere oblation ; & de-là reconnoissez avec moi, que le salut du monde eut donc encore une connéxion essentielle avec notre mystère. Ce ne sont point ici mes propres pensées, ni des spéculations; c'est l'expresse doctrine de saint Paul, lorsqu'il déclaroit aux Galates, que tout homme qui

se faisoit circoncire, en vertu de la circoncision même, se chargeoit d'accomplir toute la loi : *Testificor omni homini circumcidenti se ; quoniam debitor est universæ legis faciendæ :* conséquence onéreuse dont le Fils de Dieu fut bien éloigné de se dispenser, puisqu'il protesta depuis hautement, qu'il étoit venu pour l'accomplissement de la loi. Or l'accomplissement de la loi, dit saint Jerôme, par rapport à Jesus-Christ, c'étoit la mort de Jesus-Christ même : car Jesus-Christ étoit la fin de la loi : *Finis enim legis Christus* ; & il n'en devoit être la fin que par la consommation du sacrifice de son humanité sainte. Ainsi du moment qu'il se soumit à être circoncis, il s'engagea par un pacte solemnel à être crucifié & à mourir ; pourquoi ? parce que son crucifiement & sa mort étoient le terme & comme le dénouement de toute la loi, dont il s'imposoit le fardeau, & dont, selon l'expression de l'Apôtre, il devenoit par sa circoncision le débiteur universel : *Debitor universæ legis faciendæ.*

Gal. c. 5.

Rom. c. 10.

Concluons, après saint Bernard, que c'est donc avec justice que le nom de Jesus lui est donné. Ah ! dit ce Pere, nous ne devons pas considérer ce Sauveur comme les autres : car mon Jesus n'est pas semblable à ces anciens sauveurs du peuple de Dieu,

& ce n'eſt pas en vain qu'il porte ce nom :
Bern. *Neque enim ad inſtar priorum, meus iſte Jeſus nomen vanum aut inane portat.* Il n'en a pas ſeulement l'ombre comme ceux-là,
Idem. mais la vérité : *Non eſt in eo magni nominis umbra, ſed veritas.* Quand les Princes naiſſent ſur la terre, nous les appellons Rois, Monarques, Souverains ; mais ce ſont des titres pour ſignifier ce qui doit être un jour, & non pas ce qui eſt. Bien loin d'être en état de gouverner les peuples, ils ne ſont pas encore en état de ſe connoître, & dans cet âge tendre & ſans expérience, leur foibleſſe les réduit à ſe laiſſer conduire par leurs propres ſujets, avant qu'ils puiſſent les conduire eux-mêmes. Mais Jeſus-Chriſt ne commence à prendre la qualité de Sauveur qu'au moment qu'il commence à en faire l'exercice ; & dès ce jour on peut dire de lui, ce que l'Ecriture a dit du brave Eléazar, au premier Livre des Ma-
1. *Mach.* 6. 6. chabées : *Dedit ſe ut liberaret populum ſuum, & acquireret ſibi nomen æternum.* Il n'eſt pas plutôt né, qu'il ſe livre pour le ſalut des ſiens, & pour s'acquérir un nom immortel, qui eſt le nom de JESUS. N'eſt-ce pas pour cela, Chrétiens, que ce nom lui a été ſi cher, & que dans la penſée de ſaint Jérôme, il lui a tenu lieu d'une récompenſe proportionnée à toutes les humilia-

tions de sa circoncision & à tous les travaux de sa vie ? N'est-ce pas pour cela qu'il l'a porté sur la croix comme un diadême d'honneur : & qu'ayant souffert que les Juifs lui refusassent devant Pilate le titre de Roi, il ne permit jamais qu'ils lui contestassent le nom de JESUS ? N'est-ce pas pour cela qu'il a fait publier par toute la terre ce saint nom, ce grand nom, cet auguste nom : n'est-ce pas, dis-je, parce qu'il n'est rien de plus naturel que de se glorifier des noms qu'on s'est acquis par sa vertu, plutôt que de ceux qu'on tient du hazard ou du bonheur de la naissance ? Or l'homme-Dieu n'a possédé le nom de JESUS, que par titre de conquête : il l'a mérité en sauvant les pécheurs, & il commença à les sauver en voulant répandre son sang & subir la loi de la circoncision.

Mais quoi, mon Dieu, y avoit-il donc pour vous tant de gloire à racheter de vils esclaves ? trouviez-vous tant de grandeur à vous abaisser si profondément pour eux ; & des hommes valoient-ils un sang aussi précieux que le vôtre ? Oui, mon cher Auditeur, voilà ce que valoit votre ame, & ce qu'elle valoit au jugement même de votre Dieu : c'est ainsi qu'il l'a estimée, & en donnant son sang pour elle, il n'a pas cru trop donner ; car son amour,

tout libéral qu'il eſt, n'eſt pas prodigue. Toujours dirigé par ſa ſageſſe, il conforme les moyens à la fin ; & puiſqu'un Dieu ſouffre déja pour votre ſalut, il faut que votre ſalut ſoit le juſte prix des ſouffrances d'un Dieu. Or, mes Freres, eſt-ce là l'eſtime que vous en faites vous-mêmes ? Eſt-ce de la ſorte que vous en jugez ? Saint Auguſtin diſoit : Voyez ce que votre ame, ou plutôt ce que le ſalut de votre ame a coûté au Dieu Sauveur qui s'en eſt fait la victime ; & par le ſang qu'il a verſé, vous apprendrez quel bien il a prétendu ache-
Auguſt. ter : *Vide quanto emit, & videbis quid emit.* Mais je dis, moi : Voyez en combien de rencontres vous l'avez ſacrifié ce ſalut, en combien de rencontres vous le ſacrifiez tous les jours à un vain intérêt, à un plaiſir profane, & même ſi abominable ; & delà tirez, à votre confuſion, cette triſte conſéquence, que le premier de tous les biens, le ſouverain bien eſt de tous les biens le plus mépriſé. Car ſi vous l'eſtimez, je ne dis pas autant qu'il le mérite, puiſqu'il eſt au-deſſus de toutes nos vûes, & que Dieu ſeul en peut connoître tout le prix ; mais du moins autant que vous le pouvez, & que vous le devez : pourquoi l'oubliez-vous, pourquoi l'expoſez-vous, pourquoi y renoncez-vous ſi aiſément ?

D'où vient que donnant tout au monde, & faisant tout pour des affaires temporelles, vous ne faites rien pour celle-ci; que vous ne voulez presque jamais en entendre parler, que vous craignez ceux à qui le zéle inspire de vous en représenter les conséquences, & de vous y faire penser; que toutes les pratiques chrétiennes, la priere, la meditation des vérités éternelles, l'assiduité à la parole de Dieu, la lecture des bons livres, l'usage des sacremens, moyens de salut si nécessaires, que tout cela vous fatigue, vous ennuie, vous rebute? Ah! mes chers Auditeurs, quelle opposition entre ce Dieu circoncis & nous, & en cela même quel aveuglement de notre part, & quel renversement! Il fait sa gloire & son plus bel emploi de nous sauver, & nous nous faisons un jeu de nous perdre. Lui étoit-il donc plus important d'être Sauveur, qu'il ne nous importe d'être sauvés? S'il est Sauveur, est-ce pour lui? & si nous sommes sauvés, n'est-ce pas pour nous-mêmes? Sans être Sauveur, en eût-il été moins heureux, en eût-il été moins Dieu? & sans être sauvés, que pouvons-nous être, & quel anathême doit tomber sur nous? Cependant, pour être Sauveur, rien ne lui paroît difficile; & pour être sauvés, tout nous devient impossible. Mais

ne nous y trompons pas, & ne croyons pas qu'il veuille nous sauver sans nous. Je l'ai dit, & je ne puis trop vous le redire ; il veut bien sans nous faire les premieres avances ; il veut bien sans nous s'immoler pour nous ; il veut bien pour satisfaire à la justice de Dieu, & pour nous mettre en état de l'appaiser nous-mêmes, se charger de nos iniquités, & en devenir la victime ; se présenter à son Pere tout couvert de sang, & s'engager à en répandre jusqu'à la derniere goutte : voilà ce qu'il veut, voilà ce qu'il fait, & comment sans nous & par une pure miséricorde il est Sauveur. Mais que dans la suite il vous dispense de tout ce que vous devez contribuer au salut qu'il vous procure ; mais qu'il en fasse tous les frais, & que vous n'y mettiez rien de votre part : mais qu'il vous transporte & qu'il vous communique tellement tous ses mérites, que vous soyez pleinement déchargés du soin de vous les appliquer ; mais que tout innocent qu'il est, & l'innocence même, que tout saint qu'il est & la sainteté même, il porte toute la peine du péché, & que les pécheurs vivent dans les aises & les commodités de la vie, ce n'est point là ce qu'il a prétendu ; & si j'ose ainsi m'exprimer, le nom de JESUS, entendu de la sorte, n'est qu'un phantôme. Il est vrai, disoit le grand

Apôtre touché de cette penſée, il eſt vrai que mon Dieu a ſouffert pour moi; mais en acquitant mes dettes, ce que je ne pouvois ſans lui, il ne m'a pas dégagé de l'obligation indiſpenſable où je ſuis de les acquitter moi-même avec lui; & c'eſt pour cela que j'accomplis dans ma chair, ce qui manque aux ſouffrances de Jeſus-Chriſt : *Adimpleo ea quæ deſunt paſſionum Chriſti.* Coloſſ. 1. Ainſi parloit ſaint Paul, & ainſi devons-nous parler nous-mêmes. Mais qu'y-a-t-il donc à faire? c'eſt, mes Freres de coopérer avec Jeſus-Chriſt à l'ouvrage de notre ſalut : & comment? ne ſortons point de notre myſtère pour l'apprendre; car ſi Jeſus-Chriſt a commencé dans ce myſtère à nous ſauver, par l'obéiſſance qu'il a rendue à la loi de l'ancienne circonciſion, il nous y donne encore un moyen ſûr, pour nous aider nous-mêmes à nous ſauver, par la loi qu'il a établie de la circonciſion nouvelle : c'eſt la ſeconde partie.

II. PARTIE

UNE circonciſion qui n'eſt pas ſeulement extérieure, mais qui pénétre, pour ainſi dire, juſques dans les parties les plus intimes de l'ame : *Non quæ in manifeſto eſt circumciſio* : une circonciſion qui n'eſt plus de la main des hommes, mais qui eſt l'ouvrage de Dieu, & qui ſanctifie l'homme Rom. c. 2.

Coloss. 2. devant Dieu : *Circumcisio non manu facta* : une circoncision qui ne consiste plus dans le dépouillement de la chair, mais dans le renoncement aux vices & aux concupiscences de la chair : *In expoliatione corporis carnis* : une circoncision dont l'esprit & le cœur sont les deux principes, aussi-bien que les deux sujets ; les deux principes, parce qu'elle s'exécute par eux ; & les deux sujets, parce qu'elle s'accomplit en eux : c'est-à-dire, une circoncision de cœur, qui se fait non selon la lettre, mais dans la ferveur de l'esprit : *Circumcisio cordis in spiritu, non litterâ.* Voilà, mes chers Auditeurs, les saintes, mais énergiques & vives expressions, dont s'est servi le grand Apôtre, pour définir ce que j'appelle la nouvelle circoncision, ou la circoncision évangélique. Voilà l'idée qu'il en a conçue : & par-là, dit saint Chrysostome, il nous a marqué l'essentielle différence & la perfection infinie du culte chrétien, comparé à celui des Juifs & des Païens. Car les Païens, remarque ce Pere, pratiquoient un culte tout à la fois charnel & faux ; les Juifs dans leurs cérémonies en observoient un pareillement grossier & charnel, mais véritable : les Chrétiens seuls ont l'avantage dans leur Religion, d'avoir tout ensemble, & un culte véritable, & un culte spirituel. C'est donc

Ibid.

Rom. c. 2.

de cette véritable circonciſion, qu'il s'agit maintenant de vous parler : encore un moment d'attention, s'il vous plaît. Que fait aujourd'hui le Fils de Dieu, pour nous apprendre comment nous devons coopérer à l'œuvre de notre ſalut ? Il nous en propoſe un moyen auſſi divin qu'il eſt indiſpenſable & néceſſaire, ſçavoir, cette myſtérieuſe, mais réelle circonciſion de l'eſprit & du cœur. Circonciſion dont il nous fait une loi, dont il nous explique le précepte, dont il nous facilite l'uſage : trois choſes qui ſont pour nous autant de graces, que nous n'eſtimerons jamais aſſez, & pour leſquelles nous lui devons une éternelle reconnoiſſance.

Il nous propoſe la circonciſion du cœur, & il nous en fait une loi : car il n'abolit l'ancienne circonciſion, ou, pour parler plus exactement, l'ancienne circonciſion ne finit en lui, que parce qu'il établit la nouvelle; & comme dit ſaint Auguſtin, il ne prend l'ombre & la figure, que parce qu'il apporte la lumiere & la vérité : *Suſcipit umbram, daturus lucem ; ſuſcipit figuram, daturus veritatem.* Or la lumiere & la vérité, c'étoit que nous fuſſions tous circoncis de cœur, comme les Juifs l'étoient ſelon la chair. Circonciſion du cœur, c'eſt-à-dire, retranchement des déſirs vagues & inutiles, des déſirs inquiets & bizarres, des *Auguſt.*

désirs déréglés & immodérés, des désirs charnels & mondains, des désirs criminels & illicites, qui naissent dans le cœur & qui le corrompent. Ainsi l'a entendu saint Paul : & parce que ces pernicieux désirs sont excités en nous par de vains objets qui nous charment, par de faux intérêts qui nous aveuglent, par des occasions dangereuses qui nous entraînent & qui nous pervertissent ; cette circoncision du cœur doit être une séparation entiere de ces objets, un renoncement parfait à ces intérêts, un éloignement salutaire de ces occasions. Car voilà, mes Freres, reprend saint Augustin, ce qui nous étoit figuré par la circoncision judaïque ; voilà à quoi Dieu préparoit le monde, quand il obligeoit Abraham & tous ses descendants à se circoncire. Comme les Sacremens de ce tems-là, ajoute le même Pere, étoient non-seulement des figures, mais des promesses ; voilà ce que Dieu promettoit au monde, quand il disoit à ce saint Patriarche, C'est par-là que tu trouveras grace devant moi : *Ut sit in signum fœderis inter me & vos.* Aujourd'hui la promesse cesse : pourquoi ? parce qu'en vertu de la circoncision de Jesus-Christ, ce qui étoit alors promis est présentement exécuté ; je veux dire, parce qu'en conséquence du mystère que nous célébrons, nous

Gen. c. 17.

nous sommes, ou du moins il ne tient qu'à nous que nous ne soyons circoncis en Jesus-Christ, de cette circoncision parfaite qui nous dépouille de nous-mêmes, & qui nous rend dignes de Dieu, *in quo & circumcisi sumus.* Car c'est nous, dit l'Apôtre, qui comme Chrétiens sommes les vrais circoncis ; *Nos enim sumus circumcisio* : & c'est nous, qui par la profession que nous faisons de renoncer au monde, de nous détacher du monde, de mourir & d'être crucifiés au monde, avons droit de nous glorifier, en qualité de vrais circoncis, d'être les légitimes enfans d'Abraham. Il est vrai ; mais aussi devons-nous reconnoître, que si nous n'avons nulle part à cette bienheureuse circoncision, qui réforme l'intérieur de l'homme, dès-là quoiqu'extérieurement marqués du sceau de Jesus-Christ qui est le caractère du Baptême, nous n'avons que le nom de chrétiens, nous sommes encore Juifs d'esprit & de cœur ; ou plutôt nous ne sommes ni Juifs ni Chrétiens, puisque nous n'avons ni la sainteté de la loi, ni la perfection de l'Evangile. Etat déplorable de tant de mondains, qui vivent presque au milieu du christianisme, sans religion, parce qu'ils y vivent, pour me servir du terme de saint Paul, dans une incirconcision générale de *Philip.* c. 3.

leurs passions ; & Dieu veuille, mes chers Auditeurs, que vous ne soyez point de ce nombre : c'est-là, dis-je, ce que nous prêche le Fils de Dieu dans cette auguste solemnité.

Il nous propose la circoncision spirituelle ou la circoncision du cœur, comme un moyen indispensablement requis pour le salut : car qu'y a-t-il de plus nécessaire au salut que d'arracher, que d'étouffer, que de mortifier, que de détruire ce qui est en nous une source & un principe de damnation ? Or la source de damnation est dans notre cœur ; & quiconque la cherche ailleurs, ne la connoît pas, & ne se connoît pas soi-même. Car c'est du cœur, disoit à ses disciples notre divin Maître, en leur expliquant la parabole dont ils lui demandoient l'éclaircissement, c'est du cœur que partent les mauvaises pensées, les actions lâches, les desseins injustes & violents ; du cœur que sortent les trahisons, les meurtres, les larcins, les faux témoignages, les médisances, les impudicités, les adultères : c'est dans le cœur que tout cela se forme & s'engendre, & c'est tout cela qui perd l'homme & qui le condamne : *De corde exeunt cogitationes, adulteria, furta.* Il faut donc que ce cœur soit circoncis, si nous en voulons faire un cœur chrétien, un cœur épuré

Matth. c. 15.

de l'iniquité du siécle, & capable de participer à la grace de la rédemption : il faut que tout ce qu'il y a dans ce cœur de corrompu, de malin, de vicieux, de contagieux, soit retranché par une mortification solide, & que nous soyons bien persuadés que sans cela c'est un cœur réprouvé de Dieu. C'est aussi, mes chers Auditeurs, ce que Jesus-Christ m'oblige à vous annoncer de sa part. Au lieu que saint Paul instruisant les gentils qui se convertissoient au christianisme, leur déclaroit que s'ils se faisoient circoncire, Jesus-Christ, qui toutefois étoit venu pour les sauver, ne leur serviroit de rien : *Ecce ego Paulus dico vobis, quoniam si circumcidamini, Christus vobis nihil proderit ;* parce qu'en effet, après la publication de l'Evangile, la circoncision de la chair étoit au moins pour les gentils devenue un obstacle au salut : moi, je vous dis au contraire de la circoncision du cœur, si vous ne la pratiquez généreusement, si vous ne l'accompliſſez fidélement, ce Jesus que vous invoquez aujourd'hui, tout Sauveur & tout Dieu qu'il est, ne vous sauvera pas, & ne sera point Jesus pour vous ; *Christus vobis nihil proderit.* Galat. c. 5.

C'est moi qui vous le dis, Chrétiens, & qui vous le dis avec toute l'autorité que me donne mon ministère : mais m'en croirez-

vous pour cela, & en serez-vous plus dociles à ma parole qui est celle de Dieu même ? A combien de ceux qui m'écoutent n'aurois-je pas droit de faire le même reproche, que saint Estienne faisoit aux Juifs avec toute l'ardeur de son zéle : *Durá cervice, & incircumcisis cordibus, vos semper Spiritui sancto resistitis ?* Hommes durs & inflexibles, hommes incirconcis de cœur, vous résistez toujours au saint Esprit. Mais il n'étoit pas étonnant, reprend saint Augustin, qu'ils résistassent alors au saint Esprit ; & le prodige auroit été, qu'avec des cœurs incirconcis, c'est-à-dire, avec des cœurs immortifiés, avec des cœurs envenimés, avec des cœurs passionnés, ils eussent été soumis à l'esprit de Dieu qui leur parloit. Aussi ne suis-je pas surpris, mes Freres, que parmi vous il y ait encore tant de chrétiens rebelles aux vérités que je leur prêche ; tant de chrétiens qui ne m'entendent que pour me contredire secrétement, ou tout au plus pour satisfaire une vaine curiosité qui les attire, mais obstinés & déterminés à ne se pas rendre : pourquoi ? ce sont des cœurs incirconcis, des cœurs emportés, dominés, tyrannisés par leurs passions ; des cœurs qui n'ont jamais fait nulle épreuve, & qui n'ont aucun exercice de cette mortification chrétienne, laquelle

Act. c. 7.

apprend à s'assujettir, à se contraindre, à se modérer; des cœurs en qui l'amour du monde regne souverainement, & agit avec toute la vivacité qui lui est propre. Or à de tels cœurs rien de plus inutile, ô mon Dieu, que votre parole, quoique sainte, quoique divine. A des cœurs ainsi disposés, rien de plus difficile que le salut; & c'est ce que Dieu voulut expressément nous figurer dans la conduite qu'observa Josué à l'égard des Israëlites, quand il fut sur le point de les introduire dans la terre promise. Que fit-il? il les obligea tous sans exception à se faire circoncire; & de tant de milliers d'hommes qui l'avoient suivi dans le désert, aucun ne fut admis dans cette terre bienheureuse, qui n'eût auparavant subi la rigueur de cette loi. Cela se faisoit-il sans dessein? non, sans doute, répond saint Jérôme; mais l'intention de Dieu étoit de nous faire comprendre, que nul de nous ne devoit entrer dans la gloire, s'il n'avoit la marque de la circoncision évangélique; c'est-à-dire, s'il ne portoit en son corps, & sur-tout dans son cœur, la mortification de Jesus-Christ; & que ce vrai Josué, ce Sauveur, ce conducteur par excellence du peuple de Dieu, n'ouvriroit jamais les portes du ciel, qu'à ceux qui auroient le courage de vouloir être circoncis en lui & avec

lui ; qu'à ceux qui seroient résolus à se faire les violences nécessaires, & à faire à Dieu les sacrifices convenables, pour mériter d'être reçus dans cette terre des vivans.

Car il faut pour cela, ajoute saint Jérôme, & cette instruction est encore plus essentielle à mon sujet, & plus propre à vous édifier que tout ce que je viens de dire : il faut, pour être sauvé, une circoncision entiere, une circoncision universelle, une circoncision qui s'étende à tout, & qui n'excepte rien. Et la raison, dit ce Pere, en est bien évidente ; parce qu'il n'y a point de vice en nous, qui ne puisse nous faire perdre le salut, si nous le laissons croître & se fortifier ; point d'affection déréglée, de quelque nature qu'elle soit, si elle prend l'empire sur nous, qui ne puisse être la cause de notre ruine ; point de passion, si nous ne la soumettons à Dieu, qui ne suffise pour nous damner. En effet, ce n'est communément qu'une passion, qui fait tout le désordre de notre ame, & qui nous expose à la réprobation éternelle : toutes les autres, si vous voulez, sont dans l'ordre, celle-là seule, parce que nous la négligeons, & que nous ne travaillons pas à la réprimer, nous précipite dans l'abysme. Il faut donc que la circoncision du cœur aille

juſqu'à elle, ou plutôt, il faut qu'elle commence par elle, & qu'elle s'y attache. Et cette mortification univerſelle des paſſions, cette mortification ſans réſerve & ſans reſtriction, c'eſt ce que j'appelle une circonciſion en Jeſus-Chriſt: *In quo & circumciſi ſumus.* Voilà le précepte nouveau qu'il établit, & dont il pouvoit bien nous dire dès-lors, ce qu'il dit enſuite à ſes Apôtres du précepte de la charité : *Mandatum novum do vobis.* Voilà ce qu'il avoit autant de droit d'appeller ſon commandement : *Hoc eſt præceptum meum.* Voilà l'admirable & ſainte loi dont il devoit être le légiſlateur, cette loi de la circonciſion des cœurs. Mais il ne ſe contente pas de l'établir, il veut encore nous l'expliquer par ſon exemple, & c'eſt ce qu'il fait d'une maniere toute divine dans ce myſtère.

Joan. c. 13.

Joan. 10. c. 15.

En effet, vous me demandez à quoi ſe réduit cette circonciſion nouvelle & ſi néceſſaire au ſalut ? pour le bien apprendre, conſidérons plus en détail ce qui ſe paſſe dans la circonciſion du Sauveur. Son exemple nous fait voir ce que nous devons ſurtout retrancher dans nous-mêmes, ou plutôt, ce que la grace y doit retrancher aux dépens de la nature & des inclinations corrompues de notre cœur. Car dans la circonciſion de Jeſus-Chriſt nous trouvons les

quatre passions les plus dominantes & les plus difficiles à vaincre, parfaitement sacrifiées & soumises à Dieu ; celle de la liberté, celle de l'intérêt, celle de l'honneur, & celle du plaisir : celle de la liberté, dans l'obéissance que rend ce Dieu-homme à une loi qui ne l'obligeoit pas ; prenez garde, s'il vous plaît, à cette circonstance : celle de l'intérêt, dans le dépouillement & le dénuement où il veut paroître : celle de l'honneur, dans ce caractère ignominieux du péché, dont il consent à subir toute la honte : enfin celle du plaisir, dans cette opération sanglante & douloureuse qu'il souffre. Tels sont, mes chers Auditeurs, les devoirs les plus essentiels d'une circoncision chrétienne : comprenez-les. Pour vous, mondain, elle consiste cette circoncision en esprit, à retrancher de votre cœur cet amour de l'indépendance, & ce désordre d'une volonté libertine qui ne veut s'assujettir à rien, qui ne suit que ses idées & son caprice, à qui la régularité la plus douce devient insupportable, dès-là qu'elle est régularité ; sur-tout à retrancher de votre conduite cette facilité malheureuse de s'accorder des dispenses selon son gré, d'interpréter la loi en sa faveur, de croire qu'elle est pour les autres, & qu'elle n'est pas pour nous, de s'en adoucir le joug par mille ar-

tifices que l'esprit du monde sçait bien suggérer, de lui prescrire des bornes, & de n'en vouloir observer que l'essentiel & le nécessaire, d'en abandonner toute la perfection, pour s'attacher précisément à l'obligation; maxime la moins soutenable & la plus pernicieuse au salut. Car sans vous faire ici remarquer combien il est indigne de traiter de la sorte avec Dieu; sans vous faire craindre le retour funeste à quoi vous vous exposez, engageant Dieu par-là à vous traiter vous-mêmes dans toute la rigueur, & à ne vous accorder que ces graces communes que sa Providence générale ne refuse pas à ses plus grands ennemis; sans parler de la conséquence terrible qui s'ensuivroit de cette soustraction des graces spéciales, & des secours extraordinaires que Dieu est bien moins obligé de nous donner, que nous ne le sommes de faire pour son service, ce que nous appellons œuvres de surérogation: sans rien dire de tout cela, je prétends, Chrétiens, que vous permettant ainsi tout ce que la loi vous permet, vous n'éviterez jamais de vous permettre mille choses que la loi ne vous permet pas. Pourquoi? parce que je suis certain que dans le discernement des choses permises & non permises vous vous flatterez, vous vous aveuglerez, vous vous tromperez

vous-mêmes ; & parce qu'il m'eſt encore évident, que quand vous ne vous tromperiez pas, votre paſſion vous emportera, & que vous ne ſerez jamais aſſez fermes, ni aſſez maîtres de vous-mêmes pour vous en tenir exactement à ce qui vous eſt accordé par la loi, & pour ne pas aller plus loin. Mais c'eſt un commerce innocent, c'eſt un entretien honnête, c'eſt un divertiſſement qui n'a rien de criminel ; il n'importe, retranchez, mon cher Auditeur. Quand un habile médecin veut guérir une plaie envenimée, il fait couper la chair vive, afin que la contagion ne ſe communique pas. Or vous ne devez pas avoir moins de ſoin du ſalut de votre ame, qu'on en a du ſalut & de la ſanté du corps.

Pour vous, avare, elle conſiſte, cette ſainte circonciſion, à retrancher cet eſprit d'intérêt qui vous poſſéde ; cette inſatiable cupidité qui vous brûle & qui vous dévore ; ce déſir paſſionné d'avoir ; cette impatience d'acquérir, qui vous fait commettre les plus groſſieres injuſtices ; cette crainte de manquer, qui vous endurcit aux miſéres des pauvres ; ce ſoin de garder, qui vous rend odieux à ceux même que les ſentimens de la nature devroient vous attacher d'un nœud plus étroit ; ces chagrins de perdre, qui vous déſeſperent, & qui vous

révoltent contre le ciel ; cette folie d'amaſſer, d'accumuler toujours biens ſur biens, qui ſortiront de vos mains, & qui paſſeront à des impies ou à des ingrats. Pour vous, ambitieux, votre circonciſion doit être ſelon l'Evangile, de retrancher cette paſſion démeſurée de vous pouſſer & de vous élever, à laquelle vous ſacrifiez tout ; ces vûes de fortune qui vous occupent uniquement, & que vous vous flattez en vain de pouvoir accorder avec les régles d'une droite conſcience ; ces empreſſemens de parvenir à ce qu'un orgueil préſomptueux s'eſt propoſé pour objet ; cette diſpoſition ſecrette à employer pour y réuſſir, toutes ſortes de moyens, fuſſent-ils les plus honteux & les plus bas ; ces envies du bonheur d'autrui & de ſes proſpérités, dont vous vous faites un ſupplice ; ces jalouſies qui vont juſqu'à vous inſpirer les haines & les averſions les plus mortelles, comme ſi le mérite du prochain étoit un crime dans lui, & qu'il ne pût, ſans vous offenſer, jouir des avantages dont le ciel, préférablement à vous, l'a gratifié. Enfin, ce que vous devez retrancher, c'eſt, homme ſenſuel & voluptueux, cet attachement opiniâtre qui vous tient depuis ſi long-tems dans le plus dur & le plus vil eſclavage ; ce jeu qui juſqu'à préſent à été la ſource de tous les dé-

ſordres de votre vie ; ces converſations licentieuſes qui d'un jour à un autre vous font perdre inſenſiblement la pudeur & l'horreur du vice ; ces lectures dont le poiſon ſubtil a commencé, & fomente encore maintenant votre libertinage ; ces parties de plaiſir, qui ſont pour vous de ſi dangereuſes tentations, & qui allument le feu dans votre ame : c'eſt, femme du monde, cet amour de vous-même, dont vous êtes toute remplie & comme enivrée ; cette idolâtrie de votre perſonne, qui attaque directement le premier devoir de la Religion ; ces ſoins outrés de votre ſanté, qui vous font ſi aiſément tranſgreſſer les plus inviolables & les plus ſaintes loix de l'Egliſe ; ces dépenſes exceſſives en habits, en ajuſtemens, en parures, & ce luxe dont rougiroit une païenne ; ces nudités immodeſtes, & ces déſirs de plaire qui vous rendent complice & reſponſable de tant de crimes ; cette vie douce, commode, molle, qu'il eſt ſi difficile & comme impoſſible d'allier avec l'innocence du cœur & la pureté des mœurs. Voilà, Chrétiens, pourquoi il faut vous armer de ce glaive, que le Sauveur du monde a lui-même apporté ſur la terre ; ou pour parler plus ſimplement, voilà à quoi doit s'étendre cette circonciſion dont Jeſus-Chriſt a voulu lui-

même être le modéle : sans cela point de salut.

Mais il s'ensuit donc que pour se sauver, il faut mourir à soi-même. En doutez-vous, mon cher Auditeur ? Le Fils de Dieu ne nous l'a-t-il pas expressément déclaré, quand il nous a dit que pour être son disciple & pour être digne de lui, il falloit renoncer à tout, & porter sa croix ? Saint Paul ne nous dit-il pas, que sans la mortification chrétienne, on ne peut avoir part à l'héritage de Dieu, ni régner avec Jesus-Christ ? Et n'est-ce pas ce que nous fait admirablement entendre saint Augustin au livre treiziéme de la Cité de Dieu ? Les paroles de ce Pere sont remarquables. Il parle de l'obligation qu'avoient les Martyrs de mourir pour la défense de leur foi ; mais ce qu'il dit convient parfaitement à mon sujet, & peut très-naturellement s'appliquer à la mort des passions. Oui, mes Freres, (c'est ainsi que s'explique ce saint Docteur) il faut mourir au monde pour vivre à Dieu. On disoit autrefois au premier homme, Tu mourras si tu péches; mais maintenant on dit aux fidéles, Mourez pour ne pas pécher : *Olim dictum est homini, Morieris si peccaveris ; nunc dicitur Christiano, Morere ne pecces.* Ce qu'il falloit craindre alors pour ne pas pécher, maintenant il faut

Aug. l. 13. de Civit. Dei.

le désirer, & le faire pour se préserver du
Ibid. péché : *Quod timendum tunc fuerat ut non peccaretur, nunc suscipiendum est ut non peccetur.* La foi nous enseigne que si nos premiers parens n'eussent pas péché, ils ne seroient pas morts ; & la même foi nous apprend que les plus justes même pécheront s'ils ne meurent : *Nisi peccassent illi, non morerentur ; justi autem peccabunt, nisi moriantur.* Ceux-là sont donc morts, parce qu'ils ont voulu pécher ; & ceux-ci ne péchent point, parce qu'ils veulent bien mourir : *Mortui sunt illi, quia peccaverunt ; non peccant isti, quia moriuntur.* Ainsi, conclut saint Augustin, Dieu a donné tant de bénédiction à notre foi, que la mort même qui détruit la vie, est devenue un moyen pour
Ibid. entrer dans la vie : *Sic Deus tantam fidei nostræ præstitit gratiam, ut mors quam vitæ constat esse contrariam, instrumentum fieret per quod transiretur ad vitam.*

Cette morale, direz-vous, n'est propre que pour les Solitaires & les Religieux. Erreur, mes Freres : en quelque état & de quelque condition que vous soyez, elle vous regarde, & j'ose dire qu'elle vous est encore plus nécessaire dans le monde que par-tout ailleurs. C'est ce que vous avez tant de peine à vous persuader, & ce qui néanmoins est incontestablement vrai. Il faut que

l'homme du monde & le religieux soient circoncis de cœur : mais à comparer les besoins de l'un & de l'autre, cette circoncision du cœur est encore dans un sens d'une obligation plus indispensable pour l'homme du monde que pour le religieux. Pourquoi ? parce que l'homme du monde a beaucoup plus de choses à retrancher que le religieux à qui les vœux de sa profession ont déja tout ôté ; parce que l'homme du monde a des passions beaucoup plus vives que le religieux, puisqu'il a beaucoup plus d'objets capables de les exciter : parce que l'homme du monde est beaucoup plus exposé que le religieux, & qu'il doit par conséquent veiller beaucoup plus sur lui-même, & faire de plus grands efforts pour se défendre & pour se soutenir. Après le premier pas qu'a fait le religieux, après ce premier sacrifice, qui l'a dépouillé de tout, il ne lui reste plus rien, ce semble, à offrir : mais vous dans le monde qu'avez-vous jusqu'à présent donné à Dieu, ou que n'avez-vous point encore à lui sacrifier ?

Je n'ignore pas après tout que cette circoncision qu'on vous demande, a ses peines ; elle est difficile, j'en conviens ; mais comme Jesus-Christ nous en fait une loi, comme il nous en explique le précepte, il nous en facilite l'usage ; & cela par où ?

par la vertu même du sang qu'il commence à répandre. Car ce sang divin porte avec soi une double grace, l'une intérieure, & l'autre extérieure. Grace intérieure, c'est celle du Sauveur; cette grace que le médiateur des hommes a lui-même apportée; cette grace qui nous éclaire l'esprit & nous fait connoître nos devoirs, qui nous touche le cœur & nous les fait aimer; cette grace victorieuse & toute-puissante, qui réprimoit dans saint Paul l'aiguillon de la chair, dont il étoit si violemment tourmenté, qui soutenoit les Martyrs contre toute l'horreur des tourmens, & qui seule dans notre plus grande infirmité peut être pour nous l'appui le plus ferme & le plus inébranlable. Grace extérieure, c'est celle de ce même exemple par où Jesus-Christ nous explique sa loi, & par où il nous encourage à l'accomplir: car à la vûe de ce sang qu'il verse, de quel prétexte pouvons-nous colorer notre lâcheté? Que nous demande-t-il qui égale ce qu'il a fait, & comment, dit saint Bernard, le remède qu'il nous présente, peut-il nous paroître amer, après qu'il l'a pris lui-même avant nous & pour nous?

Il est donc tems, Chrétiens, de nous réveiller du profond sommeil où notre foi demeure ensevelie: c'est l'avis que nous

donne l'Apôtre : *Hora eſt jam nos de ſomno ſurgere.* Il eſt tems, pourſuit le Maître des Gentils, que renonçant à l'impiété & aux paſſions mondaines, nous vivions dans le ſiécle préſent avec tempérance & avec juſtice en vûe de cette béatitude que nous attendons, & de ce glorieux avénement de notre Dieu, où il couronnera ſes élus, marqués du caractère de l'Agneau. Nous entrons aujourd'hui dans une nouvelle année : combien Dieu en voit-il dans cet auditoire qui la commencent, & qui ne la finiront pas ! Si tel qui m'écoute, étoit convaincu qu'il eſt de ce nombre, & ſi de la part de Dieu je lui diſois avec certitude : Penſez à vous ; car votre heure approche, & c'eſt dans le cours de cette année qu'on vous redemandera votre ame ; c'eſt dans le cours de cette année que vous devez comparoître devant le tribunal de Dieu, & y rendre compte de vos actions ; ſi, dis-je, tel à qui je parle, en étoit aſſuré, & qu'il n'en doutât point, je n'aurois alors nulle peine à lui perſuader cette circonciſion du cœur dont je viens de vous entretenir. Quelle impreſſion ne feroit pas ſur ſon eſprit cet arrêt de mort que je lui aurois prononcé ? Pénétré de cette penſée, Voici la derniere année de ma vie, quelles réſolutions ne formeroit-il pas ? quelles meſu-

Rom. c. 13. Tit. c. 2.

res ne prendroit-il pas ? avec quels sentimens de repentir & de douleur ne sortiroit-il pas de cette prédication ? quelle pénitence ne seroit-il pas disposé à entreprendre ? quel changement & quelle réforme ne verroit-on pas dans toute sa conduite & dans ses mœurs ? penseroit-il à sa fortune ? seroit-il occupé de ses plaisirs ? Ah ! Chrétiens, sans avoir la même assurance que lui, la seule incertitude où nous sommes, ne suffit-elle pas pour produire en nous les mêmes effets ? Ayons toujours, comme le Prophéte Royal, notre ame dans nos
Ps. 118. mains : *Anima mea in manibus meis semper.* C'est-à-dire, soyons toujours prêts à partir, toujours prêts à nous présenter devant Dieu : pourquoi ? parce que nous ne sçavons quand il nous appellera, & que ce sera peut-être dès cette année. Quoi qu'il en soit, sanctifions-la & faisons-en une année de salut : elle passera ; mais ce qui ne passera jamais, c'est la récompense éternelle qui vous est promise, & que je vous souhaite, &c.

SERMON
SUR
L'EPIPHANIE.

Cùm natus esset Jesus in Bethlehem Judæ, in diebus Herodis Regis, ecce Magi ab Oriente venerunt Hierosolymam, dicentes: Ubi est qui natus est Rex Judæorum? Vidimus enim stellam ejus in Oriente, & venimus adorare eum. Audiens autem Herodes Rex, turbatus est, & omnis Hierosolyma cum illo.

Jesus étant né dans Bethléhem de Juda, au tems que régnoit Hérodes, des Mages vinrent d'Orient à Jérusalem, & ils demandoient, Où est le Roi des Juifs, qui est nouvellement né? car nous avons vû son étoile en Orient, & nous sommes venus l'adorer. Le Roi Hérodes ayant appris cela, en fut troublé, & toute la ville de Jérusalem avec lui. En saint Matthieu, chap. 2.

VOILA, chrétienne Compagnie, l'accomplissement de la parole de Siméon, lorsque tenant entre ses bras l'enfant JESUS, il disoit à Marie sa mere: Cet enfant que vous voyez, sera la ruine & la résur-

Luc c.2. rection de plusieurs ; *Ecce positus est hic in ruinam & in resurrectionem multorum.* Des Mages partis de l'Orient pour venir adorer ce divin Sauveur, ce sont ceux pour la résurrection desquels il commence à paroître au monde : & l'impie Hérodes troublé de sa venue & du seul bruit de sa naissance, nous marque ceux au contraire pour qui il doit être une occasion de ruine. Voilà l'effet de ce que le même Fils de Dieu, après le célébre miracle de la guérison de l'aveu-

Joan c.9. gle-né, dit à ses disciples : *In judicium veni in hunc mundum, ut qui non vident, videant ; & qui vident, cæci fiant.* Je suis venu dans le monde, pour y exercer un jugement, en conséquence duquel les aveugles voient, & ceux qui voient deviennent aveugles. C'est en ce jour que ce jugement s'accomplit à la lettre. Les Mages au milieu des ténébres de la gentilité, sont éclairés des plus vives lumieres de la grace. Hérodes & les Juifs avec lui, dans le centre de la vraie religion, sont frappés d'un aveuglement terrible. La crêche de Jesus-Christ est le tribunal, où en qualité de souverain juge il prononce ces deux Arrêts ; & où par avance il peut dire : *In judicium veni in hunc mundum, ut qui non vident, videant ; & qui vident, cæci fiant.* Figurez-vous donc, Chrétiens, ce Sauveur

naissant, sous l'idée que Jean-Baptiste son précurseur en concevoit, ayant dès-aujourd'hui le van à la main: *Cujus ventilabrum in manu sua*; c'est-à-dire, faisant dès-aujourd'hui le discernement des hommes; prédestinant les uns, réprouvant les autres; appellant & éclairant ceux-ci, abandonnant & aveuglant ceux-là; attirant des étrangers & des infidéles, rejettant les enfans & les héritiers du Royaume. Mystère étonnant, où nous devons avec respect adorer les conseils de Dieu. Mystère impénétrable, qu'il ne nous est pas permis de sonder, & où je dois néanmoins trouver de quoi vous instruire. Or pour cela, mes chers Auditeurs, je m'arrête aux deux premieres vûes qui se présentent d'abord, & qui semblent partager notre Evangile. Nous y voyons d'une part les Mages, qui viennent chercher Jesus-Christ; & de l'autre, Hérodes qui conspire contre Jesus-Christ. C'est à quoi je m'attache, & d'où je veux tirer deux grandes instructions qui vont faire la matiere de ce discours, après que, &c. *Ave, Maria.* Matth. c. 3.

C'EST des Juifs en particulier, que saint Paul a voulu parler, quand il a dit que nul des Princes de ce monde n'avoit connu la sagesse cachée dans le mystère d'un Dieu

1. Cor. 2. fait homme : *Sapientiam in myſterio, quæ abſcondita eſt, quam nemo principum hujus ſæculi cognovit.* Et la raiſon qu'il en apporte, le fait bien voir, puiſqu'il ajoute, que s'ils avoient connu cette ſageſſe, ils n'auroient jamais crucifié le Seigneur de la Ibid. gloire : *Si enim cognoviſſent, nunquam Dominum gloriæ crucifixiſſent.* Par-là, dis-je, il eſt évident que les ſeuls Juifs étoient ceux que l'Apôtre avoit en vûe, & dont il déploroit le ſort : car il ne pouvoit d'ailleurs ignorer, qu'entre les gentils il y avoit eu des ſages du monde, des hommes diſtingués ſelon le monde, des Mages qui ſous la conduite de l'étoile, ou plutôt ſous la conduite de Dieu même, ayant cherché Jeſus-Chriſt, & l'ayant adoré, étoient parvenus à la connoiſſance de cette ſageſſe divine. Mais ſaint Paul dans la ſuite du même paſſage, nous fait remarquer que les Juifs, qui n'avoient pas connu, & qui avoient eu le malheur de ne vouloir pas connoître cette ſageſſe de Dieu, cachée dans le myſtère de l'homme-Dieu, s'étoient piqués de connoître & de ſuivre une ſageſſe toute oppoſée, ſçavoir, la ſageſſe du ſiécle. Sageſſe réprouvée, & dont Dieu, diſoit-il, avoit pris plaiſir à confondre la vanité, juſqu'à 1. Cor. 1. la convaincre de folie : *Nonne Deus ſtultam fecit ſapientiam hujus ſæculi?* Or il eſt en-

core certain, qu'entre ces Princes du monde, qui dès le tems de saint Paul s'étoient ainsi aveuglés dans le Judaïsme, Hérodes par toute sorte de raisons a dû tenir le premier rang. Voilà donc, mes chers Auditeurs, les deux idées que je me propose, & où je trouve que doit se rapporter toute la morale du grand mystère que nous célébrons; l'idée de la vraie sagesse, & l'idée de la fausse sagesse : l'idée de la vraie sagesse, qui consiste à chercher Dieu, & l'idée de la fausse sagesse qui consiste à se chercher soi-même : l'idée de la vraie sagesse, dont nous avons le modéle dans l'exemple des Mages; & l'idée de la fausse sagesse, que je découvre dans l'exemple d'Hérodes : comprenez, s'il vous plaît, ces deux pensées. Qu'étoit-ce que les Mages dont nous honorons la mémoire ? C'étoient les sages de la gentilité, & tous les Peres conviennent qu'ils ont été les prémices de notre vocation à la foi. Il étoit donc naturel que Dieu nous donnât dans eux un parfait modéle de la sagesse chrétienne; & c'est ce qu'il a prétendu, comme je vais vous le montrer dans la premiere partie. Au contraire, qu'étoit-ce qu'Hérodes dans le Judaïsme ? un sage politique, un sage mondain, le plus infidéle de tous les hommes envers Dieu. Il étoit donc plus propre que tout autre à

nous faire comprendre le désordre de la fausse prudence, & c'est ce que vous verrez avec étonnement & avec frayeur dans la seconde partie. Ainsi la solide sagesse des élûs & des vrais chrétiens dans la conduite des Mages en cherchant le Fils de Dieu, & l'aveugle sagesse des réprouvés & des impies dans la conduite d'Hérodes en persécutant le Fils de Dieu : l'une qui nous fait connoître les saintes voies par où nous devons marcher pour arriver au terme du salut ; l'autre qui nous fait voir sensiblement les voies d'iniquité dont nous devons nous préserver, & qui ne peuvent aboutir qu'à la perdition ; c'est tout mon dessein.

I. PARTIE NON, Chrétiens, jamais la providence n'a donné au monde un modéle plus achevé de cette véritable sagesse, qui consiste à chercher & à trouver Dieu, que celui qu'elle nous propose dans la personne des Mages. Examinons tous les caractères de leur foi, dans son commencement, dans son progrès, & dans sa perfection. Dans son commencement, c'est-à-dire, dans la promptitude avec laquelle ils se déterminent à suivre la vocation divine qui leur est marquée par l'étoile : & dans le courage qu'ils font paroître en abandonnant tout, pour obéir à l'ordre de Dieu. Dans son progrès, c'est

c'eſt-à-dire, dans la conſtance qu'ils témoignent, lorſque l'étoile vient à s'éclipſer, s'informant avec ſoin du lieu où eſt né l'enfant qu'ils cherchent, le reconnoiſſant pour Roi des Juifs juſqu'au milieu de Jéruſalem, & même au milieu de la Cour d'Hérodes, & déclarant avec une ſainte liberté, qu'ils ſont venus pour lui rendre leurs hommages. Dans ſa perfection, je veux dire, dans l'admirable diſcernement qu'ils font de Jeſus-Chriſt, ne ſe ſcandaliſant point de l'état pauvre & humble où ils le trouvent; au contraire, concluant de-là même qu'il eſt leur Sauveur, l'adorant en eſprit & en vérité; & par les myſtérieux préſens qu'ils lui offrent, lui donnant autant de preuves de leur parfait dévouement & de leur religion. Cherchez-vous Dieu de bonne foi, mes chers Auditeurs, & voulez-vous ſçavoir comment on le trouve? en voilà toute la ſcience & tout le ſecret. Ne diſons plus après cela, que les voies de Dieu ſont des voies obſcures & inconnues: elles nous ſont ici révélées trop clairement & trop diſtinctement, pour avoir droit de tenir déſormais un tel langage. Ne nous plaignons plus des difficultés qui s'y rencontrent, & des égaremens qui ſont ſi ordinaires: après l'exemple de ces Mages, qui n'y ont marché

avant nous que pour nous y servir de guides, nos plaintes seroient également vaines & injustes. Supposé l'excellent modéle que Dieu nous met devant les yeux, nos erreurs, en matiere de salut, ne peuvent plus être excusables ; & si malgré tant de lumieres, nous sommes assez malheureux pour ne pas trouver Dieu & pour nous perdre, c'est à notre infidélité, c'est à notre lâcheté, c'est à notre inconstance, c'est à nos respects humains, c'est à notre orgueil, c'est à notre avarice & à un attachement opiniâtre aux biens de ce monde, c'est à nous-mêmes enfin, que nous devons imputer notre malheur. Attention, Chrétiens ; ceci me fournit pour vous des leçons bien importantes.

Promptitude à suivre la vocation du ciel : ce fut le premier effet de la foi des Mages, & le premier trait de cette haute sagesse, qui, par un changement divin, d'infidéles qu'ils étoient, les mit en état de trouver le Dieu Sauveur. Dès qu'ils virent son étoile, ils partirent pour venir à lui : *Vidimus stellam ejus, & venimus.* Ils ne balancerent point, ils ne délibérerent point, ils ne s'arrêterent point, ni à former de vains projets, ni à prendre de longues mesures. Attentifs à l'étoile qui les éclairoit, & uniquement appliqués à cher-

Matth. c. 2.

cher celui qu'elle leur annonçoit, ils hâterent leur marche : pourquoi ? parce qu'ils étoient déja remplis de cet esprit & de cette sagesse surnaturelle, qui conduit les élûs de Dieu. Or, comme remarque saint Chrysostome, chercher Dieu de la maniere efficace & solide, dont le cherche une ame fidéle, ce n'est plus raisonner, ni délibérer, c'est exécuter & agir : d'où il s'ensuit, dit ce saint Docteur, que quand on délibère, quand on consulte & qu'on raisonne, quelque intention qu'on ait de trouver Dieu, le cherchant toujours, ou pour mieux dire, se flattant toujours de le chercher, on ne le trouve jamais. Voilà sur quoi fut fondée la promptitude des Mages. Ils virent l'étoile ; & animés d'une foi vive, pressés d'un désir ardent d'arriver au terme où l'étoile les appelloit, ils n'écouterent rien de tout ce qui pouvoit les retenir : *Vidimus, & venimus* : Nous avons vû, & nous sommes venus. Paroles, ajoute saint Chrysostome, qui expriment admirablement la force & l'opération de la grace, puisqu'il est vrai que dans l'affaire du salut, tout dépend de certaines vûes, à quoi la grace est attachée, ou plutôt en quoi consiste la grace même. *Ambulate dum lucem habetis* : Marchez, disoit le Fils de Dieu, pendant que *Joann. c. 12.*

vous avez la lumiere. Or c'eſt ce que font à la lettre ces ſages prédeſtinés de la gentilité. Ils marchent, parce qu'une lumiere ſecrette pénétre intérieurement, & touche leurs cœurs, tandis qu'un nouvel aſtre brille extérieurement à leurs yeux. Ils marchent parce que cette double lumiere leur fait connoître la naiſſance d'un Dieu & d'un Sauveur : d'un Dieu, qui ne ſe contentant plus d'être connu dans la Judée, veut recevoir les hommages de toutes les Nations : d'un Sauveur qui les a choiſis, & qui veut commencer par eux à montrer qu'il n'eſt pas ſeulement venu pour Iſraël, mais pour tous les peuples de la terre. Ils marchent, & l'extrême diligence dont ils uſent, eſt autant une preuve de leur ſageſſe, que de l'activité de leur zéle ; ils s'empreſſent de chercher leur ſalut, en cherchant celui qui en eſt l'auteur, & qui en doit être bientôt le conſommateur : *Vidimus & venimus.*

Ainſi agiſſent les Mages : mais nous comparant avec eux, mes chers Auditeurs, quel eſt ici le premier & le grand déſordre que nous avons à nous reprocher ? Ne ſont-ce pas les retardemens éternels, les retardemens affectés, les retardemens téméraires & inſenſés, que nous apportons tous les jours à l'exécution des ordres de

Dieu, & à ce que la grace nous inſpire ? Peut-être y a-t-il des années entieres que Dieu nous appelle, & que nous lui réſiſtons. Elevés dans le Chriſtianiſme, nous avons pour marcher plus de lumieres que les Mages : notre foi eſt plus établie, plus formée, plus développée ; nous connoiſſons beaucoup plus diſtinctement qu'eux les volontés & les deſſeins de Dieu ſur nous. Pour une étoile qu'ils voyoient, mille raiſons nous convainquent, mille exemples nous confondent, toutes les Ecritures nous parlent : tant de Docteurs nous inſtruiſent, tant de Prédicateurs nous preſſent, nous ſollicitent, nous exhortent, mais en vain, parce que nous différons toujours. Ne dirons-nous jamais comme les Mages : *Vidimus, & venimus* ; Nous avons vû, & nous ſommes venus ? Oui, j'ai vû, ou je vois aujourd'hui ce que Dieu demande de moi ; & c'eſt pour cela, que dès aujourd'hui je m'engage, & je commence à l'accomplir : car, que ſçai-je ſi je le pourrai demain ? que ſçai-je ſi je ſerai demain auſſi touché de la vûe que Dieu m'en donne ? que ſçai-je ſi ce rayon de grace fera dans mon ame la même impreſſion ? que ſçai-je ſi la lumiere de ma foi, après tant de délais qui l'affoibliſſent peu à peu, ne viendra point tout-à-fait à

s'éteindre ? que ſçai-je, ſi mettant par-là le comble à mes iniquités, je ne tomberai point dans cet aveuglement fatal, dont Dieu punit les cœurs rebelles ; & ſi l'habitude que je me fais de temporiſer, & de ne jamais rien conclure, ne ſera point enfin la ſource de ma réprobation ? Ah ! ſuivons cette lumiere favorable, qui luit encore pour nous. Marchons, de peur que les ténébres ne nous ſurprennent, & ne remettons point à un autre tems ce qui doit avoir la préférence dans tous les tems, ou plutôt ce qui doit être l'affaire de tous les tems. Dieu m'éclaire maintenant, & je ne puis ſçavoir s'il m'éclairera demain, ni s'il y aura même un lendemain pour moi. Mais quand je le ſçaurois, devrois-je & voudrois-je me prévaloir contre lui de ſa patience, & abuſer de ſa miſéricorde pour l'offenſer toujours avec plus d'obſtination ? Promptitude à ſuivre la voix de Dieu dès que Dieu nous la fait entendre, c'eſt la premiere leçon que nous fait l'exemple des Mages ; &, courage à ſurmonter pour cela toutes les difficultés qui ſe préſentent, c'eſt la ſeconde.

Car pour ſuivre l'étoile, & pour répondre à la vocation du Ciel, les Mages auſſi-bien qu'Abraham, furent obligés d'abandonner leur pays, leurs maiſons, leurs

familles ; & selon la commune tradition, leurs Royaumes & leurs Etats. Ils dûrent faire dès-lors ce que saint Pierre & les Apôtres firent dans la suite des années ; c'est-à-dire, ils dûrent quitter tout pour Jesus-Christ, & ils eurent droit les premiers de dire comme saint Pierre, & même dans un sens, avec plus de mérite que saint Pierre : *Ecce nos reliquimus omnia, & secuti sumus te.* Or leur courage à prendre une telle résolution, leur détachement héroïque, en s'éloignant de ce qu'ils avoient de plus cher, en essuyant les fatigues d'un long voyage, & en sacrifiant de la sorte leur repos, c'est ce que je puis considérer comme une seconde démarche de leur foi naissante, & comme une nouvelle preuve de cette éminente sagesse, qui leur fit trouver Jesus-Crist. Car il est aisé, dit saint Chrysostome, de suivre le mouvement de la grace, quand il n'en coûte rien à la nature, & d'obéir à l'inspiration de Dieu, quand il ne s'y rencontre nul obstacle de la part du monde. Le mérite de la foi & de la sagesse chrétienne, est de renoncer même, quand il le faut, à ce qu'on aime plus tendrement, de quitter ses habitudes, de rompre ses liens, de se priver des commodités & des douceurs de la vie, & de se faire certaines violen- *Matth. c. 19.*

ces, sans lesquelles on ne parvient point au Royaume de Dieu. C'est alors, poursuit saint Chrysostome, que la prudence de la chair est encore bien plus subtile & plus artificieuse, pour nous détourner de la voie où Dieu veut nous conduire. C'est alors que prenant le parti de notre amour-propre, elle tâche à nous persuader, qu'il y a de l'indiscrétion dans un renoncement si général & si absolu. C'est alors que tirant avantage de notre foiblesse, elle nous représente ce parfait détachement, comme une entreprise au-dessus de nos forces; & que nous sommes incapables de soutenir. En un mot, c'est alors qu'étouffant les saints désirs, que Dieu par les vives lumieres de sa grace avoit excités dans nos cœurs, elle nous rend lâches, froids, languissans dans une affaire qui demande toute notre ardeur & tout notre zéle. S'il s'agissoit d'un intérêt du monde cette prétendue impossibilité, que la prudence humaine nous oppose, ne nous feroit pas balancer un moment. Pour une fortune temporelle, & pour satisfaire notre ambition, nous serions prêts à tout, nous oserions tout, nous nous exposerions à tout: mais parce qu'il s'agit de l'œuvre de Dieu & de notre conversion, tout nous effraie, & tout nous devient impraticable. Or c'est cette

lâcheté que la foi doit combattre en nous si nous voulons imiter l'exemple des Mages ; & par-là même encore une fois, nous devons juger si la voie où nous marchons est la voie de Dieu. Car l'illusion la plus grossiere, est de nous flatter d'avoir trouvé cette voie de Dieu, tandis qu'il ne nous en coûte nul effort. Il y a, pour y entrer & pour y demeurer, des sacrifices à faire ; & nulle voie n'est sûre pour nous, qu'autant que nous les faisons à Dieu ces sacrifices, ou que nous y sommes efficacement & sincérement disposés. Revenons à notre modéle, & voyons le progrès de la foi des Mages.

Ils arrivent à Jérusalem ; & l'étoile qui jusques-là leur avoit servi de guide, par une conduite de Dieu toute particuliere, vient tout à coup à disparoître. Que ne pouvoient-ils pas penser ? que ne devoient-ils pas craindre ? Leur foi n'en dut-elle pas être ébranlée, troublée, déconcertée ? Mais non, Chrétiens ; la tentation la plus dangereuse, l'épreuve la plus subite & la moins attendue, le prétexte le plus spécieux qu'elle leur fournit pour penser à leur retour, rien ne les fait changer de résolution. A quelque prix que ce soit, ils veulent trouver le Dieu qu'ils cherchent. Ils ont vû son étoile, & ils ont senti l'onction de sa

grace, c'eſt aſſez. Si cette étoile ne paroît plus, c'eſt un ſecret de la Providence qu'ils adorent, mais dont ils n'ont garde de ſe faire un ſujet de ſcandale; c'eſt une occaſion que Dieu leur donne de lui marquer leur fidélité, & ils comprennent qu'il faut en de pareilles conjonctures ſe ſoutenir par la conſtance. Sans donc ſe troubler, ſans ſe rebuter, ils eſpéreront, auſſi-bien qu'Abraham, contre l'eſpérance même; ils continueront leur marche, ſûrs du Dieu qui les a appellés, & comptant qu'au défaut de l'étoile, il leur tracera lui-même le chemin.

Or c'eſt en cela que paroît le don de ſageſſe, d'intelligence, de conſeil, dont ils ſont remplis; voilà, mes chers Auditeurs, comment notre Dieu tous les jours en uſe avec nous. Après nous avoir attirés à ſon ſervice, & nous y avoir engagés, il retire pour un tems certaines graces ſenſibles, dont il nous avoit d'abord prévenus. Nous ne ſentons plus ces touches ſecrettes qui nous rendoient ſon joug aimable, & qui nous faiſoient courir comme David, avec une ſainte allégreſſe dans la voie de ſes commandemens. Ainſi délaiſſés au milieu de notre courſe, & pour ainſi dire, abandonnés à nous-mêmes, nous tombons dans des états d'obſcurité, de té-

nébres, de sécheresse, de dégoût; & alors non-seulement Dieu nous éprouve, mais il veut que nous-mêmes nous nous éprouvions. Car si ces graces sensibles nous étoient toujours présentes, si nous ne perdions jamais de vûe cette étoile lumineuse qui fut le premier attrait de notre conversion, quoi que nous fissions pour Dieu, nous ne pourrions ni répondre de nous à Dieu, ni dans le sens que je l'entends, nous assurer de nous-mêmes; c'est-à-dire, notre ferveur dans cet état nous devroit être suspecte; la sensibilité & l'abondance des consolations divines nous donneroit, ou devroit nous donner une défiance raisonnable de notre vertu: au moins est-il vrai que notre foi n'auroit pas cette fermeté qu'elle doit avoir, pour être une foi parfaite & digne de Dieu. Il faut donc qu'elle soit éprouvée; & par où? par ces délaissemens, & ces privations si ordinaires aux ames les plus justes: & si nous ne sommes pas encore assez forts pour dire à Dieu ce que lui disoit le Prophéte Royal: *Proba me, Domine*; Eprouvez-moi, Seigneur; il faut qu'à l'exemple des Mages nous soyons assez saintement disposés, pour persévérer dans les épreuves où il lui plaît de nous mettre. Il faut que le souvenir des lumieres dont nous avons été touchés, nous tienne lieu de *Psalm.* 25.

ces lumieres mêmes, quand Dieu vient à nous les ôter, & qu'il nous suffise de pouvoir dire : *Vidimus stellam ejus* ; Je ne vois plus ce qui m'excitoit autrefois, & ce qui m'attachoit à Dieu ; mais je l'ai vû, mais j'en ai connu la vérité & la nécessité, mais j'en ai été persuadé. Or tout ce que j'ai vû subsiste encore ; & puisqu'il subsiste encore, qu'il subsistera toujours, & qu'il aura toujours la même force, pourquoi ne fera-t-il pas toujours sur moi la même impression, & ne me servira-t-il pas toujours de motif pour m'animer, & de régle pour me conduire ? Raisonner de la sorte, & indépendamment des goûts & des consolations intérieures, tenir toujours la même route, & agir de la même façon ; c'est-là, Chrétiens, que je reconnois la sagesse de l'Evangile, & ce que nous ne pouvons assez admirer dans les Mages.

Matth. c. 2.

Cependant que font-ils pour suppléer à l'étoile qu'ils ne voient plus ? ils se servent des moyens naturels que leur fournit la Providence. Ils sçavent que le Dieu qu'ils cherchent, se plaît en effet à être cherché, & que c'est à ceux qui le cherchent, qu'il se découvre plus volontiers. C'est pour cela qu'ils s'informent exactement du lieu de sa naissance : c'est pour cela qu'ils ont recours aux Prêtres & aux Docteurs

de la loi, comme à ceux qu'ils supposent plus intelligens, & plus capables par leur caractère de les instruire : c'est pour cela qu'ils parlent, qu'ils consultent, qu'ils ne se donnent aucun repos. Autre preuve de leur sagesse, dont il faut que nous profitions. Car en quelque état d'aveuglement & d'obscurité que je tombe, en quelque ignorance des voies de Dieu que je puisse être, en quelque désordre même que fût ma foi, si je cherche Dieu dans la simplicité du cœur, il est sûr que je le trouverai : c'est lui-même qui me l'a dit, & sa parole y est expresse : *In simplicitate cordis quærite illum quoniam invenitur ab iis qui non tentant illum* : c'est-à-dire, si je le cherche sincérement & avec une intention pure & droite, si je le cherche avec humilité, si je le cherche avec confiance : si je le cherche avec persévérance, il est sûr que je ne serai point confondu, *Qui sustinent te, non confundentur ;* & qu'il ne me manquera pas, *Non dereliquisti quærentes te.* Il est sûr que mon ame, en le cherchant, vivra de la vie des justes : *Quærite Deum, & vivet anima vestra.* Il est sûr qu'à mesure que je le chercherai, je m'affermirai dans la pratique du bien & dans l'horreur du vice : *Quærite Dominum, & confirmamini.* Oracles de l'Ecriture, dont il ne m'est pas permis de douter. Or

Sap. c. 1. *Ps. 24.* *Ps. 9.* *Psal. 6.* *Psal. 104*

eſt-il rien de plus propre à m'encourager dans le ſoin de chercher Dieu & d'étudier les voies de mon ſalut ? Vous me direz que vous n'avez point aſſez pour cela de pénétration, & que vos lumieres ſont trop foibles. Je le veux, mon cher Auditeur ; mais vous avez, auſſi-bien que les Mages, un moyen facile pour éclaircir tous vos doutes, & pour vous tirer de l'incertitude où vous pouvez être. Il y a dans l'Egliſe de Dieu des Docteurs & des Prêtres, comme il y en avoit alors. Il y a des hommes établis pour vous conduire, & qu'il ne tient qu'à vous d'écouter. Interrogez-les comme vos Peres, & ils vous diront ce que vous avez à faire : *Interroga Patrem tuum, & annuntiabit tibi ; majores tuos, & dicent tibi.* Allez à eux comme aux Miniſtres du Seigneur ; leurs lévres dépoſitaires de la ſcience, vous enſeigneront la ſcience des ſciences, qui eſt celle de trouver Dieu. Pouvez-vous l'ignorer avec cela, & avec cela pouvez-vous même vous y tromper, ſans vous rendre abſolument inexcuſables ?

Deut. c. 32.

Les Mages nous apprennent quelque choſe encore de plus : & quoi ? à chercher Dieu avec un généreux mépris de tous les reſpects humains, & avec une liberté digne de la ſainteté du chriſtianiſme que nous profeſſons. En fut-il jamais un tel exem-

ple ? Au milieu de Jérusalem & en la présence d'Hérodes, ils demandent où est né le nouveau Roi des Juifs. Sans nul ménagement de politique, ils déclarent qu'ils sont venus pour l'adorer. Uniquement occupés de cette pensée, ils ne comptent pour rien toutes les considérations du monde qui pourroient refroidir leur zèle. Qu'Hérodes s'en offense & qu'il se trouble ; que la synagogue s'en scandalise & qu'elle en murmure ; qu'on pense & qu'on dise d'eux tout ce que l'on voudra ; ni la censure des Juifs, ni la malignité d'Hérodes, ni la crainte de lui déplaire, ni le danger qui les menace, rien ne les empêchera de rendre à ce Sauveur & à ce Dieu naissant le culte qui lui est dû. Est-ce ainsi, mon cher Auditeur, que vous l'honorez ? est-ce ainsi que vous pratiquez les devoirs de votre religion ? est-ce ainsi que vous êtes, quand il le faut être, libre & sincère adorateur de Jesus-Christ ? combien de fois un respect humain a-t-il retenu votre foi, dans l'esclavage ? Combien de fois, jusques dans les sacrés mystères, lorsqu'il s'agissoit d'adorer le même Dieu qu'adorent les Mages, avez-vous été un lâche prévaricateur ? Combien de fois à la face des autels, la crainte de passer pour un homme régulier & pieux, vous a-t-elle fait oublier que vous

étiez chrétien, & par une foiblesse scandaleuse vous a-t-elle fait paroître impie ? combien de fois une honte criminelle vous a-t-elle fermé la bouche dans des occasions où il falloit s'expliquer hautement & parler ? où étoit alors cette liberté chrétienne dont vous deviez vous faire, & devant les hommes & devant Dieu, non-seulement une obligation, mais une gloire ? où étoit cet esprit de religion qui devoit vous élever au-dessus du monde ? sont-ce-là ces saintes victoires que la foi doit remporter ? 1. Joan. c. 5. *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* Ce point de morale occuperoit un discours entier : je le laisse ; & pour vous faire voir la sagesse des Mages dans tout son jour, je passe à ce que j'appelle la perfection de leur foi.

Perfection de leur foi. Entrons avec eux dans l'étable de Bethléhem : car ils y arrivent enfin après tant de peines & tant de périls. Or quel spectacle pour des Rois, qu'un enfant couché sur la paille & dans une crêche ? mais sous des dehors si vils & si mépriſables, le discernement qu'ils font de ce Sauveur n'est-il pas l'effet de la plus éminente sagesse ? Ils le reconnoissent dans la pauvreté & dans la misère, dans l'enfance & dans l'infirmité, dans l'humiliation & dans le plus profond abaissement. Bien

loin que cet état où ils le trouvent, altère leur foi, ils en sont touchés, ils en sont édifiés ; & pénétrant le mystère, ils découvrent sous ces voiles obscurs le Messie promis au monde. S'ils n'eussent eu qu'une foi foible & chancelante, l'étable, la crêche, les langes de cet enfant les eussent rebutés, leur raison se seroit révoltée, leur sagesse alors toute mondaine leur eût inspiré du mépris pour un Sauveur réduit lui-même en de telles extrémités. Ils auroient dit ce que dirent ensuite les Juifs : *Nolumus hunc regnare super nos ;* Nous ne voulons point d'un Maître sans bien, sans forces, sans pouvoir, sans nom, dénué de tout : qu'il paroisse sur le trône, qu'on nous le fasse voir revêtu de gloire & de majesté, & nous nous soumettrons : voilà comment ils auroient parlé, & ce qu'ils auroient pensé. Mais parce qu'ils sont animés d'une foi vive, d'une foi parfaite, d'une foi divine, ils en jugent tout autrement. Ils concluent que Jesus-Christ est Roi par lui-même. c'est-à-dire, que pour se faire rechercher & obéir en cette qualité, il n'a nul besoin de toutes les marques extérieures & de tous les ornemens de la pompe humaine. Si les autres Rois en étoient dépouillés, auroient-ils autour d'eux ces troupes de cliens, & ces Cours nombreuses qui rem- *Luc. 6. 19.*

pliſſent leurs Palais ? Ce n'eſt pas ſur cet éclat & ſur cette grandeur apparente qu'eſt fondée leur Royauté ; elle vient de Dieu, qui leur a fait part de ſa puiſſance : mais après tout ſi leur Royauté s'attire tant de reſpects, & ſi le monde lui rend tant d'honneurs, c'eſt parce qu'elle eſt accompagnée d'une ſplendeur & d'une magnificence qui frappe les yeux ; au lieu que ſans cela ce Roi nouvellement né ſe fait reſpecter & honorer par les Rois mêmes. Ils concluent qu'il eſt Roi des eſprits & des cœurs, puiſqu'il les a ſi miraculeuſement éclairés, inſpirés, touchés. Les plus grands Rois de la terre n'ont pas ce pouvoir : ils regnent ſur nous, dit ſaint Jérôme ; mais Jeſus-Chriſt regne dans nous, & il n'appartient qu'à lui de s'inſinuer, comme il veut, dans les ames, & de leur donner telle impreſſion qu'il lui plaît. Ils concluent qu'il eſt Roi univerſel, Roi du ciel où il vient de faire éclater un nouvel aſtre, & Roi de la terre où il fait ſentir ſa ſouveraineté & ſa préſence aux nations même les plus reculées ; Roi des Juifs & des gentils, de tous les états & de toutes les conditions, puiſque de toutes les conditions & de tous les états il a également appellé à lui & les grands & les petits. C'eſt, dis-je, ce qu'une ſageſſe toute céleſte leur décou-

vre : & c'eſt avec la même ſageſſe & la même foi, qu'une ame qui par un retour ſincère & par une pleine conſécration, s'attache déſormais à ce Sauveur qu'elle a retrouvé, lui dit comme ces bienheureux Mages (car je ne puis douter que ce ne fût là leur ſentiment) *Rex Regum, & Dominus dominantium* : Vous êtes le Roi des Rois, & le maître des maîtres ; vous ſerez le mien en particulier. Trop long-tems le monde a exercé ſur moi ſa tyrannie ; trop long-tems il m'a tenu dans une dure ſervitude, & ſoumis à ſes loix, ou plutôt à ſes biſarreries & à ſes caprices : il faut enfin ſecouer un joug ſi peſant & ſi honteux. Vous régnerez dans mon cœur & ſur mon cœur : vous y régnerez ſeul, & ſeul vous en réglerez tous les déſirs, toutes les vûes, tous les deſſeins. Ainſi le penſent les Mages ; & ainſi, mes chers Auditeurs, devez-vous le dire vous-mêmes, & encore plus le penſer. *Apoc. c. 19.*

Perfection de leur foi : non contens d'honorer Jeſus-Chriſt comme le ſouverain Monarque du monde, ils l'adorent comme leur Dieu. Non contens de lui rendre un culte extérieur en ſe proſternant devant lui, *Et procidentes* ; ils lui rendent un culte intérieur, & l'adorent en eſprit & en vérité, *adoraverunt eum*. Car ce fut *Matth. c. 2.* *Ibid.*

un culte religieux ; & pour être un culte religieux, il devoit partir du cœur. Combien de faux adorateurs dans le Chriſtianiſme ? c'eſt le vrai Dieu qu'ils adorent, mais ſans l'adorer comme le vrai Dieu le doit être : pourquoi ? parce qu'ils ne l'adorent que par coutume, parce qu'ils ne l'adorent que par cérémonie, parce qu'ils ne l'adorent que par je ne ſçai quelles bienſéances, à quoi ils ne veulent pas manquer, tandis que leur cœur porte ailleurs toutes ſes penſées & tous ſes vœux ; c'eſt-à-dire, qu'ils ſont chrétiens en apparence, mais ſans l'être en effet, comme les Mages commencerent à le devenir.

Perfection de leur foi : que préſentent-ils à Jeſus-Chriſt ? & ſuivant l'explication des Peres & des Interprétes, que de myſtères ſont renfermés dans les trois offrandes qu'ils lui font ! Toute l'idée de Jeſus-Chriſt même y eſt exprimée d'une maniére ſenſible ; ſa divinité, ſon humanité, ſa ſouveraineté : ſa divinité par l'encens qui n'eſt dû qu'à Dieu ; ſon humanité, par la myrrhe qui ſervoit à embaumer & à conſerver les corps ; enfin ſa ſouveraineté, par l'or qui eſt le tribut ordinaire que nous payons aux Princes & aux Monarques : *Et apertis theſauris ſuis, obtulerunt ei munera, aurum, thus & myrrham.* Voilà les grandes vûes que

Ibid.

leur donna une sagesse supérieure à toute la sagesse du siécle : & ce fut dès-lors que le Sauveur des hommes put bien dire qu'il n'avoit point trouvé tant de foi, même dans Israël ; *Non inveni tantam fidem in Israël.* En effet, demande saint Augustin, que devons-nous plus admirer, ou la foi des Mages, ou l'aveuglement & l'infidélité des Juifs ? Les Juifs avoient au milieu d'eux le Messie, & ils ne le connoissoient pas : les Mages en étoient éloignés ; & malgré la plus longue distance des lieux, ils viennent le chercher dans la Judée, & ont le bonheur de l'y trouver. Les Juifs le renoncerent, quoique né dans leur pays ; & les Mages, quoiqu'étrangers, l'adorerent. Les Juifs dans la suite des années le crucifierent, lors même qu'il opéroit les plus grands miracles ; & les Mages, tout enfant qu'il étoit encore, se dévouerent à lui, lors même qu'il n'étoit pas en état de prononcer une parole. Ceux-ci le virent sur la paille, réduit à la plus vile condition des hommes, & cependant ils s'humilierent devant lui comme devant un Dieu : ceux-là témoins des hautes merveilles dont il étoit l'auteur, le virent agir en Dieu ; & toutefois ils ne lui rendirent pas même les devoirs de justice & de charité, qu'on ne peut sans crime refuser à un homme. Marque évidente, re- *Matth. c. 8.*

prend saint Augustin, mais effet terrible de leur endurcissement.

Ah! mes Freres, n'est-ce point une image de ce qui nous arrive à nous-mêmes, ou de ce qui doit bien-tôt nous arriver? Jusques dans le sein de l'Eglise & dans le centre du christianisme, avons-nous la même foi que les Mages? ou, si nous croyons comme eux, agissons-nous comme eux, & cherchons-nous Dieu comme eux? Ils furent ces saints Mages, selon la pensée & l'expression des Peres, les prémices de notre vocation à la foi: c'est par eux que Jesus-Christ voulut commencer à nous transmettre ce précieux trésor de la foi, dont il les fit dépositaires: c'est par eux qu'il commença à substituer les Gentils en la place des Juifs, ou plutôt qu'il voulut associer les Gentils & les Juifs dans la même créance. Mais au lieu d'imiter ces Gentils fidéles, nous imitons les Juifs incrédules. Nous sommes le peuple de Dieu, & à peine connoissons-nous Dieu; ou si nous le connoissons, nous n'y pensons pas; ou si quelquefois nous y pensons, ce n'est que pour rendre notre malice plus obstinée, en nous éloignant de lui, & ne retournant presque jamais à lui. Il est vrai que nous avons reçu la foi, que les Juifs ne voulurent pas recevoir. Mais ce riche héritage, comment

l'avons-nous conservé, comment l'avons-nous cultivé, quels fruits en retirons-nous, & comment le faisons-nous profiter ? Car qu'est-ce maintenant que la foi des chrétiens : cette foi si pure, si ferme, si généreuse, si agissante dans les Mages ; mais dans nous si languissante, mais dans nous si paresseuse & si lente, mais dans nous si stérile & dépouillée de toutes les œuvres qui la doivent accompagner, & qui la vivifient devant Dieu ? Or ne craignons-nous point que Dieu ne prononce enfin contre nous le même arrêt qu'il prononça contre les Juifs par la bouche de son Apôtre : *Vobis oportebat primùm loqui verbum Dei ; sed quoniam repellitis illud, & indignos vos judicatis æternæ vitæ, ecce convertimur ad gentes : sic enim præcepit nobis Dominus.* Mes freres, leur disoit saint Paul, c'étoit à vous qu'il falloit d'abord annoncer la parole de Dieu, puisque Dieu vous avoit spécialement choisis : mais vous la rejettez, cette divine parole, vous la mépriſez, & vous ne voulez pas l'entendre. C'est une parole de vie ; mais vous renoncez à cette vie éternelle où elle devoit vous conduire. Le Seigneur donc nous ordonne de porter aux nations le saint Evangile que vous refusez d'embrasser : *Ecce convertimur ad gentes ; sic enim præcepit nobis Dominus.* N'avons-nous pas, dis-je, su-

Act. c. 13.

jet de craindre que Dieu ne nous traite de la sorte ; qu'après nous avoir distingués entre les Nations, qu'après avoir fait luire sur nous sa lumiere, & nous avoir donné la foi par préférence à tant de peuples qu'il a laissés dans les ténébres, il ne nous enléve le talent qu'il nous a confié, & qu'il ne le transporte loin de nous, dans des terres étrangères ? N'est-ce point déja même ce qui commence à s'accomplir ? Nous entendons parler des merveilles qu'opère la prédication de l'Evangile au-delà des mers ; nous voyons partir d'auprès de nous des ministres de Jesus-Christ, pour aller cultiver une chrétienté naissante au milieu de l'Idolâtrie ; le nom du Seigneur est porté aux extrémités du monde. Que votre miséricorde, ô mon Dieu, en soit éternellement bénie ; & malheur à nous, si nous avions sur cela d'autres sentimens. Mais, Chrétiens, selon la parole expresse du Sauveur des hommes, tandis que les peuples de l'Orient entrent dans le Royaume de Dieu, les enfans mêmes du Royaume n'en seront-ils point bannis ? La ruine des Juifs fit l'abondance & l'élévation des Gentils ; & la richesse de tant de nations sur qui Dieu répand ses trésors, ne sera-t-elle point notre pauvreté & notre misère ? Si la foi passe en de vastes contrées où elle étoit inconnue,

nue, n'eſt-ce point qu'elle nous quitte ; après que nous l'avons ſi long-tems outragée, ſi long-tems deshonorée, ſi long-tems retenue captive dans l'injuſtice & dans l'iniquité ? Prévenons, mes chers Auditeurs, cet affreux châtiment. Ranimons notre foi, & ſuivons-la : c'eſt notre guide, c'eſt notre étoile : ne la perdons jamais de vûe. Allons à Dieu, & n'y allons pas les mains vuides. L'encens que nous lui devons préſenter, c'eſt, ſelon l'explication de ſaint Grégoire, la ferveur de nos prieres : la myrrhe que nous lui devons offrir, c'eſt, ſuivant la penſée du même Pere, la mortification de nos corps & l'auſtérité de la pénitence ; l'or qu'il attend de nous, ce ſont nos bonnes œuvres. Avec cela nous le trouverons auſſi bien que les Mages : & j'ai dit que c'étoit le ſouverain point de la ſolide ſageſſe des élus. Voyons maintenant dans l'exemple d'Hérodes, quelle eſt l'aveugle ſageſſe des impies & des réprouvés : c'eſt la ſeconde Partie.

II. PARTIE.

C'Eſt un oracle de l'Apôtre, & par conſéquent un oracle de la Vérité éternelle, que la ſageſſe de ce monde eſt ennemie de Dieu. Mais comme elle eſt ennemie de Dieu, cette ſageſſe mondaine, auſſi Dieu en eſt-il ennemi ; & c'eſt lui-même qui

1. Cor. 1. Isaï. 29. s'en déclare par un de ses Prophêtes : *Perdam sapientiam sapientium* ; je confondrai la prudence des prudens du siécle. Voilà, dit saint Chrysostome, les deux caractères de cette fausse sagesse qui regne parmi les impies, & qui est le principe de leur conduite. Elle s'éléve contre Dieu, & Dieu la confond ; elle fait la guerre à Dieu, & Dieu la réprouve ; elle voudroit anéantir Dieu, & Dieu la détruit & l'anéantit. Caractères dont l'opposition même fait la liaison, puisque l'un, comme vous verrez, est inséparable de l'autre. Elle est ennemie de Dieu, voilà son désordre ; & Dieu par un juste retour est son plus mortel ennemi, voilà son malheur. Or je soutiens que jamais ces deux caractères de la sagesse du monde n'ont paru plus visiblement que dans la personne d'Hérodes. Car quelle a été la destinée de ce Prince, & à quoi sa détestable politique fut-elle occupée ? Vous le sçavez, Chrétiens, à former des desseins contre Jesus-Christ ; à lui susciter une cruelle persécution, à vouloir l'étouffer dès son berceau, & par la plus abominable hypocrisie à le chercher en apparence pour l'adorer, mais en effet pour le faire périr. C'est ce que j'appelle le crime de la sagesse du siécle. Et que fit de sa part Jesus-Christ naissant, ou plutôt que ne fit-il pas, pour montrer que

cette prétendue sagesse étoit une sagesse maudite & réprouvée ? Vous l'avez vu dans l'Evangile : il la troubla, il la rendit odieuse, il apprit à tout l'univers combien elle est vaine & impuissante contre le Seigneur ; enfin, il la fit servir malgré elle au dessein de Dieu qu'elle vouloit renverser. Quatre effets sensibles de la justice divine, qui par une singuliere disposition de la providence, eurent dans Hérodes leur entier accomplissement, & c'est en quoi consiste le châtiment de la politique du monde. Appliquez-vous, mes chers Auditeurs, à l'excellente morale que je prétends tirer de-là, & que j'aurai soin d'abréger, pour ne passer pas les bornes du tems qui m'est prescrit.

Hérodes, quoiqu'étranger & usurpateur, vouloit régner dans la Judée, & sa passion dominante fut une damnable ambition à laquelle il sacrifia tout. C'est ce qui le pervertit, ce qui l'aveugla, ce qui l'endurcit, ce qui le précipita dans le plus profond abysme de l'iniquité. Il sçut que les Juifs attendoient un nouveau Roi, & par une grossiere erreur, il crut que ce nouveau Roi venoit le déposséder. Il n'en fallut pas davantage pour piquer sa jalousie : sa jalousie inquiette & tyrannique le porta aux derniers excès de la violence & de la fu-

reur, & lui inſpira contre le Saint des ſaints une haine irréconciliable. On lui dit que ce Roi qu'il craint, doit être de la maiſon de David ; pour s'aſſûrer donc ou pour ſe délivrer de lui, il forme l'affreuſe réſolution d'exterminer toute la race de David. En vain lui remontre-t-on que celui qu'il veut perdre eſt le Meſſie promis par les Prophétes, que c'eſt lui qui doit ſauver & racheter Iſraël ; il renonce à la rédemption d'Iſraël plutôt que de renoncer à ſon intérêt, & il aime mieux qu'il n'y ait point de Sauveur pour lui, que d'avoir un concurrent. Bien loin de ſe préparer à recevoir ce Meſſie, & à profiter de ſa venue, il jure ſa ruine : l'arrivée des Mages à Jéruſalem lui fait comprendre qu'il eſt né ; il emploie la fourberie, l'impoſture pour le découvrir : il feint de vouloir l'adorer, pour l'immoler plus ſûrement à ſa fortune ; & pour en être le meurtrier, il contrefait l'homme de bien. Lorſqu'il ſe voit trompé par les Mages & fruſtré de ſon eſpérance, il léve le maſque, il ſe livre à la colère & à la rage, & dans ſon emportement il oublie toute l'humanité. Les Prêtres qu'il a aſſemblés, lui ont répondu que ce Roi des Juifs devoit naître dans la contrée de Bethléhem : pour ne le pas manquer, il ordonne que dans Bethléhem & aux environs on égorge

tous les enfans âgés de deux ans & au deſſous : pourvû qu'il s'affermiſſe la couronne ſur la tête, il ne compte pour rien de remplir de ſang & de carnage tout un pays. Telle fut la ſource de ſon déſordre : ſon ambition le rendit jaloux, ſon ambition le rendit cruel, ſon ambition le rendit impie, ſon ambition le rendit fourbe & hypocrite, ſon ambition en fit un tyran, ſon ambition en fit non-ſeulement le plus méchant de tous les hommes, mais le perſécuteur d'un Dieu : il eſt vrai, & c'eſt ce qui doit nous faire trembler, quand nous voyons dans cet exemple, ce que peut & juſqu'où va une paſſion, dès qu'elle a pris une fois l'empire ſur un cœur.

Mais il eſt encore vrai, que l'ambition d'Hérodes n'eut des ſuites ſi affreuſes, que parce qu'elle fut conduite par les régles d'une politique humaine. Car ſi Hérodes dans ſa malice eût été un inſenſé, un emporté, un homme volage & inconſidéré, il eût été dans ſa malice même moins oppoſé à Jeſus-Chriſt, & moins ennemi de Dieu. Sa politique fut comme la conſommation de ſon impiété, & c'eſt ce qui mit le comble à tous ſes vices. C'étoit un ſage mondain : & par-là, ſouffrez que je m'exprime ainſi, ce fut un parfait ſcélérat. Or ce que vous concevez en lui de plus monſtrueux, & ce

qui vous fait plus d'horreur, est néanmoins par proportion, ce qui se passe tous les jours parmi vous, & ce que vous avez même cent fois détesté dans des sujets plus communs, mais aussi réels. Car ne croyez pas, mes chers Auditeurs, qu'Hérodes soit un exemple singulier, ni que son péché ait cessé dans sa personne. On voit encore dans le monde des Hérodes, & des persécuteurs de Jesus-Christ : peut-être y sont-ils plus obscurs & plus cachés aux yeux des hommes, mais peut-être n'y sont-ils pas moins corrompus, ni moins criminels devant Dieu ; & ma douleur est d'être obligé de reconnoître que la même impiété se renouvelle sans cesse jusqu'au milieu du christianisme ; que dans le sein de l'Eglise il se trouve encore des hommes animés du même esprit, & pleins des mêmes sentimens que ce Roi infidéle, dont au reste je puis dire, que jamais il n'eût persécuté le Fils de Dieu, s'il l'eût connu comme nous le connoissons. Ce qui m'afflige, c'est de penser que je n'exagere point, quand je parle de la sorte ; & qu'Hérodes, dans l'opinion des Peres, ayant été le premier Ante-Christ, il s'en est depuis formé d'autres, dont le nombre croît chaque jour : *Et nunc Antichristi multi facti sunt.* Car combien dans le monde de faux chrétiens, si j'ose le dire,

1. *Joan.* c. 2.

aussi Ante-Christs qu'Hérodes & d'esprit & de cœur ? Expliquons-nous : combien dans le monde de faux chrétiens, aussi contraires à Jesus-Christ, aussi opposés à ses maximes, aussi ennemis de son humilité, aussi remplis d'orgueil & de fierté, aussi ambitieux & aussi idolâtres de leur fortune, aussi jaloux de leur rang, aussi prêts à tout sacrifier pour leur grandeur imaginaire ? Combien de mondains du caractère d'Hérodes, qui n'ont point d'autre Dieu que leur intérêt ; qui ne connoissent ni foi ni loi, & ne distinguent ni sacré ni profane, quand il s'agit de maintenir cet intérêt ; à qui cet intérêt fait oublier les plus inviolables devoirs non-seulement de la conscience, mais de la probité & de l'honneur ; en qui ce démon de l'intérêt étouffe non-seulement la charité, mais la piété & la compassion naturelle ; que l'attachement à cet intérêt rend durs, violens, intraitables ; qui aveuglés par cet intérêt, renoncent sans peine à leur salut, non pas pour un Royaume comme Hérodes, mais pour de vaines prétentions ? Combien d'hypocrites qui se couvrent aussi-bien qu'Hérodes, du voile de la religion pour arriver à leurs fins criminelles ; qui sous les apparences d'une trompeuse piété, cachent toute la corruption d'une vie impure & d'un libertinage raffi-

né ? Mais ce que je déplore encore bien plus, combien d'esprits préoccupés & entêtés des erreurs du siécle, qui à la honte du christianisme qu'ils professent, se font de tout cela une politique ; je veux dire, qui par un renversement de principes, se font de leur ambition même une vertu, une grandeur d'ame, une supériorité de génie ; de leur injustice un talent, un art, un secret de réussir dans les affaires ; de leur duplicité une prudence, une science du monde, une habileté ; qui en suivant le mouvement de leurs plus ardentes passions, se croient souverainement sages, affectent de passer pour tels, se glorifient & s'applaudissent de l'être ; qui se mocquent de tout ce que l'Ecriture appelle simplicité du juste ; qui ne regardent qu'avec mépris la soumission & la patience des gens de bien ; qui traitent de foiblesse la conduite d'une ame fidéle, modérée dans ses désirs, occupée à régler son cœur, tranquille dans sa condition, & sincère dans sa religion ? Car voilà, mon Dieu, les désordres de cette prudence charnelle qui régne dans le monde. Elle n'a pas épargné le Messie que vous y avez envoyé. Dès qu'il a paru, elle s'est élevée contre lui, elle lui a déclaré une guerre ouverte ; & depuis tant de siécles elle n'a point cessé de lui susciter des persécuteurs plus dangereux

qu'Hérodes même. Peut-être en voyez-vous dans cet auditoire. Ah ! Seigneur, que ne puis-je les toucher aujourd'hui, & leur imprimer une sainte horreur de l'état où les a réduits la fausse sagesse à laquelle ils se sont abandonnés & qui les a perdus !

Cependant si la sagesse du monde est ennemie de Dieu, j'ajoute que Dieu n'en est pas moins ennemi ; & c'est ici, Chrétiens, que je vous demande une attention toute nouvelle. Car que fait Jesus-Christ naissant, pour confondre la malheureuse politique d'Hérodes ? En premier lieu, il la trouble ; *Audiens autem Herodes Rex, turbatus est.* Ce Dieu de paix qui venoit pour pacifier le monde, commence par y répandre l'épouvante & la terreur : & comment ? voici la merveille : par son seul nom, par le seul bruit de sa venue, par le seul doute s'il est né. Chose étrange, dit saint Chrysostome ! Jesus-Christ ne paroît point encore, il n'a point encore fait de miracles, il n'est pas encore sorti de l'étable de Bethléhem ; c'est un enfant couché dans une crêche, qui pleure & qui souffre : & cependant Hérodes est déja déconcerté : le voilà déja combattu de mille soupçons & de mille frayeurs : *Audiens autem Herodes Rex, turbatus est.* Quoi qu'il en soit de ce Prince, *Matth. c. 2.*

& quelque puiſſe être le ſujet de ſes craintes, rien, mes Freres, ajoute le même ſaint Docteur, rien n'eſt plus capable de troubler la paix d'un mondain, que l'idée d'un Dieu pauvre & humble; ſur-tout quand avec un eſprit & un cœur poſſédés du monde, il ne laiſſe pas d'avoir encore un reſte de foi, & d'être toujours quoique très-imparfaitement, chrétien. Car c'eſt alors que l'idée d'un tel Sauveur a quelque choſe de bien déſolant pour lui & de bien effrayant. Ce reſte de foi avec les ſentimens & les maximes d'un cœur mondain, ce reſte de foi avec une ambition païenne, ce reſte de foi avec le déſordre d'une paſſion déréglée; voilà ce qui fait le trouble intérieur d'une ame partagée entre le monde & ſa religion. Si l'on ne croyoit point du tout ce myſtère de l'humilité d'un Dieu, peut-être ſeroit-on moins à plaindre: ſi on le croyoit bien, & que l'on conformât ſa vie à ſa créance, on jouiroit d'un parfait repos. Mais le croire, quoique foiblement, & d'ailleurs penſer, parler, agir, comme ſi l'on ne le croyoit pas, c'eſt ce que le mondain prétendu ſage n'a jamais accordé, ni n'accordera jamais avec le calme.

Et en effet, quoi qu'on faſſe alors pour s'aveugler ou pour ſe diſſiper, pour s'étourdir ou pour s'endurcir, on ſent malgré ſoi

un fond de trouble qui subsiste, & dont on ne peut se défaire. Car au moins est-il vrai que le mondain avec ce reste de foi, ne peut rentrer dans lui-même sans être allarmé de ces réflexions affligeantes : Si le Dieu qui vient pour me sauver, est tel qu'on m'assûre, je suis un impie ; si les maximes de ce Dieu sont aussi solides qu'on me le dit, je suis non-seulement un insensé, mais un réprouvé ; si je dois être jugé selon son Evangile, il n'y a point de salut pour moi. Or ces réflexions, dont je défie le plus fier mondain de se pouvoir défendre, doivent l'agiter, pour peu qu'il ait de sens, des plus mortelles inquiétudes. Avec cela, quoiqu'il s'efforce d'étouffer les remords de cette foi qui l'importune, il reconnoît bien par lui-même qu'il n'en peut venir à bout : ou s'il en vient à bout, sa condition pour cela n'en est pas meilleure. Du trouble que lui causoit sa foi, il tombe dans un autre trouble encore plus déplorable, qui est celui de son incrédulité. Le seul doute, si Jesus-Christ étoit né, fit trembler Hérodes; le seul doute d'un mondain, si ces maximes qu'on lui prêche, ne sont pas les vrais principes qu'il doit suivre ; le seul doute, s'il ne se trompe pas ; le seul doute sur les risques qu'il court & dont son libertinage ne le peut garantir, tout cela le doit jetter dans

une affreuse confusion de pensées, & former en lui comme un enfer. Ah ! disoit le saint homme Job, ce sont deux choses incompatibles que d'être tranquille & rébelle à Dieu : *Quis restitit ei, & pacem habuit* ? Hérodes n'y put parvenir : qui le pourra ?

Job. c. 9.

Je n'en ai point encore dit assez : outre que le Fils de Dieu dès sa naissance trouble la politique & la fausse sagesse du monde, il la rend odieuse. Hérodes comme persécuteur de Jesus-Christ, est devenu l'horreur du genre humain. Il a tout sacrifié à son ambition ; mais sa mémoire est en abomination. Il n'a rien épargné pour satisfaire la passion qu'il avoit de régner ; mais c'est pour cela que son regne, au rapport même des historiens profanes, a été un regne monstrueux. Il a cru pour sa sûreté devoir répandre du sang ; mais ce sang répandu criera éternellement contre lui, & Dieu jusques à la fin des siécles vengera ce sang innocent par le caractère d'ignominie qui se trouve attaché au seul nom d'Hérodes, & qui ne s'effacera jamais. Inévitable destinée du sage mondain, qui malgré lui se rend odieux, en se cherchant lui-même. Qu'y a-t-il en effet de plus odieux dans le monde qu'un homme intéressé, qu'un homme ambitieux & jaloux : c'est-à-dire, un homme

ennemi par profession de tous les autres hommes, je dis de tous ceux qui peuvent lui donner quelque ombrage, & s'opposer à ses prétentions ; un homme qui n'aime sincérement personne, & que personne ne peut sincérement aimer ; un homme qui n'a de vûes que pour lui-même, & qui rapporte tout à lui-même ; un homme qui ne peut voir dans autrui la prospérité sans l'envier, ni le mérite sans le combattre ; toujours prêt dans la concurrence à trahir l'un, à supplanter l'autre, à décrier celui-ci, à perdre celui-là, pour peu qu'il espère en profiter ? Qu'y a-t-il, encore une fois ; non-seulement de plus haïssable dans l'idée du monde, mais même de plus haï ? Or par-là, dit saint Chrysostome, le monde, tout corrompu qu'il est, se fait lui-même justice : car voilà, par un secret jugement de Dieu, ce que le mondain veut être, & en même tems ce qu'il ne peut souffrir ; ce qu'il entretient dans lui-même, & ce qu'il déteste dans les autres : comme si Dieu, ajoute ce Pere, se plaisoit à réprouver la sagesse du monde par-elle-même ; au lieu que le monde, quoique d'ailleurs plein d'injustice, ne peut s'empêcher néanmoins d'aimer dans les autres l'humilité, d'honorer dans les autres le désintéressement, de respecter dans les autres la droiture, la bon-

ne foi, toutes les vertus, & de rendre hommage par-là même à la sageſſe chrétienne.

Jeſus-Chriſt fait plus : il apprend à tout l'univers combien la sageſſe du monde eſt vaine & inutile. Hérodes a beau chercher le Roi des Juifs, il ne le trouvera pas : il a beau uſer d'artifice en diſſimulant avec les Mages, pour les engager à lui en venir dire des nouvelles ; les Mages prendront une autre route, & ne retourneront plus à Jéruſalem. Il a beau faire un maſſacre de tous les enfans qui ſont aux environs de Bethléhem ; celui qu'il cherche n'y ſera pas enveloppé. Il en égorgea mille pour un ſeul, & ce ſeul dont il veul s'aſſûrer, eſt celui qui lui échappera : pourquoi ? parce qu'il eſt écrit qu'il n'y a point de conſeil, ni de prudence contre le Seigneur ; *Non eſt prudentia, non eſt conſilium contra Dominum.* Ainſi, Chrétiens, ſans parler d'Hérodes, jamais le mondain avec ſa prétendue sageſſe ne parvient, ni ne parviendra à la fin qu'il ſe propoſe : car il ſe propoſe d'être heureux, & jamais il ne le ſera. Il ſera riche ſi vous le voulez, comblé d'honneur ſi vous le voulez ; mais ſuivant les principes & les régles de la fauſſe prudence, il n'arrivera jamais au bonheur où il aſpire. Or dès-là ſa sageſſe n'eſt plus sageſſe, puiſqu'elle ne

Prov. c. 21.

peut le conduire à son but. Vérité aussi ancienne que Dieu même, mais encore plus incontestable depuis que le Fils de Dieu a établi la béatitude des hommes, dans des choses où évidemment la sagesse du monde n'est d'aucun usage. Car supposé, comme l'Evangile nous l'enseigne, que la béatitude d'un Chrétien consiste à être pauvre de cœur, à souffrir persécution pour la justice, à pardonner les injures, en quoi la prudence du siécle nous peut-elle être désormais utile ? Quelle prudence du siécle, dit S. Chrysostome, faut-il pour tout cela ? Usant de cette prudence, quel avantage en tirez-vous, & à quoi vous menera-t-elle ? Si vous vous servez de cette prudence de la chair, pour satisfaire vos désirs, vous renoncez à la béatitude du christianisme. Si vous prétendez à la béatitude du christianisme, cette prudence de la chair n'y peut en rien contribuer. Par conséquent elle n'est plus prudence, ou plutôt de prudence qu'elle sembloit être, elle devient folie, puisque bien loin de vous découvrir la véritable félicité & de vous aider à la trouver, elle y devient un obstacle : ce qui faisoit dire à l'Apôtre, *Nonne stultam fecit Deus sapientiam hujus sæculi ?* 1. Cor. c. 1.

Enfin, le Sauveur venant au monde, fait servir malgré elle aux desseins de Dieu la

politique même du monde. Car prenez garde, il falloit que la naissance de Jesus-Christ fût publiée & connue ; & c'est la violence & la tyrannie d'Hérodes qui la rend publique. Il vouloit éteindre le nom de ce nouveau Roi d'Israël ; & c'est lui qui le fait connoître. Il vouloit qu'il n'en fût point parlé ; & la voie qu'il prend pour cela, est justement le moyen d'en faire parler par toute la terre & dans tous les siécles. Quel bruit en effet & quel tumulte ! Que de mouvemens différens, & que d'effroi, lorsque tant de victimes innocentes sont impitoyablement arrachées du sein de leurs meres, & immolées devant leurs yeux ! Quels cris confus, & quels gémissemens se firent entendre de toutes parts ! *Vox in Rama audita est, ploratus & ululatus multus.* Matt. c. 2. Etoit-il possible qu'une action si éclatante demeurât cachée ? Etoit-il possible que de la Judée elle ne passât pas bien-tôt dans les pays voisins, & de-là chez les nations les plus éloignées ? Etoit-il possible qu'on n'en voulût pas sçavoir le sujet, & qu'on ne prît pas soin de s'en faire instruire ! Et par une conséquence nécessaire, n'étoit-ce pas-là dequoi rendre Jesus-Christ célébre ; & de quoi faire admirer sa puissance, lorsqu'on apprendroit que des Mages & des Rois étoient venus l'adorer ; qu'Hérodes

en avoit conçu de la jalousie ; que dans l'excès de sa fureur, il avoit fait les derniers efforts pour perdre cet enfant ; & que malgré tous ses efforts, cet enfant sans armes & sans défense avoit sçu néanmoins se dérober à ses coups ? Sageſſe adorable de mon Dieu, c'eſt ainſi que vous vous jouez de la sageſſe des hommes, quand elle se tourne contre vous, & que vous employez à exécuter vos immuables décrets, cela même qui devoit, selon nos vûes foibles, les arrêter. C'eſt ainſi que s'accomplit cette menace que vous nous aviez fait entendre par la bouche de votre Apôtre : *Perdam sapientiam sapientium, & prudentiam prudentium reprobabo :* Je détruirai la sageſſe des sages du siécle, & je la réprouverai. Combien de preuves en a-t-on eues dans les âges précédens, & combien en avons-nous encore dans le nôtre ? Combien de fois l'impie, selon le langage de l'Ecriture, a-t-il vû retomber sur lui son impiété même ; & combien de fois s'eſt-il trouvé, par une secrette disposition de la Providence, engagé & pris dans le piége, où il vouloit attirer les autres ? Aman vouloit perdre Mardochée & tous les Juifs avec lui ; mais courtisan ambitieux, ce sera vous-même qui servirez à l'établiſſement de cette Nation que vous vouliez exterminer ; vous-même

1. Cor. c. 1.

qui servirez à relever la gloire de cet homme juste que vous vouliez opprimer ; vous-même qui périrez, & qui périrez par le même supplice que vous lui avez préparé. L'orgueilleux veut s'aggrandir, & c'est par-là souvent qu'il est dépouillé. Le voluptueux veut satisfaire sa passion, & sa passion devient son bourreau, & lui fait souffrir les plus cruelles peines. Effets sensibles de la suprême sagesse de notre Dieu ! Mais que n'ai-je le tems de vous développer tant d'autres mystères qui nous sont cachés : mystères profonds, & sur-tout mystères d'autant plus terribles, qu'ils regardent, non plus la ruine temporelle, mais l'éternelle damnation du sage mondain.

Renonçons, mes chers Auditeurs, mais renonçons pour jamais & de bonne foi, à cette sagesse réprouvée, qui se cherche elle-même, & qui ne cherche qu'elle-même : en nous cherchant nous-mêmes, nous nous perdrons. Je me trompe : en nous cherchant nous-mêmes, nous nous trouverons ; mais le plus grand de tous les malheurs pour nous, est de nous trouver nous-mêmes, puisqu'en nous trouvant nous-mêmes, nous ne pouvons trouver que ce que nous sommes ; c'est-à-dire, que confusion, que désordre, que misére, que péché.

Cherchons Dieu ; & ſans penſer à nous, nous nous trouverons ſaintement, ſûrement, heureuſement en Dieu. Cherchons Dieu, & dès cette vie nous trouverons notre ſouverain bien, qui ne peut être hors de Dieu. Et parce que Dieu ne peut plus être déſormais trouvé qu'en Jeſus-Chriſt ; à l'exemple des Mages, pour trouver Dieu, cherchons Jeſus-Chriſt. Et parce que Jeſus-Chriſt ne peut être trouvé lui-même que dans les états où il a voulu ſe réduire pour nous ſervir de modéle, ne le cherchons point ailleurs ; c'eſt-à-dire, parce que Jeſus-Chriſt ne peut être trouvé que par la voie d'une humilité ſincère, d'une obéiſſance fidéle, d'un véritable renoncement au monde, ne le cherchons point par d'autres voies que celles-là. Aimons-les ces ſaintes voies, qui nous conduiſent à lui ; & puiſqu'il n'y a plus d'autre ſageſſe que la ſienne, attachons-nous à cette divine ſageſſe : étudions-la dans les maximes de ce Sauveur, dans la pureté de ſa doctrine & de ſa loi, dans la ſainteté de ſes myſtères, dans la perfection de ſes exemples. Préférons cette ſageſſe chrétienne à toute la ſageſſe du monde ; ou plutôt, faiſons profeſſion de ne connoître point d'autre ſageſſe, pour pouvoir dire avec ſaint Paul : *Non judicavi me ſcire aliquid inter vos, niſi Jeſum Chriſ-* 1. Cor. c. 2.

tum, & hunc crucifixum. C'eſt cette ſageſſe qui nous éclairera, cette ſageſſe qui nous ſanctifiera, cette ſageſſe qui fera de nous des hommes parfaits ſur la terre, & des bienheureux dans le ciel, où nous conduiſe, &c.

SERMON
SUR
LA PASSION
DE
JESUS-CHRIST.

Sequebatur autem illum multa turba populi, & mulierum quæ plangebant & lamentabantur illum. Conversus autem ad illas Jesus, dixit: Filiæ Jerusalem, nolite flere super me, sed super vos ipsas flete & super filios vestros.

Or il étoit suivi d'une grande multitude de peuple, & de femmes qui se frappoient la poitrine & qui le pleuroient. Et Jesus se tournant vers elles, il leur dit: Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes & sur vos enfans. En saint Luc, chap. 23.

SIRE,

EST-IL donc vrai que la passion de Jesus-Christ, dont nous célébrons aujourd'hui l'auguste, mais le triste mystère, quel-

que idée que la foi nous en donne, n'eſt pas l'objet le plus touchant, qui doive occuper nos eſprits & exciter notre douleur ? Eſt-il vrai que nos larmes peuvent être plus ſaintement & plus utilement employées, qu'à pleurer la mort de l'Homme-Dieu ; & qu'un autre devoir plus preſſant & plus néceſſaire, ſuſpende, pour ainſi dire, l'obligation qu'une ſi juſte reconnoiſſance d'ailleurs nous impoſe, de compatir par des ſentimens de tendreſſe aux ſouffrances de notre divin Rédempteur ? Nous ne l'aurions jamais penſé, Chrétiens ; & c'eſt néanmoins Jeſus-Chriſt qui nous parle, & qui pour derniere preuve de ſa charité, la plus généreuſe & la plus déſintéreſſée qui fut jamais, allant au Calvaire où il doit mourir pour nous, nous avertit de ne pas pleurer ſa mort, & de pleurer tout autre choſe que ſa mort : *Nolite flere ſuper me, ſed ſuper vos flete.* Saint Ambroiſe faiſant l'éloge funébre de l'Empereur Valentinien le jeune en préſence de tout le peuple de Milan, crut s'être bien acquitté de ſon miniſtère, & avoir pleinement ſatisfait à ce que ſes auditeurs attendoient de lui, quand il les exhorta à reconnoître par le tribut de leurs larmes, ce qu'ils devoient à la mémoire de cet incomparable Prince, lequel avoit expoſé ſa vie, & s'étoit comme immolé pour

Luc. c. 23.

eux : *Solvamus bono Principi ſtipendiarias lachrymas, qui pro nobis etiam vitæ ſtipendium ſolvit.* Mais moi engagé à vous entretenir dans ce diſcours de la ſanglante mort d'un Dieu Sauveur des hommes, je me vois réduit à vous tenir un langage bien différent, puiſqu'au lieu d'emprunter les paroles de ſaint Ambroiſe qui ſembloient naturellement convenir à mon ſujet, je dois vous dire au contraire : Non, mes Freres, ne donnez point à ce Dieu mourant des larmes qu'il n'exige pas de vous : ces larmes que vous verſeriez ſont des larmes précieuſes, ayez ſoin de les ménager : on vous les demande pour un ſujet plus important que tout ce que vous concevez. Non-ſeulement Jeſus-Chriſt vous permet de ne pas pleurer ſa mort ; mais il vous le défend même expreſſément, ſi de la pleurer eſt pour vous un obſtacle à pleurer un autre mal qui vous touche de bien plus près, & qui eſt en effet plus déplorable que la mort du Fils même de Dieu. Je ſçai que toutes les créatures y devinrent, ou y parurent ſenſibles ; que le Soleil s'éclipſa, que la terre trembla, que le voile du Temple ſe déchira, que les pierres ſe fendirent, que les tombeaux furent ouverts, que les cendres des morts ſe ranimerent, que toute la terre en fut émûe : l'homme ſeul encore une fois eſt diſpenſé de ce

devoir, pourvû qu'il s'acquitte d'un autre moins tendre en apparence, mais plus solide dans le fond. Laissons donc aux astres & aux élémens, ou si vous voulez leur associer des créatures intelligentes, laissons aux Anges bienheureux le soin d'honorer les funérailles de Jesus-Christ par les marques de leur deuil : ces Anges de paix, dit Isaïe, l'ont amérement pleuré. Pour nous sur qui Dieu a d'autres desseins, au lieu de pleurer Jesus-Christ, pleurons avec Jesus-Christ, pleurons comme Jesus-Christ, pleurons ce qui a fait pleurer Jesus-Christ : c'est ainsi que nous sanctifierons nos larmes, & que nous nous les rendrons salutaires. Croix adorable, nous les répandrons devant vous, & vous leur communiquerez cette vertu céleste, & ce caractère de sainteté, que vous reçûtes en recevant dans vos bras le Saint des Saints. Pleins de cette confiance, nous avons recours à vous, & nous vous disons avec toute l'Eglise, O *crux, ave.*

UN mal plus grand dans l'idée de Dieu, que la mort même d'un Dieu ; un mal plus digne d'être pleuré, que tout ce qu'a enduré le Fils unique de Dieu ; un mal auquel nos larmes sont plus légitimement dûes, qu'à la passion de l'Homme-Dieu, vous

êtes

tes trop éclairés, Chrétiens, pour ne le pas comprendre d'abord ; c'eſt le péché. Il n'y avoit dans tous les êtres poſſibles, que le péché qui pût l'emporter ſur les ſouffrances de Jeſus-Chriſt, & juſtifier la parole de ce Dieu Sauveur, lorſqu'il nous dit avec autant de vérité que de charité : Ne pleurez point ſur moi, mais ſur vous : *Nolite flere ſuper me, ſed ſuper vos.* Pour obéir, Chrétiens, à ce commandement que nous fait notre divin Maître, & pour profiter d'un ſi important avis, ne conſidérons aujourd'hui le Myſtère de ſa ſainte Paſſion, que pour pleurer le déſordre de nos péchés ; & ne pleurons le déſordre de nos péchés, que dans la vûe du Myſtère de ſa ſainte Paſſion. En effet, ſi Jeſus-Chriſt avoit ſouffert indépendamment de notre péché, ſa Paſſion, quelque rigoureuſe qu'elle fût pour lui, n'auroit plus rien de ſi affreux pour nous ; & ſi notre péché n'avoit nulle liaiſon avec les ſouffrances de Jeſus-Chriſt, tout péché qu'il eſt, il nous ſeroit moins odieux. C'eſt donc par le péché que nous devons meſurer le bienfait ineſtimable de la Paſſion du Fils de Dieu ; & c'eſt par le bienfait ineſtimable de la Paſſion du Fils de Dieu, que nous devons meſurer la griéveté du péché ; du péché, dis-je, prenez garde à ces trois propoſitions que

j'avance, & qui vont partager ce Discours; du péché, qui fut la cause essentielle de la Passion de Jesus-Christ; du péché, qui est un renouvellement continuel de la Passion de Jesus-Christ; enfin du péché, qui est l'anéantissement de tous les fruits de la passion de Jesus-Christ. En trois mots: Passion de Jesus-Christ causée par le péché; Passion de Jesus-Christ renouvellée par le péché; Passion de Jesus-Christ rendue inutile, & même préjudiciable par le péché: voilà ce qui mérite toutes nos larmes, & ce qui demande toute votre attention.

I. PARTIE. C'EST quelque chose, Chrétiens, de bien prodigieux dans l'ordre de la nature, que ce qui nous y est aujourd'hui représenté par la foi; sçavoir, un Dieu souffrant: mais j'ose dire que ce prodige, tout surprenant qu'il est, n'approche pas encore de celui que la même foi nous découvre dans l'ordre de la grace, quand elle nous met devant les yeux un Dieu pénitent. Telle est néanmoins, (ô profondeur & abysme des conseils de Dieu!) telle est la qualité que le Sauveur du monde a voulu prendre, & qu'il a aussi saintement que constamment soutenue dans tout le cours de son adorable Passion. Tel est le Mystère que nous célébrons: & parce que, selon l'Ecriture, la

vraie pénitence consiste sur-tout en deux choses ; la contrition qui nous fait détester le péché, & la satisfaction qui doit expier le péché : quand je dis un Dieu pénitent, j'entends un Dieu touché de la contrition la plus vive en vûe du péché de l'homme ; j'entends un Dieu satisfaisant aux dépens de lui-même, & dans toute la rigueur de la justice pour le péché de l'homme : deux obligations dont l'Homme-Dieu, Jesus-Christ, s'étoit chargé dès le premier instant de sa vie, & dont vous allez voir s'il s'acquitta exactement au jour de sa Passion. Car voilà les deux états & comme les deux scènes, où je vais produire ce Médiateur par excellence entre Dieu & les hommes. Le Jardin où il s'affligea, & le Calvaire où il expira. Le Jardin où il s'affligea ; c'est-là que je ferai paroître un Dieu contrit & ressentant toute l'amertume du péché. Le Calvaire où il expira ; c'est-là que je vous ferai contempler dans sa personne un Dieu immolé pour la réparation du péché. D'où nous conclurons avec saint Léon Pape, que la passion du Fils de Dieu a été la pénitence universelle, la pénitence publique & authentique, la pénitence parfaite & consommée de tous les péchés des hommes, & que ce sont aussi les péchés des hommes qui l'ont causée.

En faut-il davantage pour vous obliger vous & moi à verſer des larmes, non pas d'une vaine & ſtérile compaſſion, mais d'une efficace & ſainte componction ? *Nolite flere ſuper me, ſed ſuper vos.* Appliquez-vous, mes chers Auditeurs, & commençons par les douleurs intérieures de Jeſus-Chriſt, pour apprendre ce qui doit être pour jamais le ſujet de notre douleur.

A peine eſt-il entré dans le Jardin où il alloit prier, qu'il tombe dans une triſteſſe
Matth. c. 26. profonde : *Cœpit contriſtari.* Le ſentiment eſt ſi vif, qu'il ne le peut cacher : il s'en déclare à ſes Diſciples ; *Triſtis eſt anima mea*
Ibid. *uſque ad mortem.* La frayeur le ſaiſit, *cœpit*
Marc. c. 14. *pavere ;* l'ennui l'accable, *cœpit tædere :* à
Ibid. force de combattre contre lui-même, il ſouffre déja par avance une eſpéce d'agonie, *factus in agoniâ ;* & par la violence de
Luc. c. 22. ce combat, il ſue juſques à du ſang : *Factus*
Ibid. *eſt ſudor ejus ſicut guttæ ſanguinis.* Que ſignifie tout cela, demande ſaint Chryſoſtome, dans un Dieu, qui étoit la force même, & dont les foibleſſes apparentes ne pouvoient être qu'autant de miracles de ſa toute-puiſſante charité ? Que craint-il ? De quoi ſe trouble-t-il ? Pourquoi cet accablement dans une ame, qui jouiſſant d'ailleurs de la claire viſion de Dieu, ne laiſſoit pas d'être comblée des plus purs

joies de la béatitude ? Pourquoi cette guerre intestine & ce soulévement de passions dans un esprit incapable d'être mû par d'autres ressorts que ceux de la souveraine raison ? Ah ! Chrétiens, voilà ce que nous avons à bien méditer, & ce que nous ne pouvons trop bien comprendre pour notre édification. Car de dire que le Sauveur du monde s'affligea seulement parce qu'il alloit mourir ; que l'ignominie seule de la croix, ou la rigueur du supplice qu'on lui préparoit, lui causerent ces agitations, ces dégoûts, ces craintes mortelles ; ce ne seroit point avoir une assez haute idée des passions d'un Dieu. Non, non, mes Freres, reprend éloquemment saint Chrysostome, ce n'est pas là de quoi cette grande ame fut plus troublée. La croix que Jesus-Christ avoit choisie, comme l'instrument de notre rédemption, ne lui parut point un objet si terrible. Cette croix, qui devoit être le fondement de sa gloire, ne lui devint point un sujet de honte. Le calice que son Pere lui avoit donné, & qui par cette raison même lui étoit si précieux, ne fut point ce calice amer, dont il témoigna tant d'horreur : & ce qui fit sortir de tous les membres de son corps une sueur de sang, ce ne furent point précisément les approches du mystérieux Baptême de sa Mort. Car quel-

que sanglant que dût être ce Baptême, il l'avoit lui-même ardemment désiré, il l'avoit recherché avec de saints empressemens, il avoit dit à ses Apôtres : *Baptismo habeo baptizari, & quomodò coarctor, usque dùm perficiatur* ! Je dois être baptisé d'un Baptême, & qu'il me tarde que ce Baptême ne s'accomplisse ! Il y eut donc autre chose que la présence de la mort qui le désola, qui le consterna. Et quoi ? Je vous l'ai déja marqué, mes chers Auditeurs ; mais il me faudroit, Seigneur, pour le bien imprimer & dans les esprits & dans les cœurs de ceux qui m'écoutent, tout le zéle dont vous futes consumé : quoi, dis-je ? le péché, le seul de tous les êtres opposé à Dieu, le seul mal capable d'attrister l'Homme-Dieu, & de faire de ce Dieu de gloire un Dieu souffrant & pénitent. Elevez-vous, Chrétiens, au-dessus de toutes les pensées humaines, & concevez encore une fois cette grande vérité. En voici l'exposition fidéle tirée des Peres de l'Eglise, mais sur-tout de saint Augustin.

Luc. c. 12.

Car tandis que les Princes des Prêtres & les Pharisiens tenoient chez Caïphe conseil contre Jesus-Christ, & qu'ils se préparoient à l'opprimer par de fausses accusations, & par des crimes supposés, Jesus-Christ lui-même dans le Jardin, humilié

& prosterné devant son Pere, se considéra, toutefois sans préjudice de son innocence, chargé de crimes véritables ; & suivant l'oracle d'Isaïe qui se vérifia à la lettre, Dieu mit sur lui toutes les iniquités du monde : *Posuit in eo iniquitatem omnium nostrûm.* Or en conséquence du transport que Dieu fit de nos iniquités sur son Fils adorable, ce juste qui n'avoit jamais connu le péché, se trouva couvert des péchés de toutes les nations, des péchés de tous les siécles, des péchés de tous les états & de toutes les conditions. Oui, tous les sacriléges qui jamais devoient être commis, & que son infinie prescience lui fit distinctement prévoir, tous les blasphêmes que l'on devoit proférer contre le ciel, toutes les abominations qui devoient faire rougir la terre, tous les scandales qui devoient éclater dans l'univers, tous ces monstres que l'enfer devoit produire, & dont les hommes devoient être encore plus les auteurs, vinrent l'affliger en foule & lui servir déja de bourreaux. Qui nous l'apprend ? lui-même, seul témoin & seul juge de ce qu'il souffrit dans cette cruelle allarme : *Circumdederunt me dolores mortis, & torrentes iniquitatis conturbaverunt me.* Car, selon l'interprétation de saint Augustin, c'est personnellement de Jesus-Christ, que devoient être

Isaï. 53.

Psalm. 17.

entendues ces paroles du Pseaume : Les douleurs de la mort m'ont environné, & des torrens d'iniquité ont rempli mon ame de trouble. Ce fut donc en vûe de ce bienheureux, & tout ensemble de ce douloureux moment, que Jérémie, comme Prophéte, eut droit de dire à Jesus-Christ : *Magna est velut mare contritio tua* : Ah ! Seigneur, votre douleur est comme une vaste mer, dont on ne peut sonder le fond, ni mesurer l'immensité. Ce fut pour grossir & pour enfler cette mer, que tous les péchés des hommes, ainsi que parle l'Ecriture, entrerent, comme autant de fleuves, dans l'ame du Fils de Dieu : car c'est encore de sa passion & de l'excès de sa tristesse, qu'il faut expliquer ce passage : *Salvum me fac, Deus, quoniam intraverunt aquæ usque ad animam meam.* Avec cette différence, qu'au lieu que les fleuves entrant dans la mer, s'y confondent & s'y perdent, ensorte qu'il n'est plus possible de les distinguer les uns des autres : ici tout au contraire, c'est-à-dire, dans cet abysme de péchés & dans cette mer de douleurs, dont l'ame du Sauveur fut inondée, il discerna sans confusion & sans mélange, toutes les espéces de péchés pour lesquelles il alloit souffrir ; les péchés des Rois & ceux des peuples, les péchés des riches & ceux des pauvres, les péchés des

Thren. 2.

Psalm. 68.

peres & ceux des enfans, les péchés des Prêtres & ceux des Laïcs. Dans ces torrens d'iniquité, il démêla les médisances & les calomnies, les impudicités & les adultères, les simonies & les usures, les trahisons & les vengeances. Il se représenta, mais avec toute la vivacité de sa pénétration divine, les emportemens des superbes & des ambitieux, les dissolutions des sensuels & des voluptueux, les impiétés des athées & des libertins, les impostures & les malignités des hypocrites. Faut-il s'étonner si tout cela, suivant la métaphore du Saint-Esprit, ayant formé un déluge d'eaux dans cette ame bienheureuse, elle en demeura comme absorbée; & si d'ailleurs dans le serrement de cœur, & dans la tristesse que lui causa son zéle pour Dieu, & sa charité pour nous, ce déluge d'eaux fut suivi d'une sueur de sang? *Factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis.* Luc. 22.

Voilà, Chrétiens, ce que j'appelle la contrition d'un Dieu; & ce qui fut le premier acte de sa pénitence. Est-ce ainsi que nous envisageons le péché; & la douleur que nous en ressentons, opère-t-elle en nous par proportion de semblables effets? Entrons aujourd'hui dans le secret de nos consciences; & profitant du modéle que Dieu nous propose, voyons si nos dispo-

tions dans l'exercice de la pénitence chrétienne, ont au moins la juste mesure qui en doit faire la validité. Est-ce ainsi, dis-je, que nous considérons le péché ? en concevons-nous la même horreur ? en perdons-nous le repos de l'ame ? en sommes-nous agités & désolés ? Ce péché par l'idée que nous nous en formons, nous est-il un supplice comme à Jesus-Christ ? le craignons-nous, comme Jesus-Christ, plus que tous les maux du monde ? nous réduit-il par ses remords dans une espéce d'agonie ? Ah ! mes Freres, s'écrie saint Chrysostome touché de cette comparaison, voilà le grand désordre que nous avons à nous reprocher, & pour lequel nous devons éternellement pleurer sur nous. Un Dieu se trouble à la vûe de notre péché, & nous sommes tranquilles ; un Dieu s'en afflige, & nous nous en consolons ; un Dieu en est humilié, & nous marchons la tête levée ; un Dieu en sue jusqu'à l'effusion de son sang, & nous n'en versons pas une larme : c'est ce qui doit nous épouvanter. Nous péchons, & bien loin d'en être tristes jusqu'à la mort, peut-être après le péché insultons-nous encore à la justice & à la providence de notre Dieu, & disons-nous intérieurement comme l'impie ; *Peccavi, & quid mihi accidit triste ?* J'ai péché, & que m'en

Eccli. 5.

eſt-il arrivé de fâcheux ? en ſuis-je moins à mon aiſe ? m'en conſidère-t-on moins dans le monde ? en ai-je moins de crédit & d'autorité ? De-là cette fauſſe paix ſi directement oppoſée à l'agonie du Fils de Dieu ; cette paix dont on jouit dans l'état le plus affreux, qui eſt l'état du péché. Quoiqu'ennemis de Dieu, nous ne laiſſons pas de paroître contens. Non-ſeulement nous affectons de le paroître, mais nous ſommes capables de l'être, juſqu'à pouvoir nous diſſiper & nous répandre dans les joies frivoles du ſiécle ; paix réprouvée qui ne peut venir que de la dureté de nos cœurs : paix mille fois plus funeſte, que toutes les autres peines du péché, & dans un ſens, pire que le péché même. De-là cette vaine confiance ſi contraire aux ſaintes frayeurs de Jeſus-Chriſt ; confiance préſomptueuſe qui nous raſſûre, là où cet Homme-Dieu a tremblé ; qui nous fait tout eſpérer, là où il a cru pour nous devoir tout craindre ; qui nous flatte d'une miſéricorde, & qui nous promet de la part de Dieu une patience, ſur laquelle il ne compta point. Miſéricorde mal entendue, patience molle & chimérique, qui ne ſerviroit, & qui en effet par l'abus que nous en faiſons, ne ſert qu'à fomenter dans nous le péché. De-là cette hardieſſe du pécheur, &

si j'ose user de ce terme, cette effronterie qui ne rougit de rien, & qui paroît si monstrueuse, quand elle est mise en parallèle avec la confusion de Jesus-Christ. En péchant contre Dieu, on n'en est pas moins fier devant les hommes ; on soutient le péché avec hauteur, & bien loin de s'en confondre, on s'en glorifie, on s'en applaudit, on s'en éléve, on en triomphe. C'est ce qui oblige le Verbe divin a s'anéantir : l'insolence scandaleuse de certains pécheurs ne pouvoit se réparer par d'autres humiliations, que celles de Jesus-Christ; l'aveugle témérité de tant de libertins ne pouvoit être expiée par d'autres craintes que celle de Jesus-Christ ; l'indifférence de tant d'ames insensibles n'avoit pas besoin d'un moindre remède, que la sensibilité de Jesus-Christ. Afin que Dieu fût satisfait comme il le devoit être, que le péché fût une fois detesté autant qu'il étoit detestable, il falloit qu'une fois on en conçût une douleur proportionnée à sa malice. Or il n'y avoit que l'Homme-Dieu capable de mettre cette proportion, parce qu'il n'y avoit que lui capable de connoître parfaitement & dans toute son étendue la malice du péché ; & par conséquent il n'y avoit que lui qui pût nous apprendre à haïr le péché. C'est pour cela qu'il est venu, &

que dans les jours de sa vie mortelle, comme dit saint Paul, ayant offert même avec larmes ses prieres & ses supplications à celui qui pouvoit le sauver de la mort, il nous a donné la plus excellente idée de la pénitence chrétienne. Si donc nous apportons encore à ce sacrement des cœurs tiédes, des cœurs froids, des cœurs secs & durs, ne doutons point, mes Freres, conclut saint Bernard, que ce ne soit à nous-mêmes que le Sauveur adresse aujourd'hui ces paroles : *Nolite flere super me, sed super vos flete.* Luc. 23. 28.

En effet, sçavez-vous ce qui nous condamnera davantage au jugement de Dieu ? ce ne sont point tant nos péchés, que nos prétendues contritions : ces contritions languissantes, & si peu conformes à la ferveur de Jesus-Christ pénitent, ces contritions superficielles, où nous sçavons si bien conserver toute la liberté de notre esprit, tout l'épanouissement de notre cœur, tout le goût des plaisirs, toutes les douceurs & tous les agrémens de la société ; ces contritions imaginaires qui ne nous affligent point, & qui par une suite infaillible, ne nous convertissent point. Si nous agissions par l'esprit de la foi, il ne faudroit qu'un péché, pour déconcerter toutes les puissances de notre ame, pour nous jetter dans le même effroi que Caïn, pour nous faire pousser les

mêmes cris qu'Esaü, quand il se vit exclus de l'héritage & privé de la bénédiction de son pere ; pour nous faire frémir comme ce Roi de Babylone, lorsqu'il apperçut la main qui écrivit son arrêt : disons mieux & en un mot, pour nous faire sentir au fond du cœur, selon la parole de l'Apôtre, ce que Jesus-Christ sentit en lui-même : *Hoc enim sentite in vobis quod & in Christo Jesu.* Mais parce que l'habitude du péché a fait peu à peu de nos cœurs des cœurs de pierre, ce qui effraya Jesus-Christ ne nous étonne plus, ce qui excita toutes ses passions ne nous touche plus. Ah! Seigneur, disoit David, & devons-nous dire avec lui, guérissez mon ame : *Sana animam meam.* Mais pour guérir pleinement mon ame, guérissez-la de ses contritions foibles & imparfaites, qui rendent ses blessures encore plus incurables, au lieu de les fermer, *Sana contritiones ejus :* guérissez-la, parce qu'au moins elle est ébranlée, *Sana, quia commota est.* Mais ce n'est point assez qu'elle soit ébranlée, il faut qu'elle soit convertie par la force invincible de l'exemple & de la pénitence de son Dieu. Conformons-nous à ce modéle; quelque pécheurs que nous soyons, nous trouverons grace auprès de Dieu. Ayons toujours ce modéle devant les yeux ; la pénitence dont nous avons si souvent abusé, nous de-

Philip. c. 2.

Ps. 40.

Ps. 59.

Ibid.

viendra salutaire. Ce ne sera plus pour nous, comme elle l'a été tant de fois, une pure cérémonie ; ce sera un vrai retour, un vrai changement, une vraie conversion. On vous a dit, & il est vrai que la douleur du péché, pour être recevable dans ce sacrement, devoit avoir des qualités aussi rares que nécessaires : qu'elle devoit être surnaturelle, absolue, sincère, efficace, universelle ; que Dieu en devoit être le principe, l'objet & la fin ; qu'elle devoit surpasser toute autre douleur, & que le péché étant le souverain mal, elle devoit nous le faire abhorrer au-dessus de tout autre mal ; qu'il n'y avoit point de péché, même possible, qu'elle ne dût exclure, point de tentation qu'elle ne dût avoir la vertu de surmonter, point d'occasion qu'elle ne dût nous faire éviter ; & que manquant d'une seule de ces qualités, ce n'étoit plus qu'une contrition vaine & apparente. Mais je vous dis aujourd'hui, que toutes ces qualités ensemble, sont comprises dans la contrition de Jesus-Christ ; je vous dis que pour vous assûrer d'une contrition solide, d'une contrition parfaite, vous n'avez qu'à vous former sur Jesus-Christ, en vous appliquant ce que Dieu disoit à Moyse : *Inspice, & fac secundùm exemplar.* Si ce n'est pas là notre régle, pleurons pour cela même, mes chers Audi- Exod. 25.

teurs ; & pleurons d'autant plus amérement, que nous ne pouvons nous en prendre qu'à nous. Insensibles à nos péchés, pleurons au moins notre insensibilité ; pleurons de ce que nous ne pleurons pas, & affligeons-nous de ce que nous ne nous affligeons pas. Par-là nous pourrons arriver à la véritable contrition, & par-là nous commencerons à devenir les imitateurs de la pénitence du Sauveur.

Cependant outre cette passion intérieure, si je puis parler de la sorte, que lui causa d'abord le péché, en voici une autre dont les sens sont plus frappés, & dont le péché ne fut pas moins le sujet malheureux & le principe. Car du jardin où Jesus-Christ pria, sans m'arrêter présentement à tout le reste, je vais au Calvaire où il expira : & là contemplant en esprit ce Dieu crucifié, l'auteur & le consommateur de notre foi, qui, selon l'expression du grand Apôtre, au lieu d'une vie tranquille & heureuse dont il pouvoit jouir, meurt de la mort la plus cruelle & la plus ignominieuse ; surpris d'un événement si nouveau, j'ose en demander à Dieu la raison ; j'en appelle à sa sagesse, à sa justice, à sa bonté ; & tout chrétien que je suis, il s'en faut peu qu'à l'exemple du Juif infidéle, je ne me fasse de ce mystère de ma rédemption un scandale. Et qu'est-ce

en effet de voir le plus innocent des hommes, traité comme le plus criminel, & livré à d'impitoyables bourreaux ? Mais Dieu jaloux de la gloire de ſes attributs, & intéreſſé à détruire un ſcandale auſſi ſpécieux en apparence, mais dans le fond auſſi pernicieux que celui-là, ſçait bien réprimer ce premier mouvement de mon zéle, & comment ? en me faiſant connoître que cette mort eſt la peine de mes péchés ; en m'obligeant à confeſſer, que tout ce qui ſe paſſe au Calvaire, quelque horreur que j'en puiſſe concevoir, eſt juſtement ordonné, ſagement ménagé, ſaintement & divinement éxécuté : pourquoi ? parce qu'il ne falloit rien de moins pour punir le péché, & qu'il eſt vrai, comme l'a remarqué ſaint Jérôme, que ſi dans les tréſors de la colère de Dieu, il n'y avoit point eu pour le péché d'autres châtimens que ceux qu'approuve notre raiſon, notre raiſon étant bornée, & le péché de ſa nature étant quelque choſe d'infini, Dieu n'auroit jamais été pleinement ſatisfait.

Notre erreur, Chrétiens, appliquez-vous, s'il vous plaît, à ces deux penſées bien dignes de vos réflexions, notre erreur eſt de conſidérer aujourd'hui le Sauveur du monde, par ce qu'il eſt en ſoi, & non par ce qu'il voulut être pour nous ; ce qui nous

trompe, c'eſt de regarder ſa paſſion par rapport aux Juifs qui n'en ont été que les inſtrumens, & jamais par rapport à Dieu qui en a été l'agent principal & le ſouverain arbitre. Je m'explique. Jeſus-Chriſt en ſoi eſt le ſaint des ſaints, le bien-aimé du Pere, l'objet des complaiſances de Dieu, le chef des Elus, la ſource de toutes les bénédictions, la ſainteté ſubſtantielle & incarnée. Voilà pourquoi notre raiſon ſe révolte, en le voyant ſouffrir : mais nous ne prenons pas garde qu'au Calvaire il ceſſa, pour ainſi dire, d'être tout cela ; & qu'au lieu de ces qualités qui furent pour un tems obſcurcies & comme éclipſées, il ſe trouva réduit à être, ſelon le texte de l'Ecriture, malédiction pour les hommes, *Factus pro nobis maledictum* ; à être la victime du péché, *Propitiatio pro peccatis* ; & puiſque ſaint Paul l'a dit, je le dirai après lui, & dans le même ſens que lui, à être le ſuppôt du péché, & le péché même : *Eum qui non noverat peccatum, peccatum pro nobis fecit.* Or en cet état, remarque ſaint Chryſoſtome, il n'y avoit point de ſupplice qui ne fût dû à Jeſus-Chriſt : humiliations, outrages, fouets, clous, épines, croix ; tout cela dans le ſtyle de l'Apôtre, étoit la ſolde & le payement du péché : & puiſque le Fils de Dieu repréſentoit alors le péché, & qu'il s'étoit enga-

Gal. c. 3.

1. Joan. c. 2.

2. Cor. c. 5.

gé à être traité de son Pere, comme l'auroit été le péché même, il étoit de l'ordre qu'il essuyât tout ce qu'il a eû à endurer. Le prenant de la sorte, a-t-il trop souffert? non : sa charité, dit saint Bernard, a été pleine & abondante, mais elle n'a point été prodigue ; il s'appelle l'homme de douleurs, mais, répond Tertullien, c'est le nom qui lui convient, puisqu'il est l'homme de péché ; nous le voyons déchiré & meurtri de coups, mais entre le nombre des coups qu'il reçoit, & la multitude des crimes qu'il expie, il n'y a que trop de proportion : on l'abandonne à des scélérats, barbares & cruels, qui ajoutent à l'arrêt de sa mort, tout ce que la rage leur suggère ; mais quoiqu'ils ajoutent à l'arrêt de Pilate, ils n'ajoutent rien à celui de Dieu : on le maltraite, & on l'insulte ; mais aussi le péché, s'il se produisoit en substance, mériteroit-il d'être insulté & maltraité : il expire sur la Croix ; aussi est-ce le lieu où le péché doit être placé. Rectifiez donc, Chrétiens, vos sentimens ; & tandis que ce divin Agneau est immolé, au lieu de vous préoccuper du mérite de sa sainteté & de ses vertus, souvenez-vous que c'est pour vos désordres secrets & publics qu'on le sacrifie ; que c'est pour vos excès, pour vos intempérances, pour vos attachemens honteux & vos plai-

firs infâmes. Si vous vous le figurez tel qu'il eſt, chargé de toutes nos dettes, cette flagellation à laquelle on le condamne, n'aura plus rien qui vous choque ; ces épines qui le déchirent, ne bleſſeront plus la délicateſſe de votre piété ; ces clous dont on lui perce les pieds & les mains, n'exciteront plus votre indignation. Mon péché, direz-vous, en vous accuſant vous-même, méritoit toutes ces peines ; & puiſque Jeſus-Chriſt eſt revêtu de mon péché, il les devoit toutes porter. Auſſi eſt-ce dans cette vûe, que le Pere éternel, par une conduite auſſi adorable qu'elle eſt rigoureuſe, oubliant qu'il eſt ſon Fils, & l'enviſageant comme ſon ennemi, (pardonnez-moi toutes ces expreſſions,) ſe déclare ſon perſécuteur, ou plutôt le chef de ſes perſécuteurs. Les Juifs ſe font de leur haine un zéle de religion, pour exercer ſur ſon ſacré Corps tout ce que peut la cruauté : mais la cruauté des Juifs ne ſuffiſoit pas pour punir un homme tel que celui-ci, un homme couvert des crimes de tout le genre humain : il falloit dit ſaint Ambroiſe, que Dieu s'en mêlât, & c'eſt ce que la foi nous découvre ſenſiblement.

Oui, Chrétiens, c'eſt Dieu même & non point le conſeil des Juifs, qui livre Jeſus-Chriſt : ce Juſte, mes Freres, leur diſoit

saint Pierre, ne vous a été remis entre les mains comme coupable, que par un ordre exprès de Dieu, & par un décret de sa sagesse ; *Definito consilio & præscientiâ Dei traditum :* déclaration qu'il faisoit dans leur Synagogue, sans craindre qu'ils s'en prévalussent, ni qu'ils en tirassent avantage, pour étouffer les remords du déicide qu'ils avoient commis. Il est vrai que les Pharisiens & les Docteurs de la Loi ont poursuivi Jesus-Christ, pour le faire mourir : mais ils ne l'ont poursuivi, Seigneur, reprenoit David par un esprit de prophétie, que parce que vous l'avez frappé le premier; *Domine, quem tu percussisti, persecuti sunt.* Jusques-là ils l'ont respecté ; jusques-là, quelque animés qu'ils fussent, ils n'ont osé attenter sur sa personne : mais du moment que vous vous êtes tourné contre lui, & que déchargeant sur lui votre courroux, vous leur avez donné main-levée, ils se sont jettés sur cette proie innocente, & réservée à leur fureur. Mais par qui réservée, sinon par vous, ô mon Dieu, qui dans leur vengeance sacrilege trouviez l'accomplissement de la vôtre toute sainte ? Car c'étoit vous-même, Seigneur, qui justement changé dans un Dieu cruel, faisiez sentir, non plus à votre serviteur Job, mais à votre Fils unique la pesanteur de votre bras. Depuis long-

Act. 4. 28.

Psal. 68. 27.

tems vous attendiez cette victime ; il falloit réparer votre gloire, & satisfaire votre justice : vous y pensiez ; mais ne voyant dans le monde que de vils sujets, que des têtes criminelles, que des hommes foibles, dont les actions & les souffrances ne pouvoient être d'aucun mérite devant vous, vous vous trouviez réduit à une espéce d'impuissance de vous venger. Aujourd'hui vous avez de quoi le faire pleinement ; car voici une victime digne de vous, une victime capable d'expier les péchés de mille mondes, une victime telle que vous la voulez, & que vous la méritez. Ce Sauveur attaché à la Croix, est le sujet que votre justice rigoureuse s'est elle-même préparé. Frappez maintenant, Seigneur, frappez : il est disposé à recevoir vos coups ; & sans considérer que c'est votre Christ, ne jettez plus les yeux sur lui, que pour vous souvenir qu'il est le nôtre, c'est-à-dire, qu'il est notre hostie, & qu'en l'immolant vous satisferez cette divine haine dont vous haïssez le péché.

Dieu ne se contente pas de le frapper ; il semble vouloir le réprouver, en le délaissant, & l'abandonnant au milieu de son supplice : *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?* Ce délaissement & cet abandon de Dieu est en quelque sorte la peine du

Matth. c. 27.

dam qu'il falloit que Jesus-Christ éprouvât pour nous tous, comme dit saint Paul. La réprobation des hommes auroit été encore trop peu de chose, pour punir le péché dans toute l'étendue de sa malice : il falloit, s'il m'est permis d'user de ce terme, mais vous en pénétrez le sens, & je ne crains pas que vous me soupçonniez de l'entendre selon la pensée de Calvin ; il falloit que la réprobation sensible de l'Homme-Dieu remplît la mesure de la malédiction & de la punition qui est dûe au péché. Vous avez dit, Prophéte, que vous n'aviez jamais vû un juste délaissé ; *Non vidi Justum derelictum :* mais en voici un exemple mémorable que vous ne pouvez désavouer ; Jesus-Christ abandonné de son Pere céleste, & pour cela n'osant presque plus le réclamer sous le nom de Pere, & ne l'appellant que son Dieu : *Deus meus, ut quid dereliquisti me ?* Toutefois ne vous en scandalisez pas, puisqu'après tout il n'y a rien dans ce procédé de Dieu, qui ne soit selon les régles de l'équité. Non, conclut saint Augustin, il n'y eut jamais de mort, ni plus juste, ni plus injuste tout ensemble, que celle du Rédempteur : plus injuste par rapport aux hommes qui en furent les exécuteurs ; plus juste par rapport à Dieu qui en a porté la sentence. Imaginez-vous, mes chers Auditeurs, c'est la réflexion

Psalm. 36.

Matth. c. 27.

de l'Abbé Rupert, dont vous ſerez peut-être ſurpris, mais qui dans la doctrine des Théologiens eſt d'une vérité certaine; imaginez-vous que c'eſt aujourd'hui ſingulièrement & ſouverainement le jour prédit par les Oracles de toutes les Ecritures, je veux dire le jour de la vengeance du Seigneur : *Iſaie c. 34.* *Dies ultionis Domini.* Car ce n'eſt point dans le Jugement dernier que notre Dieu offenſé & irrité ſe ſatisfera en Dieu ; ce n'eſt point dans l'enfer qu'il ſe déclare plus authentiquement le Dieu des vengeances ; *Pſalm. 93.* c'eſt au Calvaire : *Deus ultionum Dominus.* C'eſt-là que ſa juſtice vindicative agit librement & ſans contrainte, n'étant point reſſerrée, comme elle l'eſt ailleurs, par la petiteſſe du ſujet à qui elle ſe fait ſentir : *Ibid.* *Deus ultionum liberè egit.* Tout ce que les damnés ſouffriront, n'eſt qu'une demi-vengeance pour lui ; ces grincemens des dents, ces gémiſſemens & ces pleurs, ces feux qui ne doivent jamais s'éteindre, tout cela n'eſt rien ou preſque rien en comparaiſon du ſacrifice de Jeſus-Chriſt mourant.

Voilà, mes chers Auditeurs, ce que le péché coûte à un Dieu : mais que nous a-t-il coûté juſques à préſent à nous-mêmes ? & dans la monſtrueuſe oppoſition qui ſe trouve là-deſſus entre lui & nous, entre lui tout ſaint qu'il eſt, & nous tout coupables que nous

nous sommes, n'a-t-il pas bien droit de nous dire, Ne pleurez pas sur moi, mais sur vous : *Nolite flere super me, sed super vos flete.* Car n'est-ce pas le plus déplorable renversement, de voir ces coupables épargnés, tandis que le juste fait pénitence & une si sévère pénitence ; des pécheurs ménagés & flattés, tandis que l'innocent est sacrifié ; le péché même dans l'honneur & dans les délices, tandis, si je puis ainsi parler, que la ressemblance du péché est dans l'opprobre & dans les tourmens ? Toutefois, hommes du siécle, hommes délicats & sensuels, c'est le triste paralléle qui se présente ici à vos yeux, & qui doit vous couvrir de confusion. Il meurt cet agneau sans tache, ce Dieu qui pour nous s'est fait la victime du péché ; & il meurt, comment ? déchiré & ensanglanté, couronné d'épines & attaché à une croix. Et vous, dignes de tous les fléaux & de tous les châtimens du ciel, comment vivez-vous ? tranquilles & recherchant toutes les commodités, jouissant de toutes les aises, goûtant toutes les douceurs de votre condition. Ah ! Seigneur, puisque le péché, ce monstre que l'enfer a formé contre vous, vous a causé la mort, & la mort de la croix, ce seroit assez à des cœurs reconnoissans pour concevoir contre lui toute la haine dont ils sont capables : mais vous nous

ordonnez de ne pas verſer nos pleurs ſur vous, & de ne les répandre que ſur nous-mêmes : & puiſque le péché nous cauſe la mort à nous-mêmes, non point comme à vous une mort naturelle & temporelle, mais une mort ſpirituelle, une mort éternelle, que ne devons-nous point employer pour le détruire ? Cependant au lieu de travailler à le détruire dans nous, nous l'y entretenons, nous l'y nourriſſons, nous l'y laiſſons dominer avec empire. Y a-t-il maintenant quelque pénitence dans le chriſtianiſme ? ou s'il y en a, quelle eſt la pénitence des chrétiens, & à quoi ſe réduit-elle ? Eſt-ce une pénitence qui châtie le corps, une pénitence qui mortifie les ſens, une pénitence qui crucifie la chair ? Vous le ſçavez, mes chers Auditeurs ; & ce qui doit encore plus ſenſiblement vous toucher; c'eſt de voir la paſſion de Jeſus-Chriſt, non plus ſeulement cauſée par le péché, mais renouvellée par le péché, comme je vais vous le montrer dans la ſeconde Partie.

II. PARTIE. IL faut que la paſſion de Jeſus-Chriſt, quelque douloureuſe & quelque ignominieuſe qu'elle nous paroiſſe, ait été néanmoins pour Jeſus-Chriſt même un objet de complaiſance; puiſque cet homme-Dieu par un ſecret merveilleux de ſa ſageſſe & de ſon

amour, a voulu que le myſtère en fût continué & ſolemnellement renouvellé dans ſon Egliſe juſques à la derniere conſommation des ſiécles. Car qu'eſt-ce que l'Euchariſtie, qu'un renouvellement perpétuel de la paſſion du Sauveur; & qu'a prétendu le Sauveur en l'inſtituant, ſinon que tout ce qui ſe paſſa au calvaire, non-ſeulement ſe repréſentât, mais s'accomplît ſur nos autels? C'eſt-à-dire, que lui-même faiſant encore aujourd'hui la fonction de victime, y eſt de nouveau & à tous momens ſacrifié, comme s'il ne lui ſuffiſoit pas d'avoir une fois ſouffert, à moins que ſa charité auſſi puiſſante qu'elle eſt ingénieuſe, n'eût donné à ſes adorables ſouffrances ce caractère de perpétuité qu'elles ont dans le Sacrement, & qui nous le rend ſi ſalutaire. Voilà ce qu'a inventé l'amour d'un Dieu; mais voici, Chrétiens, ce qui eſt arrivé par la malice des hommes. C'eſt qu'en même-tems que Jeſus-Chriſt dans le Sacrement de ſon corps, renouvelle d'une maniere toute miraculeuſe ſa ſainte Paſſion, les hommes faux imitateurs, ou plutôt indignes corrupteurs des œuvres de Dieu, ont trouvé moyen de renouveller cette même paſſion, non-ſeulement d'une maniere profane, mais criminelle, mais ſacrilége, mais pleine d'horreur. Ne vous imaginez pas que je parle en

figure. Plût au ciel, Chrétiens, que ce que je vais vous dire ne fût qu'une figure, & que vous euſſiez droit de vous inſcrire aujourd'hui contre les expreſſions terribles dont je ſuis obligé de me ſervir ! Je parle dans le ſens littéral, & vous devez être d'autant plus touchés de ce diſcours, que ſi les choſes que j'avance vous ſemblent outrées, c'eſt par vos excès qu'elles le ſont, & nullement par mes paroles. Oui mes chers Auditeurs, les pécheurs du ſiécle, par les déſordres de leur vie, renouvellent dans le monde la ſanglante & tragique paſſion du Fils de Dieu; je veux dire, que les pécheurs du ſiécle cauſent au Fils de Dieu, dans l'état même de ſa gloire, autant de nouvelles paſſions, qu'ils lui font d'outrages par leurs actions; & pour vous en former l'idée, appliquez-vous, & dans ce tableau qui vous ſurprendra, reconnoiſſez ce que vous êtes pour pleurer amérement ſur vous : *Nolite flere ſuper me, ſed ſuper vos.* Que voyons-nous dans la paſſion de Jeſus-Chriſt? un Dieu trahi & abandonné par de lâches diſciples, un Dieu perſécuté par des Pontifes & des Prêtres hypocrites, un Dieu raillé & mocqué dans le palais d'Hérodes par des courtiſans impies; un Dieu mis en paralléle avec Barrabas; & à qui Barrabas eſt préféré par un peuple aveugle & inconſtant; un Dieu

exposé aux insultes du libertinage, & traité de Roi imaginaire par une troupe de soldats également barbares & insolens ; enfin, un Dieu crucifié par d'impitoyables bourreaux : car voilà en abrégé ce qu'il y eut de plus humiliant & de plus cruel dans la mort du Sauveur du monde. Or dites-moi, si ce n'est pas là en effet & à la lettre ce qui s'offre encore présentement à notre vûe, & de quoi nous sommes tous les jours témoins. Reprenons, & suivez-moi.

Un Dieu trahi & abandonné par de lâches disciples : telle a été, ô divin Sauveur, votre destinée. Ce n'étoit pas assez que les Apôtres, ces premiers hommes que vous aviez choisis pour être à vous, au préjudice du plus saint engagement, vous eussent délaissé dans la dernière scène de votre vie ; que l'un d'eux vous eût vendu, l'autre renoncé, tous généralement déshonoré par une fuite qui fut peut-être la plus sensible de toutes les plaies que vous ressentîtes en mourant. Il a fallu que cette plaie se r'ouvrît par un million d'infidélités plus scandaleuses : il a fallu que dans tous les siécles du christianisme, on vît des hommes portant le caractère de vos disciples, & n'ayant pas la résolution de le soutenir ; des chrétiens prévaricateurs & déserteurs de leur foi ; des chrétiens honteux de se déclarer

pour vous, n'osant paroître ce qu'ils sont ; renonçant au moins extérieurement à ce qu'ils ont professé, fuyant, lorsqu'il faudroit combattre ; en un mot, des chrétiens de cérémonie, prêts à vous suivre jusqu'à la cêne & dans la prospérité, tandis qu'il ne leur en coûte rien, mais déterminés à vous quitter au moment de la tentation. C'est pour vous & pour moi, mes chers Auditeurs, que je dis ceci ; & voilà ce qui doit être le sujet de notre douleur.

Un Dieu mortellement persécuté par des Pontifes & des Prêtres hypocrites. N'entrons pas, Chrétiens, dans la discussion de cet article, dont votre piété seroit peut-être scandalisée, & qui pourroit affoiblir ou intéresser le respect que vous devez aux Ministres du Seigneur. C'est à nous, mes Freres, à méditer aujourd'hui cette vérité dans l'esprit d'une sainte componction, à nous, consacrés au ministère des autels, à nous Prêtres de Jesus-Christ, & que Dieu a choisis dans son Eglise pour être les dispensateurs de ses Sacremens. Il ne me convient pas de vous faire ici des remontrances, & je dirois avec bien plus de raison que
Hieron. saint Jérôme : *Absit hoc à me, ut de his judicem, qui Apostolico gradui succedentes, Christi corpus sacro ore conficiunt; non est hoc humilitatis meæ.* A Dieu ne plaise, que j'en-

treprenne de juger ceux dont la bouche a la vertu de produire le Corps de Jesus-Christ : cela n'est pas du devoir de l'humilité, à laquelle ma condition m'engage ; sur-tout, parlant, comme je fais, devant plusieurs Ministres dont la vie irrépréhensible contribue tant à l'édification des peuples : je n'ai garde encore une fois de me faire le juge, beaucoup moins le censeur de leur conduite. Mais quand ce ne seroit que pour reconnoître les graces dont Dieu vous prévient, par l'opposition de l'affreux aveuglement où il permet que d'autres tombent, souvenez-vous que les Prêtres & les Princes des Prêtres sont ceux que l'Evangéliste nous marque comme les auteurs de la conjuration formée contre le Sauveur du monde, & de l'attentat commis contre lui : souvenez-vous que ce scandale est, de notoriété publique, ce qui se renouvelle encore tous les jours dans le christianisme : souvenez-vous, mais avec crainte & avec horreur, que les plus grands persécuteurs qu'ait Jesus-Christ, ne sont pas les laïcs libertins, mais les mauvais Prêtres, & qu'entre les mauvais Prêtres, ceux dont la corruption & l'iniquité est couverte du voile d'hypocrisie, sont encore ses plus dangereux & ses plus cruels ennemis. L'envie déguisée sous le nom de zéle, & colorée du spécieux pré-

texte de l'obſervance de la loi, fut le premier mobile de la perſécution que ſuſciterent au Fils de Dieu les Phariſiens & les Pontifes ; craignons que ce ne ſoit encore la même paſſion, qui nous aveugle. Malheureuſe paſſion, s'écrie ſaint Bernard, qui répand le venin de ſa malignité juſques ſur le plus aimable des enfans des hommes, & qui n'a pû voir un Dieu ſur la terre ſans le haïr. Envie non-ſeulement de la proſpérité & du bonheur, mais ce qui eſt encore plus étrange, du mérite & de la perfection d'autrui. Paſſion lâche & honteuſe, qui non contente d'avoir cauſé la mort à Jeſus-Chriſt, continue à le perſécuter, en déchirant ſon corps myſtique qui eſt l'Egliſe, en diviſant ſes membres qui ſont les fidéles, en étouffant dans les cœurs la charité qui en eſt l'eſprit. Car voilà, mes Freres, la tentation ſubtile dont nous avons à nous défendre, & à laquelle il ne nous eſt que trop ordinaire de ſuccomber.

Un Dieu raillé & mocqué dans le Palais d'Hérodes par des courtiſans impies. Ce fut ſans doute un des plus ſenſibles affronts que reçut Jeſus-Chriſt ; mais ne croyez pas, Chrétiens, que l'impiété en ſoit demeurée là : elle a paſſé de la cour d'Hérodes, de ce Prince ſans religion, dans celles mêmes des Princes Chrétiens ; & le Sauveur n'y eſt-il

pas encore aujourd'hui un sujet de raillerie pour tant d'esprits libertins qui les composent? On l'y adore extérieurement, mais au fond comment y regarde-t-on ses maximes? quelle idée y a-t-on de son humilité, de sa pauvreté, de ses souffrances? La vertu n'y est-elle pas presque toujours inconnue, ou mépriſée? & quel autre parti y a-t-il à prendre pour elle, que de s'y cacher ou d'en sortir? Ce n'est point un zéle emporté qui me fait parler de la sorte; c'est ce que vous ne voyez que trop souvent, Chrétiens; c'est ce que vous sentez peut-être dans vous-mêmes; & pour peu de réfléxion que vous fassiez sur la maniere dont on se gouverne à la Cour, vous ne trouverez rien dans ce que je dis, qui ne se confirme par mille exemples, & dont vous ne soyez quelquefois malheureusement complices. Hérodes avoit souhaité avec ardeur de voir Jesus-Christ; la réputation que lui avoient acquise tant de miracles, piquoit la curiosité de ce Prince; & il ne doutoit point qu'un homme qui commandoit à toute la nature, ne fît quelque coup extraordinaire, pour se dérober à la persécution de ses ennemis. Mais le Fils de Dieu qui n'avoit pas épargné les prodiges pour le salut des autres, les épargna pour lui-même, & ne voulut pas dire une seule parole pour son propre salut: il considéra

Hérodes & ſes courtiſans comme des profanes, avec qui il ne crut pas qu'il dût avoir aucun commerce ; & il aima mieux paſſer pour un inſenſé, que de contenter la fauſſe ſageſſe du ſiécle. Comme ſon Royaume n'étoit pas de ce monde, ainſi qu'il le fit entendre à Pilate, *Regnum meum non eſt de hoc mundo*, ce n'étoit pas à la Cour qu'il prétendoit s'établir : il ſçavoit trop bien que ſa doctrine ne pouvoit être goûtée dans un lieu où on ne ſuit que les régles d'une politique mondaine ; & que tous les miracles qu'il y eût pû faire, n'euſſent pas été capables de gagner des hommes remplis de l'amour d'eux-mêmes, & entêtés de leur grandeur. L'on ne reſpire dans cette région corrompue qu'un certain air de vanité, l'on n'y eſtime que ce qui a de l'éclat, l'on n'y parle que d'élévation ; & de quelque côté qu'on jette les yeux, l'on n'y voit rien ou qui ne flatte ou qui n'allume les déſirs ambitieux du cœur de l'homme. Quelle apparence donc que Jeſus-Chriſt, le plus humble de tous les hommes, pût être écouté là où regne le faſte & l'orgueil? S'il eût apporté avec lui des honneurs & des richeſſes, il eût trouvé des partiſans auprès d'Hérodes, & il en trouveroit encore par-tout ailleurs : mais ne prêchant à ſes diſciples que le renoncement au monde & à ſoi-même ;

ne nous étonnons pas qu'on lui ait marqué tant de mépris. Et telle est la prédiction qu'avoit fait de lui le saint homme Job, & qui devoit s'accomplir après lui dans la personne de tous les justes : *Deridetur justi simplicitas.* En effet, mes chers Auditeurs, vous le sçavez, quelque vertu & quelque mérite que l'on ait, ce n'est point assez pour être considéré à la Cour. Entrez-y, & n'y paroissez avec Jesus-Christ que revêtu de la robe d'innocence ; n'y marchez avec Jesus-Christ que par la voie de la simplicité ; n'y parlez avec Jesus-Christ que pour rendre témoignage à la vérité, & vous verrez si vous y serez autrement traités que Jesus-Christ. Pour y être bien reçu, il faut de la pompe & de l'éclat. Pour s'y maintenir, il faut de l'artifice & de l'intrigue. Pour y être favorablement écouté, il faut de la complaisance & de la flatterie. Or tout cela est opposé à Jesus-Christ ; & la Cour étant ce qu'elle est, c'est-à-dire, le royaume du Prince du monde, il n'est pas surprenant que le Royaume de Jesus-Christ ne puisse s'y établir. Mais malheur à vous, Princes de la terre, reprend Isaïe ; malheur à vous, hommes du siécle, qui mépriſez cette sagesse incarnée : car elle vous mépriſera à son tour ; & le mépris qu'elle fera de vous, est quelque chose pour vous de bien plus terrible, que *Job. c.* 12.

le mépris que vous faites d'elle, ne lui peut être préjudiciable : *Væ qui ſpernis, nonne & ipſe ſperneris?* Iſai. c. 33.

Un Dieu mis en paralléle avec Barrabas, & à qui Barrabas eſt préféré par un peuple aveugle & inconſtant. Combien de fois avons-nous fait à Jeſus-Chriſt le même outrage, que lui fit le peuple Juif ? Combien de fois après l'avoir reçu comme en triomphe, dans le Sacrement de la communion, ſéduits par la cupidité, n'avons-nous pas préféré à ce Dieu de gloire ou un plaiſir, ou un intérêt, que nous recherchions au préjudice de ſa loi ? Combien de fois partagés entre la conſcience qui nous gouvernoit, & la paſſion qui nous corrompoit, n'avons-nous pas renouvellé ce jugement abominable, cette indigne préférence donnée à la créature au deſſus même de notre Dieu ? Prenez-garde, Chrétiens, à cette application ; elle eſt de ſaint Chryſoſtome ; & ſi vous la concevez bien, il eſt difficile que vous n'en ſoyez pas touchés. La conſcience, qui malgré nous préſide en nous comme juge, nous diſoit intérieurement : Que vas-tu faire ? voilà ton plaiſir d'une part, & ton Dieu de l'autre : pour qui des deux te déclares-tu ? car tu ne peux ſauver l'un & l'autre tout enſemble, il faut perdre ton plaiſir, ou ton Dieu ; & c'eſt à toi à décider ;

Quem vis tibi de duobus dimitti ? Et la paſſion qui s'étoit en nous rendue la maîtreſſe de notre cœur, par une monſtrueuſe infidélité, nous faiſoit conclure : Je veux mon plaiſir. Mais que deviendra donc ton Dieu, répliquoit ſecrettement la conſcience, & qu'en ferai-je, moi qui ne puis pas m'empêcher de ſoutenir ſes intérêts contre toi ? *Quid igitur faciam de Jeſu ?* Qu'il en ſoit de mon Dieu ce qui pourra, répondoit inſolemment la paſſion ; je veux me ſatisfaire, & la réſolution en eſt priſe. Mais ſçais-tu bien, inſiſtoit la conſcience par ſes remords, qu'en t'accordant ce plaiſir, il faut qu'il en coûte à ton Dieu de mourir encore une fois, & d'être crucifié dans toi-même ? il n'importe, qu'il ſoit crucifié, pourvû que je me contente : *Crucifigatur.* Mais encore quel mal a-t-il fait, & quelle raiſon as-tu de l'abandonner de la ſorte ? *Quid enim mali fecit ?* mon plaiſir, c'eſt ma raiſon ; & puiſque mon Dieu eſt l'ennemi de mon plaiſir, & que mon plaiſir le crucifie, je le redis : qu'il ſoit crucifié : *Crucifigatur.* Car voilà, mes chers Auditeurs, ce qui ſe paſſe tous les jours dans les conſciences des hommes, & ce qui s'eſt paſſé dans vous & dans moi, autant de fois que nous ſommes tombés dans le péché qui cauſe la mort à Jeſus-Chriſt, auſſi-

Matth. 27.

Ibid.

bien qu'à notre ame ; voilà ce qui fait la griéveté & la malice de ce péché. Je sçai qu'on ne parle pas toujours, qu'on ne s'explique pas toujours en des termes si exprès & d'une maniere si sensible; mais après tout, sans s'expliquer si distinctement & si sensiblement, il y a un langage du cœur qui dit tout cela. Car du moment que je sçai que ce plaisir est criminel & défendu de Dieu, je sçai qu'il m'est impossible de le désirer, impossible de le rechercher sans perdre Dieu ; & par conséquent je préfère ce plaisir à Dieu, dans le désir que j'en forme & dans la recherche que j'en fais. Or cela suffit pour justifier la pensée de saint Chrysostome, & la doctrine des Théologiens sur la nature du péché mortel.

Un Dieu exposé aux insultes, & traité de Roi chimérique par une troupe de faux adorateurs : quel spectacle, Chrétiens ! Jesus-Christ, le Verbe Eternel, couvert d'une pauvre robe de pourpre, un roseau à la main, une couronne d'épines sur la tête, livré à une insolente soldatesque qui fait de celui que les Anges adorent en tremblant, selon l'expression de Clément Alexandrin, un Roi de théâtre : *Scenam Deum facitis.* Ils fléchissent le genou devant lui ; & par la plus sanglante dérision, ils lui arrachent le roseau qu'il tient, pour lui en

Clem. Alex.

frapper la tête. Image trop naturelle de tant d'impiétés qui se commettent tous les jours durant la célébration du plus auguste de nos mystères. Le Sauveur du monde y est caché sous les espéces du sacrement ; mais sous ces mêmes espéces qui le couvrent, il est toujours Dieu, & par conséquent toujours digne de nos adorations. Or quels hommages lui rendons-nous ? Il ne faut point ici des raisonnemens étudiés pour nous l'apprendre : ouvrons les yeux, voyons ce qui se passe autour de nous, & reconnoissons avec douleur un des plus grands désordres du christianisme. Je ne suis point surpris que ses bourreaux l'aient comblé d'ignominies & d'opprobres : ils le regardoient comme un criminel, chargé de la haine publique, & ennemi de la nation. Mais vous, Chrétiens, vous ne pouvez ignorer qu'il est votre Dieu, & présent sous les symboles mystérieux qui le dérobent à votre vûe. S'il y paroissoit avec toute sa majesté, & tel qu'il se fera voir dans son second avénement, vous en seriez saisis de frayeur : cependant, dit saint Bernard, plus il se fait petit, plus il est digne de nos respects ; puisque c'est son amour & non la nécessité, qui le réduit dans cet état d'anéantissement. Mais il semble que vous preniez plaisir à détruire son ouvra-

ge, en opposant votre malice à sa bonté : vous l'insultez jusques sur le trône de sa grace ; & pour me servir des paroles de l'Apôtre, vous ne craignez pas de fouler aux pieds le sang du nouveau Testament. Car en vérité, que faites-vous autre chose par tant d'irrévérences & tant de scandales qui déshonorent également & le sanctuaire où vous entrez, & le Dieu qui y est renfermé ? Ah ! mes Freres, je pourrois bien maintenant demander à la plûpart des Chrétiens ce que saint Bernard leur demandoit de son
Bern. tems : *Vide jam quid de Deo tuo sentias ?* Que pensez-vous de votre Dieu, & quelle idée en avez-vous conçue ? S'il tenoit dans votre esprit le rang qu'il y doit avoir, vous porteriez-vous devant lui à de telles extrémités ? iriez-vous à ses pieds l'insulter ? Car j'appelle insulter Jesus-Christ, venir à la face des autels se distraire, se dissiper, parler, converser, troubler les sacrés mystéres par des ris immodestes & par des éclats. J'appelle insulter la majesté de Jesus-Christ, demeurer en sa présence dans des postures immodestes, & avec aussi peu de retenue que dans une place publique. J'appelle insulter l'humilité de Jesus-Christ, étaler avec ostentation & à ses yeux tout le luxe & toutes les vanités du monde. J'appelle insulter la sainteté de

Jesus-Christ, apporter auprès de son tabernacle & dans sa sainte maison une passion honteuse que l'on y entretient, & que l'on y allume tout de nouveau par des regards libres, par des désirs sensuels, par les discours les plus dissolus, & quelquefois par les plus sacriléges abominations. Dieu se plaignoit autrefois de l'infidélité de son Peuple, en lui disant par la bouche de son Prophéte, Vous avez profané mon saint nom : *Polluistis nomen sanctum meum.* Mais ce n'est pas seulement son nom que nous profanons, c'est son corps, c'est son sang, ce sont ses mérites infinis, c'est sa divinité même, c'est tout ce qu'il y a dans lui de plus respectable & de plus grand. Toutefois ne vous y trompez pas : car le Seigneur aura son tour ; & justement piqué de tant d'injures, il ne les laissera pas impunies : mais il sçaura s'en venger, en vous couvrant d'une éternelle confusion. *Ezech. c. 36.*

Enfin, Chrétiens, un Dieu crucifié par d'impitoyables bourreaux, dernier effet de la cruauté des hommes sur la personne innocente du Fils de Dieu. C'étoit au pied de cette croix où nous le voyons attaché, que la justice de son Pere l'attendoit depuis quatre mille ans. Ainsi il la regarda, quelqu'affreuse qu'elle fût, comme un objet de complaisance, parce qu'il y trouvoit la

réparation de la gloire divine & la punition de nos offenſes. Mais autant que cette premiere croix eut de charmes pour lui, autant a-t-il d'horreur de celle que nos péchés lui dreſſent tous les jours. Auſſi, diſoit ſaint Auguſtin, ce n'eſt point de la rigueur de celle-là qu'il ſe plaint ; mais la dureté & la peſanteur de celle-ci lui paroît
August. inſoutenable : *Cur me graviorum criminum tuorum cruce, quàm illâ in quâ pependeram, afflixiſti?* Il ſçavoit que ſa croix, toute ignominieuſe qu'elle étoit, paſſeroit du Calvaire, comme parle le même ſaint Auguſtin, ſur la tête des Empereurs. Il prévoyoit que ſa mort ſeroit le ſalut du monde ; & que ſon Pere rendroit un jour ſes opprobres ſi glorieux, qu'ils deviendroient l'eſpérance & le bonheur de toutes les nations. Mais dans cette autre croix, où nous l'attachons nous-mêmes par le péché, qu'y a-t-il, & que peut-il y avoir pour lui de conſolant ? il y voit ſon amour mépriſé, ſes graces rejettées, d'indignes créatures préférées au Créateur. Si donc le ſoleil ſe cacha pour n'éclairer pas l'action barbare de ſes ennemis qui le crucifierent ; de quelles ténébres, pécheur, ne devroit-il pas ſe couvrir à la vûe de vos déréglemens & de vos excès ? Car c'eſt par-là, comprenez-le une fois, ſi vous ne l'avez

pas encore assez bien compris, c'est par-là, mon cher Auditeur, que vous renouvellez sans cesse toute la passion de Jesus-Christ. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est saint Paul dans l'Epître aux Hébreux ; *Rursùm crucifigentes sibimetipsis Filium Dei, & ostentui habentes.* Comme si ce grand Apôtre s'expliquoit de la sorte : Ne croyez pas, mes Freres, qu'il n'y ait eu que les Juifs qui aient trempé leurs mains dans le sang du Sauveur ; vous êtes complices de ce déicide, & par où ? par vos impiétés, par vos sacriléges, par vos impudicités, par vos jalousies, vos ressentimens, vos inimitiés, vos vengeances, par tout ce qui corrompt votre cœur, & qui le souléve contre Dieu ; *Rursùm crucifigentes sibimetipsis Filium Dei, & ostentui habentes.* N'est-il donc pas juste qu'en pleurant sur Jesus-Christ, vous pleuriez encore plus sur vous-mêmes, puisque vous n'êtes pas seulement les auteurs de sa mort, mais que vos péchés en détruisent encore, par raport à vous, tout le mérite, & vous la rendent inutile & même préjudiciable ; comme il me reste à vous faire voir dans la troisiéme Partie. *Hebr. 6. 6.*

QU'IL y ait des hommes, & des hommes Chrétiens, à qui par un jugement secret de Dieu, la passion de Jesus-Christ, toute sa- III. PARTIE.

lutaire qu'elle eſt, devienne inutile; c'eſt une vérité trop eſſentielle dans notre religion, pour être ignorée, & trop funeſte pour n'être pas le ſujet de notre douleur. Quand le Sauveur du haut de ſa croix, prêt à rendre l'ame, pouſſa ce cri vers le ciel, *Deus, Deus meus, ut quid dereliquiſti me*? Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaiſſé? il n'y eut perſonne qui ne crût que la violence des tourmens lui arrachoit cette plainte; & peut-être nous-mêmes le croyons-nous encore. Mais le grand Evêque, Arnould de Chartres, pénétrant plus avant dans les penſées & dans les affections de ce Dieu mourant, dit avec bien plus de raiſon, que la plainte de Jeſus-Chriſt à ſon Pere, vint du ſentiment dont il fut touché, en ſe repréſentant le peu de fruit que produiroit ſa mort; en conſidérant le petit nombre d'élus qui en profiteroient; en prévoyant, mais avec horreur, la multitude infinie de réprouvés pour qui elle ſeroit ſans effet: comme s'il eût voulu faire entendre, que ſes mérites n'étoient pas aſſez amplement, ni aſſez dignement récompenſés, & qu'après tant de travaux il avoit lieu de ſe promettre tout un autre ſuccès en faveur des hommes. Les paroles de cet auteur ſont admirables: *Subtracta ſibi agonum ſuorum ſtipendia*

Matth. c. 27.

Arn. Carn.

Christus queritur, protestans non esse quæstuosos tanti discriminis sudores, si hi quibus tanti laboris impensa est opera, sic derelinquantur. Jesus-Christ se plaint, dit ce sçavant Prélat, & de quoi se plaint-il ? de ce que la malice des pécheurs lui fait perdre ce qui devoit être le payement & la solde des combats qu'il a soutenus : de ce que des millions d'hommes pour qui il souffre, n'en seront pas moins exclus du bénéfice de la rédemption. Et parce qu'il se regarde dans eux comme leur chef, & qu'il les regarde eux-mêmes, malgré leur indignité, comme les membres de son corps mystique ; les voyant délaissés de Dieu, il se plaint de l'être lui-même : *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ?* Il se plaint de ce qui faisoit gémir saint Paul, lorsque transporté d'un zéle Apostolique, il disoit aux Galates : Et quoi, mes Freres, Jesus-Christ est-il donc mort inutilement ? le mystère de sa croix est-il donc anéanti pour vous ? ce sang qu'il a si abondamment répandu, n'aura-t-il donc pas la vertu de vous sanctifier ? *Ergò gratis Christus mortuus est ? Ergò evacuatum est scandalum crucis ?*

Matth. c. 27.

Gal. c. 2. & 5.

Mais ici, Chrétiens, je me sens touché d'une pensée, qui toute contraire qu'elle paroît à celle de l'Apôtre, ne laisse

pas de la fortifier & de la confirmer. Car saint Paul s'afflige de ce qu'il semble que Jesus-Christ ait souffert en vain ; & moi je me consolerois presque, si c'étoit seulement en vain qu'il eût souffert, & si sa passion ne nous étoit rendue qu'inutile par nos péchés. Ce qui me consterne, c'est qu'au même-tems que nous nous la rendons inutile ; il faut, par une inévitable nécessité, qu'elle nous devienne pernicieuse. Car cette passion, dit saint Grégoire de Nazianze, est de la nature de ces remédes qui tuent dès qu'ils ne guérissent pas, & dont l'effet est de donner la vie, ou de se convertir en poison : ne perdez rien de ceci, je vous prie. Souvenez-vous donc, Chrétiens, de ce qui arriva dans la suite du jugement, & sur le point de la condamnation du Fils de Dieu ; lorsque Pilate se lavant les mains devant les Juifs, & leur ayant déclaré qu'il n'étoit point coupable du sang de ce Juste, mais qu'il s'en déchargeoit sur eux, & que ce seroit à eux d'en répondre ; ils s'écriérent tous d'une voix, qu'ils y consentoient, & qu'ils vouloient bien que le sang de ce Juste retombât sur eux & sur leurs enfans : *Sanguis ejus super nos, & super filios nostros.* Vous sçavez ce que leur a coûté cette parole ; vous sçavez les malédictions qu'une telle impré-

Matth. c. 27.

cation leur a attirées, le courroux du Ciel qui commença dès-lors à éclater sur cette Nation ; la ruine de Jérusalem qui suivit bien-tôt après, c'est-à-dire, le carnage de leurs Citoyens, la profanation de leur Temple, la destruction de leur République, le caractère visible de leur réprobation que porte encore aujourd'hui leur malheureuse postérité, ce bannissement universel, cet exil de seize cens ans, cet esclavage par toute la terre : & cela en conséquence de la prédiction authentique que Jesus-Christ leur en fit, allant au Calvaire ; & cela avec des circonstances qui font inconteſtablement voir qu'une punition aussi exemplaire que celle-là, ne peut être imputée qu'au déicide qu'ils avoient commis dans la personne du Sauveur ; puisqu'il est évident, dit saint Augustin, que jamais les Juifs ne furent d'ailleurs ni plus éloignés de l'Idolâtrie, ni plus religieux observateurs de leur loi, qu'ils l'étoient alors, & que hors le crime de la mort de Jesus-Christ, Dieu, bien loin de les punir, eût dû, ce semble, les combler de ses bénédictions : vous sçavez, dis-je, tout cela, & tout cela est une preuve convaincante qu'en effet le sang de ce Dieu-homme est retombé sur ces sacriléges ; & que Dieu les condamnant par leur propre bouche, s'est

ſervi, quoique malgré lui-même, pour les perdre, de ce qui étoit deſtiné pour les ſauver : *Sanguis ejus ſuper nos, & ſuper filios noſtros.*

Or cela même, Chrétiens, pour parler avec le Saint-Eſprit, n'eſt arrivé aux Juifs qu'en figure : ce n'eſt encore que l'ombre des affreuſes malédictions, dont l'abus des mérites & de la paſſion du Fils de Dieu, doit être pour nous la ſource & la meſure. Je m'explique. Que faiſons-nous, mes chers Auditeurs, quand emportés par les déſirs déréglés de notre cœur, nous conſentons à un péché contre lequel notre conſcience réclame ? & que faiſons-nous quand poſſédés de l'eſprit du monde, nous réſiſtons à une grace qui nous ſollicite, & qui nous preſſe d'obéir à Dieu ? Sans y penſer & ſans le vouloir, nous prononçons ſecrétement le même arrêt de mort que les Juifs prononcerent contre eux-mêmes devant Pilate, lorſqu'ils lui dirent : *Sanguis ejus ſuper nos.* Car cette grace que nous mépriſons, eſt le prix du ſang de Jeſus-Chriſt : & le péché que nous commettons, eſt une profanation actuelle de ce même ſang. C'eſt donc comme ſi nous diſions à Dieu : Je vois bien, Seigneur, à quoi je m'engage, & je ſçai quel riſque je cours : mais plutôt que de ne me pas contenter, je

je consens que le Sang de votre Fils retombe sur moi : ce sera à moi d'en porter le châtiment ; mais je satisferai ma passion : vous aurez droit d'en tirer une juste vengeance ; mais cependant je viendrai à bout de mon entreprise.

Ainsi nous condamnons-nous nous-mêmes : & voilà, Chrétiens un des fondemens essentiels de ce Mystère si terrible de l'éternité des peines, dont la foi nous menace, & qui révolte notre raison. Nous désespérons d'en avoir l'intelligence dans cette vie, & nous ne prenons pas garde, dit saint Chrysostôme, que nous la trouvons toute entiere dans le Sang du Sauveur, ou plutôt dans la profanation que nous en faisons tous les jours. Car ce Sang, mes Freres, ajoute ce saint Docteur, suffit pour nous rendre, non pas moins affreuse, mais moins incroyable cette éternité, & voici par où. Ce sang est d'une dignité infinie ; il ne peut donc être vengé que par une peine infinie. Ce Sang, si nous nous perdons, s'élévera éternellement contre nous au Tribunal de Dieu ; il excitera donc éternellement contre nous la colère de Dieu. Ce Sang, en tombant sur les réprouvés, leur imprimera une tache qui ne s'effacera jamais ; leurs tourmens ne doivent donc aussi jamais finir. Un réprouvé dans l'enfer paroî-

tra toujours aux yeux de Dieu, teint de ce Sang qu'il a si indignement traité ; Dieu donc aura toujours horreur de lui : & comme l'horreur de Dieu pour sa créature est ce qui fait l'enfer, de-là vient que l'enfer sera éternel. Et en cela, mon Dieu, vous êtes souverainement équitable, souverainement saint & digne de nos louanges & de nos adorations : *Justus es, Domine, & sanctus, qui hæc judicasti.* C'est ainsi que le Disciple bien-aimé s'en expliquoit à Dieu-même dans son Apocalypse : Les hommes, lui disoit-il, Seigneur, ont répandu le sang de vos serviteurs & de vos Prophétes ; c'est pourquoi ils ont mérité de le boire, mais de le boire dans le calice de votre indignation : *Quia sanguinem Sanctorum fuderunt, & sanguinem dedisti eis bibere.* Expression dont se sert l'Ecriture, pour signifier les derniers efforts de la vengeance divine. Ah ! si le sang des Prophétes a attiré sur les hommes les fléaux de Dieu, que sera-ce du Sang de Jesus-Christ ? Si le sang des Martyrs s'est fait entendre jusques au Ciel contre les persécuteurs de la foi, comment sera entendu le Sang du Rédempteur ?

Apoc. c. 16.

Ibid.

Car voilà encore une fois, Chrétiens, la déplorable nécessité où nous sommes réduits. Il faut que ce Sang qui coule au Calvaire, demande grace pour nous, ou justice

contre nous. Lorsque nous nous l'appliquons par une foi vive & par une sincère pénitence, il demande grace ; mais quand par nos désordres & nos impiétés nous en arrêtons la salutaire vertu, il demande justice, & il l'obtient infailliblement. C'est dans ce Sang, dit saint Bernard, que toutes les ames justes sont purifiées ; mais par un prodige tout opposé, c'est aussi dans ce même Sang que tous les pécheurs de la terre se souillent, & se rendent, si je l'ose dire, plus hideux devant Dieu. Ah ! mon Dieu, paroîtrai-je jamais à vos yeux souillé de ce Sang, qui lave les crimes des autres ? Encore si je ne l'étois que de mes propres péchés, peut-être pourrois-je me promettre un jugement moins rigoureux : considérant mes péchés comme mes misères, comme mes foiblesses, comme mes ignorances, peut-être vous en tiendriez-vous moins offensé. Mais que ces péchés dont je serois couvert, se présentassent à moi comme autant de sacriléges par rapport au Sang de votre Fils ; que l'abus de ce Sang fût mêlé & confondu dans tous les déréglemens de ma vie ; qu'il n'y en eût aucun, contre lequel ce Sang ne criât plus haut que le sang d'Abel contre Caïn : alors, ô Dieu de mon ame, que deviendrois-je en votre présence ? Non, Sei-

gneur, s'écrioit affectueusement le même saint Bernard, ne permettez pas que le Sang de mon Sauveur retombe sur moi de la sorte. Qu'il tombe dans moi pour me sanctifier, & non pas sur moi pour me
Bernard. réprouver : *In me, non super me :* dans moi, par le bon usage des graces qui en sont les divins écoulemens ; & non pas sur moi, par l'aveuglement d'esprit & l'endurcissement de cœur, qui en sont les peines les plus redoutables : dans moi, par la participation de l'adorable Eucharistie, qui en est la précieuse source ; & non pas sur moi, par les malédictions attachées au mépris de vos Sacremens : enfin dans moi, par le réglement de mes mœurs & par la pratique des œuvres chrétiennes ; & non pas sur moi, par mes égaremens, par mes infidélités, par mon obstination & mon impénitence. C'est, mes Freres, ce que nous devons aujourd'hui demander à Jesus-Christ crucifié, c'est dans ce sentiment que nous devons aller au pied de sa Croix, & recueillir le Sang qui en découle. C'étoit le Sauveur des Juifs aussi-bien que le nôtre ; mais de ce Sauveur, dit saint Augustin,
August. les Juifs ont fait leur Juge : *Crucifixerunt Salvatorem suum, & fecerunt damnatorem suum.* Préservons-nous de ce malheur : il ne tient qu'à nous. Qu'il soit no-

tre Sauveur, ce Dieu mort pour nous sauver. Qu'il le soit pendant tout le cours de notre vie : & que ses mérites répandus sur nous avec abondance, ne perdent rien entre nos mains de leur efficace, mais la conservent toute entiere par le fruit que nous en tirerons. Qu'il le soit à la mort ; & qu'à ce dernier moment la Croix soit notre soutien, & nous aide à consommer l'ouvrage de notre salut qu'elle a commencé. Qu'il le soit dans l'éternité bienheureuse, où il nous fera part de sa gloire, autant que nous aurons pris de part à ses souffrances. C'est ce que je vous souhaite, &c.

AUTRE SERMON SUR LA PASSION DE JESUS-CHRIST.

Nunc judicium est mundi : nunc Princeps hujus mundi ejicietur foràs, & ego si exaltatus fuero à terrâ, omnia traham ad meipsum. Hoc autem dicebat significans quâ morte esset moriturus.

C'est aujourd'hui le jugement du monde ; c'est maintenant que le Prince du monde va être chassé : & quand on m'aura élevé de la terre, j'attirerai tout à moi. Ce qu'il disoit pour marquer de quel genre de mort il devoit mourir. En saint Jean, chap. 12.

SIRE,

C'EST ainsi que le Sauveur du monde parloit de lui-même, & qu'entretenant ses Disciples de ce qui devoit lui arriver,

il leur déclaroit tout à-la-fois par un esprit prophétique trois grands Mystères renfermés dans celui de sa Passion & de sa Mort ; le jugement du monde commencé, le Prince du monde chassé, le Fils de l'Homme élevé, & attirant à soi tout le monde. De ces trois Mystères, & de ces trois Oracles prononcés par Jesus-Christ, nous en voyons déja deux sensiblement accomplis. Le Fils de l'Homme élevé, en attirant tout à lui ; car quelle vertu la Croix, où nous le contemplons en ce saint jour, n'a-t-elle pas eue pour lui attirer les cœurs ? De cette Croix qui l'a élevé de la terre, combien de sectateurs de sa Doctrine, combien d'imitateurs de ses vertus, combien de confesseurs de son nom, combien de Martyrs, témoins irreprochables de la vérité de sa Religion, combien de Disciples zélés pour sa gloire ; disons mieux, combien de peuples, combien de Royaumes & d'Etats n'a-t-il pas gagnés & soumis à son Evangile ? *Et ego si exaltatus fuero à terrâ, omnia traham ad meipsum.* Le Prince du monde chassé : car en vertu de ce Mystère de la Croix, combien de temples ont été renversés, combien d'idoles brisées, combien de faux sacrifices abolis, combien d'erreurs confondues, combien de superstitions détruites, combien d'infidéles con-

vertis, combien de pécheurs sanctifiés ? Tout cela aux dépens du Prince du monde, & de ce fort armé que le Fils de Dieu, plus puissant encore & plus fort, est venu combattre, non par la force néanmoins & par la puissance, mais par la foiblesse & par l'infirmité. *Nunc Princeps hujus mundi ejicietur foràs.* Il ne reste donc plus que le jugement du monde, & c'est l'important Mystère que j'ai choisi pour sujet de ce Discours. Jesus-Christ nous assûre que ce jugement du monde a commencé dans sa Passion : *Nunc judicium est mundi* ; & c'est ce que j'entreprends de justifier, après que nous aurons rendu à la Croix, qui fut l'instrument de toutes ces merveilles, les devoirs ordinaires, en lui adressant la priere de l'Eglise : *O crux, ave.*

QUe celui qui est Dieu, & sans usurpation égal à Dieu, juge le monde, & le condamne, c'est l'ordre naturel & inviolable : mais que le monde entreprenne de juger & de condamner un Dieu, c'est le renversement de l'ordre, & le comble même de tous les désordres. Il appartient, dit saint Ambroise, au Supérieur de juger, & à l'inférieur d'être jugé. Pour juger, il faut avoir l'autorité ; & pour être jugé & condamné, il faut être dépendant & criminel. Le

monde étoit le criminel & le ſujet, & Jeſus-Chriſt étoit le Juſte & le Souverain. C'étoit donc Jeſus-Chriſt qui devoit juger le monde, & non pas le monde qui devoit juger Jeſus-Chriſt. Cependant, mes chers Auditeurs, nous voyons ici l'un & l'autre ; & le Myſtère des ſouffrances du Sauveur n'eſt qu'une preuve ſenſible & convaincante de cette parole que j'ai priſe pour mon texte, & qui s'eſt vérifiée à la lettre dans le double ſens que je lui vais donner: *Nunc judicium eſt mundi ;* c'eſt aujourd'hui le jugement du monde : pourquoi ? parce que c'eſt aujourd'hui que le Fils de Dieu, par un ſecret impénétrable de ſa ſageſſe & de ſa charité divine, s'eſt ſoumis à être jugé & condamné par le monde ; & parce que c'eſt aujourd'hui que le monde par un retour néceſſaire & inévitable, a été malgré lui condamné & jugé par le Fils de Dieu. Deux Juges & deux coupables tout-à-la-fois ; ou plutôt un coupable érigé en Juge, & un Juge dégradé juſqu'à la condition de coupable : un faux Juge & un vrai coupable, qui eſt le monde ; un coupable apparent & un Juge légitime, qui eſt Jeſus-Chriſt : tous deux prononçant, tous deux décidant, tous deux par une oppoſition mutuelle & bien ſurprenante, ſe réprouvant. Deux jugemens

dans la vûe desquels je puis m'écrier d'abord avec le Prophéte Royal : *Judicia tua abyssus multa ;* Ah ! Seigneur, que vos jugemens sont profonds ! Soit que je considère celui que le monde a porté contre vous, soit que je médite celui que vous avez porté contre le monde, tous deux me paroissent de vastes abysmes ; l'un de péchés, l'autre de vertus ; l'un d'horreur & d'iniquité, l'autre de grace & de sainteté. Abysme d'iniquité, dans le jugement où je vois le Saint des Saints condamné par des pécheurs. Abysme de sainteté, dans le jugement où je vois les pécheurs condamnés par les exemples d'un Dieu mourant. En deux mots, Chrétiens, Jesus-Christ jugé par le monde, & le monde jugé par Jesus-Christ : c'est tout le sujet de votre attention.

Ps. 35.

I. PARTIE.

CE n'est pas sans un dessein de Dieu particulier, que Jesus-Christ qui devoit être le Juge de toutes les conditions des hommes, a voulu être jugé par des hommes de toutes les conditions. Le Juif & le Gentil, dit saint Chrysostome, le Laïc & le Prêtre, le Pontife & le Magistrat, le Sujet & le Roi, le Peuple & la Cour, tous l'ont condamné, parce qu'ils devoient tous être jugés par lui ; & quand nous voyons

cet Homme-Dieu conduit de Tribunal en Tribunal, pour éprouver l'iniquité des divers jugemens du monde, nous ne devons pas le considérer comme un coupable qui les doit subir, mais comme un Dieu qui va les confondre. Il parut devant trois différens Tribunaux, celui de Caïphe, celui d'Hérodes, & celui de Pilate. Celui de Caïphe où son innocence fut opprimée, celui d'Hérodes où sa sainteté fut méprisée, celui de Pilate où sa cause fut trahie & abandonnée. Celui de Caïphe que j'appelle le Tribunal de la passion, celui d'Hérodes que j'appelle le Tribunal du libertinage, celui de Pilate que j'appelle le Tribunal de la politique. Trois jugemens du monde, auxquels Jesus-Christ a bien voulu se soumettre, & dont je vais vous représenter l'injustice : écoutez-moi, s'il vous plaît.

Les soldats, dit le Texte sacré, s'étant rendus maîtres de Jesus-Christ, & l'ayant pris dans le jardin ; le menerent d'abord chez Caïphe ; & là les Docteurs de la Loi & les anciens du peuple étoient assemblés : *Tenentes Jesum duxerunt ad Caïpham, Principem Sacerdotum, ubi Scribæ & Seniores convenerant.* Voilà le premier Tribunal où le Fils de Dieu fut présenté, & où les hommes portérent contre lui un jugement que *Matth. 26.*

j'appelle jugement de passion. Pourquoi ? appliquez-vous à ma pensée : parce que ce fut un jugement, auquel la passion seule présida ; un jugement où l'on n'observa point d'autres procédures, que celles que la passion y employa ; & ce qui est encore plus inique, un jugement que la seule passion exécuta : *Nunc judicium est mundi.*

Joan. c. 12.

La passion seule y présida : car c'étoient les ennemis de Jesus-Christ, qui contre toutes les loix de l'équité, se déclarerent alors ses Juges. Les mêmes qui l'avoient hautement persécuté, les mêmes qui par un dessein formé, avoient entrepris de le faire périr, les mêmes qui étoient connus dans Jérusalem par leur animosité & leur haine contre lui, ce furent ceux qui prirent séance pour décider de sa cause. Ils avoient la rage dans le cœur ; une maligne envie les piquoit, & les irritoit ; possédés de ce démon, ils méditoient une vengeance d'éclat, & c'est dans cette disposition qu'ils tinrent conseil. A quoi pensons-nous, disoient-ils ? On ne parle plus que des miracles de cet homme, tout le monde court après lui, le peuple l'écoute comme un Prophéte ; & si nous le souffrons plus long-tems, il nous détruira : il vaut donc mieux le prévenir ; & puisque sa ruine est le seul moyen nécessaire pour empêcher la

nôtre, il faut nous hâter de le perdre. C'eſt ainſi que raiſonnoient ces eſprits prévenus & envenimés. Le Fils de Dieu étoit pour eux un concurrent importun. Les Phariſiens ſe tenoient mortellement offenſés de ce qu'il découvroit leur hypocriſie; les Scribes, les Sçavans de la Synagogue, de ce que leur doctrine étoit moins approuvée que la ſienne ; les Pontifes & les Prêtres de ce qu'il étoit plus honoré qu'eux : & parce qu'ils déſeſpéroient de pouvoir obſcurcir ſa réputation, ils l'attaquent lui-même & travaillent à l'opprimer. Mais il falloit un prétexte : ah! mes chers Auditeurs, la paſſion en manqua-t-elle jamais ? & quand elle n'en auroit point d'autre, le maſque de la piété n'a-t-il pas été de tout tems le voile ſpécieux dont elle a ſçu ſe couvrir ? Ils font paſſer cette conjuration pour un vrai zéle : Caïphe la leur propoſe comme un expédient néceſſaire pour le bien & le ſalut du peuple ; c'eſt-à-dire, qu'il les engage au plus grand de tous les ſacriléges, comme à un acte de religion & de charité. Ainſi les meſures priſes pour faire réuſſir leur attentat, ils commencerent à éclater, mais avec une violence, ou pour mieux dire, avec une fureur qui n'eut point d'égale : voulant que Jeſus-Chriſt fût jugé & condamné à mort le jour même qu'on célébroit la Pâque,

ſans reſpecter la ſolemnité, ſans déférer à la coutume, ſans garder nulle bienſéance, parce que la paſſion avoit éteint dans eux toutes les lumieres de la raiſon.

Mais encore quelle procédure, quelle forme obſerva-t-on dans ce jugement ? Je vous l'ai dit : point d'autre que celle que la paſſion leur ſuggéra. Car prenez bien garde, s'il vous plaît : ils ſont juges, & toute leur application eſt à chercher contre Jeſus-Chriſt de faux témoignages pour le faire mourir : *Principes autem ſacerdotum, & omne concilium quærebant falſum teſtimonium contra Jeſum, ut eum morti traderent.* Au défaut de la vérité, ils emploient l'impoſture & la calomnie : d'un grand nombre d'accuſateurs qui ne parloient ni conſéquemment ni à leur gré, ils en ſubornent deux, dont la dépoſition vaine & frivole eſt reçue avec applaudiſſement. Ils preſſent le Sauveur de répondre, s'il n'eſt pas vrai qu'il s'eſt vanté de détruire le temple de Dieu, & de le rétablir trois jours après ; & quoiqu'il ſe fût expliqué d'une maniere à faire entendre aux plus groſſiers, que c'étoit du temple de ſon corps qu'il s'agiſſoit, ils lui font de cette marque qu'il avoit voulu donner de ſon pouvoir, un prétendu crime. Ils l'interrogent touchant ſa doctrine & ſes diſciples ; & parce qu'il répond, qu'il n'a rien

Matth. c. 26.

dit en secret, qu'il a toujours parlé publiquement, & qu'il veut bien s'en rapporter à ceux qui l'ont entendu (réponse pleine de sagesse, d'humilité, de modestie) ils le traitent d'insolent, comme s'il eût perdu le respect qu'il devoit au souverain Pontife. Le grand Prêtre lui commande par le Dieu vivant, de déclarer s'il est en effet le Christ, Fils de Dieu; & sans autre examen ayant tiré de lui cet aveu, il l'accuse de blasphême, il déchire ses habits, il le juge digne de mort. Jamais la passion prononça-t-elle un jugement plus irrégulier? Mais elle ne se contente pas de l'avoir prononcé, puisqu'au même tems, malgré toutes les loix de l'humanité, elle en vient à l'exécution. A peine Caïphe a-t-il conclu au nom de tous contre Jesus-Christ, que chacun d'eux oubliant la qualité de juge, ne pense plus qu'à l'outrager & à l'insulter : les uns lui crachent au visage, les autres le chargent de coups; ceux-ci lui donnent des soufflets; ceux-là lui bandent les yeux, & en le frappant, le défient de leur marquer & de dire quel est celui qui le frappe : *Tunc expuerunt in faciem ejus, & colaphis eum ceciderunt.* Matth. c. 26.

Il semble qu'on ne pouvoit rien ajouter à cet emportement. Vous vous trompez, Chrétiens; une nouvelle circonstance eut quelque chose encore de plus piquant,

& mit le comble à tout le reſte. C'étoit la coutume de délivrer au tems de la Pâque un criminel : & ſur le choix qu'on leur donne à faire, ou de Jeſus ſurnommé le Chriſt, ou de Barabbas, un des plus méchans hommes de la Judée ; toujours également remplis de fiel, & aveuglés par la paſſion qui les tranſporte, ils perſuadent au peuple de demander Barabbas, & d'abandonner Jeſus. Cieux ! s'écria le Prophéte en vûe de cette iniquité, ſoyez-en ſaiſis d'étonnement : *Obſtupeſcite, cœli, ſuper hoc.* Le Saint des ſaints eſt mis en paralléle avec un ſéditieux & un homicide : que devons-nous après cela penſer de la fauſſe eſtime du monde ? Mais aux dépens du Sauveur, l'extravagance de l'eſtime du monde va bien encore plus loin : car la choſe miſe en délibération, ſans variété d'opinions & de ſuffrages, d'une commune voix Jeſus-Chriſt eſt abandonné, & Barabbas abſous. Un ſcélérat infâme eſt préféré à l'innocence même ; & ce peuple, dont les acclamations retentiſſoient il y a quelques jours à la gloire du Fils de David ; ce peuple qui le reçut comme le Meſſie, comme l'Envoyé de ſon Pere, comme le Roi d'Iſraël, par un changement d'autant plus inconcevable qu'il eſt extrême, le met au-deſſous de Barabbas, l'accable de malédictions, ſollicite ſa mort,

Jerem. 5. 2.

& demande avec empreſſement & par mille cris redoublés qu'on le crucifie.

Encore une fois, Chrétiens, voilà le jugement du monde : jugement de paſſion, & par-là même jugement corrompu & réprouvé. De vous dire que c'eſt ainſi que nous en uſons tous les jours, & que la plûpart des jugemens des hommes ſont encore de ce caractère ; des jugemens où la paſſion domine, où elle prononce des arrêts, & où elle décide ſouverainement, mais cruellement au déſavantage du prochain ; des jugemens que forme l'averſion & l'envie, & dont les pernicieuſes conſéquences ne vont pas moins que celui des Juifs, au renverſement de toute l'équité naturelle. De vous dire qu'il nous ſuffit, par exemple, de regarder un homme comme notre ennemi, pour ne pouvoir plus lui rendre juſtice, tant nous ſommes alors déterminés à le cenſurer & à le décrier ; que du moment qu'il s'eſt attiré notre indignation, ou que ſans ſujet il a eu le malheur d'encourir notre diſgrace, l'effet de la paſſion qui nous préoccupe, eſt de noircir dans notre eſprit ſes plus innocentes actions, & d'empoiſonner juſqu'à ſes intentions, de nous cacher ſes vertus, & de nous groſſir ſes vices ; qu'en vain il feroit des miracles, puiſque ſes miracles mêmes ne ſerviroient qu'à nous le rendre plus odieux,

pourquoi ? parce que nous jugeons de lui ; non par les qualités qui ſont en lui, mais par la paſſion & la malignité qui eſt en nous. De vous dire, que par une indignité dont nous devons rougir, & qu'on ne peut aſſez nous reprocher, il n'eſt preſque pas en notre pouvoir de conſerver des ſentimens raiſonnables, pour ceux qu'une malheureuſe jalouſie nous fait enviſager comme nos compétiteurs, pour ceux qui prétendent aux mêmes rangs que nous, pour ceux qui ſont en état de nous les diſputer, beaucoup moins pour ceux qui les obtiennent & qu'on nous préfére ; que par-là, ſi nous n'y prenons bien garde, nous devenons ennemis de tout bien & capables de tout mal ; que par-là, ſans ſcrupule & ſans remords, nous entrons dans des intrigues qui ruinent abſolument la charité chretienne ; que par-là, faiſant ſervir Dieu à notre injuſtice, ainſi que parle le Prophéte, ſemblables aux Phariſiens, nous appellons la religion au ſecours de notre paſſion, & nous regardons comme autant de ſacrifices nos reſſentimens & nos vengeances ; que de-là naiſſent les médiſances, de-là les ſuppoſitions & les impoſtures, de-là mille autres déſordres ſi connus & ſi pernicieux dans la ſociété des hommes. De vous dire enfin, qu'à l'exemple des Juifs, parce que nous ſommes paſ-

sionnés, nous sommes non-seulement aveugles, mais inconstans, mais bizarres, mais emportés dans nos jugemens; inconstans, condamnant aujourd'hui ce que nous approuvions hier, rabaissant par mépris jusqu'au néant, celui que nous élevions jusqu'au ciel, disant anathême à qui, peu de jours auparavant, nous avions applaudi; bizarres ne faisant graces qu'à qui nous plaît, nous entêtant par caprice en faveur des uns, & nous déchaînant sans raison contre les autres, détruisant indiscrétement ou malicieusement ceux-ci, pour porter injustement ceux-là, & parce que c'est la passion qui nous fait juger, préférant les sujets les plus indignes à ceux qu'un vrai mérite rend malgré nous recommandables; emportés, nous formant de fausses consciences, pour justifier nos aigreurs, pour persécuter plus impunément le juste & pour accabler le foible. De m'étendre, dis-je, sur cette morale aussi salutaire qu'humiliante pour nous, ce seroit un champ trop vaste. J'ai à vous dire quelque chose encore de plus, en vous faisant voir Jesus-Christ à un autre tribunal.

Le second tribunal où comparut le Sauveur du monde, c'est celui d'Hérodes & de sa Cour : tribunal de l'impiété, qui de tout tems ayant affecté de juger des œuvres de Dieu, entreprit de juger la personne de

Dieu même. Ne craignons point de nous expliquer : parlant ici devant le plus chrétien de tous les Rois, & le plus zélé pour sa religion, je puis hardiment, & sans aucun risque, profiter de l'avantage que me fournit mon sujet, pour vous représenter dans toute son horreur, le désordre d'une Cour profane & impie ; & si parmi mes Auditeurs il y avoit encore aujourd'hui de ces courtisans réprouvés, qui se font un mérite & une gloire de leur libertinage, je sçai trop les dispositions & les intentions du Monarque qui m'écoute, pour ne pas seconder sa piété, en leur déclarant une guerre ouverte, & employant contre eux toute la force & toute la liberté du ministère évangélique. Hérodes, homme sans religion, voit le Fils de Dieu soumis, non-seulement à sa puissance, mais à son jugement. Que fait-il, tout impie qu'il est ? il reçoit d'abord Jesus-Christ avec honneur, & même avec joie, dans l'espérance de lui voir faire des miracles. Ne perdez rien, s'il vous plaît, des circonstances que je marque. Au lieu des miracles que cherche Hérodes, Jesus-Christ en fait d'autres devant lui, encore plus convaincans & plus touchans ; mais Hérodes ne les connoît pas. Frustré de son attente, il mépriſe cet homme, dont il avoit entendu tant de merveilles : *Sprevit illum*

Luc. c. 23.

cum exercitu suo : & par dérision il le renvoie revêtu d'une robe blanche ; *Illusit indutum veste albâ, & remisit.* Quatre caractères de l'impiété, & sur-tout de celle qui regne plus communément à la Cour : sçavoir, la curiosité, l'ignorance, le mépris des choses de Dieu, l'esprit railleur. En peut-on produire un exemple plus approchant de nos mœurs & plus sensible que celui-ci ? Il y avoit long-tems, dit l'Évangéliste, qu'Hérodes souhaitoit devoir Jesus-Christ, parce qu'on lui en avoit beaucoup parlé ; & c'est pour cela qu'il lui fit en apparence un favorable accueil, & qu'il le prévint, l'interrogeant sur plusieurs choses ; *Viso Jesu gavisus est valde ; erat enim cupiens ex multo tempore videre eum, eò quòd audierat multa de eo. Interrogabat autem eum multis sermonibus.* Voilà l'esprit du monde, & en particulier l'esprit de la Cour. On veut voir à la Cour les hommes extraordinaires, les hommes rares & singuliers, les hommes même distingués par la sainteté de leur vie. On les veut voir non pas pour les écouter, ni pour les croire ; mais pour les examiner & pour les censurer, mais pour y découvrir du foible, mais pour en rabattre l'estime ; car c'est à quoi aboutit cette maligne curiosité dont le monde se pique. Comme les entrées à la Cour sont toujours

Ibid.

Ibid.

riantes & agréables, & que les issues en sont ordinairement tristes & funestes, c'est ce que le Sauveur éprouve lui-même : il est reçu dans la Cour d'Hérodes comme un Prophéte & comme un faiseur de miracles ; mais il en sort bien-tôt après comme un misérable & comme un insensé : pourquoi cela ? c'est que la joie qu'on témoigne de l'y voir, ne vient pas d'un désir sincère d'apprendre de sa bouche les vérités éternelles, mais d'un esprit vain & curieux qui ne cherche qu'à se satisfaire. Or il est injurieux à Dieu, dit admirablement saint Augustin, de servir de sujet à la vanité & à la curiosité de l'esprit de l'homme ; & c'est en quoi l'homme est impie, de vouloir contenter sa raison aux dépens de la majesté de Dieu, ou plutôt de vouloir soumettre la majesté de Dieu au jugement de sa raison, au lieu de suivre l'ordre contraire en soumettant par la foi sa raison & son jugement à l'esprit de Dieu.

De plus, Hérodes espéra que Jesus-Christ feroit quelque miracle en sa présence, & il
Ibid. le désira avec passion : *Sperabat signum aliquod videre ab eo fieri.* Autre caractère de l'infidélité du siécle : on veut voir des miracles, & sans cela on ne veut rien croire :
Joan. c. 4. *Nisi signa & prodigia videritis, non creditis.* Mais Jesus-Christ bien loin de s'accom-

moder en ceci au caprice & au goût de l'impiété, la laisse dans son endurcissement & la confond, suspendant les effets de cette vertu divine, dont il avoit donné en tant de rencontres des marques éclatantes, & ne voulant pas prodiguer, pour ainsi dire, sa toute-puissance au gré & selon les idées d'un esprit mondain. S'il eût fait un miracle devant Hérodes, peut-être Hérodes se seroit-il converti : mais il aime mieux, ô profondeur & abysme des conseils de Dieu ! il aime mieux qu'Hérodes périsse, que d'autoriser dans la personne de ce Prince, une curiosité directement opposée à l'humilité de la vraie religion. Il a fait, dit saint Chrysostome, des miracles pour seconder la foi des peuples ; il en a fait pour soulager les misérables, il en a fait pour exaucer les pécheurs ; mais il n'en fera point pour déférer à l'incrédule & au libertin : & en cela, mon Dieu, paroît votre gloire, aussi bien que votre sagesse ; en cela même vos serviteurs trouvent un fonds de consolation pour eux. Il a fait des miracles dans les bourgades de la Judée & de la Galilée, & il n'en veut point faire à la Cour. Ah ! mes Freres, reprend saint Chrysostome, n'est-ce point parce que la Cour en est indigne : & qu'il étoit de l'honneur & de la sainteté de Jesus-Christ, la voyant dans cette corruption

entiere & de mœurs & de créance, de la dédaigner ? Ainſi en ceſſant même de faire des miracles, cet Homme-Dieu montre-t-il ce qu'il eſt, & réprouve-t-il le jugement du monde. Mais encore, direz-vous, pourquoi refuſe-t-il ce reméde à l'impiété ? & puiſque l'impiété ne peut-être convaincue que par les miracles, pourquoi ne condeſcend-il pas à ſa foibleſſe ? Pour deux raiſons qu'en apporte ſaint Grégoire Pape : premiérement, parce que l'impiété, indépendamment des miracles, n'a dailleurs que trop de lumieres pour ſe convaincre, & qu'il n'eſt pas juſte que Dieu s'oblige à employer des moyens extraordinaires, tandis qu'il nous en fournit d'autres ſuffiſans, mais dont nous abuſons par notre malice : ſecondement, parce que tout impie & tout libertin qui demande des miracles pour ſe convertir, n'en ſeroit pas moins libertin ni moins impie après les avoir vûs ; & qu'ayant étouffé dans ſon cœur toutes les lumieres de la raiſon & de la foi, il ſçauroit bien encore, pour ſe maintenir dans la poſſeſſion de ſon libertinage, éluder la preuve que formeroient contre lui les miracles ; en les attribuant, ſoit à l'illuſion des ſens & à l'art magique, ſoit à toute autre vertu occulte, mais naturelle.

Tel étoit l'état d'Hérodes, telle étoit la

sa situation de son esprit, & telle est celle de tous les esprits prétendus forts que je combats. Car le Sauveur encore une fois, pratiquant lui-même ce qu'il avoit enseigné, ne vouloit point, selon l'expression de l'Ecriture, donner aux chiens les choses saintes, & faire des miracles dont il n'y avoit nul fruit à attendre. Que dis-je, Chrétiens! Jesus-Christ fait des miracles en présence d'Hérodes; mais il en fait qu'Hérodes ne connut pas, & dont son ignorance, compagne inséparable de l'impiété, ne lui permit pas de faire le discernement. Car la curiosité d'Hérodes alloit à voir des miracles de puissance, des miracles de grandeur, des miracles de gloire & d'éclat; & Jesus-Christ par une opposition à l'esprit du monde, qu'il soutint jusqu'à l'extrémité & aux dépens de lui-même, lui fait voir des miracles d'humilité, des miracles de charité & de douceur. Miracles que le monde ignore, & qu'il fait profession de méconnoître; & c'est en cela que consiste la dépravation de son jugement. Car si Hérodes eût bien raisonné, cette modestie d'un homme que tant de miracles avoient rendu célébre & vénérable, ce silence si constant, ce refus de se justifier, cet abandon de sa propre cause & par conséquent de sa vie, cette tranquillité & cette patience au milieu des ou-

trages & des insultes, cette fermeté à les souffrir sans se plaindre, tout cela lui auroit paru quelque chose de plus surnaturel & de plus divin que les miracles mêmes qu'il avoit souhaité de voir. Et en effet, c'est par-là qu'un de ces deux criminels crucifiés avec Jesus-Christ, fut non-seulement touché, mais persuadé & converti. La force héroïque & surprenante avec laquelle il vit le Sauveur sur la croix recevoir les injures & les pardonner, prier pour ses persécuteurs & les recommander à son Pere, lui fit conclure qu'il y avoit en lui quelque chose au-dessus de l'homme, & que quiconque mouroit de la sorte ne mouroit pas en homme, mais en Dieu. Ainsi en jugea-t-il, & ce ne put être que l'esprit de Dieu, qui élevant sa raison & la fortifiant, lui donna cette vûe supérieure à toutes les vûes humaines. Mais le monde en juge tout autrement : ces miracles de patience n'y sont ni reconnus, ni goûtés. Bien loin de les tenir pour des miracles, il les regarde comme des marques de foiblesse ; & c'est en quoi, remarque saint Grégoire Pape, paroît visiblement l'ignorance du monde, de ne vouloir pas convenir qu'il y a plus de force & plus de vertu à pardonner qu'à se venger, à s'immoler qu'à se sauver, à se taire qu'à se défendre. Quoi qu'il en soit, Jesus-Christ se

laisse condamner par ce jugement du monde perverti, plutôt que de l'autoriser en faisant des miracles contraires à l'ordre de son Pere. Il choisit plutôt, ajoute saint Jérôme, de périr lui-même & de sauver le monde par les miracles de sa charité, que de satisfaire le monde & de se glorifier lui-même par des miracles de sa propre volonté.

De-là Hérodes ne trouvant pas dans Jesus-Christ de quoi contenter sa curiosité, il le mépriſe : troisiéme caractère de l'esprit libertin du monde : *Sprevit illum Herodes cum exercitu suo.* Hérodes avec sa Cour : observez, s'il vous plaît, cette parole, avec sa Cour. Car que ne peut point l'exemple d'un Roi, pour imprimer à toute une Cour les sentimens de mépris ou de-respect dont il est prévenu à l'égard de Dieu ; & selon les loix du monde, que doit-on attendre autre chose de ceux que leur naissance, leur emploi, ou quelqu'autre engagement attachent à la Cour, sinon qu'emportés par le torrent, ils se fassent un mérite, si le maître qu'ils servent est impie, de l'être comme lui ? L'usage du monde ne va-t-il pas là ? & quand par sa miséricorde Dieu nous donne un Roi qui respecte sa religion, & qui veut que sa religion soit respectée; vous, mes chers Auditeurs, qui quoique courtisans êtes chrétiens, & qui lorsqu'il s'agit Luc. c. 23.

d'être chrétiens, devez peu estimer d'être courtisans, ne devez-vous pas regarder un don si précieux comme une des graces les plus singulieres ? Hérodes mépriſa Jeſus-Chriſt, & plût à Dieu que Jeſus-Chriſt n'eût jamais été mépriſé que dans la Cour d'Hérodes ? c'étoit la Cour d'un Roi infidéle ; & ma douleur eſt, que de la Cour d'un Roi infidéle, cette impiété & ce mépris de Jeſus-Chriſt a paſſé dans les Cours des Princes chrétiens.

Enfin dernier caractère du libertinage, Hérodes joint au mépris la raillerie la plus outrageante. Le Verbe de Dieu, la Sageſſe éternelle de Dieu lui ſert de jouet ; & il donne Jeſus-Chriſt en ſpectacle à toute ſa Cour & à tout le peuple, le faiſant couvrir d'une robe blanche & le renvoyant comme un fou : *Indutum veſte albâ.* Telle eſt la reſſource la plus ordinaire du libertin, & ſa plus forte défenſe ; un eſprit railleur. Vous aurez beau vous appuyer des raiſonnemens les plus ſolides, pour convaincre un de ces eſprits malignement enjoués & agréables ; une vaine plaiſanterie lui tiendra lieu de réponſe : & parce que ceux qui l'écoutent, ne ſont ſouvent ni mieux inſtruits ni mieux diſpoſés que lui, on s'attachera plutôt à un mot qu'il dira & qu'il ſçaura aſſaiſonner d'un certain ſel, à un conte qu'il inventera,

Ibidem.

à un trait vif qui lui échappera, qu'aux solides vérités que vous voudrez lui faire comprendre. Esprit opposé à l'esprit de Dieu, sur-tout lorsqu'il s'attaque aux choses saintes : on traite de folie les plus sages maximes de l'Evangile, & d'amusemens frivoles les plus salutaires pratiques du christianisme. Esprit le plus difficile à guérir, parce qu'il ne peut être guéri que par de sérieuses réflexions, & qu'on se fait de tout un badinage & un jeu. Esprit de la Cour, où la conduite d'un homme de bien n'est souvent regardée que comme superstition, que comme vision, que comme simplicité, pusillanimité, lâcheté. Reprenons. Voilà donc Jesus condamné au tribunal de la passion, condamné au tribunal du libertinage : il ne lui reste plus que de l'être au tribunal de la politique ; c'est celui de Pilate.

Quel autre que Pilate devoit, dans un abandon si général, se déclarer le protecteur de l'innocence ? Mais ce fut au contraire la malheureuse politique de Pilate, qui acheva de sacrifier l'innocence du Fils de Dieu, en portant l'arrêt de sa condamnation. Politique, remarquez bien ceci, Chrétiens, politique timide & foible pour les intérêts de Dieu : politique ardente & zélée pour les intérêts du monde : politi-

que subtile & artificieuse, pour accorder les intérêts du monde avec ceux de Dieu ; politique déterminée à tout pour son intérêt propre. Puis-je vous en faire une peinture plus naturelle, & ne la connoissez-vous pas à ces traits ? Je dis politique timide & foible pour les intérêts de Dieu : car il devoit user de son autorité absolue, pour maintenir le bon droit de Jesus-Christ, dont il étoit persuadé ; il devoit résister hautement à la violence des Juifs : mais il voulut les adoucir : il craignit de les choquer ; il ménagea leurs esprits. Il devoit leur dire : Vous êtes des imposteurs, & c'est injustement que vous accusez cet homme ; mais il voulut les gagner par voie de remontrance ; & pour les flatter il consentit même qu'ils jugeassent le Fils de Dieu selon leur loi : *Accipite eum vos, & secundùm legem vestram judicate.* Je dis politique zélée pour les intérêts du monde : car dès qu'il entendit parler de César, & du rapport que cette cause pouvoit avoir à la personne de ce Prince, il rentra dans la salle de l'audience, il fit paroître de l'empressement & de l'ardeur, il recommença l'interrogatoire, il ne témoigna plus à Jesus-Christ la même bienveillance ; au contraire il lui parla avec empire, il l'intimida, il le menaça, pour montrer combien il avoit à cœur tout ce qui

Joan. c. 18.

regardoit les intérêts de César, & combien il déféroit à ce seul nom. Je dis politique subtile & artificieuse, pour accorder les intérêts de Dieu avec ceux du monde : voilà pourquoi il condamna Jesus-Christ à une sanglante & honteuse flagellation ; espérant par-là d'une part lui sauver la vie, & de l'autre contenter les Juifs : mais ne prenant pas garde qu'en voulant contenter les Juifs, il faisoit le dernier outrage à Jesus-Christ ; & qu'en voulant sauver Jesus-Christ, il ne contenteroit jamais les Juifs. Je dis politique déterminée à tout pour son intérêt propre : car les Juifs le pressant toujours, & lui déclarant, que s'il hésitoit à prononcer l'arrêt de mort, ils regarderoient ce refus comme un attentat contre l'Empereur, il consentit à tout ce qu'ils lui demanderent, aimant mieux perdre Jesus-Christ que de se perdre soi-même, & conserver sa fortune que de conserver sa conscience & son honneur.

Encore une fois, Chrétiens, ne voilà-t-il pas dans la personne de ce juge, ministre de l'iniquité, une peinture achevée de la politique du siécle ? Car prenez garde que ce ne fut point l'ignorance de Pilate qui le porta à une telle extrémité ; ce ne fut point la préoccupation de son esprit ni la malice de son cœur : mais ce fut une fausse pruden-

ce, & il ne parut en cette occasion le plus injuste & le plus corrompu des hommes, que parce qu'il étoit un sage mondain. Il avoit pour Jesus-Christ les intentions les plus droites, il cherchoit les moyens de le délivrer, il protesta plus d'une fois qu'il ne trouvoit point de crime en lui; & pour s'en déclarer plus hautement, il lava ses mains devant le peuple, en disant: Je suis innocent de la mort de cet homme. Cependant c'est lui qui l'a sacrifié: pourquoi? parce qu'il n'eut pour le Fils de Dieu que de bonnes intentions, & rien de plus. Or avec de bonnes intentions, observez cette réflexion de saint Augustin, si propre ou à vous édifier, ou à vous faire trembler; avec de bonnes intentions on peut faire, & on fait tous les jours les plus grands maux; avec de bonnes intentions on commet des injustices énormes; avec de bonnes intentions on se damne & on se perd. Et tel est, mes chers Auditeurs, le désordre, ou si vous voulez, le malheur des Grands. Dieu leur ayant donné des ames nobles & naturellement vertueuses, ils ont, aussi-bien que Pilate, de bonnes intentions; & si ces intentions étoient secondées, quels biens ne feroient-ils pas, & quels maux n'empêcheroient-ils pas? Mais parce qu'ils en demeurent là, c'est-à-dire, parce que ce ne sont que des inten-

tions qu'une foibleſſe pitoyable rend vaines & inutiles, & qui n'étant pas à l'épreuve de la politique du ſiécle, ne ſont ſuivies de nul effet; avec ces bonnes intentions ils ſe trouvent chargés devant Dieu d'un nombre infini de péchés, qu'ils commettent à tous momens, ſans ſe les imputer jamais. D'autant plus criminels, qu'ils ne ſont pas ſeulement reſponſables de leurs propres iniquités, mais des iniquités d'autrui; & que les intentions qu'ils ont eues de faire le bien & de s'oppoſer au mal, les condamnent par eux-mêmes; parce que les ayant eues ſincérement, & ne les ayant jamais eues efficacement, ils ſe ſont eux-mêmes jugés, & ont employé contre eux-mêmes l'intégrité de leur raiſon & la droiture de leur cœur. On ſçait aſſez que ce que je dis eſt l'écueil de leur condition, & l'un des endroits par où, malgré leur grandeur, ils ſont plus à plaindre. On ſçait que ceux qu'ils écoutent, & qui abuſant de leur confiance, ſervent d'obſtacles à leurs juſtes intentions, ſont encore plus coupables qu'eux: mais cela les juſtifie-t-il? & de bonnes intentions anéanties ou par de pernicieux conſeils, ou par une ſageſſe humaine, peuvent-elles leur tenir lieu d'une légitime réparation auprès du prochain qui en a ſouffert? Non, Chrétiens, point d'excuſe en cela pour eux. Ils

Matth. 27. ont beau dire comme Pilate : *Innocens ego sum à sanguine justi hujus ;* ils ont beau, comme lui, se laver les mains de tant d'injustices & de violences : dès qu'elles sont autorisées de leur nom, ils en doivent être garans ; & quelques louanges qu'ils se donnent d'avoir été bien intentionnés, on leur dira toujours : *Sanguis ejus super vos.* Oui, vous étiez bien disposés ; mais le sang de ce pauvre que vous avez laissé opprimer, mais le sang de cette veuve que vous avez abandonnée, mais le sang de ces misérables dont vous n'avez pas pris la cause en main ; ce sang, dis-je, retombera sur vous, & vos bonnes dispositions rendront leur voix plus forte, pour demander à Dieu vengeance de votre infidélité.

Ibid.

Ah ! Chrétiens, n'attirez pas sur vous une si affreuse malédiction. L'avantage de vos conditions, si vous voulez bien le reconnoître, c'est que votre honneur, selon les idées mêmes du monde, est attaché à votre conscience, & que votre conscience est inséparable de votre honneur : que vous ne pouvez renoncer à l'un sans renoncer à l'autre, & que par-là les seules vûes du monde même, vous mettent dans une heureuse nécessité d'agir en chrétiens. Quoi qu'il en soit, soyez zélés pour Dieu, & Dieu le sera pour vous ; intéressez-vous

pour Dieu, & Dieu s'intéressera pour vous ; exposez-vous, & s'il est nécessaire, perdez-vous pour Dieu, & Dieu fera des miracles pour vous. Voilà ce qu'un Apôtre appelle la religion pure & sans tache ; & voilà ce que vous devez établir comme le fondement essentiel de toute votre conduite. Rendez à César ce qui est dû à César, c'est à-dire, aux hommes ce qui est dû aux hommes, aux Grands ce qui est dû aux Grands ; mais ne séparez jamais ce que vous leur devez de ce que vous devez à Dieu : & souvenez-vous de la belle maxime de saint Jérôme, que tous les intérêts de César sont bien les intérêts de Dieu, mais que les intérêts de Dieu ne sont pas toujours ceux de César. Si vous vous faites, mon cher Auditeur, l'esclave des hommes aux dépens de votre conscience, en se servant de vous ils vous mépriseront : mais en chrétien & en homme de bien, faites votre devoir, au hazard de leur déplaire ; quand ils vous haïroient, ils vous honoreront. Or il vaut encore mieux être honoré d'eux, quoique haï, en faisant son devoir, que d'en être aimé & mépriſé en ne le faisant pas. Que dis-je ? si vous le faites constamment, & qu'ils en soient persuadés, ils vous aimeront & vous honoreront tout ensemble, & votre probité connue vous attirera de leur part

plus d'estime & plus de confiance, qu'un dévouement lâche & sans bornes à toutes leurs volontés. Craignez de leur déplaire, j'y consens, & vous le devez ; mais ne les craignez jamais, quand il faudra leur déplaire pour ne pas déplaire à Dieu. Telle est la vraie piété : par-là vous vous préserverez de la corruption des jugemens du monde, & par-là vous éviterez la rigueur du jugement de Dieu. Jugement commencé dans la passion & à la mort de Jesus-Christ, comme vous l'allez voir dans la seconde partie.

II. PARTIE.

CE n'est pas sans raison, Chrétiens, mais par une providence de Dieu toute particuliere, que les mêmes signes qui doivent précéder le jugement universel, parurent visiblement & distinctement à la mort de Jesus-Christ ; puisqu'il est de la foi que la mort de Jesus-Christ fut comme la premiere scène de ce jugement général du monde, ou pour parler plus simplement, puisqu'elle fut déja le jugement même du monde : *Nunc judicium est mundi.* Il y aura, disoit le Sauveur instruisant ses Apôtres, & les préparant à ce dernier jour qui doit décider du sort de tous les hommes, il y aura des prodiges dans la nature ; le soleil s'obscurcira, la terre tremblera, tous les élémens seront dans la confusion, les morts

Joan. 12. 12.

sortiront de leurs tombeaux : & alors on verra le Fils de l'Homme venir sur une nuée avec une grande puissance & une grande majesté. Pour vous, ajoutoit ce divin Maître, parlant dans la personne de ses Disciples à tous les Fidéles, quand ces choses arriveront, ne craignez point ; mais levez la tête, parce que votre rédemption approchera. Or sans attendre la fin du monde, nous voyons déja toutes ces choses arrivées, & nul de ces signes n'a manqué à la passion de Jesus-Christ. Car au moment qu'il expira, le soleil par le miracle le plus étonnant, & contre toutes les loix de la nature, parut éclipsé ; la terre par un prodigieux tremblement, fut ébranlée ; les pierres se fendirent, les sépulchres s'ouvrirent, les corps de plusieurs Saints ensevelis dans le sommeil de la mort, ressuscitérent. N'étoit-il donc pas évident alors, que le jugement du monde commençoit ? Il ne restoit plus que de voir le Fils de l'Homme assis sur la nuée qui lui doit servir de trône : mais au lieu de le voir sur cette nuée, on le voyoit sur la croix ; & la croix étoit le premier tribunal, où, comme juge de l'univers, il devoit prononcer des arrêts de vie & de mort ; de vie en faveur des Elus, de mort contre les réprouvés : *O ineffabilis gloria passionis, in quâ &* Leo

tribunal Domini, & judicium mundi, & poteſtas eſt crucifixi! s'écrie le ſçavant Pape ſaint Léon. O paſſion adorable & myſtérieuſe, qui nous a fait voir par avance, & même qui nous a fait ſentir la rigueur infinie du jugement que nous attendons, la ſainteté du Maître devant qui nous devons comparoître, & le pouvoir ſuprême de ce Dieu crucifié, qui, tout mourant qu'il étoit, ne laiſſoit pas, ſelon ſaint Paul, d'être le Dieu vivant entre les mains duquel il eſt terrible, mais infaillible de tomber!

C'eſt pour cela, dit ſaint Auguſtin, & cette remarque eſt eſſentielle à mon ſujet, c'eſt pour cela que Jeſus-Chriſt, malgré l'oppoſition des Juifs, & par une deſtinée bien ſurprenante, fut proclamé Roi ſur la croix; *Et impoſuerunt ſuper caput ejus cauſam ipſius ſcriptam: Hic eſt Jeſus Nazarenus Rex.* Qualité qui lui avoit été diſputée juſqu'alors, mais qui lui fut juridiquement accordée; pourquoi? parce que c'étoit-là qu'il commençoit à exercer la fonction de juge: car qui dit Roi, dit juge abſolu, juge né, juge ſans appel & en dernier reſſort. D'où vient que dans la deſcription du jugement, je dis de celui qui ſe fera à la fin des ſiécles, l'Evangéliſte ne donne point au Fils de Dieu, d'autre titre

Matth. v. 27.

que celui de Roi ; *Tunc dicet Rex his qui à sinistris ejus erunt.* Prenez garde, mes Frères, continue saint Augustin : Roi au Calvaire, & Roi sur le Thabor dans son dernier avénement, parce que c'est au Calvaire qu'il a usé premiérement du pouvoir de juger que lui avoit donné le Pere céleste, & sur le Thabor qu'il en doit finir l'exercice. Approfondissons cette importante vérité ; car ce qui rendra le jugement de Dieu si terrible, ce ne seront point ces signes extérieurs dont l'Evangéliste nous fait une si vive peinture ; mais la venue d'un Dieu Sauveur, transformé dans un Dieu vengeur, dans un Dieu animé de colère & armé de foudres pour les lancer sur les pécheurs. Or de même en est-il du redoutable mystère de la passion, que nous célébrons. Que le soleil s'obscurcisse, & que les étoiles tombent du ciel, disoit éloquemment saint Chrysostome, ce n'est point ce qui me trouble quand je pense au jugement dernier ; mais le sujet de ma crainte & de ma frayeur, c'est de penser que le même Dieu qui m'a sauvé, descendra en personne pour me juger. Ainsi parloit ce saint Docteur ; & moi, par la même raison, je dis aujourd'hui : Que la terre tremble, & que les pierres se fendent, ce n'est point là de quoi je suis touché ; mais ce qui me pé- Matth. c. 25.

nêtre & ce qui me saisit à la vûe de Jesus-Christ expirant, c'est la réflexion que je fais, non-seulement que le même Dieu qui me sauve & qui meurt pour moi, est celui qui me jugera & qui me condamnera, mais qu'il me condamne actuellement, & qu'actuellement il me juge en me sauvant & en mourant pour moi. Voilà, si j'ai le don d'intelligence, & si je sçai discerner les œuvres de Dieu, ce qui doit me faire frémir.

Car il est vrai, mes chers Auditeurs, que ce Dieu, devant qui nous craignons tant vous & moi de répondre, quelque sévère & quelque inflexible que nous le concevions, ne prononcera contre les hommes d'autres arrêts de réprobation, que ceux qu'il aura prononcés & signés de son sang, en accomplissant l'ouvrage de notre rédemption. Il est vrai que si son jugement doit être exact & rigoureux, c'est par le rapport qu'il aura à son crucifiement & à sa mort. Enfin il est vrai que la derniere malédiction qu'il donnera aux pécheurs de la terre, quand il leur dira : Retirez-vous de moi, maudits, ne sera qu'une ratification générale de toutes les malédictions particulieres, qu'il aura données en mourant, aux ennemis de sa croix. En effet, que sera-t-il lorsqu'il jugera les vivans & les

morts ? ce qu'il faisoit en publiant au monde son Evangile, & en fulminant contre les mondains ces fameux anathêmes, quand il disoit : *Væ vobis*, Malheur à vous. Or c'est sur la croix, reprend saint Jérôme, qu'il les a fulminés solemnellement & authentiquement. C'est là sur croix qu'il a eu droit de dire, & qu'il a dit ; *Væ mundo* : Malheur à vous, ames sensuelles & voluptueuses, qui, quoique chargées de crimes, secouez le joug de la pénitence, & ne respirez que la joie & le plaisir. Malheur à vous, riches avares, qui retenant vos biens sans jamais les répandre, ou les faisant servir à vos passions, êtes insensibles aux miséres des pauvres. Malheur à vous, esclaves de l'ambition & de la gloire, qui vous croyant tout permis pour vous élever, sacrifiez à votre fortune votre conscience & votre religion. Malheur à vous, cœurs durs & insensibles, qui traitant de foiblesse l'oubli des injures, vous faites de la vengeance, un faux honneur & un faux triomphe. Malheur à vous, homicides des ames, qui par vos artifices & vos scandales faites périr celles que je suis venu racheter. C'est sur la croix, dis-je, que cet Homme-Dieu, avec autant de raison que d'autorité, parlant, ou plutôt agissant, non pas en simple législateur, mais en juge & *Luc. c. 6.* *Matth. c. 18.*

en juge irréprochable, frappe de tous ces anathêmes autant de mauvais Chrétiens, qu'il y en a qui se les attirent. S'il n'étoit monté sur la croix, ces anathêmes, quoique sortis de sa bouche, auroient moins de force; disons mieux, s'il n'étoit monté sur la croix, ces anathêmes ne seroient jamais sortis de sa bouche, puisque nous sçavons qu'il n'a reçu le pouvoir de juger, que parce qu'il étoit Fils de l'Homme, & capable comme Fils de l'Homme de souffrir & de mourir : *Et potestatem dedit ei judicium facere, quia filius hominis est.* Joan. c. 5. Ensorte que la même croix qui fut le trône de son humilité, de sa patience & de sa charité, par une conséquence nécessaire, devient à ce moment-là même le siége de sa justice, pour condamner les hauteurs de notre orgueil, les délicatesses de notre amour-propre, la dureté de notre cœur, & les sensualités de notre chair. Il a fallu qu'il fût l'homme de douleurs, & traité comme le dernier des hommes, pour être en possession de dire aux ambitieux & aux impudiques : *Væ vobis.* J'ai donc eu raison de vous le représenter, tout crucifié & tout mourant qu'il est, comme jugeant & réprouvant le monde, & de conclure avec lui-même : *Nunc judicium est mundi.*

Ce ne sont point là de vaines spécula-

tions, ni de simples idées que la piété inspire. Trois circonstances essentielles, spécifiées dans l'Ecriture pour nous marquer le jugement de Dieu, vont vous convaincre sensiblement de ce que je dis. Car il est de la foi, premiere circonstance, que quand toutes les nations de la terre seront assemblées pour subir ce jugement divin, le signe du Fils de l'Homme paroîtra dans le ciel : *Tunc parebit signum Filii hominis in cœlo ;* & selon tous les Peres de l'Eglise, ce signe du Fils de l'Homme dont parle l'Evangéliste, c'est la croix du Sauveur. Pourquoi paroîtra-t-elle dans le ciel, demande saint Chrysostome, & après lui saint Hilaire ? pour séparer ceux que le Sauveur, alors reconnu & déclaré juge, renoncera & rejettera de son Royaume, d'avec ceux qu'il couronnera & qu'il recevra au nombre de ses prédestinés : pour nous être confrontée, si je puis ainsi parler, & pour faire ou notre justification ou notre condamnation, selon la conformité ou l'opposition qui se trouvera entre elle & nous : par conséquent, pour signifier & pour exécuter au même-tems, par une action secrette & intérieure, la sentence définitive qui réprouvera les impies. Point donc de titre de damnation plus efficace & plus fort contre une ame pervertie par

l'esprit du monde, que la croix de Jesus-Christ; & cette croix, après avoir été le supplice du Dieu Sauveur, sera éternellement celui de l'homme réprouvé & perdu. Oui, Chrétiens, c'est de quoi l'Evangile ne nous permet pas de douter; c'est ce que tous les Saints, éclairés des lumieres de la grace, ont considéré dans le jugement de Dieu avec plus d'horreur, quand ils ont médité ces paroles: *Tunc parebit signum Filii hominis.* Matth. v. 24.

Or, dites-moi, ce signe vénérable du Fils de l'Homme ne paroît-il pas dès aujourd'hui, & dès aujourd'hui ne sépare-t-il pas les superbes d'avec les humbles, les vindicatifs d'avec les miséricordieux, les sensuels d'avec les pénitens? L'Eglise en nous le proposant sur nos autels, comme l'objet de notre culte, ne nous oblige-t-elle pas à regarder ce signe comme l'étendard qui partage déja le christianisme en deux troupes, aussi contraires que celles qui nous sont désignées sous ces symboles mystérieux des brebis & des boucs? Parlons sans figure, cette croix que nous révérons, n'a-t-elle pas dès maintenant tout ce qui consternera, tout ce qui désolera, tout ce qui accablera les ames mondaines, au dernier avénement de Jesus-Christ? & quand elle paroîtra à la fin des siécles, au-

ra-t-elle quelque chose de plus affreux ; je dis de plus affreux pour un damné, que ce qu'elle a pour un pécheur dans le mystère de ce jour ? Si présentement il n'en est pas ému, ce pécheur dont je parle, comme il le sera alors ; n'est-ce pas l'effet de son endurcissement ? Mais approche, lui dirois-je, s'il y en avoit ici quelqu'un de ce caractère, & plût à Dieu qu'il n'y en eût qu'un seul, approche : & quelque endurci que tu sois, rends par ton expérience propre, un témoignage sincère à la vérité que je te prêche. Pourras-tu aujourd'hui te présenter devant la croix de ton Dieu ? Possédé d'une passion criminelle, & livré à un amour impur, pourras-tu, selon l'usage de l'Eglise, l'adorer, & ne te pas confondre en l'adorant ? Cette croix, tandis que tu lui rendras ce devoir apparent de ta religion, ne te reprochera-t-elle pas tes abominations & tes scandaleux attachemens ? ne te convaincra-t-elle pas des extravagances de ton orgueil, des déréglemens de ta cupidité, des injustices de tes projets & de tes entreprises ? & ne renversera-t-elle pas tous les prétextes, dont tu voudrois inutilement justifier devant Dieu & ton impénitence & ton péché ? Pourras-tu, en te prosternant devant elle, soutenir les pressantes accusations qu'elle formera con-

tre toi ? Or voilà ce que j'appelle le juge-
Joan. c. 12. ment du pécheur. *Nunc judicium est mundi.* Hommes de Galilée, dirent les Anges aux Apôtres, en les voyant sur la montagne appliqués à contempler la gloire de Jesus-Christ dans sa bienheureuse Ascension, hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder vers le ciel ? Ce triomphe de votre Maître n'est pas ce qui doit occuper vos esprits ; mais pensez à ce que nous vous annonçons, & ne l'oubliez jamais, sçavoir que ce Jesus viendra tel que
Act. c. 1. vous l'avez vû monter. *Hic Jesus qui assumptus est à vobis, sic veniet quemadmodum vidistis eum.* Permettez-moi, mes chers Auditeurs, de vous adresser les mêmes paroles. Non, Chrétiens, ne vous arrêtez point aujourd'hui à admirer la grandeur & la profondeur des mystères qui s'accomplissent dans la Passion d'un Dieu mourant : ne vous contentez pas de regarder la croix de Jesus-Christ comme la source de son élévation & de la vôtre ; & si vous avez quelque sentiment de piété, ne vous en tenez point à une vaine & stérile componction que la solemnité de ce jour excite communément dans les cœurs. Ce que j'ai à vous annoncer, est bien plus digne de vos réflexions, & plus digne même de vos larmes; & quoi ? c'est que ce Jesus que vous

voyez élevé sur la croix, *Hic Jesus qui assumptus est*, non-seulement viendra, mais viendra de la même sorte que vous le voyez, c'est-à-dire, armé contre l'impiété, de la croix même sur laquelle il meurt : *Sic veniet quemadmodum vidistis eum.* Quelque languissante & quelque assoupie que soit votre foi, cette prédiction que je vous fais ne doit-elle pas la réveiller ? Mais voici un motif plus pressant que j'y ajoute, c'est que ce Jesus élevé de terre comme il le paroît maintenant à vos yeux, *Hic Jesus qui assumptus est*, ne viendra pas seulement, mais est déja venu, puisque sur la croix il a déja fait tout ce que pouvoit faire un Dieu de plus juridique & de plus fort pour la destruction de l'impiété & pour la réprobation du monde. Ensorte, dit saint Augustin, que le monde se trouvera déja tout réprouvé, & l'impiété toute détruite, quand ce Jesus brillant de gloire viendra pour la seconde fois : *Hic Jesus qui assumptus est, sic veniet quemadmodum vidistis eum.* Je le répéte, Chrétiens, voilà ce qui doit jetter dans nos ames l'épouvante & la terreur, si nous sçavons peser les choses au poids du sanctuaire.

En effet, seconde circonstance qui se rapporte à la premiere, il est de la foi, que le désespoir des damnés, selon la parole de

saint Jean, sera de voir le Dieu qu'ils auront outragé, persécuté, crucifié; & une des raisons pourquoi le Sauveur du monde après sa résurrection conserva les cicatrices & les vestiges de ses plaies, fut de les produire aux impies, quand il les jugera, comme autant de bouches ouvertes pour leur condamnation. *Videbunt in quem transfixerunt.* Ils verront celui qu'ils ont percé de leurs traits; & cette seule vûe par les violens remords qu'elle leur causera, par la douleur profonde où elle les plongera, par les fureurs secrettes qu'elle leur inspirera contre eux-mêmes, leur tiendra lieu de conviction & de punition. *Videbunt in quem transfixerunt.* La vûe des démons, exécuteurs de l'arrêt de Dieu, ne fera tout au plus sur eux qu'une légere impression. Mais celle d'un Dieu immolé pour eux, celle d'un Dieu portant encore les marques de sa bonté & de leur ingratitude, celle d'un Dieu qui leur découvrant ses plaies semblera leur dire: Voilà ce que j'ai souffert pour toi; c'est pour toi que ce côté a été ouvert, pour toi que ces pieds & ces mains ont été percés; ces plaies étoient des sources intarissables, où il ne tenoit qu'à toi de puiser les eaux de ma grace; je voulois par-là te donner entrée dans mon cœur, mais ton endurcissement a rendu

Joan. c. 19.

inutiles

inutiles tous les desseins de ma miséricorde: réponds-moi donc, ame insensée ; qu'ai-je pû faire pour ton salut que je n'aie pas fait, & que n'as-tu pas fait, ou voulu faire de tout ce qui pouvoit contribuer à ta perte ? Cette vûe, dis-je, accompagnée de ces reproches, sera plus insoutenable que la vûe même de l'enfer. Or dès ce jour les réprouvés du siécle & les mondains ont à soutenir cette vûe, & quand l'Eglise, selon sa religieuse coutume, leur découvrira le visage de ce Christ, qu'elle tient depuis si long-tems voilé, ce qu'a dit saint Jean, ne s'accomplira-t-il pas ? *Videbunt in quem transfixerunt.* Ils verront ce Dieu percé d'une lance & de clous, du moins ils en verront la figure, & elle suffira pour leur reprocher leur insensibilité, l'abus qu'ils font des graces divines, & l'oubli de leur salut où ils ont vécu, & où ils veulent vivre. Ils le verront, *Videbunt* ; & pour peu qu'il leur reste de religion, la vûe de ce Sauveur dont les plaies sanglantes demandent justice, & crient plus haut que le sang d'Abel, remuera tous les ressorts de leur conscience, & les remplira de trouble & d'effroi. *Videbunt in quem transfixerunt.* Ah ! Seigneur, s'écrioit Job, qui m'accordera par grace que je sois caché dans les ombres de la mort, jusqu'à ce que votre

Joan. c. 19.

Job. c. 14. colère soit passée ? *Quis mihi hoc tribuat ut in inferno protegas me, & abscondas me, donec pertranseat furor tuus ?* Comme si le tombeau, tout affreux qu'il est, étoit un asyle à rechercher, quand il est question de se mettre à couvert des yeux & de la présence d'un Juge aussi courroucé que le sera Jesus-Christ. Ainsi parloit ce saint Patriarche. Et moi, si j'étois assez malheureux pour être de ces Chrétiens du siécle dont je déplore ici le sort, concevant Jesus-Christ crucifié plus redoutable pour moi que Jesus-Christ glorieux, je lui dirois aujourd'hui dans le même esprit : Oui, Seigneur, cachez-moi, s'il est nécessaire, dans le fond des abîmes, & que je sois enveloppé des plus sombres ténébres, plutôt que de vous voir, pécheur & impénitent que je suis, sur cette Croix où mes péchés vous ont attaché, & qui me retrace toute l'iniquité de mes désordres, & toute la justice de vos divins jugemens : *Videbunt in quem transfixerunt.* Pourquoi ne le dirois-je pas, puisque c'est le conseil qu'il donna lui-même aux filles de Jérusalem, lorsque marchant vers le Calvaire, il les avertit de pleurer & de ne pas pleurer ; de ne pas pleurer sur lui, qui par sa mort alloit être glorifié ; mais de pleurer sur elles-mêmes & sur leurs enfans, parce que le tems ap-

Joan. c. 19.

prochoit où les hommes auroient ſujet de dire : Montagnes, tombez ſur nous ; couvrez-nous, collines, & défendez-nous du triſte ſpectacle qui va ſe préſenter à nos yeux, c'eſt-à-dire, de la vûe d'un Dieu mourant pour le monde, & par ſa mort même jugeant le monde.

Achevons, Chrétiens, & ſuivons cette penſée. Les Prophétes nous apprennent, troiſiéme & derniere circonſtance, que le jour du jugement doit être ſinguliérement & par excellence le jour des vengeances du Seigneur : *Dies ultionis.* Jour que Dieu a deſtiné pour punir toutes les iniquités des hommes, jour qu'il a conſacré à ſa juſtice la plus rigoureuſe ; jour qu'il a choiſi entre tous les autres jours, pour ſe ſatisfaire, & pour tirer raiſon des injures qu'il a reçues. Or il eſt d'ailleurs évident, que jamais Dieu, à proprement parler, & dans la rigueur, n'a bien commencé à ſe venger que dans la Paſſion de Jeſus-Chriſt : pourquoi ? parce qu'il n'y avoit que les ſouffrances de Jeſus-Chriſt qui puſſent être une réparation ſuffiſante du péché. Le déluge avoit inondé la terre, le feu du Ciel avoit conſumé Sodome ; mais le feu du Ciel & le déluge, tant d'autres fléaux que Dieu juſqu'alors avoit employés, & dont il s'étoit ſervi contre les pécheurs, n'avoient été *Jerem. c. 46.*

pour lui que des essais de vengeance : je dis plus ; l'éternité des peines que souffriront les réprouvés, quelque infinie qu'elle soit dans sa durée, ne sera jamais par rapport à lui une vengeance complette, puisque c'est pour cela même qu'elle ne finira jamais. Il falloit dans la plénitude des tems un sacrifice plus parfait, & qui par son mérite & sa dignité, rétablît pleinement les intérêts de Dieu aux dépens de l'homme. Il falloit qu'un Dieu-Homme mourût, afin qu'il fût vrai une fois de dire que Dieu étoit satisfait. Or c'est ce qui s'accomplit aujourd'hui. Voici donc ce jour si clairement prévû, & si distinctement marqué par Isaïe, lorsqu'envisageant le Sauveur enfanglanté & défiguré sur la Croix, il lui mettoit dans la bouche ces paroles : *Dies enim ultionis in corde meo, dies redemptionis meæ venit.* Le jour de la vengeance est venu, & quel est-il, Seigneur ? celui de la rédemption. Prenez garde, Chrétiens : il ne sépare point ces deux jours ; & bien loin de les séparer, il les confond en quelque sorte, & exprime l'un par l'autre ; pourquoi ? parce qu'en effet, dit saint Augustin, Dieu n'a été vengé que dans le moment où l'homme a été racheté. D'où il s'ensuit, que le jour de la rédemption a été celui de la vengeance, & par une conséquen-

Isaiæ c. 63.

ce nécessaire, que le jour de la Passion de Jesus-Christ a été celui du jugement du monde. Jugement du monde, vengeance de Dieu qui s'exécuta dès-lors dans le cœur adorable du Sauveur, & dont nous n'attendons plus que la manifestation. *Dies ultionis in corde meo, dies redemptionis meæ venit.* Vengeance de Dieu qui commença par le juste & par l'innocent, mais qui se terminera par les coupables. Car si le bois verd est ainsi traité, ajouta le Fils de Dieu aux femmes de Jérusalem, que sera-ce du bois sec? C'est-à-dire, si l'unique du Pere & le Saint des Saints, parce qu'il a eu l'ombre du péché, & qu'il s'est revêtu d'une chair semblable à celle du péché, a essuyé tant de rigueurs, que sera-ce du péché même? Que sera-ce de ceux qui en ont toute la malice, de ceux en qui le péché régne, & qui font régner le péché par leurs scandales: de ceux dont la chair corrompue & dissolue est une source de péchés; de ceux qui semblent n'avoir de raison & de liberté, que pour se rendre rébelles à Dieu, & esclaves de leurs sens; de ceux qui non contens d'être pécheurs, se plaisent à l'être & se glorifient de l'être: que peuvent-ils & que doivent-ils attendre, après que le Dieu des vengeances a si peu épargné celui même qui, malgré l'apparence du péché, ne laissoit

pas d'être toujours l'objet de ſes complaiſances ?

En voulez-vous voir, Chrétiens, quelques effets particuliers ? Je dis quelques effets particuliers de ces vengeances divines dont vous êtes menacés : ne quittons point notre Myſtère ; mais conſidérons ce qui ſe paſſe à la mort du Sauveur, & tremblons. Il meurt en réprouvant les Juifs, & leur annonçant leur ruine future; ruine temporelle, ruine ſpirituelle. Or ſi ſa mort, reprend ſaint Auguſtin, a ſervi, contre ſon intention même, à la réprobation des Juifs, combien plus ſervira-t-elle à la réprobation des mauvais Chrétiens? Il meurt en réprouvant Judas, & l'abandonnant d'abord à ſon avarice, & enſuite à ſon déſeſpoir. Il meurt en réprouvant un criminel crucifié avec lui, & le laiſſant mourir dans ſon endurciſſement & dans ſon impénitence. Mais que fais-je, mes chers Auditeurs, & dans ce jour de ſalut dois-je vous renvoyer tous ſans conſolation ? Le jugement de Dieu ne ſera pas terrible pour tous les hommes : il y aura des Elus & des Saints, pour qui même il ſera glorieux ; & tandis que les réprouvés ſécheront de peur, les juſtes triompheront de joie. Or il en eſt de même, par proportion, de ce Myſtère. Jeſus-Chriſt ne paroît pas tant après tout ſur la

Croix pour condamner les hommes, que pour les convertir, que pour les toucher, que pour les sanctifier, que pour répandre sur eux les dons de sa grace, & pour leur assûrer le Ciel; & c'est encore à ces hommes que j'ai droit de dire : *Nunc judicium est mundi* ; Voici le jugement du monde, non plus un jugement de rigueur, mais un jugement de faveur. Appliquez-vous, je finis : car Jesus-Christ meurt en promettant sa gloire à ce criminel pénitent, qui se tourne vers lui, & qui lui demande d'être reçu dans son Royaume. Or un arrêt aussi favorable & aussi décisif que celui-ci, *Hodie mecum eris in Paradiso*, n'étoit-ce pas quelque chose encore de plus exprès que l'invitation qu'il fera à ses Elus, quand il leur dira : *Venite, benedicti* ? Il meurt en convertissant des gentils, c'est-à-dire, des infidéles, & leur ouvrant les yeux, leur communiquant le don de la Foi, les appellant à son Eglise ; témoin le Centenier & ceux de sa troupe, qui s'en retournent glorifiant Dieu, & reconnoissant le Sauveur, tout mort qu'il est, pour vrai Fils de Dieu. Il meurt en sauvant ceux qui le crucifient, en pardonnant à ses ennemis, mais d'un pardon sincère & efficace, qui va jusqu'à les gagner, jusqu'à en faire des Saints, jusqu'à effacer par son Sang le péché même qu'ils

Joan. c. 12.

Luc. c. 23.

Matth. c. 25.

Auguſt. ont commis en le répandant : *Iſte ſanguis ſic fuſus eſt*, dit ſaint Auguſtin, *ut ipſum peccatum poſſet delere quo fuſus eſt.* C'eſt donc ici le jour du ſalut, & de votre ſalut, pécheurs, ſi vous en voulez profiter. Le Dieu qui meurt ſur cette Croix, y a établi le trône de ſa miſéricorde. Approchez, on vous y appelle. Allez recueillir ce Sang divin : c'eſt pour vous qu'il coule : allez vous jetter entre les bras de ce Dieu mourant ; ils ſont ouverts pour vous recevoir. Ah ! Seigneur, vous ne m'en déſavouerez point, & vous ratifierez la parole que je leur donne en votre nom. Vous vous ſouviendrez que vous êtes ſur la Croix encore plus Sauveur que Juge. Au moment que le pécheur viendra à vos pieds confeſſer ſon injuſtice, & la pleurer, vous vous attendrirez tout de nouveau ſur lui, vous le comblerez de l'abondance de vos mérites ; & par la vertu de ces mérites infinis, il ſera purifié, il ſera juſtifié, il ſera remis en grace, il rentrera dans tous ſes droits à l'héritage éternel que vous lui avez acheté, & où nous conduiſe, &c.

AUTRE
SERMON
SUR
LA PASSION
DE
JESUS-CHRIST.

Peccata noſtra ipſe pertulit in corpore ſuo ſuper lignum ; ut peccatis mortui, juſtitiæ vivamus.

C'eſt lui qui a porté nos péchés en ſon corps ſur la Croix ; afin qu'étant morts pour le péché, nous vivions pour la juſtice. Dans la premiere Epître de ſaint Pierre, chap. 2.

SIRE,

VOILA le précis de tout le Myſtère qui fait aujourd'hui le ſujet de la dévotion publique, & qui cauſe dans l'Egliſe un deuil ſi univerſel. Nous célébrons la Paſſion d'un

Dieu mort pour nous, d'un Dieu qui nous a aimés jusqu'à se faire la victime de notre salut, jusqu'à se rendre anathême devant le Ciel pour en attirer sur nous les plus abondantes bénédictions, jusqu'à vouloir être traité comme pécheur, tout Dieu qu'il étoit, & à se charger de toute l'ignominie & de toute la peine de nos péchés. Car quand Jesus-Christ eût été pécheur, quand il eût été le péché même, paroîtroit-il dans un autre état que celui où nous l'allons considérer ? & pourquoi s'est-il soumis à un si rigoureux châtiment, sinon, ajoute le Texte sacré, afin que nous soyons guéris par ses plaies, afin que nous soyons lavés dans son Sang, afin que nous soyons justifiés par l'arrêt de sa condamnation, & que nous trouvions dans sa mort le principe de notre vie ? Tel fut, dis-je, l'excès de la charité d'un Dieu & d'un Dieu Sauveur ; mais tandis que l'amour d'un Dieu le rend si sensible à nos intérêts, que seroit-ce si nous devenions insensibles à ses souffrances ? C'est, Chrétiens, ce que je regarderois dans vous comme un caractère de réprobation ; & la menace que Dieu faisoit aux Israëlites, ne s'accompliroit-elle pas à votre égard ? *Anima quæ afflicta non fuerit die hâc, peribit de populis suis.* Dieu vouloit qu'au jour solemnel, destiné pour les expia-

Levit. c. 23.

tions de son peuple, chacun prît des sentimens de douleur ; & s'il y avoit une ame assez endurcie pour n'entrer pas dans l'affliction commune, il ordonnoit qu'elle fût exterminée, & qu'on ne la comptât plus parmi son peuple. Or voici, mes chers Auditeurs, le grand jour des expiations, puisque c'est le jour où Jesus-Christ a expié par son Sang tous les péchés des hommes. Et par conséquent c'est en ce jour que Dieu a droit de nous dire ; *Anima quæ afflicta non fuerit die hâc, peribit de populis suis.* Cependant, mes Freres, il ne s'agit point précisément ici de s'affliger, & de pleurer ; il s'agit de méditer & de goûter les vérités importantes qui nous sont proposées ; il s'agit pour ainsi parler, d'ouvrir le Livre de la Croix, qui est le grand Livre de notre foi, & de comprendre, autant que nous pouvons, combien Dieu a en horreur le péché, puisque pour détruire le péché, il n'a pas épargné son propre Fils ; de reconnoître combien Dieu a aimé le monde, puisque pour sauver le monde, il a sacrifié ce Fils même, l'objet de ses complaisances éternelles ; de mesurer le dégré de perfection & de sainteté où Dieu nous appelle, puisque dans la personne de ce Sauveur mourant il nous a donné de si illustres exemples de toutes les vertus. Ne cherchons point, pour profiter

de ces leçons si solides & si nécessaires ; d'autres secours que celui de la Croix : car la Croix doit être aujourd'hui notre asyle, & l'unique médiatrice à qui nous devons recourir. Rendons-lui nos hommages, en lui adressant les paroles de l'Eglise, & lui disant : *O crux, ave.*

DE toutes les idées dont le Saint-Esprit s'est servi dans l'Ecriture, pour exprimer le Mystère adorable de la Passion & de la Mort du Fils de Dieu, je n'en trouve point de plus noble que celle de saint Paul dans l'Epître aux Colossiens, lorsqu'il dit que le Sauveur des hommes étant attaché à la Croix, y attacha avec lui la cédule de notre condamnation, pour l'effacer de son Sang, & qu'en même tems il désarma les puissances & les principautés, les menant comme en triomphe à la vûe du Ciel & de la terre, après les avoir vaincues dans sa personne : *Delens quod adversùs nos erat, chirographum decreti, expolians principatus & potestates, traduxit confidenter, palàm triumphans illos in semetipso.* Prenez garde, s'il vous plaît, Chrétiens : l'Apôtre nous représente le Calvaire comme un champ de bataille, où le Fils de Dieu parut pour combattre tous les ennemis de la gloire de son Pere, mais sur-tout le péché, qui s'étoit

Coloss. ij. 14.

montré le plus indocile & le plus rébelle. Il faiſoit depuis long-tems la guerre à Dieu ; mais l'Homme-Dieu eſt venu pour le détruire, & c'eſt ſur la croix qu'il lui a donné le coup de la mort. Voilà le grand myſtère dont j'ai à vous parler. Cependant qu'eſt-il arrivé ? ce qui arrive quelquefois dans les combats particuliers d'homme à homme, lorſque deux adverſaires ſe trouvent égaux, & que l'un & l'autre ſe portent des coups mortels, enſorte que l'un & l'autre demeurent tout à la fois vaincus & vainqueurs. Ainſi le péché a fait mourir Jeſus-Chriſt dans ſa paſſion, & Jeſus-Chriſt dans cette même paſſion a fait mourir le péché. Deux propoſitions auxquelles je m'arrête, & qui vont faire les deux parties de ce diſcours. Dans la premiere je vous repréſenterai le péché agiſſant contre le Fils de Dieu, & lui faiſant perdre la vie ; & dans la ſeconde, je vous ferai voir le Fils de Dieu détruiſant le péché par ſes ſouffrances, & lui donnant la mort. Voilà ce qui nous eſt marqué dans ces paroles du Prophéte : *Vulneratus eſt propter iniquitates noſtras, attritus eſt propter ſcelera noſtra.* Qui l'a couvert ce Dieu-Homme, de tant de bleſſures dans ſa paſſion ? ce ſont nos iniquités : *Vulneratus eſt propter iniquitates noſtras.* Et pourquoi dans ſa paſſion a-t-il reçu tant de

Iſai. 53.

blessures ? pour abolir & pour réparer nos iniquités : *Attritus est propter scelera nostra.* Le péché donc, cause essentielle de la Passion du Fils de Dieu, c'est le premier point. Et par un miracle de la Providence, le péché trouvant aussi sa destruction dans la Passion du Fils de Dieu, c'est le second. Dans toute la suite de ce discours, je m'attacherai fidélement à l'histoire des souffrances du Sauveur, selon qu'elle est rapportée dans l'Evangile, tant pour satisfaire votre piété qui attend cela de moi, que pour concilier davantage votre attention.

1. PARTIE

QUE le péché ait causé la mort du Sauveur du monde, c'est une vérité, Chrétiens, dont il ne nous est pas permis de douter ; tant elle est évidente par elle-même, suivant les principes de notre foi. Car s'il n'y avoit point eu de péché, il n'y auroit point eu de Sauveur, ou du moins, celui que nous appellons Sauveur, n'eût jamais été sujet aux souffrances & à la mort, puisqu'il n'a souffert & n'est mort que parce que l'homme avoit péché. Je n'ai garde de m'étendre sur cette proposition générale, dont vous êtes déja convaincus ; mais selon mon dessein, & pour en venir à mon sujet, je l'applique à certains péchés particuliers, que nous pouvons dire avoir été les causes pro-

chaines & immédiates de la mort du Fils de Dieu. Car si je puis m'exprimer de la sorte, j'en trouve un qui a conspiré la mort de Jesus-Christ, un autre qui l'a trahi & vendu, un autre qui l'a accusé, un autre qui l'a abandonné, un autre qui l'a condamné, enfin un dernier qui a exécuté l'arrêt porté contre lui. Or je ramasse ces différentes espéces de péchés, & voici le plan de cette premiere partie. Le péché qui a conspiré la mort du Fils de Dieu, c'est l'envie des Scribes & des Pharisiens : le péché qui a trahi & vendu le Fils de Dieu, c'est l'avarice de Judas : le péché qui a accusé le Fils de Dieu, c'est la calomnie des témoins qui déposerent contre lui : le péché qui a condamné le Fils de Dieu, c'est l'inconstance & la légéreté du peuple Juif: le péché qui a abandonné le Fils de Dieu, c'est la politique de Pilate : enfin le péché qui a exécuté l'arrêt de mort porté contre le Fils de Dieu, c'est la cruauté de ses bourreaux. Méditons tout ceci, Chrétiens, selon que le tems nous le permettra ; & par de saintes réflexions, tâchons à nous instruire, & à concevoir une éternelle horreur du péché. Je reprends, & je vous prie de me suivre.

C'est par l'envie du démon, dit l'Ecriture, que la mort est entrée dans le monde, & c'est par l'envie des hommes que com-

mença l'entrepriſe déteſtable de la mort du Fils de Dieu. Une envie, Chrétiens, dont les divers caractères ſont autant de leçons pour nous; une envie formée en cabale, animée d'un faux zéle & d'une maligne émulation, colorée du prétexte de la piété, & dans le fond violente & emportée juſqu'à la fureur. Voilà ce qui a fait périr le Saint des ſaints, & ce qui lui a ſuſcité la perſécution où ſon innocence a enfin ſuccombé. Pilate le comprit d'abord, & ſans autre preuve que la conduite même des ennemis de Jeſus-Chriſt, il fut perſuadé que c'étoit l'envie qui les faiſoit agir: *Sciebat enim quòd per invidiam tradidiſſent eum.* En effet, ce divin Sauveur n'avoit pas plutôt paru dans la Judée, qu'ils s'étoient élevés contre lui. C'étoit un parti compoſé de trois ſortes de perſonnes: des Pontifes & des Prêtres deſtinés aux miniſtères du temple; des Docteurs de la Synagogue employés à interpréter la loi; & des Phariſiens, c'eſt-à-dire, des dévots du Judaïſme, qui par profeſſion ſe ſéparoient des autres, & affectoient une auſtérité de vie & une réforme toute particuliere. Car ce ſont-là, ô abîme des conſeils de Dieu, ce ſont-là ceux qui furent les auteurs de l'attentat ſacrilége commis contre le Fils de Dieu. Ces trois factions donc, quoique diviſées d'ailleurs d'intérêt, s'u-

Matth. c. 27.

nissent ensemble contre Jesus-Christ, & par les ressorts d'une intrigue puissante & artificieuse, entreprennent de l'opprimer. Vous me demandez ce qui les piquoit : je vous l'ai dit, Chrétiens, une maligne émulation. Ils voyoient avec peine le succès & le crédit du Sauveur du monde dans Jérusalem. *Quid facimus ?* disoient-ils, *ecce mundus totus post eum abiit :* A quoi pensons-nous ? on ne parle plus que de cet homme, chacun court à lui, le peuple l'écoute comme un Prophéte, & si nous le laissons faire, il nous détruira. Or il vaut mieux le prévenir, & puisque sa ruine est le seul moyen de nous défendre, il faut le ruiner lui-même & le perdre. Allons, concluent-ils, dans le livre de la Sagesse, expliqué même littéralement selon saint Jérôme, dressons-lui des embûches dont il ne puisse se sauver, condamnons-le à une mort infâme : & pourquoi ? parce qu'il est contraire à nos desseins : *Circumveniamus justum, quoniam contrarius est operibus nostris.* C'est ainsi qu'ils raisonnoient ; & le Saint-Esprit ajoute : *Hæc cogitaverunt & erraverunt, & nescierunt sacramenta Dei ; excæcavit enim eos malitia eorum.* Voilà les projets que formoient ces esprits de ténébres ; & cependant ils ne connoissoient pas les mystères de Dieu, & ne voyoient pas le sacrement ado-

Joan. c. 11. *Joan.* c. 12.

Sap. c. 2.

Ibid.

rable de la rédemption des hommes qui s'accompliſſoit au milieu d'eux, parce que l'envie les aveugloit. Le Fils de Dieu étoit un rival trop importun : les Phariſiens ne pouvoient ſouffrir, que malgré leur hypocriſie, il fût eſtimé plus ſaint qu'eux ; les ſçavans de la Synagogue, que ſa doctrine fût plus approuvée que la leur ; & les Prêtres, qu'on eût pour lui ſeul plus de vénération que pour eux tous. Et parce qu'il leur étoit difficile d'obſcurcir l'éclat d'une réputation auſſi établie que celle-là, ils s'attaquent à ſa perſonne & ſe déterminent à le faire mourir. Mais il falloit un prétexte : ah ! Chrétiens, l'envie en a-t-elle jamais manqué, & quand elle n'en auroit point d'autre, le maſque de la piété n'a-t-il pas été de tout tems le voile ſpécieux dont elle a trouvé moyen de ſe couvrir ? Ils font paſſer cette conjuration pour un deſſein important à la gloire de Dieu & au ſalut du peuple, pour un devoir indiſpenſable de maintenir la loi & les traditions de Moyſe ; c'eſt-à-dire, qu'ils font paſſer le plus grand de tous les ſacriléges, pour un acte héroïque de religion. Ainſi toutes les meſures priſes, ils commencerent à ſe déclarer, mais avec une violence, diſons mieux, avec une furie qui n'eut jamais d'égale, parce que la paſſion s'étoit rendue la maîtreſſe de leur raiſon.

Voilà, mes chers Auditeurs, le désordre de l'envie ; & c'est à vous que cette instruction s'adresse, à vous qui vivez au milieu de la Cour où la Providence vous a appellés, mais où l'on sçait assez que le péché dominant est l'envie. C'est à vous à profiter de cet exemple. Si je vous disois que l'envie est une passion lâche & honteuse, peut-être feriez-vous moins touchés de ce motif ; mais quand je vous dis qu'elle est l'ennemie mortelle de votre Dieu, qu'elle fait mourir dans vos cœurs la charité par où Jesus-Christ y doit vivre ; pour peu que vous ayez de foi, en faut-il davantage pour vous la faire détester ? cependant il ne suffit pas de détester cette passion ; le point essentiel est de vous garantir de ses surprises, & d'employer toutes les lumieres de la grace à en découvrir dans vous les mouvemens secrets, parce que c'est la plus subtile de toutes les tentations. Une passion charnelle se fait aisément connoître, & quelque dangereuse qu'elle soit pour nous corrompre, elle est incapable de nous tromper. Mais l'envie a mille déguisemens, mille fausses couleurs, sous lesquelles elle se présente à notre esprit, & à la faveur desquelles elle se glisse imperceptiblement dans notre cœur. Or dès qu'elle y est une fois entrée, il ne faut pas moins qu'un miracle pour la chas-

ſer, & vous n'ignorez pas combien ce miracle eſt rare. La grande maxime eſt donc de vous défier ſur cela des prétextes les plus apparens, & en particulier du prétexte de l'émulation : car s'il y a des émulations de vertu, il y en a de contention & de jalouſie ; & l'expérience nous apprend que pour une émulation légitime, il y en a cent de criminelles. Sur-tout, mes Freres, diſoit S. Auguſtin, n'exerçons jamais nos envies ſous le prétexte de la piété, ou plutôt ne faiſons jamais ſervir la piété à la plus baſſe de nos paſſions, qui eſt l'envie. Cette hypocriſie a été le premier mobile de la conſpiration des Juifs contre le Sauveur. L'envie toute ſeule n'eût pas oſé l'attaquer, la religion ſeule n'auroit eu que du reſpect pour lui : mais l'envie autoriſée de la religion, la religion corrompue par l'envie, c'eſt ce qui l'a fait mourir. Et tout Chrétiens que nous ſommes, nous n'avons que trop à craindre le même déſordre. Il ne faut qu'une paſſion d'envie pour anéantir dans nous tous les effets de la grace. Avec cela nous avons beau faire les zélés, nous avons beau travailler pour Dieu, nous avons beau vouloir obſerver la loi, ce ver de l'envie infectera tout : pourquoi ? parce que du bien même que nous ferons par ce principe, naîtront les diſſentions, les animoſités, les querelles,

les schismes, les hérésies : car ce sont-là, mes chers Auditeurs, les suites naturelles que l'envie traîne après soi, & mille épreuves n'ont-elles pas dû nous l'apprendre ? Passons plus avant.

La mort de Jesus-Christ résolue par l'envie de ses ennemis, ils ne cherchent plus qu'à s'assurer de sa personne. Judas les prévient, & poussé d'une avarice la plus infâme dans son entreprise, la plus aveugle dans son commerce, la plus endurcie dans sa résolution, & la plus désespérée dans son issue, il s'engage, s'ils veulent traiter avec lui, à leur livrer entre les mains cet Homme-Dieu. Pouvons-nous mieux comprendre que par-là, jusqu'où le désir d'avoir est capable de porter une ame intéressée. Je dis poussé d'une avarice la plus infâme dans son entreprise : car c'est un disciple & un disciple comblé de faveurs, qui trahit son Maître. Dans un esclave même, cette infidélité feroit horreur ; qu'est-ce dans un ami, dans un confident, dans un Apôtre ? Chose étonnante, dit saint Chrysostome ! Judas venoit d'être consacré Prêtre, il venoit de recevoir une puissance spirituelle & toute divine sur le Corps & le Sang de Jesus-Christ ; mais au lieu de cette puissance surnaturelle, il en exerçoit une autre toute sacrilége & pleine d'impiété. Par le sacerdoce où il ve-

noit d'être initié, il avoit pouvoir de sacrifier sur les autels l'Agneau de Dieu ; & par la trahison qu'il commettoit, il usoit sur cette adorable victime d'un pouvoir diabolique, en l'immolant à la fureur des Juifs. Que pouvez-vous concevoir de plus monstrueux & de plus énorme ? Mais si l'avarice de cet Apôtre fut si infâme dans son entreprise, elle ne fut pas moins aveugle dans son commerce. Car quel aveuglement ! il vend pour trente deniers celui qui devoit être la rédemption du monde entier. Si Judas eût eu un rayon de prudence, & seulement même de cette prudence réprouvée des enfans du siécle, il eût estimé le Sauveur, sinon ce qu'il valoit, au moins ce qu'il pouvoit le faire valoir. Voyant les Juifs déterminés à ne rien épargner pour le perdre, il eût profité de leur haine ; & leur faisant acheter bien cher la satisfaction de leur vengeance, il eût trouvé lui-même de quoi contenter son insatiable cupidité : mais la passion le troubloit, & avoit éteint toutes les lumieres de son esprit. Ecoutez-le parler aux Juifs ; Que voulez-vous me donner, leur dit-il, & dès aujourd'hui je vous le livre *Quid vultis mihi dare* ? Il s'en remet, remarque saint Jerôme, à leur discrétion, & il les prend eux-mêmes pour juges du mérite de Jesus-Christ : *Christum*

Matth. c. 26.

Hieron.

quasi vile mancipium in ementium ponens æstimatione. Le prix ordinaire des esclaves, c'étoit trente deniers, & il s'en tient là. Ah! perfide, s'écrie saint Augustin, que fais-tu! Jesus-Christ veut te sauver aux dépens de sa propre personne, & tu le vends, tout Dieu qu'il est, pour une vile somme d'argent; il va donner sa vie pour toi, & tu le donnes lui-même pour rien. Mais Judas ferme les yeux à tout; & l'aveuglement de son avarice le conduit à l'endurcissement & à l'obstination. En vain le Sauveur du monde met-il en œuvre les artifices de sa grace pour le détourner de son dessein; en vain lui déclare-t-il confidemment, que c'est lui qui le trahira; en vain lui prédit-il le malheur de sa réprobation: rien ne le touche, il sort de la cêne, il va trouver les Princes des Prêtres, il traite avec eux, il marche à la tête des soldats, il paroît dans le jardin, il approche de Jesus, le salue, l'embrasse, & par un baiser le fait connoître & le trahit. *Amice*, Mon ami; *ad quid venisti?* que venez-vous faire? *Osculo Filium hominis tradis!* quoi vous me saluez pour me trahir, vous m'embrassez pour me perdre! C'est l'aimable reproche que lui fait le Sauveur du monde; mais tous les reproches du Sauveur du monde, & toute la douceur dont il les accompagne, ne font sur ce

Matth. c. 26. Luc. c. 22.

cœur avare & vénal nulle impression ; pourquoi ? parce qu'il n'est rien de plus propre à nous endurcir que l'avarice. Quand elle domine une fois, plus d'amitié, plus de fidélité, plus d'humanité ; on oublie tous les devoirs, on s'accoutume aux plus honteuses lâchetés, on se fait une ame de bronze pour résister aux plus vifs remords de la conscience & de l'honneur.

Ceci vous effraie dans l'exemple de Judas ; mais ne concevons point tant d'indignation contre ce disciple, que nous n'en réservions pour nous-mêmes. Car voilà les effets que produit tous les jours dans nous une insatiable convoitise ; elle nous rend durs & insensibles, non-seulement à la misère, mais à la ruine du prochain ; elle nous jette dans un aveuglement d'autant plus criminel qu'il est volontaire, & d'autant plus mortel que nous l'aimons ; elle nous fait commettre des indignités qui nous couvriroient pour jamais de confusion, si en nous les inspirant elle ne nous apprenoit à n'en point rougir. *Quid vultis mihi dare?* Que me donnerez-vous, dit-on dans le monde, je dis dans le monde même où l'on paroît plus sensible à l'honneur, je dis dans les maisons des Grands, & jusqu'à la Cour ; que me donnerez-vous, & je vous délivrerai de celui-ci, & je vous sacrifierai

Matth. 26. 26.

rai celui-là. En effet, avec cette espérance & dans cette vûe de l'intérêt, point d'affaire qui ne passe, point d'innocence qui ne soit opprimée, point de violence & d'injustice qui ne soit soutenue. Dès qu'un homme a de quoi donner, il est en possession de tous les crimes, parce qu'il ne manque jamais de ministres déterminés à le servir, & qui lui disent sans cesse : *Quid vultis mihi dare ?* Combien d'amitiés violées par les plus sordides conventions ! combien de maîtres vendus par l'avidité d'un domestique qui s'est laissé corrompre ! combien de trahisons exécutées par l'entremise d'une femme à qui il falloit de l'argent, & qui sans s'expliquer, ne disoit néanmoins que trop haut : *Quid vultis mihi dare ?* Car de quelque droiture que le monde se pique, vous sçavez si j'exagère : & parce que ce commerce d'iniquité est encore plus abominable, lorsqu'il se pratique dans les choses saintes & par des personnes consacrées comme Judas au ministère des autels ; voilà, disoit saint Bernard, ce qui fait aujourd'hui l'abomination de la désolation dans le temple de Dieu ; ce désordre de la simonie dont Judas a été l'auteur, puisque ce fut le premier dans le christianisme qui sçut vendre, & nous apprit à vendre le spirituel & même le divin. De-là tant d'a-

bus dans les dignités & les bénéfices de l'Eglise, tant de permutations, de provisions, de résignations mercénaires, tant de pensions plutôt achetées qu'accordées. Commerce, poursuit saint Bernard, qui déshonore la religion, qui attire la malédiction sur les Royaumes & sur les Etats, qui damne & les traitans & les négocians avec ceux qui les autorisent. Car qu'est-ce, Chrétiens, dans le langage des Peres, que ces bénéfices ? le sang de Jesus-Christ ; & ce sang de Jesus-Christ n'est-il pas tous les jours exposé, & si j'osois user de cette expression, mis à l'enchère par tant de profanateurs qui en font trafic ? on ne s'en cache pas même : ce que la bienséance au moins obligeroit à déguiser & à couvrir, passe maintenant pour une proposition honnête, *Quid vultus mihi dare ?* qu'avez-vous à me donner en échange ? de quoi pouvez-vous m'accommoder ? que m'assurez-vous ? Commerce peut-être encore plus outrageux au Sauveur du monde, que celui de Judas, puisqu'enfin Judas se repentit d'avoir ainsi vendu le sang de son Maître, au lieu que ceux à qui je parle, le font sans scrupule & avec la plus grande impunité. Or à quoi aboutit ce péché ? souvent à un désespoir absolu du salut ; au désespoir de réparer les désordres, dont ces détestables

négoces embarrassent, ou pour mieux dire, accablent une conscience ; au désespoir de faire les restitutions légitimes & nécessaires ; au désespoir de se soumettre en cela aux loix rigoureuses de l'Eglise ; & par-là même au désespoir d'en obtenir jamais le pardon, & de trouver grace auprès de Dieu. Car voilà l'issue qu'eut l'avarice de Judas. *Infelix*, dit saint Augustin, *projecit pretium quo vendiderat Dominum, non agnovit pretium quo redemptus erat à Domino.* Remarquez bien ces paroles, & jugez, en passant, si ce grand Docteur a jamais douté que Jesus-Christ ne fût mort pour les réprouvés. Judas, par un sentiment de pénitence, jetta le prix pour lequel il avoit vendu son Maître ; mais par un excès de désespoir, il ne connut pas le prix salutaire dont son Maître l'avoit racheté : *Non agnovit pretium quo redemptus erat à Domino.* Telle est la destinée de tous les avares de la terre, qui selon la réflexion de saint Grégoire Pape, ayant fait leur Dieu de leur argent, ne peuvent plus mettre leur confiance dans un autre, tombent dans un oubli profond de la providence & de la miséricorde du vrai Dieu, désespérent de se réconcilier jamais avec lui ; & pour consommer leur réprobation, abandonnant malgré eux à la mort ce qui leur a fait renoncer pendant la vie *Augustin.*

leur Rédempteur, ne veulent pas même alors reconnoître le prix qu'il a offert pour eux, & qu'il ne tient qu'à eux de s'appliquer : *Non agnovit pretium quo redemptus erat à Domino.*

Mais il faut que la calomnie seconde la trahison de Judas, & il est tems de la voir agir, ou plutôt de l'entendre parler contre Jesus-Christ. Car c'est elle qui l'a accusé, c'est elle qui a rendu tant de faux témoignages contre cet homme-Dieu: les Juifs lui ont servi d'organes, mais c'est elle-même qui s'est expliquée par leur bouche. Entrons dans la salle de Pilate, & voyons avec quelle hardiesse elle avance les plus grossieres impostures, avec quelle foiblesse elle les soutient, & de quels artifices elle use pour séduire & pour corrompre les esprits. Pilate pressé par les ennemis du Sauveur, leur demande quel est donc le crime qu'ils ont à lui imputer ; & ils se contentent de lui répondre, que si cet homme n'étoit pas coupable, ils ne l'auroient pas déféré à son tribunal. Remarquez, dit saint Augustin : Jesus-Christ passoit dans toute la Judée pour un Prophéte envoyé de Dieu ; on ne parloit que de la sainteté de sa vie & de la grandeur de ses miracles : & ceux-ci prétendent que c'est un homme déja condamné par la voix publique ; dont les crimes sont si connus ;

que d'en douter même, c'eſt leur faire injure. Langage ordinaire de la calomnie, qui ne s'énonce jamais plus hardiment, que quand elle impoſe plus fauſſement ; & qui pour autoriſer le menſonge, ne manque point de le propoſer comme une évidence: au lieu que la vérité toujours modeſte, lorſqu'elle eſt même forcée à dire le mal, ne le dit qu'avec réſerve, ne le dit qu'avec crainte, ne le dit qu'en gardant toutes les meſures d'une ſage circonſpection : pourquoi ? parce qu'elle n'accuſe & qu'elle ne condamne que dans l'ordre de la charité. Mais encore, reprend Pilate, quel mal a-t-il fait ? *Quid enim mali fecit ?* Ce qu'il a fait, c'eſt qu'il a voulu pervertir notre nation; c'eſt que nous l'avons trouvé ſemant parmi le peuple des maximes damnables, qui vont au renverſement des mœurs. On eût dit, à en croire les Juifs, que Jeſus-Chriſt étoit en effet un corrupteur & un ſéducteur ; & toutefois on ſçavoit aſſez dans Jéruſalem, qu'il n'avoit prêché que l'obéiſſance, que l'humilité, que le renoncement à ſoi-même. Calomnie non moins foible à ſoutenir ſes impoſtures, qu'elle paroît hardie à les avancer. Car quand il en faut venir à la vérification des faits, c'eſt alors que l'iniquité ſe dément elle-même : on n'entend que les bruits confus d'une multitude paſſionnée ; mais rien *Luc. 23.* 23.

de positif ni de vrai-semblable. Ils se déclarent tous pour témoins ; mais leurs témoignages se détruisent les uns les autres. Pilate est surpris de voir tant d'emportement d'une part, & de l autre si peu de preuves : mais c'est pour cela même, dit saint Chrysostome, c'est parce qu'il n'y a point de preuves, qu'il y a de l'emportement. Que font-ils donc ? ils ont recours à l'artifice ; & préoccupant l'esprit de ce juge par des raisons d'état, ils déposent que Jesus-Christ, par une témérité punissable, a pris la qualité de Roi, qu'il a des prétentions sur la monarchie des Juifs, que souvent il les a détournés de payer le tribut à César ; accusations dont ils voyoient bien que le seul soupçon seroit contre le Fils de Dieu, un des plus forts préjugés. Et c'est aussi par-là que leur calomnie, quoique sans fondement, a tout le succès d'une légitime déposition.

Je n'ai garde, Chrétiens, de m'étendre ici en de longues réflexions sur l'horreur d'un péché, que vous détestez vous-mêmes, & que je sçai être le dernier de tous les désordres où la passion pourroit vous porter. Mais si j'avois un reproche à vous faire, ce seroit que détestant pour vous-mêmes la calomnie, vous ne laissiez pas de la fomenter tous les jours dans les autres, de l'écouter favorablement, de lui donner créance, d'en aimer les discours malins, & d'en

répandre les bruits scandaleux. Vous ne voudriez pas être auteurs de la calomnie ; mais combien de fois avez-vous autorisé les calomniateurs, en leur marquant de criminelles complaisances, en les faisant parler, en les excitant, en leur applaudissant ; & vous rendant par-là non-seulement fauteurs & complices, mais responsables de toutes leurs suppositions. Voilà, dis-je, ce que j'aurois à vous reprocher : mais Dieu m'inspire aujourd'hui pour votre édification une morale chrétienne, fondée sur ce silence tout divin, que garde le Sauveur du monde au milieu de tant d'imposteurs. Car tandis qu'ils le chargeoient de calomnies, que leur répondoit-il ? pas une parole ni contre ses accusateurs, ni pour soi-même : ni contre ses accusateurs, silence de soumission aux ordres de son Pere & de charité envers ses ennemis ; ni pour soi-même, silence de patience & d'humilité : *Jesus autem tacebat.* Quels mystères, mes chers Auditeurs ! tâchons à les comprendre. Il est accablé de faux témoignages ce Dieu-homme, & il ne se plaint point de ceux qui les rendent contre lui, & il n'en appelle point au ciel pour être vengé de leur injustice ; & quoiqu'il le pût aisément, il ne se met point en devoir de les confondre. Silence si héroïque, que le Saint-Esprit en a fait un *Matth. c. 26.*

1. Petr. c. 2. éloge particulier dans l'Ecriture : *Qui cùm malediceretur, non maledicebat.* Mais pourquoi se taît-il de la sorte ? Ah ! Chrétiens, pour établir cette maxime de son Evangile si surprenante & si opposée à l'esprit du monde : Tenez vous heureux, quand les hommes se déclareront contre vous, qu'ils s'attacheront à vous décrier, qu'ils en diront tout le mal qu'un esprit aigri & envenimé leur inspirera : *Beati estis cùm maledixerint vobis, & dixerint omne malum adversùm vos.* Toute la nature devoit se soulever contre cette vérité ; & c'est pour cela qu'il falloit que le Sauveur la justifiât dans sa personne : car ce qu'il y a de moins supportable à l'amour-propre, c'est d'être accusé faussement, & de voir la calomnie l'emporter sur notre innocence. Voilà ce qui nous révolte, ce qui nous jette quelquefois dans les plus violens transports : mais ce sont ces transports que le Fils de Dieu a voulu réprimer, & comment ? par un moyen que sa sagesse seule pouvoit inventer, & qui est le miracle de sa grace ; sçavoir, en nous faisant une béatitude de la calomnie même ; ne se contentant pas de nous dire, Modérez-vous, surmontez-vous, fortifiez-vous, consolez-vous ; mais ajoûtant, Réjouissez-vous d'être calomniés & outragés : *Gaudete & exultate.* Notre raison aveugle & présomptueu-

Matth. 5. 5.

Ibid.

le devoit traiter cette maxime évangelique, sinon de folie, au moins d'illusion & de simplicité; mais ce Dieu-homme dont le silence nous parle, veut aujourd'hui nous faire connoître que cette simplicité est la vraie sagesse, & que notre raison est sur cela condamnée par toutes les raisons éternelles. Il ne fait nulle plainte de ses calomniateurs; pourquoi? parce qu'il les envisage, dit saint Bernard, comme les exécuteurs des ordres de son Pere, & comme les instrumens que Dieu a choisis pour accomplir dans sa personne le grand ouvrage de la rédemption. Or en cette qualité il ne peut pas se plaindre d'eux; & bien loin de s'élever contr'eux, il se sent obligé même à les honorer. Il déteste la calomnie; mais il en aime l'effet, & parce que l'exécution des arrêts de Dieu se trouve attachée à la calomnie qu'ils lui font, par respect pour ces arrêts divins, il ne répond rien. Cette calomnie est la plus énorme de toutes les injustices; mais il sçait que Dieu doit tirer de cette injustice sa plus grande gloire & la plus sainte de toutes les justices; & c'est pourquoi il garde un silence profond, adorant la justice de Dieu dans l'injustice des hommes. En un mot, il distingue dans le péché des Juifs qui l'accusent, ce que Dieu veut & ce que fait l'homme; il a

en horreur ce que fait l'homme, & il regarde avec vénération ce que Dieu veut : mais parce qu'il arrive que ce que Dieu veut, eſt une ſuite de ce que fait l'homme, il n'invective point contre l'homme, pour ne point murmurer contre Dieu ; il ſouffre l'un, parce qu'il ſe ſoumet à l'autre, & il nous apprend ainſi la régle admirable du ſilence de ſoumiſſion & de charité.

Voilà, mes chers Auditeurs, ce qui engage aujourd'hui le Fils de Dieu à demeurer muet devant ceux qui l'oppriment ; & voilà ce qui nous oblige nous-mêmes à ne rien dire en mille rencontres où l'on nous calomnie, & à prier même pour ceux qui
2. Cor. 6. 4. nous calomnient. *Maledicimur & benedicimus, blaſphemamur & obſecramus ;* on nous maudit, & nous béniſſons, diſoit Saint Paul ; on vomit contre nous des blaſphêmes, & nous y répondons par des prieres. Telle étoit, du tems de cet Apotre, la marque du chriſtianiſme : c'eſt par-là que l'on diſcernoit les fidéles ; & quiconque ne vivoit pas dans cette ferme pratique, de réprimer les ſaillies de ſa langue, & de s'impoſer au moins ſilence à l'égard de ſes ennemis, de quelque perfection d'ailleurs qu'il ſe piquât, étoit cenſé n'être chrétien qu'à demi : pourquoi ? parce qu'il n'agiſſoit pas dans ces vûes de foi & dans ces ſentimens

que la solide Religion nous inspire, lorsqu'elle nous enseigne que ceux qui nous attaquent par la calomnie ou par la médisance, sont ceux qui dans l'ordre de la providence & du salut doivent faire devant Dieu notre mérite & notre couronne. D'où saint Jacques concluoit, parlant de quiconque n'étoit pas persuadé de ce principe, que quelque apparence de religion qu'il eût, ce n'étoit qu'une religion imaginaire, plus propre à le tromper & à le séduire qu'à le sanctifier : *Si quis putat se religiosum esse, non refrænans linguam suam, sed seducens cor suum, hujus vana est religio.* Jacobi c. 1.

Mais, me direz-vous, pourquoi Jesus-Christ, quelque déterminé qu'il fût à épargner ses faux accusateurs, ne parloit-il pas au moins pour sa légitime défense ? Ah, Chrétiens, voilà le prodige que la morale païenne, avec toute sa prétendue sagesse, n'a jamais connu. A ce silence de soumission & de charité, le Fils de Dieu en ajoute un autre, que j'appelle un silence de patience & d'humilité. Pilate le presse de répondre aux accusations des Juifs : N'entendez-vous pas, lui dit-il, tout ce qu'on dépose contre vous ? *Non audis quanta isti adversùm te dicunt testimonia ?* Parlez donc; & si vous êtes innocent, faites-le paroître. Mais à cela Jesus ne réplique rien : & *non respondit* Matth. c. 27.

[Matth. 5. 27.] *ei ad ullum verbum.* Il étoit, ce semble, de la gloire de Dieu que la calomnie fût confondue. Il est vrai, reprend saint Bernard : mais il étoit encore plus de la même gloire qu'un juste calomnié demeurât dans le

[Matth. 26. 26.] silence ; & c'est pourquoi il se taît : *Jesus autem tacebat.* Il y alloit de l'honneur de son ministère, que lui qui avoit prêché les vérités du salut, ne passât pas pour un corrupteur du peuple ; je l'avoue : mais l'honneur de son ministère l'engageoit encore plus à pratiquer lui-même ce qu'il avoit enseigné, sçavoir, d'abandonner sa propre cause ; & c'est pour cela qu'il ne dit pas un seul mot : *Jesus autem tacebat.* L'intérêt de la religion vouloit que lui qui en étoit le chef & l'auteur, ne fût pas regardé comme un criminel ; j'en conviens : mais il n'étoit pas moins de l'intérêt de la religion, que lui qui en devoit être l'exemple & le modéle, apprît aux hommes à faire le plus grand de tous les sacrifices, qui est celui de la réputation ; & c'est ce qui lui ferme la bouche : *Jesus autem tacebat.* Il devoit épargner à ses disciples la honte & l'opprobre d'avoir eu un maître séditieux ; j'en demeure d'accord : mais il aimoit encore mieux leur laisser cette belle leçon, d'avoir eu un maître patient jusqu'à l'insensibilité & jusqu'à un entier oubli de lui-même ; & de-là

vient qu'il demeure muet : *Jesus autem tacebat.* Il se devoit à lui-même la justification de sa vie & de sa conduite, sur-tout en présence de Pilate, lequel étant étranger, ne pouvoit pas le connoître ; & qui en qualité de juge, devoit en faire son rapport à Rome : à Rome, dis-je, où il étoit si important à Jesus-Christ de n'être pas décrié, puisque c'étoit-là que son Evangile devoit être bientôt prêché, & qu'il vouloit établir le siége de son Eglise ; je le confesse : mais son Evangile devoit être un Evangile d'humilité, & son Eglise ne devant point avoir d'autre fondement que celui-là, il trouve sa vie mieux justifiée par son silence que par ses paroles ; & cela fait qu'il ne parle point : *Jesus autem tacebat.*

Que ce silence, Chrétiens, nous dit de choses, si nous le sçavons bien pénétrer ! Les Peres de l'Eglise demandent pourquoi le Sauveur du monde fut si constant à ne vouloir point se défendre ; & ils en apportent diverses raisons. Saint Ambroise prétend qu'il en usa de la sorte, parce qu'il sçavoit bien que ses ennemis étoient déja résolus à le perdre, & que quoi qu'il alléguât pour lui, il n'en seroit pas cru. Mais s'il n'en eût été cru par ses ennemis, du moins Pilate prévenu en sa faveur, & qui ne cherchoit qu'à le sauver, auroit pu s'en préva-

loir. La pensée de saint Jérôme est que le Fils de Dieu ne se justifia point, de peur que Pilate, qu'il voyoit bien disposé, ne le renvoyât absous, & qu'ainsi la rédemption des hommes ne fût troublée & interrompue, parce que, selon l'ordre des décrets éternels de Dieu, cette rédemption dépendoit de sa condamnation. Mais il me semble que c'est attacher les décrets de Dieu, & toute l'œconomie du salut des hommes, à une circonstance trop légere. Le sentiment de Théophylacte me paroît plus naturel, que Jesus-Christ ne voulut rien dire, parce qu'en parlant il n'auroit fait qu'irriter davantage ses accusateurs, qui pour soutenir leurs premieres calomnies, en auroient inventé de nouvelles; ce qui n'eût servi qu'à les rendre encore plus coupables. D'autres croient avec saint Chrysostome, & cette opinion est la plus vrai-semblable, que Jesus-Christ n'entreprit point de faire son apologie, parce qu'il n'en avoit pas besoin, parce que son innocence étoit manifeste, & que Pilate son juge, en étoit lui-même convaincu. Mais de toutes les raisons, voici celle à quoi je m'attache : concevez-la bien, parce qu'elle doit nous instruire, & qu'elle se rapporte à nous. Car le Sauveur du monde ne se justifie point devant Pilate, pour nous

apprendre à ne nous pas justifier nous-mêmes, mais à nous taire en mille occasions, où nous ne pouvons nous expliquer sans troubler la paix & l'union; pour condamner mille mouvemens inquiets & passionnés que nous nous donnons tous les jours sur des sujets où nous croyons être innocens, lorsque nous ne le sommes pas; pour les arrêter même quand nous le sommes en effet; pour nous faire abandonner notre cause à Dieu, lui disant avec son Prophéte: *Tibi revelavi causam meam;* pour modérer notre ardeur à poursuivre nos droits en plusieurs rencontres, où il est plus raisonnable de les céder; enfin pour corriger en nous cette passion qui nous est si ordinaire, de vouloir maintenir, quoi qu'il arrive, & faire valoir notre innocence: Passion qui est le principe de tant de désordres; on croit toujours avoir raison; & par une erreur plus pernicieuse on se persuade que dès qu'on a raison, il faut éclater & résister. Or de-là les plus grands déréglemens du monde, de-là mille fautes contraires à l'humilité chrétienne, mille emportemens au préjudice de la vraie obéissance, de-là les révoltes contre les supérieurs, de-là les ruptures entre les égaux, de-là je ne sçai combien d'autres scandales; parce qu'on n'a pas bien compris, dit

Jerem. c. 11.

saint Bernard, cette vérité, qu'il y a des tems & des conjonctures, où l'on doit sacrifier à Dieu son innocence même. Belle leçon que nous fait le Sauveur du monde : car quelque bon droit & quelque raison que je puisse avoir, si c'est la foi qui me gouverne, comment aurois-je tant de chaleur à me justifier, en voyant qu'un Dieu ne se justifie pas ? Est-il possible que je ne me rende pas à la force de cet exemple ? Je ne suis pas plus saint, ni plus juste que Jesus-Christ ; les choses dont on m'accuse, ne sont pas plus atroces que celles qu'on a imposées à Jesus-Christ ; on ne m'a point encore traité de scélérat ni d'infâme comme Jesus-Christ ; ma réputation n'est pas d'une conséquence plus grande que celle de Jesus-Christ, & il n'est pas plus de l'intêret de Dieu que mon innocence soit reconnue, que celle de Jesus-Christ. Soit donc que j'aie tort, ou que je ne l'aie pas, pourquoi ne serois-je pas prêt de renoncer à tous mes droits, quand Dieu le voudra, quand il sera question de souffrir pour lui, quand la nécessité ou sa volonté m'y obligeront ? Et pourquoi n'aurai-je pas le courage de dire comme saint Paul : *Mihi autem pro minimo est ut à vobis judicer, aut ab humano die :* Accusez-moi, noirciſſez-moi, calomniez-moi, pensez de moi ce qu'il vous

1. Cor. 4. 4.

plaira ; que m'importe de quelle maniere vous en jugerez, pourvû que je sois jugé favorablement de Dieu ? Car je n'ai que faire de me justifier, sinon auprès de celui qui me doit juger. Or ce ne sont pas les hommes qui doivent être mes juges ; c'est Dieu : *Qui autem judicat me, Dominus est.* Ibid.

Mais revenons : si pour l'accomplissement de ses adorables desseins, Dieu n'avoit permis que l'infidélité des hommes allât dans la Passion de Jesus-Christ jusqu'à l'excès, ce divin Sauveur ainsi accusé & calomnié eût pû se promettre tout de l'attachement du peuple, qui lui avoit toujours été dévoué, & qui, selon l'Evangile, s'étoit souvent déclaré pour lui, jusqu'à faire trembler ses ennemis mêmes. Sur-tout Pilate, par son premier jugement, ayant remis aux Juifs le choix du criminel qui devoit être délivré à la fête de Pâque, on ne pouvoit douter que, malgré la rage des Pharisiens, le peuple ne sauvât le Fils de Dieu. Cependant, Chrétiens, c'est ce peuple qui l'abandonne par une inconstance aussi subite dans son changement, qu'elle est violente dans les extrémités à quoi elle se porte. Inconstance la plus subite dans son changement ; car c'est six jours après la réception solemnelle qu'ont fait à Jesus-Christ les habitans de Jérusalem, six jours

après l'avoir proclamé Roi d'Israël, six jours après l'avoir comblé d'éloges, en l'appellant Fils de David, en lui donnant mille
Matth. bénédictions: *Hosanna Filio David: Bene-*
v. 21. *dictus qui venit in nomine Domini.* C'est, dis-je, alors qu'ils se déclarent le plus hautement contre lui, & qu'ils poursuivent sa mort avec plus d'ardeur. Inconstance la plus violente dans les extrémités à quoi elle se porte, puisque tout-à coup ils vont jusqu'à lui préférer Barabbas, c'est-à-dire, jusqu'à lui préférer un insigne voleur, & jusqu'à demander que celui qu'ils venoient de reconnoître pour leur Messie,
Matth. fût crucifié, *Crucifigatur.* Voilà le monde,
v. 27. Chrétiens; voilà les légéretés & les perfidies du monde: & néanmoins ce monde si changeant & si perfide, c'est ce que nous aimons, & sur quoi nous nous appuyons; ceux mêmes qui passent parmi vous pour les plus versés dans la connoissance du monde, sont les premiers à s'y laisser tromper; ils en ont mille fois éprouvé l'infidélité; & après tant d'épreuves, ils en sont toujours idolâtres; ils font là-dessus des leçons aux autres, ils sont éloquens à en parler; mais il y a toujours un certain charme qui les attache à ce monde qu'ils méprisent; & il semble que plus il est inconstant pour eux, plus ils s'opiniâtrent à être

conſtans pour lui. Mais laiſſons-là les partiſans du monde, & conſidérons nous nous-mêmes. Voilà, mes chers Auditeurs, ce qui nous arrive, lorſque par des inconſtances criminelles à l'égard de notre Dieu, nous ſommes tantôt à lui, & tantôt contre lui; aujourd'hui pleins de zéle, & demain la lâcheté même, aujourd'hui chrétiens & religieux, & demain libertins & impies: renonçant à Dieu dans des circonſtances toutes ſemblables à celles où le peuple Juif renonça Jeſus-Chriſt, c'eſt à-dire, immédiatement après l'avoir reçu dans nous comme notre Dieu par la communion, lui préférant un auſſi indigne ſujet que Barabbas, un vil intérêt ou un plaiſir honteux, & pour ce plaiſir & cet intérêt, conſentant qu'il meure, & ſelon l'expreſſion de l'Apôtre, qu'il ſoit tout de nouveau crucifié. Si ſaint Paul ne nous le diſoit pas, jamais pourrions-nous croire que le déſordre de notre inconſtance pût aller *juſques-là*?

Cependant, Chrétiens, dans un déchaînement ſi général & ſi injuſte contre le Sauveur, à qui étoit-ce de prendre ſa cauſe en main & de le défendre? à Pilate: mais c'eſt au contraire la politique de ce juge qui lui fait ſacrifier l'innocent, & porter l'arrêt de ſa condamnation. Qui l'eût cru? après avoir ſi hautement proteſté qu'il

ne voyoit rien en quoi Jesus-Christ fût coupable, & par où il eût mérité la mort; après avoir fait tant d'efforts pour le retirer des mains de ses ennemis, Pilate enfin le livre aux Juifs, pourquoi? parce qu'il craint César dont il est menacé, & qu'au lieu d'écouter les reproches de sa conscience, il n'est attentif qu'aux intérêts de sa fortune. S'il eût suivi les régles & les sentimens d'une justice inflexible & droite, il se fût élevé contre les Juifs, il se fût déclaré contre les accusateurs du Fils de Dieu; il en eût appellé lui-même à l'Empereur; & au hasard de perdre la faveur du Prince, il eût protégé le bon droit & l'innocence du juste. Mais où trouve-t-on de ces hommes désintéressés, & combien de courtisans vendroient encore ce qu'il y a de plus saint & de plus sacré, pour s'avancer ou pour se maintenir auprès du Maître? Qu'ils lui rendent tous les hommages dûs à sa grandeur, qu'ils s'attachent à sa personne, qu'ils respectent ses ordres, qu'ils s'empressent à lui plaire; je le veux, & ils le doivent, autant que la conscience & la loi de Dieu le permettent. Mais s'il faut trahir l'une & l'autre: s'il faut pour ne pas blesser l'homme, offenser Dieu; pour ne pas s'attirer la disgrace de l'homme, s'exposer à la haine de Dieu: ah! c'est alors que tout

Chrétien doit s'armer d'une sainte assûrance, & fouler aux pieds tous les respects humains. C'est alors qu'il doit être déterminé à perdre tout, & à se rendre l'objet de l'indignation publique, plutôt que de manquer à son Dieu, & à ce que demandent indispensablement de lui l'intérêt de son ame & l'équité. Ce n'est pas là néanmoins l'esprit de la politique du monde, de cette malheureuse politique qui nous fait avoir pour les Grands une complaisance si aveugle; qui nous fait faire sans discernement tout ce qu'ils veulent, souvent même plus qu'ils ne veulent, & cela aux dépens de nos devoirs les plus essentiels. Ecueil funeste, où échoue toute la fermeté & toute la droiture de Pilate. Jusques-là il s'étoit comporté en juge intégre & sage: mais au seul nom de César il se trouble, il craint, il fait des réflexions, il est ébranlé, déconcerté, vaincu; & la conclusion est, qu'il abandonne honteusement Jesus-Christ aux soldats, & qu'il laisse aux Juifs une pleine liberté d'exercer sur lui toute leur fureur: *Tradidit Jesum voluntati eorum.* Luc. 23. 23.

Ils ne different pas un moment; & c'est ici, Chrétiens, que vous allez voir l'humilité d'un Dieu, sa modestie, sa pudeur, sa sainteté outragée & profanée par l'insolence des hommes; car c'est l'insolence du

libertinage qui met le comble aux souffran-
Matth. ces de Jesus-Christ. *Tunc milites præsidis suſ-*
v. 27. *cipientes Jesum in prætorium, congregaverunt ad eum universam cohortem.* Alors, dit l'Evangéliste, les soldats de la garde de Pilate se saisirent de Jesus, le conduisirent dans le prétoire, c'est-à-dire, dans la salle de l'audience; & là ayant assemblé autour de lui toute leur compagnie, ils le traitent d'une maniere également brutale & impie: brutale, sans aucun sentiment d'humanité; impie, sans aucun respect de religion. Je dis barbare & brutale: car quand Jesus-Christ eût été criminel, le voyant condamné à mort, ils devoient en avoir compassion; c'est un sentiment que la nature nous inspire même pour les plus grands scélérats. Mais leurs cœurs deviennent plus durs que la pierre & que le bronze: ils doivent être les exécuteurs de son supplice, & par avance ils veulent se payer de leurs peines aux dépens de sa personne: c'est une victime qu'on leur a donnée à sacrifier; mais ils veulent la préparer au sa crifice de la croix par des cérémonies que leur seule brutalité étoit capable d'imaginer. Que font-ils? tout condamné qu'il est, ils se mettent à l'insulter pas des railleries sanglantes, ils le chargent d'injures & de blasphêmes; & lui ayant bandé les yeux, ils lui donnent des

soufflets, en lui demandant quel est celui qui l'a frappé. Fut-il jamais un traitement plus cruel? mais en fut-il jamais un plus impie, que de profaner, comme ils font, deux des plus augustes & des plus saintes qualités de ce divin Sauveur; celle de Christ & celle de Roi? Ils le traitent de Christ par dérision en l'obligeant à prophétiser: *Prophetiza nobis, Christe.* Ils en font un Roi de théâtre, en lui donnant pour sceptre un roseau, en le revêtant de pourpre, en fléchissant devant lui le genou, & lui disant: Nous vous saluons, Roi des Juifs: *Ave, Rex Judæorum.* O mon Sauveur, falloit-il que votre Royauté adorée dans le ciel, fût ainsi violée sur la terre! falloit-il que cette onction sacrée de Roi, de Grand-Prêtre & de Prophéte, que vous exprimiez par votre nom de Christ, & qui est la source de toutes les graces & de toutes les bénédictions, servît d'objet à l'impiété & à l'irreligion! *Matth. c. 26.* *Matth. c. 27.*

Ce n'est rien néanmoins encore, j'ose le dire: & voici l'appareil d'un nouveau supplice dont on n'entendit jamais parler, & dont les loix les plus sévères ne nous ont jamais donné d'exemples. On en veut faire la premiere épreuve sur le Fils de Dieu. On lui prépare une couronne d'épines qu'on lui enfonce avec violence dans la tête. Le

sang coule de toutes parts, & autant de pointes qui le percent, font autant de bleſſures. Voilà comment la Synagogue a traité ſon Roi; voilà comment elle a traité votre Roi & le mien; voilà comment elle a traité le Maître & le Roi de toute la nature. Indignité que nous déteſtons! mais tandis que nous la déteſtons dans les autres, que ne la déteſtons-nous dans nous-mêmes? Car n'eſt-ce pas nous mêmes, Chrétiens, qui cent fois en avons uſé de la ſorte à l'égard de Jeſus-Chriſt? Mettons-nous en paralléle avec les ſoldats qui inſultérent ce Roi de gloire : nous reconnoîtrons ce que nous faiſons tous les jours, & ce que nous ſommes: car telle eſt l'idée des pécheurs & des impies du ſiécle. Saint Paul écrivant aux Philippiens, leur diſoit qu'ils étoient ſa couronne, *Gaudium meum & corona mea.* Suivant la même régle, ne pouvons-nous pas dire que nous ſommes la couronne de Jeſus-Chriſt, mais une couronne de ſouffrances? Il attendoit que de nos bonnes œuvres nous lui fiſſions une couronne d'honneur, & par nos iniquités nous lui en faiſons une d'ignominie. Il ſe promettoit de nous des fruits de grace, de vérité & de vertu; il n'en recueille que des ronces & des épines. C'eſt ainſi, dit ſaint Bernard, qu'il eſt couronné de nos péchés; mais du moins

Philip. 4.

moins ajoute le même Pere, préſentons-lui dans cet état l'hommage d'une ſincère douleur & d'une vive componction. *Egredimini, & videte, filiæ Sion, Regem in diademate.* Venez, filles de Sion, ames rachetées du ſang d'un Dieu, venez & voyez votre Roi avec ce diadême ſanglant que vous lui avez fait porter; venez reconnoître vos infidélités, & les pleurer; venez réparer par vos larmes & par les ſaintes rigueurs de la pénitence ce que vous lui avez fait ſouffrir par vos crimes: & après avoir appris comment le péché a fait mourir Jeſus-Chriſt, apprenez comment Jeſus-Chriſt a fait mourir le péché, & comment vous le devez faire mourir vous-mêmes: c'eſt la ſeconde partie. Cant. 3.

II. PARTIE

C'Eſt un principe & une vérité de foi, que comme la grace de l'innocence & de la juſtice originelle ſanctifioit l'homme tout entier, auſſi l'homme tout entier a-t-il reſſenti les pernicieux effets du déſordre & de la corruption du péché. Il les a reſſentis dans ſon corps, dans ſon eſprit, dans ſa volonté, & dans ſes paſſions: dans ſon corps, par la révolte des ſens & par leur molleſſe; dans ſon eſprit, par l'orgueil; dans ſa volonté, par l'amour de l'indépendance; & dans ſes paſſions, par leurs déſirs aveugles & déré-

glés. Il falloit donc que le Fils de Dieu mourant pour détruire le péché, le fît mourir dans tout l'homme. Or en effet je dis qu'il l'a fait mourir dans le corps de l'homme, en nous inſpirant par ſon exemple la mortification contre la ſenſualité & la molleſſe. Je dis qu'il l'a fait mourir dans l'eſprit de l'homme, en nous inſpirant par ſon exemple l'humilité contre l'orgueil. Je dis qu'il l'a fait mourir dans la volonté de l'homme, en nous inſpirant par ſon exemple la ſoumiſſion contre l'amour de l'indépendance. Enfin je dis qu'il l'a fait mourir dans les paſſions de l'homme, particuliérement dans la plus violente de toutes, qui eſt la vengeance, en nous apprenant par ſon exemple à pardonner les injures, & à rendre le bien pour le mal. Ceci me donnera lieu de vous le repréſenter encore en quatre états bien propres à vous toucher & à vous inſtruire. Suivez-moi toujours, s'il vous plaît.

Je me figure d'abord un chrétien ſenſuel, & eſclave de cette concupiſcence de la chair, qui eſt la ſource funeſte du péché, ou plutôt eſclave du péché même qui eſt la ſuite comme infaillible de cette concupiſcence de la chair, quand elle eſt fomentée par une vie molle & voluptueuſe : & pour détruire en lui ce corps de péché

dont parle si souvent saint Paul, je lui produis le Sauveur du monde dans l'état où Pilate le présenta aux Juifs, quand il leur dit, *Ecce homo*, Voilà l'homme. C'est-à-dire, je lui produis cet homme-Dieu tout couvert de plaies & déchiré de coups, tel qu'il parut après sa flagellation. Les Evangélistes ne nous disent point quelle fut la mesure ou l'excès de ce supplice : ils nous le laissent à conjecturer; mais cette conjecture que nous en avons, peut-être surpasse-t-elle tout ce qu'ils nous en auroient appris. Car Pilate ne pouvant contenter la haine du peuple, trouva enfin un expédient pour la satisfaire, & ce fut de condamner Jesus à être fouetté. Voilà par où nous devons juger de ce que souffrit le Fils de Dieu. Ce peuple étoit transporté de fureur, il n'y avoit que le Sang de cette victime qui le pût appaiser; il demandoit ce sang avec instance, & Pilate vouloit qu'il fût content. De-là concluez avec quelle rigueur on le traita. Quand on nous rapporte sur ce point les révélations de certaines ames pieuses & saintes, elles nous semblent quelquefois des exagérations, & à peine font-elles quelque impression sur nous. Mais quand je dis que le Sauveur du monde fut mis, par le commandement de Pilate, dans un état où la cruauté de ses enne-

mis, quelque impitoyable qu'elle fût, eut de quoi être satisfaite, n'en dis-je pas autant & plus même qu'il ne faut? Pourquoi les Evangélistes ne sont-ils pas entrés là-dessus dans un plus grand détail? Ah, répond saint Augustin, parce que l'Evangéliste de l'ancien Testament, Isaïe, s'en étoit déja suffisamment expliqué pour eux. Qu'en a donc dit ce Prophéte? des choses, Chrétiens, qui vont au-delà de toutes nos expressions, sçavoir, que Jesus-Christ après cette cruelle flagellation n'a-
Isaï. c. 53. voit plus la figure d'homme: *Vidimus eum, & non erat aspectus;* qu'il faisoit horreur à voir, & qu'on l'auroit pris pour un lépreux, frappé de la main de Dieu: *Quasi*
Ibid. *leprosum & percussum à Deo.* Car ce n'est point par application ni par figure, mais dans le sens littéral de la prophétie, que ce texte d'Isaïe se rapporte à Jesus-Christ.

C'est dans cet état que je le propose aux pécheurs du siécle avec ces paroles si touchantes & si capables d'attendrir les cœurs
Joan. même les plus endurcis: *Ecce homo;* Le
c. 19. voilà, Chrétiens, cet homme que vous adorez comme votre Dieu, & qui l'est en effet: le reconnoissez-vous? C'est vous qui l'avez ainsi défiguré, vous qui l'avez ainsi meurtri & ensanglanté. Ne vous en défendez point; car il s'en déclare lui-même,

& il en doit être cru : *Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores.* Il nous fait entendre que ce sont les pécheurs qui ont déchargé sur lui leurs coups ; & n'êtes-vous pas de ce nombre ? C'est donc à vous que ce reproche s'adresse. Oui, c'est par vous & pour vous que sa chair innocente & virginale a été immolée dans ce sacrifice de douleur. Sans parler d'un million de désordres, dont je ne veux pas ici vous retracer l'idée, c'est pour vos délicatesses, c'est pour ces attachemens indignes à servir votre corps, à l'engraisser, à l'idolâtrer, à lui donner tout ce qu'il demande, & plus qu'il ne demande ; c'est pour ces recherches affectées de toutes vos aises, pour ces soins outrés de votre santé aux dépens des devoirs les plus essentiels de la religion, pour ces dispenses que vous vous accordez au préjudice des loix de Dieu & de son Eglise, pour cette oisiveté criminelle, pour ces divertissemens sans mesure, pour cette horreur de la vraie pénitence, pour cette vie des sens si contraire à la raison même & qui entretient dans vous le régne du péché ; c'est, dis-je, pour tout cela que Jesus-Christ est devenu un homme de douleurs. Car si votre chair avoit été soumise à Dieu, jamais la sienne n'eût été livrée aux bourreaux. *Ecce homo ;* Voilà l'homme établi de Dieu comme notre chef, & à qui Psalm. 128.

il faut par nécessité que nous soyons unis en qualité de membres vivans. Or entre les membres & le chef, il doit y avoir de la proportion; & c'est une chose monstrueuse, dit saint Bernard, que de voir des membres délicats sous un chef couronné d'épines. Quand le chef souffre, tous les membres souffrent par sympathie; & s'il y en a quelqu'un qui ne souffre pas, c'est un membre gâté & corrompu. *Ecce homo :* Voilà l'homme à l'image duquel Dieu nous a prédestinés, & auquel il faut par conséquent que vous vous rendiez semblables, ou que vous soyez réprouvés de Dieu. Car de quelque condition que vous puissiez être, il n'y a point de milieu entre ces deux termes, la conformité avec Jesus-Christ souffrant, ou la réprobation éternelle; & de quelque espérance que l'on vous flatte, il faut que vous choisissiez l'un de ces deux partis, puisqu'il est certain que jamais Dieu ne relâchera rien de la rigueur de cette loi : *Quos præscivit, & prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui.* Voilà l'homme, *Ecce homo;* l'homme dont Saint Paul veut que vous fassiez paroître la vie dans vos personnes. Il ne se contente pas que vous la fassiez paroître aux Anges & à Dieu même dans l'intérieur de vos ames; il veut que vous la fassiez paroître extérieurement, & que vos

Rom. c. 8.

corps en portent les caractères sensibles. Or cela ne se peut faire que par la mortification de la chair ; & de-là vient que ce grand Apôtre vouloit que nos corps fussent continuellement revêtus de cette sainte mortification : *Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes.* En sorte, disoit-il, que la vie de Jesus, qui n'a été que mortification, paroisse dans nous comme en autant de sujets qu'elle doit vivifier & animer : *Ut & vita Jesu manifestetur in corporibus nostris.* Car il y a de la contradiction qu'un corps nourri dans les délices, & qui n'a aucun usage de la pénitence chrétienne, représente ce Jesus, qui vient d'éprouver à la colonne un traitement si rigoureux. *Ecce homo :* Voilà l'homme dont la chair, quelque mortifiée qu'elle ait été par les cruautés qu'on a exercées sur elle, demande encore, pour la perfection de ses souffrances, quelque chose qui lui manque, & sans quoi tout ce qu'elle a souffert n'est de nul effet pour nous devant Dieu. Or ce qui lui manque, c'est ce qui nous reste à accomplir nous-mêmes. Mais où l'accomplir : dans le cœur, dans la propre volonté, dans le retranchement des désirs ? peut-être en voudrions-nous demeurer là ; mais ce n'est point assez : car saint Paul qui l'entendoit mieux que nous, & qui n'avoit pas plus be-

2. Cor. c. 4.

Ibid.

soin de pénitence, se faisoit un devoir indispensable de l'accomplir dans sa chair :
Coloss. 1. 24 *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea.* Motif admirable pour nous faire aimer la mortification des sens, de l'envisager comme le supplément, ou pour mieux dire, comme l'accomplissement des souffrances du Sauveur. Motif puissant pour nous soutenir dans l'exercice de cette vertu, de considérer que la mortification de nos corps, quand nous la pratiquons, n'est pas tant notre mortification que la mortification de Jesus-Christ même : *Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes.* 2. Cor. 4. 10 Car si c'étoit la mienne, dit saint Chrysostome, quelque nécessaire que je la conçoive, j'en aurois du mépris ; mais étant celle de Jesus, le moyen que je ne l'aime pas & que je ne l'honore pas ?

Tel est, Chrétiens, le premier ennemi du salut de l'homme, que le Fils de Dieu a détruit par sa passion ; la molleſſe de la chair. Il y en avoit un autre encore plus dangereux, & c'est l'orgueil de l'esprit ; l'ambition de s'élever & de se faire grand : l'entêtement, si j'ose parler ainsi, d'une gloire mondaine, à laquelle on croit non-seulement pouvoir, mais devoir tout sacrifier. Il falloit terrasser ce monstre qui s'opposoit à Dieu ; & qu'a fait pour cela l'homme-Dieu ?

Ah! Chrétiens, suivez-le dans sa marche depuis le prétoire jusqu'au lieu de son supplice, & contemplez-le dans l'abysme d'humiliation où il paroît aujourd'hui à la face du ciel & de la terre: c'est-à-dire, chargé de sa croix, conduit au Calvaire comme un criminel, accompagné de deux voleurs, escorté de soldats, de gardes, de bourreaux, & traîné par les rues de Jérusalem dans cet appareil ignominieux. Surtout souvenez-vous que c'est celui devant qui les Anges tremblent, & qui n'a point cru que ce fût une usurpation de se dire & d'être égal à son Pere. Voilà, dit saint Chrysostome, le dernier abaissement où pouvoit être réduit un Dieu; & moi j'ajoute, Voilà le dernier & le souverain remède qui devoit guérir l'orgueil de l'homme. Prenez garde: le Sauveur des hommes, pour s'abaisser aux yeux du monde, avoit fait des démarches bien étonnantes, & le Saint-Esprit pour nous en donner une juste idée, les compare à des pas de géant: *Exultavit ut gigas.* La premiere qui fut celle de son incarnation, avoit été jusqu'à l'anéantissement: *Exinanivit semetipsum;* mais dans cet anéantissement, il n'avoit pas laissé de trouver encore des dégrés de profondeur à descendre. Car outre qu'il s'étoit fait homme, il avoit voulu naître en- *Psalm.* 18. *Philipp.* c. 2.

fant, outre qu'il étoit né enfant, il avoit pris la forme de serviteur & d'esclave ; outre qu'il s'étoit fait esclave, il s'étoit revêtu des apparences & des marques du pécheur : pécheur, esclave, enfant, tout cela, dit Zénon de Vérone, c'étoient les surérogations infinies de l'adorable mystère d'un Dieu incarné. Cette parole est bien remarquable. Mais son humilité, ou plutôt son zéle pour détruire notre orgueil, le porte encore plus loin en ce jour. Il veut être mis au rang des scélérats, & des scélérats condamnés par la justice humaine : il veut dans cette qualité essuyer tout l'opprobre du supplice le plus honteux, & cela au milieu de sa nation, dans la capitale de son pays, le jour de la plus grande solemnité, au lieu le plus éminent de la ville ; il veut y être mené en pompe, & vérifier l'oracle de Jérémie, qu'il sera rassasié d'outrages & d'affronts : *Saturabitur opprobriis.* Ce qui me paroît plus surprenant, c'est qu'il fait tout cela sans se mettre en peine du scandale des Juifs, ni du mépris des Gentils ; prévoyant que les premiers ne voudront jamais reconnoître un Messie crucifié, & que les autres le traiteront de fou & d'insensé : *Judæis scandalum, Gentibus stultitiam.* Il n'importe ; que le Juif s'en scandalise, & que le Gentil s'en mocque, ce Dieu si grand par lui-

Thren. 3.

1. *Cor.* 1. 23.

même, veut être donné en spectacle aux Anges & aux hommes, je dis en spectacle de confusion. Car quelle confusion pour lui quand on le chargea de ce bois infâme, l'objet de la malédiction & de l'exécration du peuple! quelle confusion, quand il fallut sortir en cet état, & se faire voir dans la place publique!

Ah, Chrétiens, nous avons maintenant de la vénération pour tous ces mystères, & la foi qui nous apprend que ce sont les mystères d'un Dieu Sauveur, efface les affreuses idées qu'on devoit alors s'en former. Quand nous voyons aujourd'hui les Princes & les Monarques fléchir les genoux devant ce bois qui a été l'instrument de notre salut; bien loin d'avoir peine à l'honorer, nous nous sentons portés à lui rendre le devoir de notre religion. Mais à ce triste jour où nous nous représentons un Dieu souffrant, que pensoit-on de la croix & de celui qui la portoit? Je rougirois de vous le dire, & je vous le laisse à juger. Ce que je sçai, c'est que Jesus-Christ conçut l'infamie de ce supplice avec un tel sentiment d'horreur, que si sa raison y eût consenti, il auroit renoncé au dessein de nous racheter, plutôt que de nous racheter à ce prix. Il en fit même la proposition à son Pere, quand il lui dit: *Pater mi, si possibile,* Matth. c. 26.

eſt, tranſeat à me calix iſte ; Ah ! mon Pere, s'il étoit poſſible, que ce calice paſſât & s'éloignât de moi ! Mais l'arrêt en eſt prononcé ; & il ſe le prononça à lui-même au même-tems qu'il faiſoit cette priere, ſoumettant ſa volonté & acceptant toute la confuſion de ſa croix. C'étoit ainſi qu'il falloit faire mourir l'orgueil des hommes. Or c'eſt ce que font ſouverainement, efficacement, ſenſiblement les humiliations du Sauveur. Car qu'un chrétien adore un Dieu humilié, & ſelon l'expreſſion de ſaint Paul, un Dieu anéanti, & qu'en même-tems il ſoit lui-même entêté des vaines grandeurs du monde ; qu'il ne cherche qu'à s'élever ; qu'à ſe diſtinguer, qu'à paroître ; que toutes ſes réflexions, toutes ſes vûes, tous ſes deſſeins ne tendent qu'à contenter ſon ambition : & cela ſans meſure & ſans égard ; ſans meſure, voulant toujours accroître ſa fortune, toujours monter à un plus haut rang, toujours s'attirer de nouveaux honneurs ; ſans égard, ni à la droiture & à la bonne foi, ni à l'équité & à la juſtice, ni à ſa conſcience & à ſon ſalut ; ſacrifiant tout à ſa paſſion, les intérêts de Dieu, les intérêts du prochain, les intérêts de ſon ame : ayant des délicateſſes infinies ſur ce qui lui eſt dû, ou ſur ce qu'il croit lui être dû, & n'étant jamais diſpoſé à ſe

relâcher du moindre de ses droits, ni à pardonner la moindre injure. Qu'un Chrétien, dis-je, ait le cœur plein de ces sentimens; qu'il se fasse de ces maximes des régles de conduite; & qu'avec cela il puisse se présenter devant son Dieu, sans rougir & sans se confondre: c'est, mes freres, dit saint Bernard, ce qui me semble impossible. Sentant qu'il est superbe, il ne peut plus ni invoquer Dieu, ni se confier en Dieu; & s'il le fait, ce n'est qu'en se disant intérieurement à lui-même, Je suis un hypocrite: car j'invoque un Dieu, qui ne m'a sauvé qu'en s'abaissant au-dessous de tous les hommes; & cependant je ne cherche devant les hommes que l'élévation & la grandeur. J'établis ma confiance dans ses opprobres; & dans la pratique, je les déteste & je les fuis, ces mêmes opprobres: qu'est-ce que cela, sinon hypocrisie & contradiction? Or la reconnoître, cette contradiction, cette hypocrisie, & se trouver là-dessus dans la nécessité de se condamner, c'est ce que j'appelle la destruction de l'orgueil dans un Chrétien. Avançons.

Le Sauveur du monde arrivé au Calvaire, on dispose la croix, on l'y étend; & c'est ici que vous allez voir un troisiéme ennemi du salut de l'homme, je veux dire le libertinage de la volonté, vaincu par l'obéis-

fance héroïque de cet Homme-Dieu. De ces principautés & de ces puiſſances dont Jeſus-Chriſt, ſelon la parole de ſaint Paul que j'ai déja rapportée, triompha ſur la croix & qu'il déſarma, quelle étoit la plus fiere & la plus orgueilleuſe, demande ſaint Auguſtin? c'étoit, répond ce ſaint Docteur, la volonté de l'homme: cette volonté ennemie de la ſujétion, cette volonté qui veut toujours être maîtreſſe d'elle-même, qui ſuit en tout ſon penchant, ne cherche qu'à s'émanciper & à ſe licentier, & qui pour cela ſe révolte ſans ceſſe contre la loi & contre le devoir. Voila cette puiſſance qu'on pouvoit juſtement nommer la principauté du monde, puiſqu'elle y régnoit au préjudice de Dieu même. Or apprenez, Chrétiens, comment elle a été vaincue par Jeſus-Chriſt dans le myſtère de ſon crucifiement. Ce divin Sauveur eſt attaché à la croix, & il ſe ſoumet à y mourir. Ce n'eſt pas ſeulement, remarque ſaint Chryſoſtome, par un motif de charité, ce n'eſt pas par le ſeul zéle de glorifier ſon Pere, ce n'eſt pas par un ſimple déſir de ſauver les hommes, mais par obéiſſance: *Factus obediens*, & par la plus rigoureuſe obéiſſance, *Uſque ad mortem, mortem autem crucis*. Or quand je dis par obéiſſance, je dis par un commandement exprès du ciel; je

Philip. c. 2.

dis par obligation, par néceſſité, par l'engagement d'une volonté qui n'eſt plus à elle-même, & qui n'a plus aucun droit ſur ſes actions. Car l'obéiſſance comprend tout cela. Je ſçai ce que les Théologiens & les Peres nous enſeignent, que cette obéiſſance du Fils de Dieu fut volontaire dans ſon principe, que l'ordre de mourir ne lui fut donné que parce qu'il le voulut accepter, que ce fut lui-même qui pria ſon Pere de le lui impoſer, & qu'il lui étoit libre d'en demander diſpenſe. Je conviens de toutes ces vérités; mais c'eſt ce que je trouve encore de plus admirable, que pouvant de lui-même choiſir ou ne pas choiſir le ſupplice de la croix, il ait voulu qu'il lui fût marqué & ordonné: que pouvant ſe faire diſpenſer de ce précepte, il ait voulu l'accomplir dans toute ſon étendue. Ce n'eſt pas tout, non-ſeulement il eſt crucifié par obéiſſance à ſon Pere, mais par obéiſſance aux hommes, & aux plus indignes de tous les hommes, qui ſont ſes bourreaux & ſes perſécuteurs. Ces miniſtres d'iniquité en diſpoſent comme il leur plaît: qu'ils parlent, il exécute; que la cruauté leur inſpire une nouvelle maniere de l'attacher à l'inſtrument de ſa mort, il leur préſente ſes mains & ſes pieds pour être percés de clous. Il n'y a qu'un ſeul point ſur quoi il refuſe

de les écouter. Car s'ils lui reprochent qu'ayant sauvé les autres, il ne peut se sauver lui-même : s'ils le défient de descendre de la croix, s'ils lui demandent cette preuve de sa divinité, & s'ils lui promettent après ce témoignage de croire en lui, il préfére à de si belles espérances, le mérite de l'obéissance. Bien loin de descendre de la croix, parce qu'il est Fils de Dieu, c'est pour cela même qu'il n'en descend pas, dit saint Bernard, puisqu'étant Fils de Dieu, il doit & il veut obéir à Dieu. Il aime mieux passer pour foible, & ne donner nulle marque de sa vertu toute-puissante, que de la faire connoître par des miracles de sa propre volonté. Il aime mieux en demeurant dans l'état de dépendance où il s'est réduit, laisser périr ces infidéles, que d'en sortir pour les convaincre & pour les toucher.

Or de-là qu'apprenons-nous, ou que devons-nous apprendre ? deux choses essentielles & qui vont à l'anéantissement de notre volonté propre ; sçavoir, la nécessité de l'obéissance, & la mesure de l'obéissance. La nécessité de l'obéissance, puisque c'est par elle que s'accomplit aujourd'hui notre salut. Non, Chrétiens, ce n'est point précisément par la croix, mais par l'obéissance de la croix. La croix toute seule ne nous a pas sauvés ; il a fallu que l'obéissance lui

donnât le prix qui a fait notre rédemption. En vain donc prétendons-nous pouvoir nous sauver par une autre voie. Faites des miracles, pratiquez toutes les austérités de la pénitence chrétienne, convertissez tout le monde ; si ce n'est pas dans l'ordre d'une entiere soumission à Dieu & à son Eglise, tout votre zéle, tous vos miracles, toutes vos austérités & vos pénitences ne sont rien. Car, comme disoit le Prophéte Samuël, l'obéissance vaut mieux que tous les sacrifices, & tous les sacrifices sans l'obéissance ne peuvent être devant Dieu de nulle valeur. Obéissance, Chrétiens, non-seulement à Dieu, mais aux hommes revêtus de l'autorité de Dieu, fussent-ils d'ailleurs les plus imparfaits, fussent-ils mêmes les plus vicieux : *Non tantùm bonis & modestis, sed etiam dyscolis.* En effet, Seigneur, à qui ne dois-je pas obéir pour vous, quand je vous vois obéir pour moi à des sacriléges & à des déicides ? Obéissance jusqu'à la mort, & s'il étoit nécessaire, jusqu'à la mort de la croix : *Usque ad mortem, mortem autem crucis :* c'est-à-dire, sans exception & sans restriction. Car telle est la mesure de l'obéissance d'un Chrétien ; & s'il y a une chose que notre obéissance ne renferme pas, & à laquelle elle ne soit pas préparée, c'est une obéissance que Dieu

1. Pet. c. 2.

Philip. c. 2.

réprouve. Cette obéissance parfaite est héroïque; mais après tout ce n'est point trop pour nous sauver, & Dieu ne mérite ni ne veut rien de moins. Comprenons ce que c'est que Dieu, & ce que vaut le salut éternel; nous ne serons plus surpris de tout ce que Dieu peut exiger de nous.

Il restoit encore un ennemi que Jesus-Christ devoit surmonter, c'est la passion de la vengeance. Rien de plus naturel à l'homme que cette passion, & rien de plus contraire aux sentimens de l'homme que le pardon des injures. Dans tout le reste, dit saint Augustin, notre religion ne nous prescrit rien en matiere de mœurs, qui ne soit évidemment raisonnable & juste. Mais quand elle nous ordonne d'aimer jusqu'à nos persécuteurs, il semble qu'elle entreprenne alors sur notre raison; & tout soumis que nous sommes à cette loi, nous avons de la peine à ne la pas condamner : *Cùm verò legitur, Diligite inimicos vestros, & benefacite his qui oderunt vos, tunc ipsa penè accusatur religio.* C'est néanmoins cet amour des ennemis, qui nous fait proprement Chrétiens : & selon Tertullien, c'est en cela que consiste le caractère de notre sainteté : *Ita jubemur inimicos diligere, ut hæc sit perfecta & propria bonitas nostra.* Il falloit donc, pour établir solidement le Christianisme,

August.

Tertul.

faire mourir tout désir de vengeance. Or il n'y avoit qu'un Dieu & un Dieu mourant dans la plus injuste persécution, qui pût en venir à bout, & c'est ce qu'il a fait sur la croix, qui fut comme le théâtre de sa charité. On diroit qu'il n'y est monté que pour triompher de ce démon. La premiere parole qu'il y prononce, c'est en faveur de ceux qui le crucifient : *Pater, dimitte illis.* Il ne pense point à ses Apôtres, il ne pense point aux fidéles de Jérusalem, il ne pense pas même encore à sa sainte Mere, ni à son bien-aimé disciple : mais il pense à ses bourreaux, mais il pense à ses calomniateurs ; & comme s'il leur devoit la préférence dans son cœur, il veut qu'ils aient la premiere place dans son testament : *Pater, dimitte illis.* Se contente-t-il de leur pardonner ? non. Ne fait-il qu'oublier les outrages qu'il en a reçus ? Ah, répond saint Chrysostome ; c'est trop peu pour lui, parce qu'il ne veut pas que ce soit assez pour nous. Il les aime, il prie pour eux, il tâche à les justifier auprès de son Pere, il répand sur eux ses graces les plus spéciales & ses plus abondantes miséricordes, il les convertit, il en fait des prédestinés : & cela lors même qu'ils sont plus animés contre lui, & au moment même qu'ils le comblent de malédictions. Voilà quelle fut

Luc. 23. 34.

la charité de cet Homme-Dieu. Oui, mes Freres, il a aimé ses bourreaux; c'étoit bien les aimer, dit saint Grégoire Pape, que de vouloir les réconcilier avec son Pere; car il ne pouvoit les réconcilier avec son Pere, sans les réconcilier avec lui-même. Il a prié pour eux; & ce qui est plus étonnant, il s'est servi de ses plaies & des blessures qu'ils lui faisoient pour plaider leur cause auprès de Dieu. *O charitas admiranda*, s'écrie le grand Hildebert Archevêque de Tours, *dum clavi manibus, dum lancea lateri, dum fel ori admoveretur; & manus, & latus, & os agebant pro inimicis!* O prodige d'amour, pendant que les Juifs perçoient de clous les mains du Sauveur, pendant qu'ils ouvroient son sacré côté avec une lance, qu'ils abreuvoient sa bouche de fiel; & sa bouche, & ses mains & son côté, demandoient grace pour ces infidéles! Il a excusé leur crime: *Pater, dimitte illis; non enim sciunt quid faciunt:* & quoiqu'au fond leur ignorance fût inexcusable, il l'a employée pour diminuer la grandeur & l'énormité de l'attentat qu'ils commettoient. Que n'auroit-il pas fait, Chrétiens, si cette ignorance eût été entiérement involontaire? Il a répandu sur eux les graces les plus spéciales & les plus abondantes miséricordes; ne considérant pas, dit saint Au-

Hild.

guſtin que c'étoit par eux qu'il ſouffroit, mais que c'étoit pour eux : *Non enim attendebat quòd ab ipſis patebatur ; ſed quia pro ipſis moriebatur.* Auguſt.

Après cela, mon cher Auditeur, il prétend avoir droit de vous adreſſer ces paroles, & de vous faire cette loi : *Ego autem dico vobis, Diligite inimicos veſtros;* pour moi je vous dis, Aimez vos ennemis. Je vous le dis ; & ſans me contenter de vous le dire, je vous l'apprends par mon exemple, qui doit être pour vous l'exemple le plus convaincant & le plus touchant. Vous voulez vous venger : mais ai-je été vengé ? ai-je demandé à l'être ? On vous a offenſé : mais l'avez-vous été plus que moi ? l'avez-vous été autant que moi ? voyez ma croix, elle vous inſtruira. Dans le rang que vous tenez, une injure vous doit être ſenſible : mais vous doit-elle être plus ſenſible, ou auſſi ſenſible qu'à moi ? car qu'êtes-vous, & qui ſuis-je ? C'eſt par une malignité affectée & par un deſſein prémédité que cet homme s'eſt tourné contre vous : mais par quel deſſein mes perſécuteurs ont-ils conjuré ma ruine, & avec quelle fureur l'ont-ils pourſuivie ? C'eſt un outrage que vous ne pouvez pardonner, & qu'on ne pardonne jamais dans le monde : mais j'ai pardonné ma mort. Celui dont vous l'avez re- Matth. c. 5.

çu cet outrage, eſt indigne de toute grace : mais en ſuis-je indigne moi, qui m'intéreſſe pour lui ? & eſt-ce lui-même, ou n'eſt-ce pas moi, que vous devez enviſager dans le pardon que vous lui accorderez ? Ainſi, Chrétiens, de quelque prétexte que votre vengeance puiſſe ſe couvrir, il y a dans ce Dieu Sauveur de quoi la confondre ; il y a de quoi en réprimer, de quoi en étouffer tous les ſentimens.

Finiſſons : voilà donc le péché détruit par la croix ; mais hélas ! mes chers Auditeurs, combien de fois l'avons-nous reſſuſcité, & combien de fois l'allons-nous faire revivre ? C'eſt l'ennemie de Dieu, & ſon ennemi capital ; il a fait mourir Jeſus-Chriſt : cela ſeul ne vous le doit-il pas faire connoître, ce monſtre abominable, & n'eſt-ce pas aſſez de le connoître pour le haïr ſouverainement ? Allez, pécheurs, allez au pied de la croix. Contemplez-y le douloureux myſtère de la Paſſion de votre Sauveur. Comptez, ſi vous le pouvez, tous les coups qu'il a reçus, toutes les plaies dont il eſt couvert, toutes les épines qui lui percent la tête, toutes les gouttes de ſang qu'il a répandues, & demandez-lui, avec le Prophéte, qui l'a frappé de la ſorte, & qui l'a ainſi traité ? Vous entendrez ce qu'il vous répondra, que c'eſt le péché, que c'eſt votre

péché, que c'eſt vous-même. Moi, Seigneur, moi l'auteur de votre ſanglante Paſſion ! & je n'en ſuis pas pénétré, ſaiſi de douleur ! & je pourrois regarder encore d'un œil tranquille & indifférent, je pourrois encore aimer le péché qui vous a donné le coup de la mort ! De plus, mes Freres, ſi le péché eſt le capital ennemi de Dieu, Dieu n'eſt pas moins ſon ennemi ; s'il a fait mourir Jeſus-Chriſt, Jeſus-Chriſt l'a fait mourir lui-même. Mais qu'en a-t-il pour cela coûté à ce divin Rédempteur ? le pouvez-vous ignorer ? & ſi vous l'ignorez, tant de bleſſures ouvertes ſur ſon corps, ne ſont-elles pas autant de bouches qui vous le diſent hautement & qui vous le crient ? Or voulez-vous ranimer contre lui l'ennemi qu'il a terraſſé ? voulez-vous vous rengager dans un eſclavage dont il vous a délivrés à ſi grands frais ? voulez-vous lui ſuſciter de nouveaux combats, l'expoſer à de nouvelles ſouffrances, l'attacher à une nouvelle croix ? N'avez-vous point d'autres ſentimens à prendre en ce jour de pénitence & de converſion ? Ah, Seigneur, pénitence & converſion, c'eſt là que je m'en tiens : mais converſion ſincère, ſolide, efficace : mais pénitence conſtante & durable. Vous avez vaincu le péché : j'en triompherai comme vous & par vous. Vous l'avez

vaincu par le ſupplice de la croix : j'en triompherai par les ſalutaires rigueurs d'une vie auſtère & mortifiée. Dans ce combat votre croix ſera mon modéle, ſera mon ſoutien, comme elle eſt toute mon eſpérance pour l'éternité, où nous conduiſe, &c.

SERMON

SERMON
SUR
LA RÉSURRECTION
DE
JESUS-CHRIST.

Respondens autem Angelus, dixit mulieribus: Nolite expaveſcere; Jeſum quæritis Nazarenum, crucifixum: ſurrexit, non eſt hic; ecce locus ubi poſuerunt eum.

L'Ange dit aux femmes: Ne craignez point; vous cherchez Jeſus de Nazareth, qui a été crucifié: il eſt reſſuſcité, il n'eſt plus ici; voici le lieu où on l'avoit mis. En Saint Marc, ch. 16.

SIRE,

CEs paroles ſont bien différentes de celles que nous voyons communément gravées ſur les tombeaux des hommes Quelque puiſſans qu'ils ayent été, à quoi ſe réduiſ-

ſent ces magnifiques éloges qu'on leur donne, & que nous liſons ſur ces ſuperbes mauſolées que leur érige la vanité humaine? à cette triſte inſcription : *Hîc jacet ;* Ce Grand, ce conquérant, cet homme tant vanté dans le monde, eſt ici couché ſous cette pierre & enſeveli dans la pouſſiere, ſans que tout ſon pouvoir & toute ſa grandeur l'en puiſſe tirer. Mais il en va bien autrement à l'égard de Jeſus-Chriſt. A peine a-t-il été enfermé dans le ſein de la terre, qu'il en ſort dès le troiſiéme jour, victorieux & tout brillant de lumiere : enſorte que ces femmes dévotes qui le viennent chercher, & qui ne le trouvant pas, en veulent ſçavoir des nouvelles, n'en apprennent rien autre choſe, ſinon qu'il eſt reſſuſcité & qu'il n'eſt plus là : *Non eſt hîc* Voilà, ſelon la prédiction & l'expreſſion d'Iſaïe, ce qui rend ſon tombeau glorieux : *Et erit ſepulchrum ejus glorioſum.* Au lieu donc que la gloire des Grands du ſiécle ſe termine au tombeau, c'eſt dans le tombeau que commence la gloire de ce Dieu-homme. C'eſt là, c'eſt, pour ainſi parler, dans le centre même de la foibleſſe, qu'il fait éclater toute ſa force, & juſqu'entre les bras de la mort, qu'il reprend par ſa propre vertu une vie bienheureuſe & immortelle. Admirable changement, Chrétiens, qui doit affer-

Macr. *f.* 16.

Iſaï. c. 11.

mir ſon Egliſe, qui doit conſoler ſes diſciples & les raſſûrer, qui doit ſervir de fondement à la foi & à l'eſpérance chrétienne: car tels ſont, ou tels doivent être les effets de la réſurrection du Sauveur, comme j'entreprends de vous le montrer dans ce diſcours. Saluons d'abord Marie, & félicitons-la, en lui diſant: *Regina cœli, &c.*

OUI, Chrétiens, un des plus ſolides fondemens & de notre foi & de notre eſpérance, c'eſt la glorieuſe réſurrection de Jeſus-Chriſt. Je le dis après ſaint Auguſtin; & m'attachant à ſa penſée, je trouve en deux paroles de ce Pere, le partage le plus juſte, & le deſſein le plus complet. Car, ſelon la belle remarque de ce ſaint Docteur, le Fils de Dieu dans ſa réſurrection nous préſente tout à la fois & un grand miracle & un grand exemple: *In hac reſurrectione & miraculum & exemplum.* Un grand miracle, pour confirmer notre foi, *miraculum ut credas;* & un grand exemple, pour animer notre eſpérance, *exemplum ut ſperes.* En effet, c'eſt ſur cette réſurrection du Sauveur des hommes que ſont établies les deux plus importantes vérités du chriſtianiſme, dont l'une eſt comme la baſe de toute la religion, ſçavoir, que Jeſus-Chriſt eſt Dieu: *Auguſt.*

& l'autre est le principe de toute la morale évangélique, sçavoir, que nous ressusciterons un jour nous-mêmes comme Jesus-Christ. Ainsi, mes chers Auditeurs, sans une plus longue préparation, voici ce que j'ai aujourd'hui à vous faire voir. Miracle de la résurrection de Jesus-Christ, preuve incontestable de sa divinité : c'est par-là qu'il confirme notre foi, & ce sera la premiere partie. Exemple de la résurrection de Jesus-Christ, gage assûré de notre résurrection future, c'est par-là qu'il anime notre espérance : & ce sera la seconde partie. Deux points d'une extrême conséquence. Dans le premier, Jesus-Christ par sa résurrection nous apprendra ce qu'il est; dans le second, Jesus-Christ par cette même résurrection nous apprendra ce que nous serons. L'un & l'autre renferme ce qu'il y a dans le christianisme de plus sublime & de plus relevé. Plaise au ciel qu'ils servent également à votre instruction & à votre édification!

I. PARTIE. C'EST une grande parole, Chrétiens, & qui mérite d'être écoutée avec tous les sentimens de respect que la religion est capable de nous inspirer, quand saint Paul nous dit que l'auguste mystère de la résurrection a établi dans le monde la foi de la divinité

de Jesus-Christ. *Qui prædestinatus est filius Dei in virtute, ex resurrectione mortuorum, Jesu Christi Domini nostri.* Ainsi parloit l'Apôtre persuadé, rempli, pénétré de cette vérité. Nous adorons, mes Freres, un Sauveur, qui a été prédestiné Fils de Dieu en vertu de sa résurrection glorieuse. Au lieu de prédestiné, le texte Grec & le Syriaque portent, manifesté & déclaré; mais saint Ambroise concilie ces deux versions, en disant que Jesus-Christ qui étoit un Dieu caché dans son incarnation, devoit, selon l'ordre de sa prédestination éternelle, être un Dieu révélé, & un Dieu connu dans sa résurrection. *Christus latens in incarnatione, prædestinatus erat ut declararetur Filius Dei in resurrectione.* Je ne sçai, mes chers Auditeurs, si vous avez jamais fait réflexion à une autre proposition bien remarquable du même Apôtre, dans cet excellent discours qu'il fit au peuple d'Antioche, & qui est rapporté au livre des Actes. Voici comment s'expliquoit le Docteur des Gentils: *Et nos vobis annuntiamus eam, quæ ad patres nostros repromissio facta est, quoniam hanc Deus adimplevit, resuscitans Jesum, sicut in secundo Psalmo scriptum est: Filius meus es tu, ego hodie genui te.* Nous vous annonçons l'accomplissement d'une grande promesse, que Dieu avoit faite à nos pe-

Rom. 1. 4.

Ambr.

Act. 13.

res, & qui a été durant tant de siécles le sujet de leur espérance & de leurs vœux. Dieu a voulu que nous qui sommes leurs enfans eussions l'avantage de la voir enfin consommée; & l'exécution de cette promesse, est qu'il a ressuscité Jesus, selon ce qui est écrit dans le Pseaume: Vous êtes mon Fils, & c'est aujourd'hui que je vous ai engendré. Que signifie cela, Chrétiens? & de quel jour saint Paul prétendoit-il parler? Si c'étoit de celui où Jesus-Christ, comme Fils de Dieu & comme Verbe incréé, est engendré de son Pere, pourquoi l'appliquoit-il au mystère de sa résurrection? & s'il l'entendoit du jour où Jesus-Christ, comme Dieu-homme, est ressuscité selon la chair, pourquoi faisoit-il mention de sa génération éternelle? *Ressuscitans Jesum, sicut scriptum est: Ego hodie genui te.* Quel rapport de l'un à l'autre? Ah! répond saint Ambroise, il est admirable, & jamais l'Apôtre n'a parlé plus conséquemment; pourquoi? parce qu'en effet la résurrection de Jesus-Christ a été pour lui une seconde naissance, mais bien plus heureuse & plus avantageuse que la premiere; puisqu'en renaissant, pour ainsi dire, du tombeau, il a fait éclater visiblement dans sa personne ce caractère de Fils de Dieu, dont il étoit revêtu. Et c'est pour

cela que le Pere éternel le reconnoît singuliérement dans ce mystère & lui adresse ces paroles dans un sens particulier : *Filius meus es tu, ego hodie genui te.* Oui, mon Fils, c'est en ce jour que je vous engendre pour la seconde fois, mais d'une maniere qui justifiera parfaitement la grandeur de votre origine, & la vérité de cet être divin que vous avez reçu de moi : *Filius meus es tu, id est, meum hodie te probasti esse Filium* Comme s'il lui disoit : Tandis que vous avez été sur la terre, quoique vous fussiez sans contestation Fils de Dieu, on ne vous a considéré que sous la qualité de Fils de l'homme. Mais maintenant que vous triomphez de la mort, & que vous êtes régénéré à la vie de la gloire, vous vous rendez à vous-même un témoignage si authentique de la divinité qui habite en vous, qu'elle ne peut plus désormais vous être disputée; & quoique j'aie toujours été votre Pere dans le tems & dans l'éternité, je ne laisse pas de m'en faire aujourd'hui un honneur spécial, distinguant ce jour bienheureux entre les autres jours qui ont composé votre destinée, & le choisissant pour déclarer à tout l'univers que vous êtes mon Fils : *Filius meus es tu; ego hodie genui te.* *Ambr.*

Mais venons au fond de la question, &

pour nous instruire d'une vérité aussi essentielle que celle-ci, voyons dans quel sens & comment il est vrai que la résurrection de Jesus-Christ établit particuliérement la foi de sa divinité. Car vous me direz : Le Sauveur du monde pendant le cours de sa vie mortelle, n'avoit-il pas fait des miracles qui l'autorisoient dans la qualité qu'il prenoit de Fils de Dieu? Les démons chassés, les aveugles nés guéris, les morts de quatre jours ressuscités, n'étoit-ce pas autant de démonstrations, mais de démonstrations palpables & sensibles, du pouvoir tout divin qui résidoit en lui? Quel effet plus singulier devoit avoir sa résurrection pour confirmer cette créance? Ecoutez-moi, Chrétiens, voici le nœud de la difficulté & comme le point décisif du mystère que je traite. Je dis que la révélation de la divinité de Jesus-Christ étoit sur-tout attachée à sa résurrection : *Qui prædestinatus est Filius Dei ex resurrectione mortuorum :* pourquoi? pour quatre raisons, ou plutôt, pour une seule renfermée dans ces quatre propositions : parce que la résurrection de Jesus-Christ étoit la preuve, que cet homme-Dieu devoit expressément donner aux Juifs pour leur faire connoître sa divinité : parce que cette preuve étoit en effet la plus naturelle & la

Rom. c. 2.

plus convaincante de sa divinité : parce que de tous les miracles de Jesus-Christ faits par la vertu de sa divinité, il n'y en a pas un qui ait été si avéré, ni d'une évidence si inconteſtable que celui de la résurrection de son corps : & parce que c'est celui de tous qui a le plus servi à la propagation de la foi & à l'établissement de l'Evangile, dont la substance & le capital est de croire en Jesus-Christ & de confesser sa divinité. D'où vient que les Chrétiens des premiers siécles, voulant exprimer dans un mot l'idée qu'ils se formoient de la résurrection du Sauveur, par un usage reçu entre eux, l'appelloient simplement *le témoignage*. Jusques-là, que l'empereur Constantin ayant bâti dans la nouvelle Jérusalem un superbe temple sous le titre de Jesus-Christ ressuscité, lui donna le nom de *martyrium*, c'est-à-dire, *testimonium*. Et saint Cyrille Patriarche de la même ville en apporte la raison ; sçavoir, que ce temple étoit consacré à un mystère que Dieu avoit lui-même choisi pour être le témoignage solemnel de la divinité de son Fils. C'est ce que vous verrez, Chrétiens, dans l'exposition de ces quatre articles que je vais vous développer.

Car premiérement, n'est-ce pas une remarque bien solide, qu'autant de fois que

Jesus-Christ se trouve dans l'Evangile pressé par les Juifs sur le sujet de sa divinité, & qu'ils lui en demandent des preuves, il ne leur en donne jamais d'autre que sa résurrection, dont il se sert, ou pour convaincre leurs esprits, ou pour confondre leur incrédulité? Cette nation infidéle, disoit-il, veut être assûrée par un miracle, de ce que je suis; & elle n'aura point d'autre miracle que celui du Prophéte Jonas, ou plutôt, que celui dont le Prophéte Jonas fut la figure; sçavoir, qu'après avoir été enfermé trois jours dans le sein de la terre, j'en sortirai comme Jonas sortit du ventre de la baleine: *Generatio prava signum quærit, & signum non dabitur ei, nisi signum Jonæ Prophetæ.* Vous me demandez, ajoutoit-il, en s'adressant aux Pharisiens, par quel miracle je vous montre que j'ai droit d'user du pouvoir absolu & de l'autorité indépendante que je m'attribue: *Quod signum ostendis nobis quia hæc facis?* Or voici par où je veux que vous en jugiez; c'est qu'après que vous aurez détruit par une mort cruelle & violente ce temple visible, qui est mon corps, je le rétablirai dès le troisiéme jour dans le même état, & dans un état même plus parfait: *Solvite templum hoc, & in tribus diebus excitabo illud.* Prenez garde, s'il vous plaît, Chrétiens;

Matth. c. 12.

Joan. c. 2.

Ibid.

il pouvoit leur produire cent autres miracles, qu'il opéroit au milieu d'eux; mais il les supprime tous, & vous diriez qu'en les faisant, il ne se proposoit rien moins que de faire connoître aux hommes sa divinité. Car s'il change l'eau en vin aux nôces de Cana, c'est par une déférence comme forcée à la priere de Marie. S'il délivre la fille de la Chananéenne, c'est pour se délivrer de l'importunité de cette femme. S'il ressuscite le fils de la veuve, c'est par une pure compassion. Dans la plûpart même de ces actions surhumaines, après avoir laissé agir sa toute-puissance, il recommande le secret à ceux qui en ont ressenti la vertu. Et quand il découvre aux trois disciples la gloire de sa transfiguration, où le Pere céleste parlant en personne le reconnoît pour son Fils bien-aimé, il leur défend d'en rien publier, jusqu'à ce qu'il soit ressuscité d'entre les morts: *Nemini dixeritis visionem, donec Filius hominis à mortuis resurgat.* Pourquoi cela? par la raison qu'en apporte saint Chrysostome, que dans le dessein de Dieu la résurrection de Jesus-Christ ayant été ordonnée pour être le signe de sa filiation divine, c'étoit elle qui devoit mettre le sceau à tous les autres miracles, & qui en devoit consommer la preuve. De-là dépendoit la foi de tout le reste: *Matth. c. 17.*

car ce Sauveur des hommes ayant dit, Je suis égal à mon Pere, & Dieu comme lui; & pour faire voir que je le suis, je ressusciterai trois jours après ma mort: s'il n'eût pas été tel qu'il prétendoit, il étoit impossible qu'il ressuscitât, parce que Dieu alors, en concourant au miracle de sa résurrection, eût autorisé l'imposture & le mensonge. Si donc après cette déclaration, il est ressuscité, il falloit aussi par une suite nécessaire qu'il fût Dieu. Etant Dieu, tous ses autres miracles subsistoient, puisqu'il est naturel à un Dieu de faire des miracles. Et au contraire, s'il n'étoit pas ressuscité, la créance de sa divinité se trouvoit détruite par sa propre bouche; sa divinité détruite, ses miracles ne devoient plus avoir de force, ses paroles n'étoient que fausseté, sa vie qu'artifice & illusion, toute la foi chrétienne qu'un phantôme; & voilà le sens littéral de ce passage de saint Paul: *Si autem Christus non resurrexit, inanis est prædicatio nostra, inanis est & fides vestra.* Tout cela encore une fois, parce que Jesus-Christ avoit marqué la résurrection de son corps comme le caractère distinctif de sa divinité.

1. Cor. 15. 15.

Mais pourquoi choisissoit-il celui-là préférablement à tous les autres? Ah! Chrétiens, en pouvoit-il choisir un plus écla-

tant & plus sensible que de se ressusciter lui-même? Le miracle, dit saint Augustin, est pour les créatures intelligentes, le langage & la voix de Dieu; & le plus grand de tous les miracles, est la résurrection d'un mort; mais entre toutes les résurrections, quelle est la plus miraculeuse? n'est-ce pas, poursuit ce saint Docteur, de se rendre la vie à soi-même, & de se ressusciter par sa propre vertu? Ce n'est donc point sans raison que Jesus-Christ s'attachoit spécialement à ce signe, pour vérifier qu'il étoit Dieu, & Fils de Dieu. En effet il n'appartient qu'à un Dieu de dire comme lui: *Potestatem habeo ponendi animam meam, & iterum sumendi eam:* J'ai le pouvoir de quitter la vie, & j'ai le pouvoir de la reprendre; l'un m'est aussi facile que l'autre, & comme je ne la quitterai que quand je voudrai, aussi la reprendrai-je quand il me plaira. Il n'y a, dis-je, qu'un Dieu qui puisse s'exprimer de la sorte. Avant Jesus-Christ, ne perdez pas cette réflexion de saint Ambroise, également solide & ingénieuse, avant Jesus-Christ, on avoit vu dans le monde des hommes ressuscités, mais ressuscités par d'autres hommes. Elisée par le souffle de sa bouche avoit ranimé le cadavre du fils de la Sunamite; & par la priere d'Elie, l'enfant de la veuve de Sarepta, mort de défaillance

Joan. 10.

& de langueur, avoit été rendu à sa mere désolée, plein de vigueur & de santé. Mais, comme remarque saint Ambroise, ceux qui étoient alors ressuscités, ne recevoient la vie que par une vertu étrangère; & ceux qui opéroient ces miracles, ne les faisoient que dans des sujets étrangers. La merveille inouie, c'étoit que le même homme fît tout à la fois le double miracle, & de ressusciter, & de se ressusciter. Car c'est ce qu'on n'avoit jamais entendu: *A sæculo non est auditum*: & voilà le miracle que Dieu réservoit à son Fils, afin de déclarer au monde qu'il étoit tout ensemble Homme & Dieu: homme, puisqu'il étoit ressuscité, & Dieu, puisqu'il s'étoit ressuscité. *Ut ostenderet quoniam erat in ipso, & ressuscitatus homo, & ressuscitans Deus.* Mystère adorable que saint Jérôme, par ce don de pénétration qu'il avoit pour bien entendre les Ecritures, observe dans ces paroles du Psaume, qui, selon la lettre même, conviennent à Jesus-Christ, & ne se peuvent rapporter qu'à lui: *Æstimatus sum cum descendentibus in lacum: factus sum sicut homo sine adjutorio, inter mortuos liber.* On m'a mis au rang des morts: & l'on a cru qu'en mourant je ne devois point avoir d'autre sort que le commun des hommes: mais il y a eu néanmoins entre eux & moi deux grandes

Joan. 8. 9.

Ambr.

Psal. 87.

différences ; l'une que j'ai été libre entre les morts, *Inter mortuos liber ;* & l'autre, que parmi les morts, je n'ai eu besoin du secours de personne, *Sicut homo sine adjutorio.* Que veut-il dire, Chrétiens ? c'est-à-dire, que Jesus-Christ est entré dans le royaume de la mort, non pas comme son sujet, mais comme son souverain ; non pas comme esclave, mais comme vainqueur ; non pas comme dépendant de ses loix, mais comme jouissant d'une parfaite liberté : *Inter mortuos liber.* De sorte que pour en sortir par la voie de la résurrection, il ne lui a fallu que lui-même : point de Prophéte qui priât pour lui, qui lui commandât de se lever, qui le tirât par violence du tombeau, parce qu'étant Dieu, il ne devoit être aidé que de sa vertu toute-puissante : *Factus sum sicut homo sine adjutorio, inter mortuos liber.* Paroles, ajoute saint Jérôme, que le saint-Esprit semble avoir dictées, pour composer l'épitaphe de Jesus-Christ qui devoit ressusciter.

Il est donc vrai que la résurrection de cet Homme-Dieu, étoit la preuve la plus authentique qu'il pouvoit donner de sa divinité ; & c'est pourquoi toute la Synagogue conjurée contre lui, fit de puissans efforts, pour empêcher que la créance de cette résurrection ne fût reçue dans le monde.

Tous les Juifs étoient persuadés que si l'on croyoit une fois, & s'il étoit constant que Jesus-Christ fût ressuscité, dès-là il se trouveroit dans une pleine possession & de la qualité de Messie & de celle de Fils de Dieu. Mais qu'est-il arrivé ? par une conduite toute merveilleuse de la Providence, de tous les articles de notre religion, ou plutôt de tous les miracles sur quoi est fondée notre religion, il n'y en a aucun, dont le fait ait été si avéré, ni dont l'évidence soit si inconteſtable : ensorte, dit saint Augustin, qu'un païen même & un infidéle, examinant sans préoccupation, toutes les circonstances de ce miracle, est forcé d'en reconnoître la vérité. Et ce qui est encore plus étonnant, continue ce saint Docteur, c'est que les deux choses, qui naturellement auroient dû être des obstacles à la foi de cette résurrection, sçavoir, la haine des Pharisiens & l'incrédulité des Apôtres, sont justement les deux moyens que Dieu a employés pour l'appuyer & pour la fortifier. Oui, les ennemis de Jesus-Christ les plus passionnés ont malgré eux, contribué par leur haine même, à vérifier le miracle de la résurrection de son corps, & par conséquent à établir notre foi. Car prenez garde, Chrétiens, à peine Jesus-Christ est-il expiré, qu'ils s'adressent à Pilate : & que

lui représentent-ils ? Nous nous souvenons que ce séducteur a dit, lorsqu'il étoit encore vivant : Je ressusciterai trois jours après ma mort ; il s'y est publiquement engagé ; & il a voulu qu'on éprouvât par-là s'il étoit fidéle & véritable dans ses paroles. Tout le peuple est dans l'attente du succès de cette prédiction ; & si son corps venoit maintenant à disparoître, il n'en faudroit pas davantage pour confirmer une erreur aussi pernicieuse que celle-là. Il est donc important d'y pourvoir, & nous venons à vous pour le faire avec plus d'autorité. Allez, leur répond Pilate, vous avez des gardes, usez-en comme il vous semblera bon, je vous donne tout pouvoir. Et aussi-tôt le sépulchre est investi de soldats ; la pierre qui en ferme l'ouverture, est scellée, on n'omet rien pour une entiere sûreté. Quel effet de cette prévoyance ? point d'autres que d'écarter jusqu'aux moindres doutes, & jusqu'aux plus légers soupçons sur la résurrection de Jesus-Christ. Car malgré toutes leurs précautions & tous leurs soins, le corps du Sauveur, après trois jours de sépulture, ne s'étant plus trouvé dans le tombeau, que pouvoient dire les Pharisiens ? Que ses Disciples l'avoient enlevé à la faveur de la nuit, & tandis que la garde étoit endormie ? Mais, reprend saint Au-

guſtin, comment a-t-on pu approcher du ſépulchre, lever la pierre, emporter le corps ſans éveiller aucun des ſoldats? D'ailleurs ſi la garde étoit endormie, d'où a-t-elle ſçu qu'on l'avoit enlevé, & qui l'avoit enlevé; & ſi elle n'étoit pas endormie, comment a-t-elle ſouffert qu'on l'enlevât? quelle apparence que les Diſciples qui étoient la foibleſſe & la timidité même, ſoient devenus tout-à-coup ſi hardis; & qu'au travers des gardes, avec un danger viſible de leurs perſonnes, ils ayent oſé ravir un corps mis en dépôt ſous le ſceau public? De plus, quand ils l'auroient oſé, à quel deſſein voudroient-ils faire croire aux autres une choſe dont la fauſſeté leur auroit été clairement connue? Que pourroient-ils eſpérer de là? Car s'ils avoient enlevé le corps, il leur étoit évident que Jeſus-Chriſt n'étoit pas reſſuſcité, & qu'il les avoit trompés; & comme ils s'étoient expoſés pour lui à la haine de toute leur nation, il étoit naturel que ſe voyant ainſi abuſés, bien loin de ſoutenir encore ſes intérêts, ils le renonçaſſent, déclarant aux Magiſtrats que c'étoit un impoſteur: témoignage que toute la Synagogue eût reçu avec un applaudiſſement général, & qui leur eût gagné l'affection de tout le peuple, au lieu que publiant ſa réſurrection, ils ne devoient attendre que

les traitemens les plus rigoureux, les persécutions, les prisons, les fouets, la mort même.

Cependant, voilà l'unique défaite des Juifs pour éluder le miracle de la résurrection de Jesus-Christ : ses Disciples enlevèrent son corps. Ce n'est pas seulement de l'Evangéliste que nous l'apprenons, mais de Justin martyr, lequel ayant été Juif de religion, étoit mieux instruit que personne de leurs traditions. Ils répandirent, dit-il, dans le monde que le sépulchre avoit été forcé. Mais le mensonge étoit si visible, que la résurrection du Sauveur ne laissa pas de passer pour constante parmi le peuple. Joseph lui-même n'en a pu disconvenir, quelque intérêt qu'il eût à obscurcir la gloire du Fils de Dieu : & afin que la Gentilité aussi-bien que le Judaïsme rendît hommage à ce Dieu ressuscité, Pilate, selon le rapport de Tertullien, bien informé de la vérité, & déja chrétien dans sa conscience, en écrivit à Tibère : *Ea omnia super Christo Pilatus, & ipse pro conscientiâ suâ jam christianus, Tiberio renuntiavit.* Sur quoi ce Pere n'a pas craint d'ajouter, que les Empereurs auroient cru dès-lors en Jesus-Christ, s'ils n'avoient été, comme Empereurs, nécessaires au siécle ; ou si les Chrétiens, qui renonçoient au siécle, avoient pu être Em- *Tertull.*

Ibid. pereurs : *Si aut Cæsares non fuissent sæculo necessarii, aut christiani potuissent esse Cæsares.* Mais ce qui me surprend au-delà de tout le reste, & ce que nous ne pouvons assez admirer, c'est de voir les Apôtres qui pendant la vie de leur Maître ne pouvoient pas même comprendre ce qu'il leur disoit de sa résurrection, qui dans le tems de sa passion en avoient absolument désespéré, & qui rejettoient après sa mort comme des fables & des rêveries, ce qu'on leur racontoit de ses apparitions : de voir, dis-je, des hommes si mal disposés à croire, ou plutôt si déterminés à ne pas croire, devenir les prédicateurs & les martyrs d'un mystère, qui jusques-là avoit été le plus ordinaire sujet de leur incrédulité ; aller devant les Tribunaux & les Juges de la terre confesser une résurrection, dont ils s'étoient toujours fait une matiere de scandale ; ne pas craindre de mourir pour en confirmer la vérité ; & s'estimer heureux, pourvû qu'en mourant ils servissent à Jesus-Christ glorieux & triomphant, de témoins fidéles. Qui fit ce changement en eux, & qui étoit capable de le faire, sinon l'assurance & la foi de sa résurrection ? Mais une foi si ferme après une incrédulité si obstinée, n'étoit-elle pas un coup de la main du Très-haut ?

Psalm. 76. *Hæc mutatio dexteræ Excelsi.* Aussi est-ce en

vertu de cette foi, je dis de la foi d'une résurrection si miraculeuse, que le christianisme s'est multiplié, que l'Evangile a fait dans le monde des progrès inconcevables, & que la divinité du Sauveur, malgré l'enfer & toutes ses puissances, a été crue jusqu'aux extrémités du monde. Nous n'avons qu'à considérer l'origine & la naissance de l'Eglise. Jamais les Apôtres ne prêchoient Jesus-Christ dans les Synagogues, qu'ils ne produisissent sa résurrection comme une preuve sans réplique. *Hunc Deus suscitavit tertiâ die* : C'est celui, disoient ils sans cesse, qui est ressuscité le troisiéme jour ; celui que le Dieu de nos Peres a glorifié, en le délivrant de la mort : celui que vous avez crucifié, mais qui depuis s'est montré dans l'état d'une vie nouvelle. On diroit que c'étoit-là le seul article qui rendoit leur prédication efficace & invincible. Car en quoi faisoient-ils paroître la force de ce zéle Apostolique dont ils étoient remplis? à rendre témoignage de la résurrection de Jesus-Christ : *Virtute magnâ reddebant Apostoli testimonium resurrectionis Jesu Christi Domini nostri.* En cela consistoit tout le soin & tout le fruit de leur ministère ; jusques-là même, que lorsqu'il fallut procéder à l'élection d'un nouveau Disciple en la place du perfide Judas,

Act. c. 10.

Act. c. 4.

la grande raison qu'ils apporterent, fut qu'ayant vû ce qu'ils avoient vû, & qu'étant au Sauveur du monde ce qu'ils lui étoient, ils devoient s'associer quelqu'un pour être avec eux témoin de sa résurrection : *Oportet enim testem resurrectionis ejus nobiscum fieri unum ex istis.* Comme si leur Apostolat eût été réduit à ce seul point. Et en effet, ajoute saint Luc, tout le monde se rendoit à la force de ce témoignage. Les Juifs n'y pouvoient résister, les Gentils en étoient persuadés, le nombre des Chrétiens croissoit tous les jours ; & nous apprenons de saint Chrysostome, qu'immédiatement après la profession de foi que faisoient les catéchumènes, en reconnoissant que Jesus-Christ étoit ressuscité, on leur conféroit le baptême. Pourquoi cela ? parce que professer la résurrection de Jesus-Christ, c'étoit professer qu'il étoit Dieu : & professer qu'il étoit Dieu, c'étoit embrasser sa religion, puisqu'il est certain que toute la religion chrétienne est fondée sur la divinité de Jesus-Christ, & que la divinité de Jesus-Christ ne nous a été authentiquement révélée, que par le miracle de sa résurrection.

Ibid. *p.* 1.

Arrêtons-nous ici ; & pour répondre au dessein de Dieu dans ce mystère, élevons-nous par les sentimens de la foi au-

dessus de notre bassesse. Entrons, si j'ose m'exprimer de la sorte, dans le sanctuaire de la divinité de Jesus-Christ qui nous est ouvert; & profitant de la fête que nous célébrons, disons avec les Vieillards de l'Apocalypse, prosternés devant le thrône de l'Agneau: *Dignus est Agnus qui occisus est accipere virtutem & divinitatem*: Oui, l'Agneau sacrifié pour nous, mérite de recevoir l'hommage que toute l'Eglise lui rend aujourd'hui, en adorant son Etre divin. Faisons à ce Sauveur la même protestation que lui fit saint Pierre: *Tu es Christus Filius Dei vivi;* Vous êtes le Fils du Dieu vivant: ou pour la concevoir dans des termes d'autant plus forts & plus énergiques qu'ils sont plus simples & plus naturels, servons-nous de l'expression de saint Thomas: *Dominus meus & Deus meus;* Mon Seigneur & mon Dieu: expression qui confondoit autrefois l'impiété Arienne, & qui fermera éternellement la bouche à l'infidélité des libertins. Au lieu qu'avant la résurrection du Fils de Dieu, & Thomas & les autres Apôtres se contentoient de lui dire: *Magister, Domine*, Seigneur, Maitre; maintenant qu'il est ressuscité, faisons-nous un devoir de lui répéter cent fois, *Dominus meus & Deus meus*; Vous êtes mon Seigneur & mon Dieu, & vous

Apoc. c. 5.

Matth. c. 16.

Joan c. 20.

Matth. c. 22. & 25.

me le faites connoître si évidemment dans votre résurrection, que j'aurois presque lieu de craindre qu'elle ne fît perdre à ma foi une partie de son mérite. Car je sens mon ame toute pénétrée des vives lumieres qui sortent de votre humanité sainte, & qui sont comme les rayons de la divinité qu'elle renferme. Je ne comprenois pas ce que saint Paul vouloit faire entendre aux Hébreux, quand il leur disoit que le Pere éternel avoit commandé aux Anges d'adorer son Fils dans le moment qu'il ressuscita, & qu'il fit sa seconde entrée dans le monde : *Et cùm iterùm introducit primogenitum in orbem terræ, dicit: Et adorent eum omnes Angeli Dei.* Mais j'en vois maintenant la raison ; c'est que Jesus-Christ en ressuscitant, montra à tout l'univers qu'il étoit Dieu, & que l'adoration est le culte propre de Dieu, & uniquement affecté à Dieu. Voilà pourquoi le Pere éternel voulut que ce culte fût rendu solemnellement à Jesus-Christ par tous les Esprits bienheureux : *Et adorent eum omnes Angeli Dei.* De sçavoir pourquoi il s'adressa aux Anges & non pas aux Hommes, pour leur donner cet ordre ; ah ! mes Freres, dit saint Jérôme, expliquant ce passage, c'est notre instruction d'une part, mais notre confusion de l'autre. Car il ne s'adressa aux

Hebr. 1. 6.

Anges

Anges, que dans la connoissance anticipée qu'il eut de l'ingratitude, de la dureté, de l'insensibilité des hommes. Il ne s'adressa aux Anges, que parce qu'il prévit que les hommes seroient des esprits mondains, qui bien loin d'adorer Jesus-Christ en vérité, l'outrageroient, le blasphémeroient, & par le déréglement de leur vie, le couvriroient de honte & d'opprobre. Il est vrai que les hommes, encore plus que les Anges, devoient adorer ce Dieu renaissant du tombeau, puisque c'étoit leur Sauveur, & non pas le Sauveur des Anges: mais le désordre des hommes, le libertinage des uns, l'hypocrisie des autres, l'orgueil de ceux-ci, la lâcheté de ceux-là, c'est ce qui détermina le Pere céleste à recourir aux Anges, comme à des créatures plus fidéles, quand il voulut procurer à son Fils unique le tribut d'honneur qui lui étoit dû en conséquence de sa résurrection: *Et cùm iterùm introduxit primogenitum in orbem terræ, dicit, Et adorent eum omnes Angeli Dei.* Comme s'il eût dit: Que les Anges soient ses adorateurs, puisque les hommes sont des impies qui le scandalisent. Car c'est le reproche que chacun de nous a dû se faire aujourd'hui dans l'amertume de son ame. Reproche qui suffiroit pour nous tirer de l'assoupissement où nous sommes, & pour

ranimer notre foi. Reproche qui par une suite nécessaire, produiroit notre conversion & le changement de nos mœurs.

En effet, cette foi de la divinité de Jesus-Christ a sanctifié le monde; & n'est-ce pas par cette même foi, que le monde, qui nous enchante & dont les maximes nous corrompent, doit être sanctifié dans nous? Si j'ai cette foi, ou je suis juste, ou je suis dans la voie de l'être: si je ne l'ai pas, il n'y a dans moi que péché & qu'iniquité. Qui est celui, demande le bien-aimé disciple saint Jean, qui triomphe du monde, sinon celui qui croit que Jesus-
1. Joan. 5. Christ est Dieu: *Quis est qui vincit mundum, nisi qui credit quoniam Jesus est Filius Dei?* C'est-à-dire, quel est celui qui maître de ses passions, est réglé dans sa conduite, modéré dans ses désirs, continent, patient, charitable; sinon celui qui se laisse gouverner & conduire par la foi de ce Dieu Sauveur? Au contraire, quel est celui qui demeure toujours esclave du monde & de ses concupiscences, esclave de l'ambition, esclave de l'intérêt, esclave de la sensualité; si ce n'est pas celui qui a renoncé à cette foi, ou en qui cette foi est languissante? *Quis est qui vincit mundum, nisi qui credit quoniam Jesus est Filius Dei?* Consultez l'expérience, & vous verrez avec quelle

raiſon parloit l'Apôtre. La prudence humaine a cru pouvoir ſe maintenir indépendamment de cette foi, & en a voulu ſecouer le joug; mais on ſçait de quelle maniere elle a réuſſi, & les triſtes effets de cette indépendance criminelle. On a vu des Chrétiens s'ériger en philoſophes; & laiſſant Jeſus-Chriſt, s'en tenir à la foi d'un Dieu: mais par une diſpoſition ſecrette de la Providence, leur philoſophie n'a ſervi qu'à faire paroître encore davantage l'égarement de leurs eſprits & la corruption de leurs cœurs. Il ſemble qu'avec la connoiſſance d'un Dieu, ils devoient être naturellement ſages, & naturellement vertueux: mais parce qu'on ne peut être ſolidement vertueux & ſage que par la grace, que la grace eſt attachée à Jeſus-Chriſt, que Jeſus-Chriſt ne nous eſt rien ſans la foi, que la foi qui nous unit à lui eſt celle qui nous révéle ſa divinité; de-là vient qu'avec toutes ces belles idées de la ſageſſe, ils ont été des inſenſés, des emportés; qu'ils ſe ſont laiſſés entraîner au torrent du vice, qu'ils ont ſuccombé aux plus honteuſes paſſions; qu'ils ſe ſont, comme dit ſaint Paul, évanouis dans leurs propres penſées, & qu'affectant d'être philoſophes, ils ont même ceſſé d'être des hommes. Au contraire, où a-t-on trouvé l'innocence & la pureté de

la vie ? dans cette sainte & divine foi, qui nous apprend que Jesus-Christ est vrai Fils de Dieu : *Quis est qui vincit mundum, nisi qui credit quoniam Jesus est Filius Dei ?* Voilà ce qui nous justifie ; voilà ce qui nous ouvre le trésor des graces & des vertus ; voilà ce qui nous donne accès auprès de Dieu pour avoir part un jour à cette bienheureuse résurrection qui nous est promise. Résurrection de Jesus-Christ, preuve inconteſtable de sa divinité : c'est par-là qu'il confirme notre foi. Résurrection de Jesus-Christ, gage assûré de notre résurrection future : c'est ainsi qu'il anime notre espérance, comme vous l'allez voir dans la seconde partie.

II. PARTIE.

DE tous les articles de notre religion, il n'y en a aucun, dit saint Augustin, qui ait été plus contredit que la résurrection des hommes, parce qu'il n'y en a point qui les retienne plus dans le devoir, & qui les assujettisse davantage aux loix divines : *In nullâ re tam vehementer contradicitur fidei christianæ, quàm in resurrectione carnis.* Car si les hommes doivent ressusciter, il y a donc une autre vie que celle-ci : toutes nos espérances ne se terminent donc pas à la mort, nous avons donc un sort bon ou mauvais à attendre dans l'éternité ; Dieu nous réser-

August.

ve donc à d'autres récompenses, ou à d'autres peines que celles que nous voyons; notre grande affaire est donc de travailler ici à mériter les unes, & à éviter les autres; il faut donc rapporter nos actions à cette fin, & tout le reste doit donc être indifférent; nous sommes donc bien condamnables de nous troubler des misères de cette vie, & de nous laisser surprendre à l'éclat des prospérités humaines; la vertu seule est donc sur la terre notre bien solide, & même notre unique bien. Car toutes ces conséquences suivent nécessairement du principe de la résurrection des morts. C'est pourquoi Tertullien commence l'excellent ouvrage qu'il a composé sur cette matiere, par ces belles paroles : *Fiducia Christianorum, resurrectio mortuorum.* Au contraire, dit saint Paul, si nous ne devons pas ressusciter, & si c'est au bonheur de ce monde que nos espérances sont bornées, nous sommes les plus misérables de tous les hommes : car tout ce que nous faisons est inutile. C'est en vain que nous nous exposons à tant de dangers, en vain que j'ai soutenu tant de combats à Ephèse pour la foi; il n'y a plus de conduite, plus de régle à garder, & l'on peut donner à ses sens tout ce qu'ils demandent; le devoir & la piété sont des biens imaginaires, & l'intérêt présent est le seul bien qui nous *Tertull.*

doive gouverner. Prenez garde, Chrétiens : de cette erreur, que les hommes ne ressuſciteront pas, l'Apôtre tiroit toutes ces concluſions, par un raiſonnement théologique, dont il y a peu de perſonnes encore aujourd'hui qui comprennent toute la force, mais que ſaint Chryſoſtome a très-bien développé, en obſervant contre qui ſaint Paul avoit alors à diſputer. Ce n'étoit pas, remarque ce Pere, contre des hérétiques, qui reconnoiſſant l'immortalité des ames, ne vouluſſent pas reconnoître la réſurrection des corps; ſon argument eût été nul : mais il combattoit les libertins & les athées, qui nient la réſurrection des corps, parce qu'ils ne veulent pas croire l'immortalité des ames, ni une vie future. Car quoique ces deux erreurs n'aient pas entre elles une connexion abſolument néceſſaire, elles ſont néanmoins inſéparablement jointes dans l'opinion des impies, qui tâchant d'effacer de leurs eſprits l'idée des choſes éternelles, afin de ſe mettre en poſſeſſion de pécher avec plus d'impunité, veulent abolir premiérement la foi de la réſurrection des corps; & par un progrès d'infidélité qui eſt preſque inévitable, s'aveuglent enſuite juſqu'à ſe perſuader même que les ames ne ſont pas immortelles. Et voilà pourquoi ſaint Paul

se sert des mêmes armes pour attaquer l'une & l'autre de ces deux impiétés.

Quoi qu'il en puisse être, je dis, Chrétiens, pour m'en tenir précisément à mon sujet, que dans la résurrection de Jesus-Christ, nous avons un gage sensible & assûré de notre résurrection: comment cela? parce que dans cette résurrection du Sauveur, nous trouvons tout-à-la-fois le principe, le motif, & le modéle de la nôtre. Le principe par où Dieu peut nous ressusciter, le motif qui engage Dieu à nous ressusciter, & le modéle sur lequel Dieu veut nous ressusciter. Ceci demande toutes vos réflexions.

Je prétends d'abord que nous trouvons dans la résurrection du Fils de Dieu le principe de la nôtre, pourquoi? parce que cette résurrection miraculeuse est de la part de Jesus-Christ l'effet d'une force souveraine & toute-puissante. Car s'il a pû par sa toute-puissance se ressusciter lui-même, pourquoi ne pourra-t-il pas faire dans les autres ce qu'il a fait dans sa personne? C'est l'invincible raisonnement de saint Augustin. Il y en a, dit ce Pere, qui croient la résurrection du Sauveur, & qui se rendent là-dessus au témoignage incontestable des Ecritures. Mais fidéles sur ce point, ils corrompent d'ailleurs leur créance, & don-

nent dans une erreur grossiere ; ne comprenant pas, ou ne voulant pas comprendre, comment il s'ensuit de-là que nous puissions un jour ressusciter nous-mêmes. Or, reprend ce saint Docteur, Jesus-Christ ressuscité dans une chair semblable à la mienne, & ressuscité par sa propre vertu, n'est-ce pas une preuve évidente que je puis un jour, non pas me ressusciter moi-même comme lui, mais être ressuscité par lui ? Si selon les fausses idées des Manichéens, poursuit saint Augustin, il n'avoit pris en venant sur la terre, qu'un corps phantastique & apparent ; s'il avoit laissé dans la corruption du tombeau, cette chair formée dans le sein de Marie, & dont il s'étoit revêtu pour vivre parmi les hommes ; si reprenant une vie glorieuse, il avoit repris un autre corps que le mien, un corps d'une substance plus déliée & composée de qualités plus parfaites, je pourrois peut-être douter de ma résurrection. Mais aujourd'hui il renaît avec la même chair, avec le même sang, dont il fut conçu dans les chastes flancs d'une Vierge ; & ce que je vois s'accomplir en lui, quelle raison aurois-je de croire qu'il ne puisse pas l'accomplir en moi ? Car est-il moins puissant en moi & pour moi, qu'il ne l'est en lui-même & pour lui-même ; & si

c'eſt toujours la même vertu, ne ſera-t-elle pas toujours en état d'opérer les mêmes miracles ?

C'eſt donc par cette ſuprême puiſſance qu'il ira dans les abymes de la mer, dans les entrailles de la terre, dans le fond des antres & des cavernes, dans les lieux du monde les plus obſcurs & les plus cachés ; recueillir ces reſtes de nous-mêmes, que la mort avoit détruits, raſſembler ces cendres diſperſées ; & toutes inſenſibles qu'elles ſeront, leur faire entendre ſa voix & les ranimer.

Ainſi le comprenoit ſaint Paul, parlant aux premiers fidéles : Jeſus-Chriſt eſt reſſuſcité, mes Freres, leur diſoit ce Maître des nations ; on vous l'annonce, & vous le croyez : mais ce qui m'étonne, ajoutoit le grand Apôtre, c'eſt que ce Dieu-homme étant reſſuſcité, il s'en trouve encore parmi vous qui oſent conteſter la réſurrection des hommes. *Si autem Chriſtus prædicatur quòd reſurrexit à mortuis : quomodò quidam dicunt in vobis quia reſurrectio non eſt ?* Car l'un n'eſt-il pas une conſéquence de l'autre ; & ne ſera-ce pas ce Dieu reſſuſcité qui réparera les ruines de la mort, & qui rétablira nos corps dans leur premiere forme & leur premier état ? *Qui & reformabit corpus humilitatis noſtræ.* Mais en- *Philip.* c. 3.

1. Cor. c. 15.

core par où opérera-t-il ce miracle? ſera-ce ſeulement par l'efficace de ſon interceſſion? ſera-ce ſeulement par la vertu de ſes mérites? non, remarque ſaint Chryſoſtome; mais l'Apôtre nous fait entendre que ce ſera par le domaine abſolu qu'a l'homme-
Ibid. Dieu ſur toute la nature. *Secundùm operationem quâ etiam poſſit ſubjicere ſibi omnia.*

Ainſi même l'avoit compris le Patriarche Job, cet homme ſuſcité de Dieu, trois mille ans avant Jeſus-Chriſt, pour en parler dans des termes ſi précis & ſi forts, & pour prédire ſi clairement la réſurrection du Sauveur & la nôtre. Oui, je crois, s'écrioit-il, pour s'encourager lui-même & pour ſe ſoutenir dans ſes ſouffrances, je crois & je ſçai que mon Rédempteur eſt vivant, & que je dois après les peines de cette vie & après avoir payé le tribut à la mort, reſſuſciter dans
Job. c. 19. ma propre chair : *Scio quòd Redemptor meus vivit*, ces paroles ſont admirables, & *in noviſſimo die de terra ſurrecturus ſum.* Voyez-vous la liaiſon qu'il met entre ces deux réſurrections; celle de Jeſus-Chriſt ſon Rédempteur; *Scio quòd Redemptor meus vivit;* & la ſienne propre, & *in noviſſimo die de terra ſurrecturus ſum?* Qu'auroit-il dit, s'il eût vécu de nos jours, &

qu'il eût été témoin comme nous de cette résurrection glorieuse du Fils de Dieu, où nous ne trouvons pas seulement le principe de la nôtre, mais encore le motif?

Car il est naturel que les membres soient unis au chef; & quand le chef se ressuscite lui-même, n'est-ce pas une suite qu'il doit ressusciter ses membres avec lui? Or notre chef, c'est Jesus-Christ, & nous sommes tous les membres de Jesus-Christ. Je puis donc bien appliquer à ce mystère ce que saint Léon disoit de la triomphante Ascension du Sauveur au ciel, que là où le chef entre, ses membres l'y doivent suivre: & de même que Jesus-Christ, selon la pensée de ce grand Pape, n'est pas seulement rentré dans le séjour de sa gloire pour lui-même, mais pour nous, c'est-à-dire, pour nous en ouvrir les portes & pour nous y appeller après lui; par la même régle & dans le même sens, n'ai-je pas droit de conclure, que c'est pour nous-mêmes qu'il a brisé les portes de la mort, pour nous-mêmes qu'il est sorti du tombeau & qu'il est ressuscité? Et certes s'il veut en qualité de chef que ses membres agissent comme lui, souffrent comme lui, vivent comme lui, meurent comme lui; pourquoi ne voudra-t-il pas qu'ils ressuscitent comme lui? N'est-il pas juste que nous faisant part

de ses travaux, il nous fasse part de sa récompense : & puisqu'une partie de sa récompense est la gloire de son corps, parce que ce corps adorable est entré en participation de mérites avec son ame, n'est-il pas engagé par-là même à récompenser pareillement en nous & le corps & l'ame ? C'est la belle & consolante théologie de saint Paul ; & voilà pourquoi ce grand Apôtre l'appelle les prémices des morts : *Primitiæ dormientium*, le premier-né d'entre les morts, *Primogenitus ex mortuis*. Des prémices supposent des suites ; & pour être le premier-né, ou si vous voulez le premier ressuscité d'entre les morts, il faut que les morts doivent pareillement renaître à la fin des siécles & reprendre une nouvelle vie. Vérité si incontestable dans la doctrine du Maître des Gentils, qu'il ne fait pas difficulté de dire, que si les morts ne doivent pas ressusciter après la résurrection de Jesus-Christ, & en vertu de cette bienheureuse résurrection, il s'ensuit que ce n'est qu'une résurrection imaginaire & supposée : *Si resurrectio mortuorum non est, neque Christus resurrexit.*

1. Cor. c. 15. Coloss. c. 1. 1. Cor. c. 15.

Il est donc vrai, mes chers Auditeurs, que nous ressusciterons par Jesus-Christ, ou plutôt par la toute-puissance de Jesus-Christ ; il est vrai que nous ressusciterons, parce que Jesus-Christ est ressuscité : & pour mettre

le comble à notre espérance, j'ajoute que nous ressuciterons encore semblables à Jesus-Christ, & que sa résurrection est le modéle de la nôtre. Car, demande saint Augustin, pourquoi Dieu a-t-il voulu que la résurrection de son Fils fût si sensible? & pourquoi le Fils unique de Dieu a-t-il tant cherché lui-même à la faire connoître & à la rendre publique? Ah, répond ce saint Docteur, c'est afin de nous découvrir sensiblement dans sa personne la vaste étendue de nos prétentions; c'est afin de nous faire voir dans ce qu'il est ce que nous devons être, ou ce que nous pouvons devenir. Je n'ai donc qu'à me représenter ce qu'il y a de plus brillant dans le triomphe de mon Sauveur. Je n'ai qu'à contempler cette humanité glorifiée; ce corps, tout matériel & tout corps qu'il est, revêtu de toutes les qualités des esprits, tout éclatant de lumiere, & couronné d'une splendeur éternelle, voilà l'heureux état où je dois être moi-même élevé, & ce que la foi me promet. Espérance fondée sur la parole même de Dieu, puisque c'est sur la parole de son Apôtre. Car, dit l'Apôtre, quand Dieu viendra tirer nos corps de la poussiere, & les ranimer de son souffle, ce sera pour les conformer au divin exemplaire qui nous est proposé dans la ré-

Philip. c. 3. surrection de Jesus-Christ : *Reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ.* Maintenant ce sont des corps sujets à la corruption & à la pourriture; maintenant ce sont des corps sujets à la souffrance & à la douleur; maintenant ce sont des corps fragiles & sujets à la mort; maintenant ce n'est qu'une chair grossiere, vile & mépriſable. Mais alors par le plus prompt & le plus merveilleux changement, ils auront, ſi je puis m'exprimer de la ſorte, la même incorruptibilité que le corps d'un Dieu, la même impaſſibilité, la même immortalité, la même ſubtilité, la même clarté : *Configuratum corpori claritatis ſuæ.* Tout cela, néanmoins, mes Freres, à une condition, ſçavoir que nous travaillerons dans la vie préſente à les ſanctifier; & par où ? par la mortification & la pénitence chrétienne. Car ſi ce ſont des corps que nous ayons flattés, que nous ayons idolâtrés, à qui nous ayons accordé tout ce que demandoit une cupidité ſenſuelle, & dont nous ayons fait par-là des corps de péché, ils reſſuſciteront, mais comment ? comme des objets d'horreur, pour ſervir à la confuſion de l'ame & pour partager ſon tourment, après avoir ſervi & avoir eu part à ſes crimes.

Ah, Chrétiens, les grandes vérités!

malheur à qui ne les croit pas ; malheur à qui les croit, & qui vit comme s'il ne les croyoit pas ; mais heureux mille fois le fidéle, qui non content de les croire, en fait la régle de sa vie, & en tire de puissans motifs pour animer sa ferveur. Entrez, s'il vous plaît, avec moi dans cette importante morale.

Malheur, dis-je, à qui ne croit pas ce point essentiel du christianisme, & cette résurrection future. S'il y avoit parmi mes Auditeurs quelqu'un de ces libertins, voici ce que je lui dirois avec toute la sincérité & toute l'ardeur de mon zéle : Il faut, mon cher Frere, que le désordre soit bien grand dans vous, & que le vice y ait pénétré bien avant, pour vous réduire à ne plus croire une des vérités fondamentales de la religion. Il faut que votre cœur ait bien corrompu votre esprit, pour l'aveugler & le pervertir de la sorte. Car dites-moi, je vous prie, si vous êtes encore capable de vous rendre à ce raisonnement, qui de nous deux est mieux fondé, vous qui ne croyez pas ce que l'on vous annonce touchant une autre vie que celle-ci & de la résurrection des morts, & moi qui le crois d'une foi ferme & avec une entiere soumission ? Sur quoi vous appuyez-vous pour ne le pas croire, du moins pour en douter ?

sur votre jugement, sur votre prudence ; ou plutôt sur votre présomption ? Vous ne croyez pas ces mystères, parce que vous ne les concevez pas, parce que vous voulez mesurer toutes choses par vos sens, parce que vous ne voulez déférer ni vous en rapporter qu'à vos yeux ; parce que vous dites, comme cet Apôtre incrédule : *Nisi videro, non credam ;* Si je ne vois, je ne croirai rien ; conduite pleine d'ignorance & d'erreur : voilà le fondement de votre infidélité. Mais moi dans ma créance, & dans la foi que j'ai embrassée, & pour laquelle je serois prêt à verser mon sang, je me fonde sur le témoignage de Dieu même, sur les principes de sa providence & de sa sagesse, sur la vérité de mille prophéties, sur un nombre presque infini de miracles, sur l'autorité des plus grands hommes de tous les siécles, des hommes les plus sensés, les plus éclairés, les plus irréprochables & les plus saints. Je me trouve en possession d'une foi qui a opéré tant de merveilles dans l'univers, qui a triomphé de tant de Rois & de tant de Peuples, qui a détruit & aboli tant de superstitions, qui a produit & fait pratiquer tant de vertus, qui a eu tant de témoins, qui a été signée par le sang de tant de martyrs, qui s'est accrûe par les persécutions même, & con-

Joan. c. 20.

tre laquelle toutes les puiſſances de l'enfer & de la terre n'ont jamais pu prévaloir & jamais ne prévaudront : telles ſont les raiſons qui m'y attachent. Or de ces raiſons & des vôtres, jugez encore une fois quelles ſont les plus ſolides, & les plus capables de déterminer un eſprit droit & de le fixer.

Mais, me direz-vous, comment comprendre cette réſurrection des morts? Il ne s'agit pas, mon cher Auditeur, de la comprendre pour la croire : mais de la croire, quand même elle vous ſeroit abſolument incompréhenſible. Car que vous la compreniez ou que vous ne la compreniez pas, ce n'eſt point ce qui la rend plus ou moins vraie, ou plus ou moins certaine, ni par conſéquent plus ou moins croyable. Cependant j'ai bien lieu d'être ſurpris, mon cher Frere, que vous qui vous piquez d'une prétendue force d'eſprit, vous formiez là-deſſus tant de difficultés. Comme ſi cette réſurrection n'étoit pas évidemment poſſible à Dieu notre créateur : car, dit ſaint Auguſtin, s'il a pu créer de rien nos corps, ne pourra-t-il pas les former une ſeconde fois de leur propre matiere ; & qui l'empêchera de rétablir ce qui étoit déja, puiſqu'il a pu faire ce qui n'avoit jamais été? Comme ſi cette réſurrection n'étoit

pas même aisée & facile à Dieu, puisqu'il est tout-puissant, & que rien ne résiste à une puissance sans bornes. Comme si toutes les créatures ne nous rendoient pas cette résurrection très-sensible ; un grain de bled meurt dans le sein de la terre, c'est la comparaison de saint Paul, & il faut en effet que ce petit grain se pourrisse & qu'il meure, mais ensuite ne le voyons-nous pas renaître ? & n'est-il pas étrange que ce qui vous fait douter de votre résurrection, soit cela même par où la Providence a voulu vous la rendre plus intelligible ? Comme si cette résurrection n'étoit pas très-conforme aux principes de la nature, qui par l'inclination mutuelle du corps & de l'ame, & par l'étroite liaison qu'il y a entre l'un & l'autre, demande qu'ils soient éternellement réunis. Comme si la créance de cette résurrection n'étoit pas une des notions les plus universelles & les plus communes qui se soient répandues dans le monde : ceux mêmes, disoit Tertullien, qui nient la résurrection, la reconnoissent malgré eux, par leurs sacrifices & leurs cérémonies à l'égard des morts. Ce soin d'orner leurs tombeaux & d'en conserver les cendres, est un témoignage d'autant plus divin qu'il est plus naturel. Ce n'est pas seulement, ajoutoit-il, chez les Chré-

tiens & chez les Juifs, qu'on a cru que les hommes devoient reſſuſciter, mais chez les peuples même les plus barbares; chez les Païens & les Idolâtres; & ce n'a pas ſeulement été une opinion populaire, mais le ſentiment des Sages & des Sçavans. Comme ſi Dieu enfin ne nous avoit pas facilité la foi de cette réſurrection par d'autres réſurrections qu'on a vûes, que des témoins irréprochables ont rapportées, & que nous ne pouvons tenir pour ſuſpectes ſans démentir les divines Ecritures, & les Hiſtoires les plus authentiques. Ah! mon cher Auditeur, allons à la ſource du mal, & apprenez une bonne fois à vous connoître vous-même. Vous avez de la peine à vous perſuader qu'il y ait une autre vie, une réſurrection, un jugement à la fin des ſiécles, parce qu'avec cette perſuaſion il faudroit prendre une conduite toute nouvelle, & que vous en craignez les conſéquences: mais les conſéquences de votre libertinage ſont-elles moins à craindre pour vous & moins affreuſes? Dieu, indépendamment de votre volonté, vous a créé ſans vous, & il ſçaura bien ſans vous & malgré vous vous reſſuſciter. *Non quia vis, non reſurges; aut ſi reſurrecturum te non credideris, propterea non reſurges;* ce ſont les paroles de ſaint Auguſtin. Votre réſur- *Auguſt.*

rection ne dépendra point de votre créance ; mais le bonheur ou le malheur de votre résurrection dépendra & de votre créance & de votre vie. Or quelle surprise à ce dernier jour, & quel désespoir, s'il faut ressusciter pour entendre l'arrêt solemnel qui vous réprouvera ; s'il faut ressusciter pour entrer dans les ténébres de l'enfer, en sortant des ombres de la mort ; s'il faut ressusciter pour consommer par la réunion du corps & de l'ame votre damnation, parce que dans une affaire d'une telle importance, vous n'aurez pas voulu prendre un parti aussi sage & aussi certain que l'est celui de croire & de bien vivre ?

Je dis de bien vivre, & voici le malheur, non plus du libertin qui ne croit pas ; mais du pécheur qui croit, & qui vit comme s'il ne croyoit pas. En effet, que sert-il de croire & de ne pas agir conformément à sa foi ; que dis-je ? & d'agir même d'une maniere directement opposée à sa foi ? De croire une résurrection qui nous fera comparoître devant le souverain Juge des vivans & des morts, & de ne travailler pas à le gagner, ce Juge redoutable, & à le fléchir en notre faveur. De croire une résurrection qui nous produira aux yeux du monde entier pour être connus tels que nous serons, & tels que nous aurons été ;

& de vivre dans des habitudes, dans des désordres, maintenant cachés & secrets, mais qui révélés alors & publiés à la face de l'univers, nous couvriront d'ignominie & d'opprobres. De croire une résurrection qui nous doit faire passer à une vie, ou éternellement heureuse, ou éternellement malheureuse, selon le bien que nous aurons pratiqué dans la vie présente, ou selon le mal que nous y aurons commis : & de ne rien faire dans la vie présente de tout le bien qui nous peut procurer une heureuse immortalité, & de commettre dans la vie présente tout le mal qui nous peut attirer la plus terrible condamnation, & nous conduire à une malheureuse éternité ? Que sert-il encore une fois de croire de la sorte ? ou plutôt croire de la sorte, n'est-ce pas se rendre encore plus coupable & se condamner par soi-même ? C'est à vous sur-tout, Femmes du monde, à bien méditer sur ce point de votre religion, & à en profiter. Peu en peine de l'avenir, vous ne pensez qu'au présent ; & refusant à votre ame tous vos soins, vous n'êtes occupées que de votre corps. Hélas ! en voulant le conserver, vous le perdez. Voilà à quoi vous ne pensez pas, & à quoi vous penserez, mais trop tard, quand au son de la derniere trompette ce corps renaîtra de

ſa propre cendre, & que vous entendrez ſortir de la bouche de Dieu ces formidables paroles : *Quantùm in deliciis fuit, tantùm date illi tormentum;* Que les délices où ce corps a vécu, ſoient la meſure de ſon tourment. Après que vous en avez fait votre idole, que vous l'avez tant ménagé & tant flatté, la mort en a fait la pâture des vers ; & la nouvelle vie que je lui rends en va faire la pâture des flammes, dont le ſentiment lui ſera d'autant plus douloureux, qu'il a plus goûté les fauſſes douceurs où vous l'avez nourri : *Quantùm in deliciis fuit, tantùm date illi tormentum.*

Apoc. c. 18.

Concluons, mes chers Auditeurs : heureux le fidéle qui croit & qui attend une réſurrection glorieuſe, parce qu'il ſe met par la pratique de toutes les œuvres chrétiennes & par la ſainteté de ſes mœurs, en état de la mériter. Voilà ce qui animoit ſaint Paul, ce qui conſoloit l'Egliſe naiſſante & perſécutée, ce qui dans la ſuite des ſiécles a ſoutenu tant de Martyrs, tant de Solitaires, tant de Religieux : car nous ſouffrons, diſoient-ils, nous mortifions nos corps, nous nous privons des plaiſirs que le monde nous préſente : mais ce n'eſt pas en vain ; & puiſque nous ſommes aſſûrés que l'ame ſurvit au corps, & qu'à la derniere conſommation des tems le corps

doit encore se rejoindre à l'ame pour commencer ensemble une vie immortelle, nous avons bien de quoi nous réjouir dans la pensée que nous serons alors abondamment payés par une félicité souveraine, de tout ce que nous aurons quitté sur la terre, & de tous les sacrifices que nous aurons faits à Dieu. Voilà ce qui doit inspirer le même zéle & la même ardeur à tout ce qu'il y a d'ames pieuses qui m'écoutent; je dis plus, voilà ce qui doit sanctifier tout ce qu'il y a ici de Chrétiens à qui je parle. Voilà sur quoi ils doivent prendre leurs résolutions: ils ne les prendront jamais sur des principes plus solides. Si dans cette solemnité ils n'ont pas encore fait leur devoir, voilà ce qui doit les engager à s'en acquitter sincérement, à s'en acquitter promptement, à s'en acquitter pleinement. S'ils ont satisfait au précepte de l'Eglise, & qu'ils soient ainsi rentrés dans les voies de Dieu, voilà ce qui doit les y maintenir & les y faire marcher constamment. Car c'est de cette constance que tout dépend; & pour ressusciter dans la gloire, il faut par une sainte persévérance mourir dans la grace. Mais, hélas! qui persévérera? Souffrez, mes chers Auditeurs, que je m'attache particuliérement à ce point en finissant ce dernier discours,

Qui, dis-je, perſévérera ? où ſont ces ames fidéles à leurs promeſſes, & inébranlables dans leurs réſolutions ? Il n'y a que vous, ô mon Dieu, qui les connoiſſez, puiſqu'il n'y a que vous qui puiſſiez connoître & le cœur de l'homme & l'avenir ; deux choſes qui vous ſont toujours préſentes, mais qui nous ſont également cachées, & juſqu'où nos foibles lumieres ne peuvent s'étendre. J'ai lieu néanmoins, Seigneur, de me conſoler par les conjectures que je puis avoir d'un ſecret dont la parfaite connoiſſance vous eſt réſervée : & je ſçai en particulier, tout l'univers le ſçait avec moi, qu'il y a ici un cœur que votre main a formé, un cœur ennemi de l'inconſtance & de la légéreté, fidéle dans ſes paroles, égal dans ſa conduite, inviolablement attaché aux loix qu'il veut bien ſe preſcrire ; qui s'étant propoſé de grands deſſeins, n'en peut être détourné par aucun obſtacle ; qui a fait des prodiges de valeur pour les exécuter, & ce qui n'eſt pas un moindre prodige, qui a renoncé pour cela, non-ſeulement au repos & aux plaiſirs, mais à ſes avantages mêmes & à ſes intérêts. Juſqu'où la perfection de votre loi ne peut-elle point porter, ô mon Dieu, ce cœur ferme & intrépide ? & qui jamais dans ce ſens a été plus propre que lui au Royaume du Ciel ?

C'eſt

C'eſt donc votre Majeſté, Sire, qui fait ici toute ma conſolation. Mais qui ſuis-je, pour parler de moi ? Diſons mieux, les Anges protecteurs de votre Royaume, les Saints qui redoublent jour & nuit leurs prieres pour votre perſonne ſacrée, Dieu même, ſi j'oſe le dire, ne trouvera-t-il pas dans la fermeté qui fait votre caractère, de quoi pouvoir ſe conſoler de l'inconſtance de la plûpart des chrétiens ? C'eſt Dieu, Sire, qui a imprimé dans votre grande ame, ce caractère de fermeté; & comme votre Majeſté, s'arrêtant au milieu de ſes conquêtes, n'a point pris pour fermeté héroïque une opiniâtreté ambitieuſe, auſſi ne peut-elle ſe méprendre dans l'uſage qu'elle doit faire de cette vertu. L'exemple qu'elle en vient de donner à toute l'Europe, en eſt une preuve que la poſtérité n'oubliera jamais. Plus ferme dans ſa religion que dans ſes entrepriſes militaires, elle a fait céder ces entrepriſes militaires à l'intérêt commun de la religion. Au ſeul bruit des ennemis du nom Chrétien, elle a interrompu le cours de ſes armes : votre piété Royale n'ayant pû ſouffrir que vos armes autrefois ſi glorieuſement employées, & peut-être encore aujourd'hui deſtinées par la Providence à repouſſer ces infidéles, ſerviſſent en aucune ſorte à l'avancement de

leurs desseins. Incapable alors de penser à vous-même, & de profiter dans cette conjoncture de la foiblesse de ceux dont votre bras a tant de fois dompté la force : prêt à sacrifier tout, dès que vous avez compris qu'il s'agissoit de la cause de Dieu ; vous avez oublié vos plus justes prétentions, quand il a fallu donner des marques de votre zéle & de votre foi. Voilà ce que j'appelle fermeté, & fermeté pure, puisque ni l'ambition ni l'intérêt n'y ont nulle part.

Mais après tout, Sire, votre Majesté sçait assez que la fermeté d'un Roi Chrétien ne doit pas en demeurer-là : qu'elle doit être occupée dans lui à quelque chose encore de plus digne de lui ; qu'il en doit être lui-même le sujet, & que comme toutes les qualités qu'on admire dans les Héros, seroient peu estimées des hommes si la fermeté y manquoit ; ainsi la fermeté même est peu estimée de Dieu, si elle n'est jointe avec sa grace, qui seule fait à ses yeux notre mérite. Oui, c'est pour conserver la grace, que votre Majesté a reçu de Dieu ce caractère de fermeté & de constance : & jamais la guerre, ce théâtre si éclatant pour elle, ne lui a fourni de plus nobles triomphes, que ceux d'un Monarque qui fait triompher dans sa personne la

grace de ſon Dieu. Si dans tous les états, la perſévérance chrétienne eſt le dernier effet de la grace, on peut dire que c'eſt une eſpéce de miracle dans un Roi, & ſurtout dans le plus abſolu des Rois, puiſqu'il trouve dans ſa grandeur même les plus dangereux ennemis qu'il ait à combattre. Car que ne doit pas craindre pour le ſalut, celui à qui tout obéit, à qui tout céde, à qui rien ne peut reſiſter, à qui tout s'efforce de plaire, & à qui tout craint ſouverainement de déplaire; & quelle fermeté d'ame ne doit-il pas oppoſer à tout cela, s'il veut, diſoit S. Bernard, que tout cela, en l'élevant, ne le perde pas? Mais auſſi de quel mérite devant Dieu ne doit pas être la perſévérance d'un Prince, qui ſe voyant au-deſſus de tout & maître de tout, s'étudie à l'être encore plus de lui-même; qui recevant à tous momens les hommages des hommes, n'oublie jamais ce qu'il doit à Dieu; qui joint avec la majeſté du thrône, l'humilité de la religion; avec l'indépendance d'un ſouverain, la charité d'un chrétien; avec le droit d'impunité, l'équité la plus droite & tous les ſentimens de la plus exacte probité?

Voilà, Sire, les victoires que la grace toute-puiſſante de Jeſus-Chriſt doit remporter dans vous. Demeurant ferme dans cette grace, vous confondrez les libertins,

qui craignent votre persévérance ; vous consolerez les gens de bien, qui en font le sujet de leurs vœux ; & constant pour un Dieu si constant lui-même pour vous, en gouvernant un Royaume de la terre, vous mériterez de posséder le Royaume éternel, que je vous souhaite, &c.

SERMON
POUR LE LUNDI
DE PASQUES,
Sur la Résurrection de Jesus-Christ.

Et factum est, dum fabularentur, & secum quærerent; & ipse Jesus appropinquans ibat cum illis: oculi autem illorum tenebantur ne eum agnoscerent.

Tandis qu'ils s'entretenoient & qu'ils raisonnoient ensemble, Jesus se joignit à eux, & marcha avec eux; mais ils avoient un voile sur les yeux pour ne le pas connoître. En S. Luc. ch. 24.

QUAND je considère, Chrétiens, la disposition où se trouvoient ces deux disciples dont nous parle notre Evangile, il me semble que le Sauveur du monde eut deux grandes maladies à guérir dans leurs personnes, & qu'il fut nécessaire qu'il employât pour cela les remédes les plus puissans & toute la force de sa grace. Car premiérement ils n'avoient pas la foi qu'ils devoient avoir en lui; & de plus, quoiqu'ils

eussent été jusqu'alors du nombre de ses disciples, ils commençoient à se détacher de lui. Ils étoient incrédules, & ils étoient froids & languissans : ils ne croyoient pas de lui ce qu'ils devoient croire, & ils n'aimoient pas dans lui ce qu'ils devoient aimer. Ils ne croyoient pas de lui ce qu'ils devoient croire; car il étoit Dieu, & ils n'en parloient que comme d'un homme, abaissant leur foi à des idées communes & populaires, traitant Jesus-Christ de Prophéte, avouant qu'il avoit été puissant en œuvres & en paroles, mais ne lui donnant rien de plus, & n'y reconnoissant que ce que les Juifs grossiers & charnels y avoient eux-mêmes reconnu : *De Jesu Nazareno qui fuit vir propheta.* Voilà leur incrédulité. Ils étoient froids & languissans dans son amour : car c'est pour cela qu'ils sortoient de Jérusalem, n'osant pas se déclarer ses disciples, abandonnant son parti & ses intérêts, n'espérant plus en lui, & n'attendant plus de lui cette rédemption d'Israël sur laquelle ils avoient compté : *Nos autem sperabamus quia ipse esset redempturus Israël.* Tout cela, Chrétiens, parce qu'ils n'étoient pas persuadés de sa résurrection : car le seul doute qu'ils avoient si Jesus-Christ étoit ressuscité, & s'il devoit même ressusciter, corrompoit leur foi &

Luc. c. 24.

Ibid.

ralentissoit leur zéle. Que fait donc Jesus-Christ? Il les convainc par une expérience sensible qu'il est vraiment ressuscité : & dans cette apparition il éclaire leurs esprits, & il embrase leurs cœurs. Il éclaire leurs esprits, en leur expliquant ce que Moyse & les Prophétes ont dit de lui, & leur donnant de la vénération pour ce Christ & ce Messie qu'il leur propose comme un Dieu de gloire : jusqu'à ce qu'enfin il leur ouvre tout-à-fait les yeux, en leur découvrant que c'est lui-même qui leur parle, & les obligeant de confesser qu'il est leur Dieu & leur Seigneur. Et il échauffe leurs cœurs, leur inspirant peu à peu par ses discours des sentimens d'amour pour sa personne : d'où vient qu'ils se disoient l'un à l'autre : N'est-il pas vrai que notre cœur étoit tout enflammé & tout ardent, lorsqu'il nous parloit dans le chemin & qu'il nous expliquoit les Ecritures? Voilà, mes chers Auditeurs, le sujet de l'instruction que j'ai à vous faire. Ce qu'étoient ces deux disciples d'Emmaüs à l'égard du Fils de Dieu, c'est ce que sont encore aujourd'hui je ne sçai combien de Chrétiens lâches, infidéles, remplis de l'amour du monde, & que l'on peut dire avoir en quelque sorte renoncé à Jesus-Christ, quoiqu'ils fassent encore extérieurement profession d'être ses

disciples. Ils en ont le caractère & le nom; mais à peine ont-ils la foi, ou à peine sont-ils touchés d'aucun sentiment d'amour pour cet homme-Dieu. Ils ne croient que foiblement, & ils n'aiment presque point du tout, parce que la vraie charité ne peut avoir d'autre fondement que celui de la foi.

Je veux donc dans ce discours travailler à relever ce fondement, & à corriger ces deux désordres, dont le premier est notre infidélité, & le second, notre insensibilité. Je prétends que Jesus-Christ ressuscité doit parfaitement établir, & dans nos esprits la foi de sa divinité, & dans nos cœurs l'amour de sa sainte humanité. Je m'explique. Qu'est-ce que Jesus-Christ? un composé de deux natures, l'une divine, l'autre humaine. La divinité demande surtout notre foi, & l'humanité notre amour. Car, dit saint Jean, c'est la foi de la divinité de Jesus-Christ qui nous sanctifie, & c'est l'humanité de Jesus-Christ qui nous a sauvés. Or pour avoir cette foi divine & ce saint amour, nous n'avons qu'à nous attacher au mystère de la résurrection. Dans ce mystère nous apprenons à connoître Jesus-Christ, & à l'aimer; à le connoître comme Dieu, & à l'aimer comme Dieu-homme & Sauveur. Résurrection de Jesus-Christ, motif puissant pour croire sa divi-

nité, c'eſt la premiere partie. Réſurrection de Jeſus-Chriſt, engagement indiſpenſable à aimer ſa ſainte humanité, c'eſt la ſeconde; & voilà tout le ſujet de votre attention.

La premiere partie de ce Sermon eſt la même que celle du Sermon précédent

QUE l'état de la gloire inſpire la crainte, attire le reſpect, donne de l'admiration; c'eſt, Chrétiens, ce que je n'ai pas de peine à comprendre. Mais ne ſemble-t-il pas que ce ſoit un paradoxe, de dire qu'un myſtère auſſi éclatant & auſſi glorieux que celui de la réſurrection du Fils de Dieu, qu'un myſtère qui fut le triomphe de ſon humanité, qui l'exempta de toutes nos foibleſſes, qui le ſépara de nous, & qui le mit dans un état où il n'eut plus avec les hommes ce commerce familier que ſon incarnation avoit établi entre lui & eux: que ce myſtère, dis-je, doive ſervir à exciter pour ce Dieu-homme toute la tendreſſe de notre amour; c'eſt ce qui paroît d'abord difficile à croire, & ce qui eſt néanmoins conſtant dans tous les principes de notre religion. Car de quelque maniere que nous enviſagions aujourd'hui ce grand myſtère: ſoit que nous en conſidérions la fin, ſoit que II. PARTIE.

nous en examinions les circonstances, soit que nous ayons égard à l'effet principal qu'il a produit dans la sainte humanité du Sauveur : je prétends, & il est vrai, que c'est un des mystères où sa charité s'est fait voir plus sensiblement ; & que tous les autres mystères de sa vie souffrante & mortelle, ces mystères de miséricorde & de bonté, ont trouvé dans celui-ci comme leur accomplissement & leur consommation : pourquoi cela ? comprenez, s'il vous plaît, ma pensée : Parce qu'autant qu'il est vrai, que Jesus-Christ est entré dans sa gloire en ressuscitant, autant est-il vrai, que c'est pour nous qu'il a pris possession de cette gloire, & qu'il est ressuscité ; voilà ce que j'appelle la fin du mystère. Parce que dans le triomphe même de sa résurrection, il a voulu conserver les marques les plus authentiques & les caractères les plus visibles de son amour envers les hommes, sçavoir, les cicatrices des blessures qu'il avoit reçues dans sa passion ; voilà la circonstance la plus remarquable, ou du moins l'une des plus remarquables de ce mystère. Enfin, parce qu'en ressuscitant glorieux, il a élevé son humanité à un état de perfection, où nous ne pouvons nous défendre de l'aimer ; mais de quel amour ? d'un amour pur, d'un amour spirituel & tout divin : voilà

l'effet, ou pour mieux dire, la substance même de ce mystère, considéré par rapport à nous. Appliquez-vous, Chrétiens, à ces trois vérités.

C'est pour nous & pour notre intérêt que Jesus-Christ est ressuscité. Il ne nous est pas permis de former sur cela le moindre doute, puisque le Saint-Esprit nous le dit en termes exprès : *Traditus est propter delicta nostra, & resurrexit propter justificationem nostram :* il a été livré à la mort pour nos péchés, & il est ressuscité pour notre justification. En effet, de la maniere qu'en parle l'Ecriture, il ne ressuscite qu'afin de nous faire ressusciter avec lui, & de ressusciter lui-même dans nous. Il ne ressuscite, dit saint Augustin, que pour ressusciter dans sa personne notre espérance, & pour ressusciter dans nos cœurs son amour, que le péché y avoir éteint. En un mot, il ne ressuscite, selon saint Paul, que pour notre justification : *Et resurrexit propter justificationem nostram.* De sorte que cette grande parole de l'Evangile : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret*, s'étend aussi bien au mystère de la résurrection, qu'à celui de l'incarnation. Car au moment que Jesus-Christ sortit du tombeau, il fut vrai de dire, que le Pere éternel donnoit encore une fois au monde

Rom. c. 4.

Joan. c. 19.

son Fils unique; & c'est la pensée de l'Apôtre, dans ce texte de l'Epître aux Hébreux que j'ai déja cité: *Et cùm iterùm introducit primogenitum in orbem terræ.* Mais en quelle qualité le donna-t-il alors? ne craignons point de porter trop loin la chose: il n'y aura rien dans cette théologie que de solide & d'inconteſtable. Il le donna pour la seconde fois en qualité de Sauveur, en qualité de Pasteur, en qualité de Docteur & de Maître. En qualité de Sauveur, puisqu'il est certain que Jesus-Christ par sa résurrection mit le sceau à tout ce qu'il avoit fait, & à tout ce qu'il avoit souffert pour le salut des hommes; & que s'il n'étoit pas ressuscité, ce grand ouvrage du salut des hommes auroit été non-seulement imparfait, mais anéanti, & qu'on auroit pû dire: *Ergò evacuatum est scandalum crucis; ergò gratis Christus mortuus est:* Eh quoi! Jesus-Christ est donc mort en vain, & le scandale de la croix est sans effet? En qualité de Pasteur; puisque le premier soin de cet homme-Dieu à l'instant qu'il ressuscita, fut de ramasser son troupeau, que l'infidélité avoit dissipé: *Scriptum est, Percutiam pastorem, & dispergentur oves gregis. Postqua mautem resurrexero, præcedam vos in Galilæam.* Il est écrit, disoit-il à ses Apôtres, en prophétisant leur chûte: Je frap-

Hebr. c. 1.

Gal. c. 2. & 2.

Matth. c. 20.

ſerai le paſteur, & les brebis ſeront diſperſées : mais que cela ne vous trouble point ; car après que je ſerai reſſuſcité, j'irai devant vous en Galilée, & pourquoi ? pour vous rappeller à cette ſainte bergerie que j'ai formée, où je raſſemble mes Prédeſtinés & mes Elus. En qualité de Maître & de Docteur, puiſque tout le tems qu'il demeura ſur la terre après ſa réſurrection, il l'employa, comme nous l'apprenons de ſaint Luc, à inſtruire ſes Diſciples, à leur donner l'intelligence de ſes Myſtères, à leur développer le ſens des Ecritures, à leur enſeigner tout ce qui regardoit les vérités de la Religion. Salutaires enſeignemens qui ſont aujourd'hui dans le Chriſtianiſme, le fonds de ces traditions divines, que nous recevons comme autant de régles de notre foi. C'eſt pour cela que ce Sauveur adorable ſuſpendit quarante jours entiers la gloire de ſon Aſcenſion, ne pouvant encore monter au ciel, parce que ſon amour, dit ſaint Auguſtin, le retenoit ſur la terre. C'eſt pour cela que tout glorieux qu'il étoit, il ne laiſſa pas de converſer avec ſes Apôtres, leur apparoiſſant, les viſitant, les conſolant, leur faiſant d'aimables reproches, les accompagnant dans leurs voyages, n'oubliant rien pour ſe les attacher & pour avoir toute leur confiance.

C'eſt pour cela que dans quelques-unes de ſes apparitions, il les appella ſes freres, ce qu'il n'avoit jamais fait avant ſa mort : *Ite, nuntiate fratribus meis, ut eant in Galilæam*: Allez, dites à mes freres, qu'ils ſe rendent en Galilée, parce que c'eſt-là qu'ils me verront : ne ſe contentant pas, comme autrefois, de les traiter d'amis, mais les honorant du nom de freres, comme ſi l'état de ſa réſurrection avoit ajouté un nouveau dégré à l'étroite alliance qu'il avoit contractée avec nous en ſe faiſant homme. Or que doit nous inſpirer tout cela, Chrétiens ? un zéle ardent & un amour tendre pour cet Homme-Dieu. Il eſt reſſuſcité pour nous comme il étoit mort pour nous : voilà le principe ſur lequel ſaint Paul fonde cette admirable conſéquence, quand il nous dit que nous ne devons donc plus vivre pour nous-mêmes, ni mourir pour nous-mêmes ; que ſoit que nous vivions, ſoit que nous mourions, c'eſt pour le Seigneur que nous devons vivre & mourir, parce que, ſoit que nous vivions ou que nous mourions, nous ſommes à lui : *Sive ergò vivimus, ſive morimur, Domini ſumus.* Car, ajoute l'Apôtre, voilà pourquoi Jeſus-Chriſt eſt mort & eſt reſſuſcité : *In hoc enim Chriſtus mortuus eſt & reſurrexit.* Il a voulu par ſa mort & par ſa réſurrection

Matth. c. 28.

Rom. c. 14.

Ibid.

acquérir sur les morts & sur les vivans une domination souveraine ; une domination non pas de crainte & de servitude, mais d'amour & de liberté, puisque c'est particuliérement sur nos cœurs qu'il veut régner. En effet, reprend saint Ambroise, expliquant ce passage, comment reconnoître l'amour que par l'amour, & un amour si parfait, que par un amour sans bornes ? Ce Dieu fait chair n'a point voulu se partager, quand il a été question de nos intérêts ; pourquoi nous partagerons-nous, quand il s'agira de son service? Il nous a sacrifié sa vie glorieuse, aussi-bien que sa vie souffrante ; pourquoi ne lui sacrifierions-nous pas nos prospérités, aussi-bien que nos adversités, nous tenant toujours également unis à lui dans l'une & dans l'autre fortune ? Il ne veut, ni de gloire, ni de triomphe, que pour nous ; pourquoi désirerons-nous & chercherons-nous jamais autre chose que lui ?

Ce n'est pas assez : le Sauveur du monde est tellement ressuscité, que dans l'état même de sa résurrection il porte encore les marques de son amour pour les hommes, je veux dire, les cicatrices des blessures qu'il a reçues en mourant. Quoique ces plaies ne conviennent guère, ce semble, à la bienheureuse immortalité dont

il prend poſſeſſion, il ſe fait un plaiſir de les conſerver : & pourquoi ? ah ! mes Freres, répond ſaint Auguſtin, pour bien des raiſons, que ſa charité lui fournit & dont votre piété doit être touchée. Il conſerve ſes plaies, pour nous faire entendre que dans le ſéjour même de ſa gloire, il ne veut point nous oublier ; pour accomplir ce qu'il nous a dit à chacun par ſon Prophéte : *Ecce in manibus meis deſcripſi te.* Regarde, Chrétien, c'eſt dans mes mains que je t'ai écrit, mais avec des caractères qui ne s'effaceront jamais. Car ces plaies dont tu vois encore les veſtiges, ſont autant de traits vifs & animés, qui te repréſenteront éternellement à moi, & qui me parleront ſans ceſſe pour toi. Que la mere oublie ſon enfant, & qu'elle abandonne le fils qu'elle a nourri dans ſon ſein : quand cela même ſeroit poſſible, pour moi je ne t'oublierai pas, parce que je te verrai gravé ſur mes mains : *Ecce in manibus meis deſcripſi te.* Il conſerve ſes plaies pour appaiſer la juſtice de ſon Pere, & pour faire auprès de lui, ſelon la penſée du bien-aimé Diſciple, l'office de médiateur & d'avocat : *Advocatum habemus apud Patrem.* Car c'eſt bien maintenant que nous pouvons dire à ce divin Sauveur : *In manibus tuis ſortes meæ ;* Ah ! Seigneur, mon ſort

Iſaie. c. 49.

1. Joan. c. 2.

Pſalm. 30.

est dans vos mains. Il n'est pas nécessaire que vous parliez pour plaider ma cause ; vous n'avez qu'à présenter ces mains percées pour nous, il n'y a point de graces que je n'obtienne, & je tiens mon salut assuré. Il les conserve pour nous engager à ne perdre jamais le souvenir de sa sainte passion ; en sorte que nous ayons toujours ses souffrances en vûe, & que nous nous fassions non-seulement une occupation & un devoir, mais même un plaisir d'y penser sans cesse avec tous les sentimens de la plus vive reconnoissance, disant avec le Prophéte Royal : *Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui; si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ*: Oui, Seigneur, que ma langue demeure attachée à mon palais, si je ne me souviens de vous ; si je ne me représente toujours Jérusalem, & ce que vous y avez souffert ; & si je n'apprends pas de-là à réprimer mes passions, à retrancher l'excès criminel de mes divertissemens, à me détacher du monde & de moi-même. Car rien, dit saint Chrysostome, n'est plus capable de produire en moi ces heureux effets, que de considérer un Dieu qui porte les vestiges de la croix, jusques sur le thrône de sa majesté. *Psalm.* 136.

Enfin ce divin Sauveur nous présente dans sa résurrection l'objet le plus aimable,

& le plus propre à lui gagner tous les cœurs, sçavoir, son humanité glorieuse, immortelle, impassible, revêtue de toute la splendeur que répand sur elle la divinité qu'elle renferme, & qui commence, après s'être si long-tems cachée dans les ténébres, à se produire au jour & à se faire connoître. Or dans cet état où il fait la félicité des Saints n'a-t-il pas droit de nous dire: Qu'y a-t-il sur la terre que vous puissiez préférer, & même comparer à moi? Si donc vous êtes ressuscités selon l'esprit, comme je le suis selon la chair, ne vous attachez plus à ces beautés fragiles & périssables, qui séduisent vos sens, & qui corrompent vos ames: mais recherchez ces beautés célestes & incorruptibles, dont vous voyez déja dans ma personne une brillante image. *Si consurrexistis cum Christo, quæ sursùm sunt quærite, non quæ super terram.* Demeurons-en là, Chrétiens, & n'entrons pas plus avant dans un sujet qui me conduiroit trop loin, si j'entreprenois de l'approfondir & de le développer dans toute son étendue. Contentons-nous de faire un retour sur nous-mêmes, & de tirer des trois considérations que je vous ai proposées, la conséquence naturelle qui en doit suivre. Car une charité aussi constante que celle

Coloss. c. 3.

de Jesus-Christ pour nous; une charité qu'il a fait paroître, non-seulement jusqu'à la mort, mais au-delà des bornes de la mort, nous touche-t-elle autant qu'elle doit & autant qu'il se l'étoit lui-même promis? pourrions-nous dire aujourd'hui comme les deux Disciples de notre Evangile, que notre cœur est tout brûlant de zéle : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis?* Concevons-nous au moins l'obligation indispensable où nous sommes, de nous consacrer sincérement & pleinement à Jesus-Christ? Croyons-nous, comme nous en devons être convaincus, que tout notre bien consiste dans ce parfait dévouement; & que sur cela, si j'ose parler de la sorte, roule toute notre destinée selon Dieu? C'est à dire, aimons-nous Jesus-Christ d'un amour qui ait quelque rapport à celui dont il nous a aimés? Si c'est ainsi que nous l'aimons, prenons confiance, parce que nos noms seront écrits dans le Livre de vie. Si nous l'aimons moins, tremblons, parce qu'il est de la foi, que celui qui n'aime pas le Seigneur Jesus, est anathême. Oui, mes Freres, disoit saint Paul, je vous regarde comme des anathêmes, si vous êtes indifférens pour cet Homme-Dieu, & insensibles à ses intérêts. En vain feriez-vous dans le monde

Luc. 24. 24.

les plus grands miracles, en vain parleriez-vous le langage des Anges, en vain auriez-vous tous les dons du ciel, si vous n'aviez pas la charité de Jesus-Christ, vous n'êtes pas en grace avec Dieu, & par conséquent vous n'êtes devant Dieu que des sujets d'abomination : pourquoi ? parce que, selon la parole de Jesus-Christ, Dieu n'aime les hommes, qu'autant que les hommes aiment son Fils : *Ipse enim Pater amat vos, quia vos me amastis.* Je dis plus ; & quand même j'aimerois Dieu, sans l'amour de Jesus-Christ je ne serois rien ; & je ne mériterois rien. Dieu ne se tiendroit pas honoré de mon amour, parce qu'il ne veut être aimé de moi que dans Jesus-Christ, comme il ne veut me sauver que par Jesus-Christ. D'où vient que saint Paul parlant de la charité de Dieu, lui donne toujours ce caractère particulier d'être renfermée en Jesus-Christ : *Gratia Dei in Christo Jesu.* Car, comme raisonne saint Thomas, c'est à Dieu de me prescrire comment il veut que je l'aime ; & c'est à moi de l'aimer selon la forme qu'il m'a prescrite. Or il m'a déclaré expressément qu'il vouloit que je l'aimasse dans la personne de ce Sauveur ; c'est donc dans la personne de ce Sauveur, que je dois désormais chercher Dieu, aimer Dieu, espérer en Dieu. Hors

Joan. 16.

2. Cor. 6. 1

de ce Sauveur, il n'y a plus de Dieu pour moi, plus de grace, plus de miséricorde, plus de salut pour moi, parce qu'il n'y a plus, dit l'Ecriture, d'autre nom sous le ciel, par où nous puissions parvenir à la vie bienheureuse.

Or un moment de réflexion, mon cher Auditeur; & considérez, mais considérez-le attentivement, si vivant comme vous vivez dans les engagemens du monde, dans les intrigues du monde, au milieu des écueils & des tentations du monde, vous avez pour Jesus-Christ cet attachement d'esprit & de cœur, qu'exige de vous la religion que vous professez. Examinez bien, si dans l'embarras & le tumulte des affaires humaines, vous conservez pour Jesus-Christ toute la reconnoissance qui lui est dûe comme à votre Rédempteur, si vous êtes zélé pour la gloire de son nom, si les intérêts de son Eglise vous sont chers, si vous suivez ses maximes, si vous imitez ses exemples, si vous pratiquez sa loi: car voilà les marques d'un véritable & solide amour. Du reste, que ce ne soit pas un amour sensible; que cet amour solide & véritable n'opère pas dans vous les mêmes effets, que dans certaines ames spécialement choisies & favorisées de Dieu, il n'importe: ce seroit une erreur de mesurer

par-là, soit l'obligation, soit même la perfection de cette divine charité qui nous doit unir à Jesus-Christ : & c'est une des plus subtiles illusions dont se sert l'ennemi de notre salut, pour désespérer les foibles, & pour endurcir les libertins. Je dis que vous devez à Jesus-Christ votre amour, mais je ne dis pas que vous le devez sentir, cet amour : car il peut être dans vous, quoique vous ne le sentiez pas. Il doit être dans la raison, & non dans le sentiment ; il doit être dans la pratique & dans l'action, & non dans le goût ni dans la douceur de l'affection. Il peut même quelquefois être plus parfait, lorsque sans être ni sensible ni doux, il est généreux & efficace, embrassant tout, & ne goûtant rien : surmontant la nature par la pure grace, & dans les aridités & les sécheresses, soutenant une exactitude & une fidélité qui ne se dément jamais. Et voilà, Chrétiens, de quoi vous consoler d'une part, quand Dieu ne vous donne pas ces sentimens tendres & affectueux, que l'on voudroit quelquefois avoir : mais aussi, voilà de quoi vous condamner, lorsque vous n'avez pas cet amour chrétien & raisonnable que je vous demande. Car cet amour, tout divin qu'il est, ne s'allumera pas dans vous sans vous-mêmes, Dieu, indépendamment de

vous, sçaura bien vous y porter par de secrettes inspirations ; mais le consentement que vous donnerez aux inspirations de Dieu, les actes d'amour que vous formerez, & qui ne peuvent être méritoires s'ils ne sont libres, doivent être les effets de votre coopération : tandis que sans rien faire, vous vous contenterez de dire comme tant d'ames mondaines, Je n'ai pas encore pour Jesus-Christ cet amour fervent & agissant, mais c'est un don que j'attends du ciel : vous l'attendrez en vain, & Dieu éternellement lancera sur vous ce terrible arrêt qu'il a déja prononcé par la bouche de saint Paul : *Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema:* Que celui qui n'aime pas le Seigneur Jesus soit anathême. 1. Cor. c. 16.

Ah ! mes Freres, prévenons l'effet de cette terrible menace. Que ce Sauveur ressuscité pour notre justification, ne soit pas une pierre de scandale pour nous, & le sujet de notre condamnation. Faisons-le vivre dans nous comme saint Paul, ensorte que nous puissions dire, après cet Apôtre : Ce n'est plus moi qui vis ; mais c'est Jesus-Christ qui vit en moi : *Vivo autem, jam non ego ; vivit verò in me Christus.* Et cela comment ? par un amour sincère, par une vive reconnoissance, & par une fidélité in- Galat. c. 2.

violable, par une parfaite imitation des vertus de ce Dieu-homme, notre modéle ſur la terre, & notre glorificateur dans l'éternité bien-heureuſe, que je vous ſouhaite, &c.

SERMON

SERMON
SUR
L'ASCENSION
DE
JESUS-CHRIST.

Et cùm hoc dixisset, videntibus illis elevatus est.

Après qu'il eut parlé de la sorte, il fut élevé à leur vûe vers le ciel. Aux Actes des Apôtres, chap. 1.

POURQUOI le Sauveur du monde découvre-t-il aujourd'hui sa gloire à ses Apôtres, & pourquoi veut-il qu'ils soient témoins de son triomphe, après avoir été témoins de ses humiliations & de ses souffrances ? Cette question, Chrétiens, n'est pas difficile à résoudre ; & vous jugez aisément que le Fils de Dieu voulut par-là les affermir dans la foi, qu'il voulut les prémunir contre les dangereuses tentations

auxquelles ils devoient être exposés, qu'il voulut les préparer aux persécutions & aux croix, & les rendre capables de souffrir eux-mêmes comme lui, non-seulement avec patience, mais avec joie. C'est pour cela qu'il se fait voir à eux dans tout l'éclat de sa Majesté : c'est pour cela qu'en leur donnant une sensible & si haute idée de ce séjour bienheureux où il va marquer leurs places, il les remplit d'une douceur intérieure & toute céleste, qui les retient sur la montagne, lors même qu'une nuée leur a fait perdre de vûe leur divin Maître. En sorte qu'il faut que deux Anges descendent exprès pour les retirer de cette profonde extase où ils demeuroient plongés, & pour les renvoyer à leurs travaux Act. 1. Apostoliques. *Ecce duo viri astiterunt juxta illos in vestibus albis, qui & dixerunt : Viri Galilæi, quid statis aspicientes in cœlum ?*

Appliquons-nous ceci, mes chers Auditeurs : car en qualité de chrétiens ce mystère nous regarde, & il doit opérer en nous les mêmes dispositions que dans les Apôtres. En effet, il y a parmi nous des tiédes & des lâches dans la voie de Dieu, & il est important de les animer. Il y en a qui gémissent sous le poids des adversités & des misères humaines, & il s'agit de les consoler. Peut-être y en a-t-il, qui jouis-

sant d'une tranquille prospérité, sont sur le point de tomber dans des états d'autant plus affligeans & plus douloureux, qu'ils les prévoyent moins, & je dois les y disposer. Or en voici l'excellent moyen. Nous attendons un Sauveur, qui, comme disoit le grand Apôtre, transformera notre corps, & le rendra, tout vil & tout abjet qu'il est, conforme à son corps glorieux : *Salvatorem expectamus, qui reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ.* Non-seulement nous l'attendons, mais éclairés des vives lumieres qui réjaillissent de son humanité sainte, nous le voyons & nous l'admirons. Voilà l'objet de nos espérances, voilà le sujet de notre consolation, voilà ce qui doit allumer notre ferveur & soutenir notre courage : la vûe de ce Sauveur couronné de gloire ; l'attente de cette gloire dont il nous assûre la possession. Car nous sommes déja, selon l'expression de saint Jean, les enfans de Dieu : *Nunc sumus Filii Dei ;* & nous sçavons que quand Jesus-Christ viendra à la fin des siécles, & qu'il se montrera dans la même gloire où il paroît en ce jour, nous serons semblables à lui : *Scimus quoniam cùm apparuerit, similes ei erimus.* C'est-là, dis-je, ce qui nous doit rendre fervens & patiens ; fervens dans l'ac-

Philipp. c. 3.

1. Joan. c. 3.

Ibid.

compliſſement de nos devoirs, patiens dans les afflictions & dans les maux qui nous arrivent par l'ordre de la providence. Mon deſſein eſt donc de vous parler de la gloire du ciel, & de vous la propoſer comme le motif le plus touchant, le motif le plus propre à faire impreſſion ſur vos cœurs, & à vous faire tout entreprendre & tout ſupporter dans la vie. J'ai beſoin de la grace du Saint-Eſprit, & je la demande par l'interceſſion de Marie. *Ave*, *Maria*.

ISAÏE l'avoit dit, & ſaint Paul dans les mêmes termes nous l'a déclaré; que l'œil n'a point vû, que l'oreille n'a point entendu, & que le cœur de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu dans les tréſors de ſa miſéricorde a préparé pour ceux qui l'aiment & qui le ſervent. Après deux témoignages ſi authentiques, il n'y a point de prédicateur de l'Evangile qui puiſſe ſans témérité entreprendre de donner à ſes auditeurs une idée juſte de la gloire du ciel. Mais auſſi, dit ſaint Chryſoſtome, le prédicateur a-t-il en cela même un grand avantage, puiſque l'impuiſſance où il eſt réduit, eſt juſtement l'idée la plus haute, la plus vraie, la plus exacte que nous puiſſions avoir ſur la terre, & qu'il puiſſe donner de cette gloire. Ne faiſons donc point

aujourd'hui d'efforts inutiles pour comprendre une gloire, dont la plus essentielle propriété, est d'être incompréhensible. Il nous doit suffire de la connoître comme nous connoissons Dieu, c'est-à-dire, de sçavoir ce qu'elle est, par ce qu'elle n'est pas. Or nous le sçavons, & j'oserois même ajouter que nous le sentons, lorsqu'il nous arrive, en contemplant l'univers, & le bel ordre des créatures qui le composent, de faire cette réflexion aussi touchante que solide : Tout ce que je vois n'approche pas de ce que j'espère ; & tout ce que j'admire en cette vie, n'est qu'une ombre obscure & confuse de ce que Dieu me destine en l'autre. Car voilà, Chrétiens, la plus excellente notion que nous ayons à nous en former. En effet, c'est ainsi que saint Augustin voyant la Cour des Empereurs de Rome si pompeuse & si magnifique, se figuroit par proportion la magnificence & la beauté de la Cour céleste. C'est ainsi qu'au milieu des cérémonies les plus augustes, il s'écrioit : *Si hæc tam pulchra sunt, qualis ipse ? & si hæc tanta, quantus ipse ?* Si tout ceci est si brillant, si grand, si surprenant, que sera-ce de vous, ô mon Dieu ! Et c'est ainsi que nous en jugerions nous-mêmes, si nous ne nous laissions pas éblouir au vain éclat du monde, & que nous sçussions, comme ce *August.*

grand Saint, nous élever des grandeurs visibles & mortelles, aux grandeurs invisibles & éternelles. Mais encore une fois tenons-nous-en à la régle du saint-Esprit, qui nous défend de chercher ce qui est au-dessus de nous, & qui nous ordonne d'être attentifs à ce que Dieu demande de nous: *Altiora te ne quæsieris; sed quæ præcepit tibi Deus, illa cogita semper;* c'est-à-dire, sans avoir une vaine curiosité d'apprendre en quoi consiste la gloire des bienheureux, instruisons-nous avec humilité de ce que nous devons faire pour y parvenir. Le voici, mes chers Auditeurs, & il n'y a personne qui ne doive se l'appliquer. Le Sauveur du monde nous fait connoître par son exemple, que cette gloire est une récompense; & il nous fait au même tems entendre que cette récompense est sur-tout le fruit & le prix des souffrances. Arrêtons-nous à ces deux pensées, & faisons-en le partage de ce discours. Cette gloire où nous appelle après lui Jesus Christ, est une récompense; il faut donc la mériter; ce sera la premiere partie. Cette récompense est sur-tout le fruit & le prix des souffrances: c'est donc en particulier par le bon usage des souffrances, qu'il la faut mériter; ce sera la seconde partie. Ainsi le Fils de Dieu l'a-t-il mérité lui-même. Et voilà en deux

Eccli. c. 3.

mots ce qu'il nous a révélé de notre gloire future, & ce qu'il nous est nécessaire de ne pas ignorer. Tout le reste sont choses ineffables, mystères cachés, secrets qu'il n'est pas permis même à saint Paul de nous découvrir, & qu'il est beaucoup moins en mon pouvoir de vous expliquer : *Arcana verba, quæ non licet homini loqui.* Mais pour votre édification & pour satisfaire à ce que vous attendez de moi, je dois vous dire, & je vous le dis avec tout le zéle que Dieu m'inspire, que si vous voulez arriver à la même gloire que Jesus-Christ, vous devez la mériter comme Jesus-Christ, premiere proposition : & que si vous voulez la mériter comme Jesus-Christ, vous devez souffrir comme Jesus-Christ, seconde proposition. Je vous demande pour l'une & pour l'autre une attention favorable. Elles sont simples ; mais dans leur simplicité, elles renferment les plus importantes instructions. 2. Cor. c. 12.

JE m'en vais, disoit le Sauveur du monde à ses Disciples, sur le point qu'il étoit de retourner à son Pere : je vais prendre possession de la gloire qui m'est réservée dans le ciel, & vous préparer au même tems à chacun votre place dans ce séjour bienheureux : *Vado parare vobis locum.* 1. PARTIE. Joan. c. 14.

role pleine de consolation; mais parole précédée d'une autre qui devoit être pour eux, & qui est pour nous un grand fonds d'instruction. Car le même Sauveur leur avoit dit auparavant: Ce Royaume où je veux vous appeller après moi, je vous le promets, mais aux mêmes conditions que mon Pere me l'a promis, & vous ne l'aurez point autrement que moi. *Dispono vobis, sicut disposuit mihi Pater meus regnum.* Or le Fils de David n'y est entré que par la voie du mérite. D'où il s'ensuit, mes chers Auditeurs, par la plus juste de toutes les conséquences, que pour parvenir nous-mêmes à cette gloire céleste, il faut que nous l'ayons méritée. Mettons dans tout son jour cette vérité, que je vous propose aujourd'hui comme le motif le plus capable d'exciter votre zéle, & d'allumer toute votre ferveur.

Luc. c. 22.

Oui, Chrétiens, la gloire que nous attendons, est une récompense que Dieu nous destine; & pour peu que vous ayez de pénétration, vous y devez découvrir d'abord deux différences bien remarquables, qui la relévent infiniment au-dessus de ces récompenses fragiles & passagères que le monde promet à ceux qui le servent. Car, selon la belle réflexion de saint Jean Chrysostome, telle est l'injuste distribution qui se fait des

récompenſes du monde. On les a ſouvent ſans les mériter, & on les mérite encore plus ſouvent ſans les avoir. On les a ſans les mériter, & c'eſt ce qui devroit humilier la plûpart des heureux du ſiécle; & on les mérite encore plus ſouvent ſans les avoir, c'eſt ce qui rebute & ce qui déſeſpére les malheureux. Mais il n'en eſt pas ainſi de cette récompenſe immortelle où nous aſpirons. Comme on ne l'obtient jamais, qu'en la méritant, auſſi eſt-on ſûr de ne la mériter jamais ſans l'obtenir. Deux points à quoi je m'attache, & que je voudrois imprimer profondément dans vos eſprits.

C'eſt une récompenſe que ce Royaume éternel, où Jeſus-Chriſt, comme notre chef, entre glorieux & triomphant: mais cette récompenſe, prenez garde à ces trois penſées, on ne l'a point qu'on ne la mérite; on ne l'a que parce qu'on la mérite; on ne l'a qu'autant qu'on la mérite. On ne l'a point, dis-je, qu'on ne la mérite. Dieu, comme maître de ſes biens, pouvoit nous la donner gratuitement, ſans qu'il nous en coûtât rien: mais il ne l'a pas voulu; & ſuivant l'ordre qu'il a établi, il faut de deux choſes l'une, ou que nous méritions cette récompenſe, ou que nous y renoncions. De quelque maniére que Dieu nous ait prédeſtinés, en vûe ou indépendam-

ment de nos bonnes œuvres; (question qui partage l'école, & qui n'appartient point à mon sujet;) il est certain, & c'est un principe de Religion, que nous n'aurons jamais part à son héritage, si nous nous trouvons à la mort dépourvus de ces mérites, qui sont, selon l'Evangile, les titres légitimes pour y prétendre. Venez, nous dira Jesus-Christ dans le jugement dernier, si nous sommes assez heureux pour être du nombre de ses brebis, & placés à sa droite; venez, les bien-aimés de mon Pere, possédez le Royaume qu'il vous préparoit, & qui vous est désormais acquis: *Venite, possidete paratum vobis regnum.* Mais en vertu de quoi nous le donnera-t-il ce Royaume? Ecoutez ce qu'il ajoutera: Parce que vos bonnes œuvres me parlent pour vous, parce que vous avez fait des choses dont je n'ai point perdu le souvenir, & qu'il est maintenant de ma justice & de ma fidélité de les reconnoître; parce que dans la personne des pauvres, qui étoient mes membres vivans, vous m'avez secouru, nourri, logé, visité; enfin régnez avec moi, parce que vous avez été charitables pour moi: *Possidete paratum vobis regnum; esurivi enim, & dedistis mihi manducare.* Raisonnons tant qu'il nous plaira, voilà dans le sens de Jesus-Christ même,

Matth. 25.

tout le dénouement du mystère impénétrable de la prédestination. C'est en cela, remarque le Docteur Angélique saint Thomas, que cette récompense du ciel est une véritable gloire, & même la gloire par excellence, parce qu'elle est le fruit du mérite, & du mérite le plus parfait qui puisse convenir à l'homme. En effet, ce qui se donne à la faveur, peut bien être une grace, peut bien être une distinction, peut bien être un privilége; mais à parler exactement, ce ne peut être une gloire. Or ce n'est point là ce que Dieu réserve à ses Elus; mais dans le langage du Saint-Esprit ce qu'il leur réserve est une récompense, & par-là même une gloire: *Gloria hæc est omnibus sanctis ejus.* Parce qu'ils ont été saints sur la terre, ils sont bienheureux dans le ciel & comblés de gloire; mais leur bonheur, & comme récompense & comme gloire, suppose qu'ils s'en sont rendus dignes: voilà ce que nous enseigne la foi. *Psal.* 149.

Calvin a combattu cette vérité, & c'est un des points où je confesse que son hérésie m'a toujours paru plus insoutenable. Il a prétendu que nos plus saintes actions par rapport à Dieu ne pouvoient jamais être méritoires: cependant Dieu même nous assûre qu'elles le sont, & nous dit en termes exprès qu'à la fin des siécles sa provi-

dence éclatera, lorsqu'il viendra pour rendre à chacun selon le mérite de ses œuvres; *Eccli. 16. Unicuique secundùm meritum operum suorum:* pouvoit-il s'expliquer plus clairement? Mais ne suffit-il pas, disoit Calvin, que Jesus-Christ nous ait acquis la gloire que nous espérons, & qu'il l'ait méritée pour nous? Non, répondent les Théologiens, après S. Augustin, cela ne suffit pas. Il faut qu'après lui, que par lui, & qu'avec lui, nous la méritions encore pour nous-mêmes, comme il ne suffit pas que Jesus-Christ ait fait sur la croix pénitence pour nous, si nous ne la faisons pour nous-mêmes. Il faut que notre pénitence, jointe à la pénitence de cet Homme-Dieu, nous réconcilie avec Dieu; & de même il faut que nos mérites joints à ses mérites, nous ouvrent le Royaume de Dieu, & c'est à quoi le grand Apôtre travailloit si saintement, & ce qui lui faisoit dire: *Coloss. 1. Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi;* j'accomplis en moi, ce qui manqueroit sans cela à ma rédemption, & à ce que Jesus-Christ a souffert pour moi. Mais n'est-ce pas faire tort aux mérites du Rédempteur, que d'accorder une récompense aussi divine que celle-là à d'autres mérites que les siens? Nullement, dit saint Augustin, & la raison qu'il en apporte est convaincante; parce que les

mérites que nous devons acquérir, & ajouter à ceux du Rédempteur, sont tellement des mérites différens des siens, qu'ils sont néanmoins dépendans des siens, fondés sur les siens, tirant toute leur efficace & toute leur valeur des siens, & par conséquent incapables de préjudicier aux siens. Que fait Dieu quand il nous récompense? je l'avoue, il couronne nos mérites; mais parce que nos mérites sont ses dons, en couronnant nos mérites, il couronne dans nos personnes ses propres dons; *Coronat in nobis dona sua;* c'est la belle expression de saint Augustin. Mais avouer que l'homme peut mériter le Royaume du ciel, n'est-ce pas lui donner le sujet de se glorifier? Oui, continue ce saint Docteur; & malheur à nous, si faute d'un tel mérite, nous n'étions pas en état de nous glorifier dans le sens que Calvin veut nous le défendre. Car le Royaume céleste n'est que pour ceux qui ont droit de se glorifier dans le Seigneur; & un des caractères de l'homme juste, les plus distinctement marqués par l'Apôtre, est qu'il puisse, sans présomption, mais avec une sainte confiance, prendre part à cette gloire dont le Seigneur est le principe & la fin: *Qui gloriatur, in Domino glorietur.* Or le foible de l'hérésie & de la prétendue réforme de Calvin, est qu'elle dé-

Augustin.

1. Cor. c. 1.

pouille le juſte de tout mérite, j'entends de tout mérite propre, & qu'elle lui ôte ainſi tout moyen de ſe glorifier même en Dieu. Condition néanmoins eſſentielle pour être récompenſé de Dieu. Avançons.

Non ſeulement on n'a point la récompenſe du ciel qu'on ne la mérite, mais ce que je vous prie de bien comprendre, on ne l'a que parce qu'on la mérite : en ſorte qu'elle eſt le partage du mérite ſeul, à l'excluſion de tout autre titre. De-là vient que ſaint Paul, pour la définir, l'appelle cou-
2. Tim. c. 4. ronne de juſtice : *In reliquo repoſita eſt mihi corona juſtitiæ.* Parce qu'en effet, diſent les Peres, cette récompenſe ne doit être donnée aux hommes, que ſelon les régles d'une juſtice rigoureuſe, d'une juſtice incorruptible, d'une juſtice que rien ne touchera, que rien ne fléchira, que rien ne préoccupera ; d'une juſtice qui n'aura d'égards pour perſonne ; qui ne diſtinguera ni qualités, ni rangs, ni naiſſance, mais qui diſcernera parfaitement le mérite. Les récompenſes du ſiécle ſont tous les jours en butte à la cupidité & à l'ambition : quoiqu'elles ne ſoient dûes qu'au mérite, toute autre choſe que le mérite contribue à les avoir. On les emporte par le crédit, on ſe les attire par la brigue, on les arrache par l'importunité : les plus hardis & les plus avides ſont

ceux qui y parviennent ; le hasard en décide, la bonne fortune de l'un, & souvent l'iniquité de l'autre. On se prévaut, pour les demander, du mérite d'autrui ; le fils veut être récompensé des services du pere ; l'ami croit être en droit de profiter du travail & du pouvoir de son ami. Ceux mêmes que Dieu a fait les dispensateurs de ces récompenses temporelles, quelque précaution qu'ils y apportent, & quelque envie qu'ils ayent de les distribuer avec équité, peuvent à peine se répondre d'eux-mêmes, & compter qu'ils ne se laisseront pas prévenir & surprendre. Comme ils sont hommes, dit saint Augustin, ils récompensent en hommes, c'est-à-dire, bien plus souvent selon la nécessité de leurs affaires, que selon le dégré de leur estime : bien plus souvent par inclination que par raison. Et en effet, ceux qui entrent dans leurs plaisirs, ont communément bien plus de part à leurs graces & à leurs bienfaits, que ceux qui s'immolent pour leur service. Ceux qui les flattent & qui les trompent, sont communément bien mieux récompensés que ceux qui leur sont fidéles. Ainsi vont les choses humaines : & quelque zéle que nous ayons pour la réformation de l'univers, nous ne devons pas espérer qu'elles prennent un autre cours.

Rien de tout cela dans la récompense où Dieu nous appelle. Il péſera ſes Elus dans la balance, mais dans la balance du Sanctuaire ; & leur mérite ſeul mis à l'épreuve de ſon jugement, fera la déciſion de leur ſort. Quiconque n'en aura pas l'exacte meſure, fût-il un des Dieux de la terre, ſera rejetté. Comme le fils ne portera point l'iniquité du pere, auſſi le mérite du pere ne ſuppléera point à l'indignité du fils. Tout devant Dieu ſera perſonnel, & la régle du Saint-Eſprit ſubſiſtera : *Unicuique ſecundùm meritum operum ſuorum ;* à chacun ſelon ſes œuvres. Il ne dit pas : à chacun ſelon ſes lumieres, à chacun ſelon ſes maximes, à chacun ſelon ſes talens. Il ne dit pas même : à chacun ſelon ſes déſirs, ſelon ſes projets & ſes intentions : mais à chacun ſelon ſes actions, à chacun ſelon ce qu'il aura fait, & non point ſelon ce qu'il aura cru ou ce qu'il aura voulu faire : *Unicuique ſecundùm meritum operum ſuorum.* En un mot le tems de la grace & de la miſéricorde ſera expiré, & celui de la juſtice ſuccédera : & par la même raiſon, que la grace dans les Elus aura précédé tout mérite ; la gloire dont Dieu les comblera, aura pour fondement le mérite acquis par la grace. Rien de plus vain dans l'opinion des mondains mêmes, que la gloire du mon-

Eccli. 16.

de : pourquoi ? parce qu'elle n'eſt ni une preuve certaine, ni une conſéquence ſûre du mérite ; parce qu'elle eſt preſque toujours l'effet du caprice & de la prévention des hommes ; parce qu'il n'y a rien où la corruption du jugement des hommes, où leur peu d'équité, d'intégrité, de ſincérité, paroiſſe plus évidemment, qu'en ce qui regarde cette gloire profane. Mais par une régle toute contraire, concevez de-là ce que c'eſt que la gloire des Prédeſtinés dans le ciel, puiſque c'eſt un Dieu qui en eſt l'arbitre ; un Dieu ſouverainement éclairé, ſouverainement juſte, & qui ne peut eſtimer que ce qui eſt eſſentiellement eſtimable ; un Dieu auſſi déterminé à ne glorifier que le mérite, qu'il l'eſt à réprouver & à punir le péché ; un Dieu dans l'un & dans l'autre également infaillible, infléxible, irrépréhenſible ; tel eſt, mes Freres, concluoit ſaint Paul, tel eſt le maître dont il m'importe d'être loué & d'être favorablement jugé, parce que c'eſt celui dont l'approbation & la louange doit faire éternellement la ſolide gloire : *Qui autem judicat me, Dominus eſt.* 2. Cor. c. 4.

Enfin cette récompenſe des bienheureux, on ne l'a qu'autant qu'on la mérite ; & ſi l'un eſt plus récompenſé que l'autre, s'il eſt dans un dégré de gloire plus émi-

nent que l'autre, ce n'eſt que parce qu'il a plus de mérite que l'autre. Dans le monde, on voit tous les jours des mérites médiocres l'emporter ſur des mérites éclatans; & vous le permettez, Seigneur, pour nous apprendre que ce n'eſt point ici que ſe doit faire le vrai diſcernement de nos perſonnes; vous le permettez pour nous détacher malgré nous de la terre, & pour nous faire porter plus haut nos vûes: mais dans le Royaume de Dieu chacun eſt placé ſelon l'ordre où il doit être; & une des plus ſinguliéres beautés que l'Ecriture y fait remarquer, eſt cette admirable proportion entre la qualité du mérite & le rang qu'il occupe. Il y a, diſoit le Fils de Dieu, dans la Maiſon de mon Pere, différentes demeures; mais ces demeures, obſerve ſaint Bernard, ne ſont différentes, que parce qu'il s'y trouve des mérites différens. Le plus ou le moins de mérite y fait donc le plus ou le moins d'élévation; cinq talens de mérite y produiſent cinq talens de gloire, & deux n'y en produiſent que deux. Tellement que la diverſité du mérite y diſtingue, y partage, y ordonne tout. Or ſi cela eſt, Chrétiens, permettez-moi de m'arrêter ici, & de faire avec vous une réflexion dont il eſt difficile que vous ne ſoyez pas touchés: à quelle éton-

nante révolution ne doivent pas s'attendre la plûpart des hommes, quand ce myſtère s'accomplira, & que Dieu dans ſon jugement dernier viendra faire ce partage? Quelle déſolation, par exemple, pour tant de Grands, lorſqu'après avoir tenu dans le monde des rangs honorables, que leur donnoient leurs dignités, leurs emplois, leurs charges, il leur en faudra prendre d'autres, que le mérite ſeul réglera, & où l'arrêt de Dieu les réduira? Si Dieu, au moment que je parle, leur faiſoit voir l'affreuſe différence de ce qu'ils ſont aujourd'hui & de ce qu'ils ſeront alors, dans quelle conſternation cette vûe ne les jetteroit-elle pas: & quand à la mort il faudra quitter en effet ces rangs de naiſſance & de fortune, pour paſſer à d'autres rangs, qu'une exacte & rigoureuſe juſtice leur aſſignera, quelle douleur pour eux de ſe trouver dans un ſi prodigieux abaiſſement, dans un éloignement infini de Dieu, parce qu'ils n'auront preſque rien fait pour Dieu? Je ſçai que cette réflexion eſt affligeante; mais en eſt-elle moins ſalutaire? & ne ſerois-je pas prévaricateur, ſi dans une occaſion auſſi naturelle que celle-ci, je ne les faiſois ſouvenir, qu'outre les grandeurs de la terre, il y en a d'autres dans le ciel où ils doivent aſpirer; qu'il y a d'autres honneurs dont ils doivent être

jaloux, d'autres places qu'ils doivent remplir, d'autres établissemens pour lesquels Dieu les a créés ? Aurois-je pour leur salut le zéle que mon ministère doit m'inspirer, si je ne les avertissois pas que la figure de ce monde passe, & qu'après qu'elle sera passée, le mérite d'une vie chrétienne est le seul titre de distinction qui nous restera ?

Mais revenons. Je ne me suis pas contenté de vous dire qu'on a souvent les récompenses du monde sans les mériter : j'ai ajouté que souvent aussi on les mérite sans les avoir; au lieu que nous sommes assûrés, en méritant la récompense éternelle, de l'obtenir. En effet comptez, si vous le pouvez, mes chers Auditeurs, combien de gens vous avez vûs dans le monde mener une vie obscure, & ne parvenir à rien, avec un mérite & des services qui devoient les élever à tout. Des patrons leur ont manqué, des concurrens les ont écartés; l'envie, l'intrigue, la cabale, mille mauvais offices les ont détruits; un maître aveugle & sans discernement, un maître insensible & indifférent, un maître trompé & prévenu les a laissés dans la foule, les a oubliés, mépriſés, rebutés. Que ne nous apprend pas là-dessus l'usage & la science du monde ? Mais avec Dieu je suis à couvert de toutes ces injustices. Quoi

que je faſſe, ſi c'eſt pour lui que je le fais, il m'en tiendra compte. Qu'eſt-ce qu'un verre d'eau ? cependant ce verre d'eau donné en ſon nom, ne ſera pas ſans récompenſe. Qu'eſt-ce qu'une penſée ? cependant cette bonne penſée reçue & ſuivie, aura ſon ſalaire. Qu'eſt-ce qu'un déſir ? cependant ce bon déſir conçu & formé dans le cœur, produira, ſelon l'expreſſion de l'Apôtre, ſon rayon de gloire. Qu'eſt-ce qu'une parole ? cependant cette parole dite avec douceur, avec humanité, avec charité, ſera écrite dans le Livre de vie. Or ſi Dieu doit récompenſer de la ſorte juſqu'aux moindres mérites, que ſera-ce des autres ? C'eſt ainſi qu'il nous l'a promis ; & comme il eſt tout-puiſſant, c'eſt ainſi qu'il peut l'accomplir ; & comme il eſt fidéle, c'eſt ainſi qu'il veut l'accomplir : par conſéquent, c'eſt ainſi qu'il l'accomplira. Enſorte, conclut ſaint Auguſtin, que ſa toute-puiſſance, qui eſt la toute-puiſſance d'un Dieu, n'aura point dans l'éternité d'autre occupation, que de glorifier ſes Elus, & tous leurs mérites. Voilà à quoi il s'emploiera, en quoi il mettra une partie de ſes complaiſances, de quoi il ne ſe laſſera jamais.

Mais cela poſé, Chrétiens, & quoique nous faſſions profeſſion de le croire, vivons-nous & agiſſons-nous comme en

étant perſuadés? Je parle à des Auditeurs, qui, chacun dans leur condition, ſe piquent d'avoir leur mérite, & je veux bien convenir de tout le mérite dont vous vous piquez. Mais ce mérite, que je n'ai garde de vous diſputer, eſt-ce un mérite pour le ciel? eſt-ce un mérite à qui Jeſus-Chriſt ait jamais rien promis? eſt-ce un mérite que vous oſiez vous-mêmes préſenter à Dieu pour lui demander ſon Royaume? Si les Saints, qui régnent avec ce Dieu & ce Roi de gloire, n'avoient point eu d'autre mérite, recueilleroient-ils maintenant les fruits dont ils ont jetté ſur la terre les précieuſes ſemences? Entrons dans le détail. Une vie auſſi inutile & auſſi vuide de bonnes œuvres que celle d'un homme du monde, d'une femme du monde, régulier d'ailleurs & d'une conduite, ſelon le monde, irréprochable; eſt-ce la vie d'un Chrétien, gagé, ſelon la parabole de l'Evangile, pour mériter une récompenſe immortelle? Voyons ces mercénaires, qui, preſſés par le beſoin, donnent leur peine pour un ſalaire temporel: ces hommes à qui le Fils de Dieu nous compare ſi ſouvent, & à qui il veut, en quelque état que nous puiſſions être, que nous nous conformions. Les imitons-nous? ſommes-nous attachés comme eux à un travail conſtant & aſſidu? renonçons

nous comme eux à la molleſſe & à la douceur du repos ? avons-nous, comme eux, des jours pleins par une pratique entiere de nos devoirs? Si malgré cette inutilité de vie l'on gagnoit le ciel, le ciel ſeroit-il ce Royaume de conquête, qu'il faut emporter par violence & acheter ſi chérement ? Doit-il ſuffire à des Chrétiens, pour être récompenſés de Dieu, de ſe trouver exempts de crime; & la maxime ſur laquelle on s'appuie juſqu'à s'en faire une conſcience, que tout le mérite du ſalut ſe réduit à ne point faire de mal, n'eſt-ce pas une erreur dont il faut aujourd'hui vous détromper ? Mérite-t-on des récompenſes en ne faiſant rien ? le monde en juge-t-il de la ſorte ? récompenſe-t-il l'oiſiveté, quoique d'ailleurs innocente ? n'exige-t-il pas des ſervices réels ? & pourquoi croirons-nous que Dieu nous en tiendra quittes à moins de frais? Vivant dans cette erreur groſſiere, que je ſçai être le deſordre le plus ordinaire de ceux qui m'écoutent, puis-je, mes chers Auditeurs, vous dire à la vûe de Jeſus-Chriſt montant au ciel : *Gaudete & exultate ;* Réjouiſſez-vous, treſſaillez de joie : pourquoi ? *Quoniam merces veſtra copioſa eſt in cælis ;* parce que vous aurez la même récompenſe que ce Dieu glorifié, une récompenſe abondante. Ne dois-je pas vous dire plu-

Matth. c. 5.

Ibid.

tôt : Pleurez & gémissez : pourquoi ? parce que travaillant si peu, il faut que votre récompense soit bien petite ; pleurez, pourquoi ? parce qu'il est même plus vraisemblable, que cette récompense des Elus n'est point pour vous ; pleurez, pourquoi ? parce que ces mérites dont vous voulez vous prévaloir, & à qui le monde donne de vains éloges, sont des mérites périssables, dont vous avez déja reçu la récompense, & dont vous ne la recevrez jamais. Voilà dans cette sainte solemnité & malgré la joie de l'Eglise, ce qui doit faire le sujet de votre douleur.

Enfans des hommes, concluoit le Prophéte Royal, jusques à quand aimerez-vous la vanité, & chercherez-vous le men-
Psalm. 4. songe ? *Usquequò diligitis vanitatem, & quæritis mendacium* ? Il leur en demandoit la raison, *usquequò ?* & il n'en attendoit pas la réponse, remarque saint Augustin, parce qu'il sçavoit bien qu'ils n'en avoient point à lui faire. Souffrez que je vous fasse le même reproche. Enfans des hommes, jusques à quand vous fatiguerez-vous à chercher des récompenses corruptibles, dont la poursuite vous cause tant d'inquiétudes, dont le retardement vous remplit de tant de chagrins, dont vous n'êtes jamais contens, & qui ne servent qu'à vous jetter dans

un

un plus profond oubli de Dieu ? Auſſi ardens que vous l'êtes pour ces biens de fortune qui emportent toutes vos réflexions & tous vos ſoins, & dont la mort vous dépouillera bientôt, juſques à quand négligerez-vous ces vrais biens & cette couronne que votre médiateur & votre chef vous propoſe comme l'objet le plus digne de vos vœux ? Ecoutez-le parler lui-même ; car c'eſt lui-même qui du haut de ſa gloire, s'adreſſe à nous en ce jour, & nous dit : *Uſquequò diligitis vanitatem, & quæritis mendacium* ? Hommes terreſtres & ſenſuels, juſques à quand mépriſerez-vous mes promeſſes pour celles du monde ? Puiſque vous êtes ſi intéreſſés & ſi avides, que ne vous attachez-vous du moins au maître qui vous offre davantage ? Le monde a-t-il des récompenſes auſſi ſolides & même auſſi préſentes que les miennes ? Le monde, quand vous vous êtes livrés à lui, vous a-t-il jamais rendus heureux, & trouve-t-on le centuple en le ſervant ? Voilà, Chrétiens Auditeurs, à quoi il faut que vous répondiez, mais à quoi vous ne pouvez bien répondre que par la réformation de vos mœurs & par un parfait changement de vie. Que ce ſoit donc là déſormais l'exercice de votre foi ; *Theſauriſate vobis theſauros in cælo ;* amaſſez des thréſors pour le

Pſalm. 4.

Matth. c. 6.

ciel. Au lieu de ces vertus mondaines dont vous vous parez, & qui ne ſont devant Dieu de nul mérite; au lieu de cette prudence de la chair, de cette politique, de cette force païenne, entrez dans la pratique de ces vertus chrétiennes, qui ſeront pour vous des ſources fécondes de béatitude & de gloire. Appliquez-vous non-ſeulement à vous aſſûrer, mais à augmenter votre récompenſe par vos bonnes œuvres. C'eſt à quoi juſques à préſent vous n'avez point penſé; mais il eſt encore tems d'y pourvoir: car vous pouvez encore réparer par votre ferveur toutes vos pertes. Vous pouvez encore racheter ces jours malheureux, où vous n'avez rien fait, ni pour Dieu ni pour votre ame. Vous pouvez même, à l'exemple des ouvriers de l'Evangile, commençant tard & à la derniere heure du jour, être auſſi bien récompenſés, que ceux qui ſont venus dès le matin, & qui ont travaillé toute la journée. Or ſi vous le pouvez, êtes-vous excuſables de ne le pas faire? Récompenſe du ciel, récompenſe qu'il faut mériter, comme Jeſus-Chriſt; c'eſt ce que vous avez vû: mais pour la mériter comme Jeſus-Chriſt, j'ajoute qu'il faut ſouffrir comme Jeſus-Chriſt; vous l'allez voir dans la ſeconde partie.

C'Est un ordre établi de Dieu, & le monde même, tout perverti qu'il est dans ses maximes, est obligé de s'y soumettre & de le reconnoître: on n'arrive point à la gloire par le plaisir; mais il faut renoncer au plaisir, quand on se propose d'acquérir la véritable gloire. Car le plaisir ne conduit à rien, je dis à rien de solide, ni à rien de grand. Jamais ce qui s'appelle vie de plaisir, n'a produit une vertu, n'a inspiré de sentimens nobles, n'a élevé l'homme au-dessus de lui-même. Soit donc par la nature des choses, soit par un effet de la corruption du péché, le plaisir & la gloire dans cette vie sont incompatibles, & quiconque présume qu'il pourra les accorder, se flatte & se trompe, séduit par les fausses idées qu'il a de l'un ou de l'autre. En un mot, où regne l'amour du plaisir, il faut que le désir de la gloire cesse: & où le desir de la gloire est sincère, il faut que le plaisir soit sacrifié. C'est ainsi que le concevoient les sages mêmes du Paganisme, & ils le concevoient bien. Or si cela est vrai de la gloire en général, & même en particulier de cette gloire profane que l'ambition des hommes recherche, quel jugement devons-nous faire de la gloire du ciel: de cette gloire pour laquelle nous avons tous été créés, II. PARTIE.

mais ſurquoi nous avons perdu nos droits ; en perdant la grace de l'innocence, & où il n'y a plus de retour pour nous que par les œuvres de la pénitence ; de cette gloire où nous ne pouvons prétendre que par la croix de Jeſus-Chriſt, & qu'il ne nous eſt pas même permis d'eſpérer, ſi nous ne ſommes, comme dit ſaint Paul, entés ſur Jeſus-Chriſt, & ſur Jeſus-Chriſt ſouffrant & mourant. *Si complantati facti ſumus ſimilitudini mortis ejus, ſimul & reſurrectionis erimus* ? Non, mes chers Auditeurs ; je le répete, jamais les plaiſirs de la vie ne nous feront parvenir à cette gloire. Il faut y aller par la voie des ſouffrances : premiere vérité, qui confondra éternellement la molleſſe & la délicateſſe des mondains. Mais d'ailleurs toutes ſortes de ſouffrances ne conduiſent pas à cette gloire: autre vérité, qui doit détromper une infinité de chrétiens que nous voyons ſouffrir dans le monde, mais qui ne ſouffrent pas en chrétiens. Deux importantes leçons que j'ai encore à développer ; & que je regarde comme les deux points les plus eſſentiels de la morale évangélique.

Il faut, comme Jeſus-Chriſt, aller à la gloire céleſte par la croix & par les ſouffrances. Heureux, ſi par-là nous en trouvons le chemin ; mais malheur à nous, ſi

nous nous figurons qu'on y arrive par une voie plus douce & plus commode, & qu'il y ait pour cela des conditions & des états privilégiés. Que n'ai-je le zéle de saint Paul, pour graver profondément dans vos cœurs ce grand principe! C'est ce que le Sauveur du monde fit entendre aux enfans de Zébédée, qui paſſoient néanmoins pour ſes diſciples favoris, quand il réprima par la dureté apparente de ſa réponſe la vanité de leur prétention. Vous me demandez, leur dit-il, d'être aſſis & honorablement placés dans mon Royaume, & moi je vous demande ſi vous pouvez boire le calice que je boirai moi-même avant vous? Comme s'il leur eût dit: Favoris & diſciples tant qu'il vous plaira, ſi vous ne participez à ce calice dont je vous parle, à ce calice d'amertume & de douleur, il n'y a pour vous dans mon Royaume ni place ni rang; & quiconque refuſe d'accepter cette condition, & n'a pas le courage de paſſer par cette épreuve, doit renoncer à ma gloire, & compter qu'il en eſt exclus. C'eſt ce que le même Sauveur nous a fait voir dans ſa propre perſonne, & ce qu'il déclara à ſes Apôtres ſur le point qu'il étoit de retourner à ce Royaume céleſte, qu'il avoit quitté pour deſcendre ſur la terre: *Nonne hæc oportuit pati Chriſtum, & ita intrare in gloriam* Luc. c. 24.

suam? Vous vous étonnez de ce que le Christ a souffert, & votre foi en est troublée : mais ignorez-vous les divines Ecritures, & n'avoit-il pas été dit : qu'il souffriroit de la sorte, & qu'il entreroit ainsi dans la gloire ? Or s'il le falloit pour le Christ, *Oportuit*; ne le faut-il pas pour nous, & qui peut se plaindre d'une loi que le Fils même de Dieu a voulu & a dû subir ? Aussi les Saints, au moins ceux de la loi de grace, non-seulement se sont consolés, mais se sont réjouis, mais se sont glorifiés dans les afflictions de cette vie, parce qu'ils les ont toujours regardées comme la route sûre & infaillible, qu'ils devoient suivre pour parvenir au terme de leur bonheur. Au lieu que David, par un mouvement de confiance, mais d'une confiance encore judaïque, c'est-à-dire, d'une confiance qui se proposoit encore quelque chose de terrestre & de charnel, & qui ne s'élevoit pas aussi parfaitement que la nôtre aux biens spirituels & célestes; au lieu, dis-je, que David, pour chercher du soulagement dans ses maux, faisoit à Dieu cette priere, & lui disoit :
Psalm. 42. *Educes de tribulatione animam meam*; Délivrez-moi, Seigneur, des tribulations qui m'accablent : les Saints de la loi nouvelle, par un esprit tout opposé, mais bien plus épuré & plus éclairé, ont cru devoir dire :

Non, Seigneur, ne nous en délivrez pas. Ce sont des tribulations, il est vrai, mais des tribulations salutaires, dont malgré les révoltes de la nature, nous nous glorifions, & nous nous félicitons : *Gloriamur in tribulationibus nostris.* Ce sont des maux qui nous abattent; mais qui par un effet tout divin, au même tems qu'ils nous abattent aux yeux des hommes, nous détachent de nous-mêmes, & nous élévent à vous. Des maux qui sont les gages précieux de ce véritable, de cet unique, de ce souverain bien que nous attendons. Et à quoi nous réduiriez-vous, Seigneur, reprenoit, au nom de tous les autres, saint Grégoire Pape pénétré de cette vérité, à quoi mon Dieu, nous réduiriez-vous, si par une miséricorde qui nous perdroit, vous veniez à nous délivrer de ces maux que nous endurons, puisque vous nous assûrez dans toutes vos Ecritures que la souffrance doit faire tout le mérite de notre espérance; & par conséquent, qu'elle en doit être le plus ferme & le plus solide appui? Où en serions-nous, si n'étant plus dans le monde, ni affligés, ni humiliés, ni mortifiés, ni persécutés, nous n'avions plus ce qui est, selon le témoignage de votre Apôtre, le caractère le plus visible & le plus certain de vos prédestinés? Ne nous écoutez donc point, Seigneur, si Rom. 5. 3.

jamais nous souhaitions d'avoir sur la terre un sort plus tranquille ; & rejettez notre priere, si nous étions assez insensés pour vous demander une telle grace. Donnez-nous des secours puissans pour nous soutenir, & un fonds de patience pour souffrir avec soumission ; mais ne nous punissez pas, Seigneur, jusques à nous traiter dans la vie plus favorablement que vous ne l'avez été, & jusqu'à éloigner de nous ce qui doit nous donner une sainte ressemblance avec vous. Ainsi, dis-je, ont parlé les Saints ; & ce langage, qui selon la prudence de la chair paroît folie, étoit dans eux la plus éminente sagesse.

C'est cela même qui a donné à ces grands hommes & à ces fidéles serviteurs de Dieu, sur le sujet des prospérités temporelles, des sentimens si contradictoirement opposés à la cupidité & à l'amour-propre. C'est ce qui les a fait trembler, quand ils se sont vûs dans des états, dont le monde leur applaudissoit, & où consiste en effet la félicité des enfans du siécle ; mais dont ils craignoient les suites funestes, par rapport à cette félicité qu'espérent les enfans de Dieu. C'est ce qui les a convaincus aussi-bien que saint Augustin, qu'une prospérité complette, s'il y en avoit une dans le tems présent, seroit une réprobation commencée ;

& qu'un homme sur la terre parfaitement heureux, s'il raisonnoit bien, devroit ou se croire perdu ou se condamner pour toute sa vie à pleurer & à gémir : pourquoi ? parce qu'il n'y auroit point de moment, où il ne dût être touché & allarmé de cette pensée : Je ne suis pas dans la voie de Dieu ; ce n'est point par-là que Dieu a conduit ses élus. Comblé de biens, comme je le suis, & souffrant aussi peu que je souffre, s'il y a une éternité bienheureuse, je n'ai nul lieu de croire qu'elle soit pour moi, & j'ai d'affreuses présomptions qu'elle n'est pas pour moi. Pensée désolante pour un Chrétien ! C'est dans cette vûe que Jesus-Christ a prononcé ces fameux anathêmes, à quoi le monde ne souscrira jamais, mais qui subsisteront malgré le monde ; & qui malgré le monde auront leur effet : anathême contre les riches voluptueux : *Væ vobis divitibus ;* Luc. 6. 6. anathême contre ceux à qui rien ne manque, & qui vivent selon les désirs de leur cœur: *Væ vobis qui ridetis, qui saturati estis;* Ibid. c'est-à-dire, anathême contre ceux que le monde a toujours été en possession de béatifier & de canoniser. Et c'est par la même raison que ce divin Maître a érigé en béatitude ce que le monde déteste, & ce qu'il a le plus en horreur : bienheureux les pauvres : *Beati pauperes ;* bienheureux ceux qui Matth. 5. 3.

Matth. v. 5. Ibid. pleurent : *Beati qui lugent ;* bienheureux ceux qui souffrent persécution : *Beati qui persecutionem patiuntur.* Enfin, c'est ce que les Apôtres Paul & Barnabé prêchoient avec tant de zéle quand ils alloient, dit saint Luc, visiter les Eglises Chrétiennes, fortifiant le courage des Disciples, les exhortant à persévérer dans la foi, & leur remontrant que c'étoit par les afflictions & les peines, qu'ils devoient entrer dans le Act. c. 14. Royaume de Dieu : *Confirmantes animas discipulorum, & exhortantes ut permanerent in fide, & quoniam per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei.*

Telle est la loi, que Dieu dans le conseil de sa providence a portée, & qu'il ne changera pas pour nous. Cependant au mépris de cette loi, on veut être heureux dans le monde ; & quoique les souffrances soient la marque la plus certaine des élus de Dieu, par une infidélité dont on ne fait nul scrupule, & qu'on ne se reproche jamais, on consent à n'avoir point cette marque spéciale de prédestination pour le ciel, pourvu que l'on soit, si je puis ainsi parler, des prédestinés de la terre. A quelque prix que ce puisse être, on veut, autant qu'il est possible, écarter tout ce qui fait de la peine & qui incommode ; & sans balancer, on renonce au moins dans la pratique & par les

œuvres aux béatitudes de Jesus-Christ, pour jouir des béatitudes du siécle. Que cet adorable Sauveur, que les Saints après lui soient arrivés à la gloire par la croix & par les tribulations, on prétend y arriver par la joie & par le plaisir. Car au même tems qu'on ne veut rien souffrir, on veut néanmoins d'ailleurs, par un secret inconnu à Jesus-Christ même, & par une contradiction que les Saints n'ont jamais accordée, se sauver dans le monde; c'est-à-dire, qu'on veut se sauver dans le monde, tandis qu'on n'y respire que le plaisir, qu'on y rapporte tout au plaisir, qu'on y cherche avec soin & en tout le plaisir, qu'on ne pense qu'à y mener une vie de plaisir, & qu'on n'y connoît point d'autre bien que le plaisir. Mais que fait Dieu, Chrétiens? Remarquez ces deux traits de sa miséricorde, & reconnoissez le désordre de votre conduite. Afin que les plaisirs du monde ne vous corrompent pas, & que ce ne soient pas des obstacles à votre bonheur éternel; Dieu qui veut en quelque sorte malgré vous-mêmes vous sauver, mêle ces plaisirs d'amertumes, vous y fait trouver des dégoûts, vous les rend fades & insipides. C'est ce que vous éprouvez à toute heure; & vous qui contre tous les desseins de Dieu voulez vous perdre, malgré toutes les amer-

tumes qui s'y rencontrent, vous êtes avides de ces plaisirs, vous les désirez ardemment; vous vous y attachez opiniâtrément; & tout insipides qu'ils sont, vous les préférez aux délices pures de cette gloire, dont la seule espérance seroit déja pour vous une félicité anticipée. Semblable à l'infortuné Esaü, qui pour contenter seulement une fois la faim qui le pressoit, vendit son droit d'aîneſſe, & fut par-là frustré de la bénédiction de son pere, vous sacrifiez à de vaines douceurs & à quelques momens d'une volupté passagère, le saint héritage qui vous étoit acquis.

Ce n'est pas assez: Dieu vous envoie des souffrances, & par une bonté paternelle, il les attache à votre condition, à vos emplois, aux engagemens que vous avez dans le monde. Car quelques mesures que l'on prenne, on ne peut être en commerce avec le monde, sans y trouver sans cesse des sujets de mortification & de chagrin. Si vous connoissiez le don de Dieu, vous ne penseriez qu'à le bénir d'en avoir ainsi ordonné, & vous n'auriez que des actions de graces à lui rendre, de vous avoir pourvû d'un si puissant préservatif contre les dangers & les écueils de votre état. Quelque avantageuse, selon le monde, que pût être votre destinée, vous ne vous croiriez pas aban-

donnés du ciel ni réprouvés, puisque vous auriez encore part au calice du salut. Mais quel usage faites-vous d'un si précieux talent? A ce désir insatiable des plaisirs du monde que je viens de vous reprocher, vous joignez l'abus des souffrances par où Dieu vouloit vous sanctifier: & comme vous vous pervertissez par les plaisirs mêmes que vous ne goûtez pas, & qui ne vous satisfont pas; ainsi vous pervertissez-vous par les croix mêmes que vous portez, mais dont vous ne profitez pas. Car toutes sortes de souffrances ne conduisent pas à la gloire que Dieu nous découvre dans le mystère de ce jour. Si cela étoit, l'enfer ne seroit plus enfer. Il faut que ce soient des souffrances pour la justice, parce qu'il n'y en a point d'autres que Dieu puisse couronner, ni qui puissent avoir de la proportion avec cette vie bienheureuse, où Jesus-Christ après lui nous appelle. Souffrir parce qu'on a le cœur déchiré de mille passions: souffrir parce qu'on est dévoré par une ambition que rien ne peut satisfaire; souffrir parce qu'on est possédé d'une envie secrette; souffrir parce qu'on a dans l'ame la haine & le fiel, c'est souffrir plus que n'ont souffert les pénitens les plus austères, & plus que ne souffrent ces malheureux, condamnés par la justice & la rigueur des loix,

a traîner leurs chaînes dans un esclavage dur & honteux. Mais c'est souffrir comme les démons pour l'iniquité; & il répugne à la sainteté de Dieu, de tenir compte aux hommes de ce qu'ils souffrent pour de si indignes sujets. Si donc l'on prétend au Royaume de Dieu, il faut souffrir pour la cause de Dieu; il faut souffrir pour la charité, souffrir pour la vérité, souffrir pour la paix, souffrir pour l'obéissance: car tout cela est renfermé dans cette justice chrétienne, dont parloit le Fils de Dieu, quand il disoit: *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.* Souffrir plutôt que de se venger & de repousser une injure en rendant le mal pour le mal, c'est ce que j'appelle souffrir pour la charité; souffrir plutôt que de trahir sa conscience, plutôt que de manquer à son devoir, plutôt que d'approuver le vice, c'est ce que j'appelle souffrir pour la vérité; souffrir plutôt que de causer du trouble, en voulant se défendre & se justifier, c'est ce que j'appelle souffrir pour la paix; souffrir plutôt que de murmurer & de se plaindre, plutôt que de résister aux puissances légitimes, c'est ce que j'appelle souffrir pour l'obéissance. Voilà les souffrances que Dieu accepte, & qu'il récompense dans son Royaume. Mais ma

Matth. 5.

douleur est, Chrétiens, que les vôtres ne sont pas communément de ce caractère; ma douleur est, qu'au lieu que les Saints disoient en s'adressant à Dieu : *Propter te mortificamur totâ die;* C'est pour vous, Seigneur, que nous sommes persécutés & que nous voulons l'être; c'est pour vous que nous nous persécutons en quelque maniere nous-mêmes, & que nous nous mortifions : peut-être ceux qui m'écoutent & à qui je parle, pourroient dire au monde: C'est pour toi que je me mortifie, monde, dont je me suis fait l'esclave; c'est pour toi que je me captive, c'est pour toi que je me fais violence, c'est pour toi que je souffre tout ce que les serviteurs de Dieu ont souffert pour Dieu. Or qu'arrive-t-il de-là? ce qui me paroît & qui doit vous paroître, mes chers Auditeurs, le comble de tous les malheurs de l'homme : vous allez à la perdition & à la mort, par où les justes & les vrais Chrétiens vont au salut & à la vie. Car les souffrances menent à l'un & à l'autre : & ce n'est point, je le répéte, précisément par les souffrances que Dieu fait le discernement des Elus & des Réprouvés; c'est par la qualité, c'est par le motif, c'est par le principe & la fin des souffrances. Cependant, j'en reviens toujours à la proposition générale, que pour entrer dans cette patrie, Rom. 8. 8.

dont les portes aujourd'hui vous sont ouvertes, & pour mériter d'y être reçu, il faut souffrir.

Cette parole, Chrétiens, vous paroît dure; mais j'ose dire qu'elle ne doit point l'être pour vous, & en voici la raison à laquelle je vous défie de répliquer. Car que ne souffrez-vous pas tous les jours, & que n'êtes-vous pas déterminés à souffrir pour le monde? Que ne souffrez-vous pas pour vous établir, & pour vous pousser dans monde? Ce désir d'acquérir de la gloire, que ne vous fait-il pas entreprendre? cette ambition de vous élever, que ne vous fait-elle pas prendre sur vous? S'il s'agit de votre fortune, épargnez-vous votre santé, ménagez-vous votre repos, vous plaignez-vous qu'il vous en coûte de l'assujettissement & du travail? Avec quelle patience ne supportez-vous pas tout ce qui se présente de plus fâcheux & de plus pénible? Avec quelle ardeur & quel courage ne passez-vous pas par-dessus toutes les difficultés? Pour peu que vous ayez de bonheur & que les choses vous succédent, que ne trouvez-vous pas aisé? Faut-il vous exciter & vous animer? Avez-vous besoin pour cela de remontrances? ne vous les faites-vous pas à vous-mêmes, & ne vous en dites-vous pas plus que je ne vous en dirai?

jamais ? Or souffrez pour Dieu ce que vous souffrez pour le monde, je ne vous en demande pas davantage. Vous en faut-il un motif pressant, touchant, convaincant ? Ne l'avez-vous pas dans cette gloire qui vous est proposée comme le terme de votre espérance ? Y a-t-il un autre bien plus précieux pour vous, que cette gloire où vous n'aurez plus rien à désirer, plus rien à demander, plus rien à rechercher, parce qu'elle comblera toute la capacité de votre cœur : que cette gloire durable & éternellement assurée, que jamais rien ne vous enlévera, que jamais rien ne troublera, que jamais rien ne bornera : que cette gloire, après laquelle les Saints ont tant soupiré, vers laquelle ils élevoient sans cesse leur esprit, ils tournoient sans cesse leurs regards ; & dont la seule vûe, quoiqu'obscure & encore imparfaite, dont le seul avant-goût sur la terre les ravissoit, les transportoit, & pour m'exprimer ainsi, les enivroit : que cette gloire où le Fils de Dieu souhaitoit si ardemment de retourner, dont il parloit si souvent à ses disciples, sur-tout depuis qu'il fut ressuscité, & qu'il se vit sur le point d'aller recevoir la couronne que son Pere lui avoit préparée ? C'est-là qu'il nous précéde, Chrétiens : nous sommes ses membres, & il est notre chef ; par-

tout où le chef entre, il faut que les membres le suivent & qu'ils y soient placés avec lui. C'est-là qu'il traîne avec soi comme en triomphe, & qu'il introduit tant d'ames justes, tant de Patriarches, de Prophétes, de prédestinés de l'ancienne Loi, qui depuis si long-tems attendoient ce Libérateur. Joignons-nous d'esprit & de cœur à cette troupe glorieuse; & disposons-nous à la grossir un jour nous-mêmes, & à partager avec eux la même gloire. Mais du reste n'oublions jamais, (car c'est-là toujours qu'il s'en faut tenir, & ce qu'il faut poser pour un principe nécessaire & incontestable,) que c'est une récompense; qu'elle l'a été pour eux, & qu'elle le doit être pour nous; qu'ils l'ont acquise par la sainteté de leurs œuvres, par la ferveur de leur piété, sur-tout par leur patience inaltérable & leur constance à souffrir, & que c'est ainsi que nous la devons mériter. Défions-nous de notre foiblesse; mais ne craignons point toutefois que les forces nous manquent, puisque Jesus-Christ est à la droite de son Pere comme notre Médiateur, comme notre Pontife, pour faire descendre sur nous ses graces les plus puissantes. Allons à son Thrône, à ce Thrône de gloire & de miséricorde tout ensemble, lui présenter nos hommages, lui offrir nos prieres, lui

exposer nos besoins, l'adorer & l'invoquer, jusqu'à ce que nous puissions dans l'éternité le voir & le posséder. C'est ce que je vous souhaite, &c.

SERMON
POUR LA FESTE DE LA PENTECOSTE.

Repleti sunt omnes Spiritu Sancto.

Ils furent tous remplis du Saint-Esprit. Au Livre des Actes, chap. 2.

La Reine d'Angleterre.

MADAME,

C'Est le grand mystère qui s'est accompli pour la premiere fois dans les Apôtres, & qui doit s'accomplir en nous, si nous sommes disposés, ainsi qu'ils l'étoient, à recevoir ce don céleste de l'Esprit de Dieu. Car Jesus-Christ par sa mort l'a mérité pour nous aussi-bien que pour les Apôtres; il le demanda pour nous à son Pere, en le demandant pour les Apôtres; & la solemnité que nous célébrons, n'est point com-

me les autres fêtes de l'année, une simple commémoration, mais le mystère même de la descente du Saint-Esprit. Mystère toujours subsistant, & qui jusques à la fin des siécles subsistera dans l'Eglise de Dieu, tandis qu'il y aura des fidéles en état d'y participer, & qui se mettront en devoir de le renouveller dans leurs cœurs. Or il ne tient qu'à nous, Chrétiens, d'être de ce nombre, puisqu'il est vrai, & même de la foi, que par les Sacremens de la Loi de grace, nous pouvons tous les jours recevoir le Saint-Esprit; & qu'en vertu des promesses du Sauveur, le même Esprit qui descendit visiblement sur les disciples assemblés dans Jérusalem, descend encore actuellement & véritablement sur nous, non pas avec le même éclat ni avec les mêmes prodiges, mais avec les mêmes effets de conversion & de sanctification, quand il trouve nos ames bien préparées, & que nous prenons soin de les lui ouvrir. Il est donc, mes chers Auditeurs, d'un intérêt infini pour vous & pour moi, de bien comprendre quel est cet Esprit, que le Fils de Dieu nous a promis, & dont la mission ineffable doit opérer en nous ce qu'elle opéra dans les Apôtres. Car malheur à nous, si par notre infidélité nous y apportons quelque obstacle; malheur, pour me servir de l'expression de S.

Paul, si nous contristons le Saint-Esprit, & si nous négligeons d'entrer dans les dispositions où nous devons être, pour avoir part à ses graces. Divin Esprit, source féconde d'où procéde toute grace excellente & tout don parfait, répandez sur moi un rayon de cette lumiere, dont les disciples de Jesus-Christ furent pénétrés, quand vous reposâtes sur eux. Donnez-moi une de ces langues de feu, qui parurent sur leurs têtes, lorsqu'intérieurement éclairés, animés, fortifiés, ils commencerent à parler. Dans l'obligation où je suis d'annoncer à mes Auditeurs les vérités du salut, votre secours m'est nécessaire, & je vous le demande par l'interceſſion de Marie. *Ave, Maria.*

LE monde dans l'état malheureux où l'a réduit le péché, ne peut recevoir le Saint-Esprit. C'est la plus sensible marque & la plus funeste que Jesus-Christ nous ait donnée de la réprobation du monde : & en prononçant contre lui cet anathême, il n'en a point apporté d'autre raison, sinon que le monde dans l'excès de son aveuglement, ne sçait pas même ce que c'est que l'Esprit de Dieu : *Spiritum veritatis quem mundus non potest accipere, quia non videt eum, nec scit eum.* Il est donc, concluoit

Joan. 6. 14.

saint Chrysostome, du devoir des Prédicateurs de l'Evangile, de faire connoître au monde ce divin Esprit. Et c'est ce que j'entreprends dans ce discours, où j'ai à vous exposer le mystère de notre Religion, non-seulement le plus sublime, mais le plus édifiant & le plus touchant. Quand saint Paul venant à Ephèse, demanda aux Disciples qu'il y trouva, si depuis qu'ils avoient reçu la Foi, ils avoient reçu le Saint-Esprit : *Si Spiritum sanctum accepistis credentes ?* surpris d'une telle demande & confus, ils lui répondirent ingénûment, qu'ils n'avoient pas même oui dire qu'il y eût un Saint-Esprit : *Sed neque si Spiritus sanctus est, audivimus.* Combien de Chrétiens, disons mieux, combien de mondains, à la honte du Christianisme qu'ils professent, vivent aujourd'hui dans la même ignorance, & peut-être dans une ignorance encore plus criminelle ? Car il ne suffit pas pour le salut, de sçavoir que le Saint-Esprit est la troisiéme personne de l'adorable Trinité, qu'il est consubstantiel au Pere & au Fils, qu'il procéde éternellement de l'un & de l'autre ; ce sont des points de créance qui nous apprennent ce que le Saint-Esprit est en lui-même, & par rapport à lui-même. Mais de plus, mes chers Auditeurs, il faut sçavoir ce qu'il est par rapport à

Act. 19. *Ibid.*

nous, ce qu'il doit produire en nous, pourquoi il nous eſt envoyé, ce que nous devons faire pour le recevoir, & par où nous pouvons juger ſi nous l'avons reçu. Or combien de lâches Chrétiens, uniquement occupés du monde, ne ſe ſont jamais mis en peine de s'inſtruire ſur tout cela, & plus condamnables que les Diſciples d'Ephèſe, pourroient faire encore aujourd'hui cet aveu honteux : *Sed neque ſi Spiritus ſanctus eſt, audivimus?* Comment aurions-nous reçu le Saint-Eſprit, puiſque nous ignorons même ce que c'eſt que le Saint-Eſprit? Quoi qu'il en ſoit, voici, mes Freres, l'idée que je viens vous en donner, & que je tire du myſtère que nous célébrons. Cet Eſprit dont les Apôtres reçurent les prémices & la plénitude, fut pour eux, & eſt par proportion pour nous, un eſprit de vérité, un eſprit de ſainteté, & un eſprit de force. Appliquez vous à ces trois penſées. C'eſt un eſprit de vérité, parce qu'en nous rempliſſant de ſes lumieres, il nous enſeigne toute vérité : ce ſera la premiere partie. C'eſt un eſprit de ſainteté, parce qu'en s'uniſſant à nous, il détruit en nous tout ce qu'il y trouve non-ſeulement d'impur & de charnel, mais d'imparfait & de terreſtre, oppoſé à la vraie ſainteté : ce ſera la ſeconde partie. Et c'eſt un eſprit de force, parce qu'il nous

rend

rend capables de tout faire & de tout supporter pour Dieu ; en nous inspirant une vertu surnaturelle, & un courage au-dessus de toute difficulté : ce sera la conclusion. Qualités du Saint-Esprit, qui nous sont sensiblement représentées par ce feu mystérieux & miraculeux, sous le symbole duquel il fut donné aux Apôtres. Car le feu, qui de tous les élémens est le plus noble, a la vertu d'éclairer, de purifier, & d'échauffer. Or ce sont justement à notre égard les trois propriétés de l'esprit de Dieu. Comme esprit de vérité, il nous éclaire ; comme esprit de sainteté, il nous purifie ; & comme esprit de force, il nous anime. Comme esprit de vérité, il nous détrompe de nos erreurs ; comme esprit de sainteté, il nous détache de nos engagemens criminels ; & comme esprit de force, il nous fait triompher de nos foiblesses. Comme esprit de vérité, il éléve & perfectionne nos esprits ; comme esprit de sainteté, il réforme & change nos cœurs ; & comme esprit de force, il remue toutes nos puissances par le zéle qu'il excite en nous, quand il veut que nous agissions pour la gloire & les intérêts de Dieu. Trois effets de sa sainte présence que Dieu nous découvre en ce grand jour, & qui vont faire tout le sujet de votre attention.

I. PARTIE.

ENſeigner la vérité, c'eſt une choſe qui peut convenir à l'homme, & qui n'eſt point au-deſſus de la portée de l'homme. Mais enſeigner ſans exception toute vérité, mais l'enſeigner ſans diſtinction à toute ſorte de ſujets, mais pouvoir l'enſeigner en toutes manieres, c'eſt ce qui n'appartient qu'à Dieu, & de quoi tout autre eſprit que celui de Dieu eſt abſolument incapable. Auſſi eſt-ce le caractère le plus eſſentiel & le plus divin que Jeſus-Chriſt dans l'Evangile ait attribué au Saint-Eſprit : *Cùm autem venerit ille, docebit vos omnem veritatem* ; & c'eſt ce même caractère qui me ſemble d'abord avoir paru plus ſenſiblement en ce jour ſolemnel, où cet eſprit de vérité deſcendit ſur les Apôtres & ſur tous les Diſciples aſſemblés. En voici la preuve, que je vous prie d'écouter.

Joan. c. 16

Non, dit ſaint Auguſtin, peſant ces paroles, *omnem veritatem*, il n'appartient qu'à l'eſprit de Dieu d'enſeigner & de perſuader toute vérité. Car il y a des vérités que la chair & le ſang ne révélent point, des vérités qui choquent & qui révoltent la raiſon humaine, des vérités dont la nature s'effraie, des vérités humiliantes, gênantes, mortifiantes, mais qui ſont par-là même des vérités ſalutaires & néceſſaires : en un

mot, des vérités que l'homme, selon le terme de l'Evangile, ne sçauroit porter, beaucoup moins goûter ni aimer. S'il arrive donc qu'il vienne à en être sincérement & efficacement persuadé, ce ne peut être que l'effet d'un esprit supérieur, qui agit en lui & qui l'éléve au-dessus de lui. Or il n'y a que l'esprit de Dieu qui ait ce pouvoir. L'esprit de l'homme, dit saint Chrysostome, apprend à l'homme & lui persuade ce qui satisfait l'amour-propre, ce qui flatte la vanité, ce qui excite la curiosité, ce qui favorise la cupidité : voilà ce qui est de son ressort. Mais ce qui combat nos passions, & ce qui est contradictoirement opposé à toutes les inclinations de l'homme, ne pouvant pas venir du fonds de l'homme, & d'ailleurs étant vérité, il faut nécessairement que ce soit l'esprit de Dieu qui nous l'enseigne & qui nous le persuade. De même, c'est une marque sûre & infaillible de l'esprit de Dieu d'enseigner la vérité à toute sorte de sujets ; & la raison en est évidente : parce qu'il se trouve dans le monde des sujets si mal disposés, soit à comprendre la vérité, soit à s'y soumettre & à la croire, quand même ils la comprennent, qu'il n'y a que le Dieu de la vérité qui puisse les en rendre capables. En effet, donnez au docteur le plus consommé & au plus habi-

le homme de la terre, certains esprits grossiers à instruire ; avec toutes ses lumieres, il ne les éclairera pas. Donnez-lui à persuader certains esprits obstinés & entêtés ; avec toutes ses démonstrations, il ne les persuadera pas. Mais quand l'esprit de Dieu s'en rend le maître, ni l'entêtement de ceux-ci, ni la stupidité de ceux-là, n'est un obstacle aux impressions toutes puissantes de la vérité ; pourquoi ? parce que cet esprit qui est souverainement & par excellence l'esprit de vérité, en se communiquant à nous, surmonte, ou plutôt détruit dans nous tous ces obstacles : c'est-à-dire, parce qu'un des effets de sa présence, est de corriger tous les défauts de nos esprits ; & qu'ayant lui-même formé tous les esprits, il sçait leur donner le tempérament qu'il lui plaît. Ainsi de grossiers qu'ils étoient, il les rend, quand il veut agir en eux, spirituels & intelligens ; & de rébelles à la vérité, souples & humbles pour lui obéir. Les autres maîtres cherchent des disciples dociles, & qui par eux-mêmes ayent déja des dispositions, pour entendre les vérités qu'on se propose de leur enseigner. Mais l'esprit de Dieu n'a pas besoin de ce choix, toutes sortes de disciples, indociles, pesants, incrédules, opiniâtres, prévenus, lui peuvent convenir, dit saint Chrysosto-

me, parce qu'il sçait faire de tous, autant de sujets propres à être instruits ; & c'est la merveille que les Prophétes nous ont distinctement marquée : *Est scriptum in Prophetis : Et erunt omnes docibiles Dei.* Joan. 6. 6.

Enfin, c'est l'ouvrage de l'homme, d'enseigner la vérité d'une maniere bornée & limitée ; je veux dire, de l'enseigner à force de leçons & de préceptes, & de la faire entrer dans les esprits jusqu'à un certain point de persuasion & de conviction. Ainsi les Philosophes du paganisme imprimoient-ils peu-à-peu dans l'esprit de leurs auditeurs, les vérités humaines qu'ils leur enseignoient, y employant de longs discours & bien des paroles. Mais enseigner dans un instant les vérités les plus profondes & les plus incompréhensibles de la Religion ; mais les enseigner sans qu'il en coûte, pour les apprendre, ni étude ni travail ; mais les enseigner & les persuader jusqu'à déterminer les hommes à mourir & à se sacrifier pour elles ; c'est les enseigner en Dieu, & d'une maniere qui justifie parfaitement l'efficace & l'opération de l'esprit de Dieu. Or voilà, mes chers Auditeurs, ce qui s'est accompli à la lettre dans la personne des Apôtres, & ce que je remarque comme un des plus grands miracles qui ait jamais paru sous le ciel ; comme le miracle qui a le plus

contribué à l'établissement de notre foi ; & dont nous devons pour cela conserver un éternel souvenir.

Car ne fut-ce pas un prodige bien étonnant, de voir les Apôtres au moment qu'ils reçurent le Saint-Esprit, aussi pénétrés des lumieres de Dieu, & aussi consommés dans la science du Royaume de Dieu, qu'ils avoient été jusques-là ignorans & remplis d'erreurs ? Ne fut-ce pas un changement de la main du Très-haut de les voir dans Jérusalem, prêchant des vérités qu'ils avoient fait profession, non-seulement de ne pas croire ; mais de contredire ? Tandis qu'ils n'avoient eu pour maître que Jesus-Christ, (ô mystère adorable & impénétrable) vous le sçavez, Jesus-Christ tout Dieu qu'il étoit, n'avoit pas suffi, ce semble, pour leur faire entendre cette doctrine céleste, qu'il étoit venu établir sur la terre. Quelque soin qu'il eût pris de leur en donner une intelligence parfaite, après trois années d'instruction, tout ce qui regardoit sa divine personne leur étoit encore caché ; son humilité les choquoit, sa croix étoit pour eux un scandale, ils ne concevoient rien à ses promesses ; au lieu de la vraie Rédemption qu'ils devoient attendre de lui : ils s'en figuroient une chimérique, c'est-à-dire, une rédemption temporelle, dont la vaine

espérance les séduisoit : & quand ce Dieu-homme leur parloit de la nécessité des souffrances, des avantages de la pauvreté, du bonheur des persécutions, de l'obligation de pardonner les injures, jusques à aimer ses ennemis, c'étoient, dit l'Ecriture, autant d'énigmes où ils ne comprenoient rien ; *Et ipsi nihil horum intellexerunt, & erat verbum istud absconditum ab eis :* pourquoi ? parce qu'ils n'avoient pas encore reçu l'esprit de Dieu, & que toutes ces vérités étoient de celles que le seul esprit de Dieu peut enseigner. Mais dans l'instant même que le Saint-Esprit leur est donné, ces vérités qui leur avoient paru si incroyables, se développent à eux. Ils en comprennent le secret, ils en découvrent les principes, ils en voient clairement les conséquences. Renoncer à soi-même & porter sa croix, ce n'est plus dans leur idée une folie, puisqu'ils font consister en cela toute leur sagesse. Aimer ses ennemis & pardonner les injures les plus atroces, ce n'est plus dans leur estime ni foiblesse ni bassesse, puisque c'est par-là qu'ils mesurent la grandeur & la force de l'esprit chrétien. Ils ne comptent plus pour un bien les richesses de la terre, puisqu'ils se font une béatitude d'être pauvres & de manquer de tout. Ils ne regardent plus la persécution comme un mal, *Luc. c. 18.*

puisqu'ils triomphent de joie d'en avoir été trouvés dignes. Je ne fais que rapporter ce que nous lisons dans le livre des Actes ; & voilà les saintes & admirables leçons, que fit aux Apôtres ce divin Maître, & dont il les rendit capables lorsqu'il descendit sur eux. Or quand je dis que le Saint-Esprit les rendit capables de tout cela, je prétends, mes chers Auditeurs, vous faire conclure avec moi, que c'est donc un esprit qui enseigne toute vérité. Car que ne peut pas enseigner & persuader, celui qui enseigne & qui persuade le détachement de soi-même, l'oubli de soi-même, la haine de soi-même?

Mais encore quels hommes pensez-vous qu'étoient les Apôtres, avant que le Saint-Esprit vînt leur enseigner ces vérités? Ah! Chrétiens, quelle merveille! des hommes remplis de défauts; des hommes, selon le reproche de Jesus-Christ, insensés & lents à croire : *Stulti & tardi corde ad credendum :* des hommes charnels, & ne voulant juger des choses de Dieu que par les sens ; *Nisi videro non credam* : des hommes intéressés qui ne reconnoissoient pour vérité, que ce qui étoit conforme à leurs désirs ; des hommes que le Sauveur lui-même avoit eu peine à supporter, & à qui dans le mouvement de son indignation il avoit dit : O

Luc. c. 24.

Joan. c. 20.

generatio incredula, quamdiù vos patiar? Marc. c. 9.

Car c'eſt ainſi que l'Evangile nous les dépeint, & tel étoit même après la réſurrection du Fils de Dieu, la diſpoſition où ils ſe trouvoient encore ; puiſque Jeſus-Chriſt en ſe ſéparant d'eux, & montant au ciel, leur reprocha leur incrédulité & la dureté de leurs cœurs. Sont-ce-là des ſujets capables de profiter à l'école du Saint-Eſprit, & d'y être admis ? Oui, répond ſaint Chryſoſtome, ce ſont-là les ſujets que le Saint-Eſprit choiſit pour en faire ſes diſciples. S'ils étoient mieux diſpoſés, ils ne lui ſeroient pas ſi propres. S'ils étoient plus ſpirituels & plus raiſonnables, il ne tireroit pas de leur converſion toute la gloire qu'il en veut tirer. Il lui en faut de ce caractère, pour montrer ce qu'il eſt & ce qu'il peut. Jeſus-Chriſt vient de les quitter, en leur reprochant le déplorable état où il les laiſſoit. Voilà juſtement le fond que cherchoit l'eſprit de vérité, pour faire éclater ſa puiſſance. De ces incrédules, il fait les appuis de la foi; & de ces ignorans, les docteurs de toutes les nations: afin qu'il n'y ait perſonne ſur la terre qui ne puiſſe prétendre à la qualité de diſciple du Saint-Eſprit, & dont le Saint-Eſprit ne puiſſe être le maître. Car s'il l'a été des Apôtres, de qui ne le ſera-t-il pas ?

Vous me demandez jusqu'à quel point il les persuade ? jusqu'à les résoudre à mourir pour la confession des vérités qu'il leur enseigne ; jusqu'à les préparer au martyre, & à leur en inspirer des désirs ardens. Car c'est pour cela que ces disciples de la vérité reçurent la plénitude de l'esprit. Or en matiere de persuasion, l'esprit même de Dieu ne peut pas aller plus loin. Si Platon, dit saint Chrysostome, eût eu la présomption d'exiger de ses sectateurs ce témoignage de la créance qu'ils avoient en lui ; s'il avoit voulu qu'ils soutinssent sa doctrine jusqu'à l'effusion de leur sang, bien loin de s'attacher à lui, ils en auroient conçu du mépris : pourquoi ? parce qu'il ne les persuadoit qu'en homme, & qu'en effet la persuasion qui vient de l'homme ne va pas à beaucoup près jusques-là. Tirez donc cette conséquence, & raisonnez de la sorte : le Saint-Esprit révélant aux disciples du Sauveur les vérités Evangéliques, leur révéle en mêmetems que la foi de ces vérités sera pour eux un engagement au martyre ; que pour croire & pour soutenir ces vérités, il leur en coûtera d'être maltraités, accablés, sacrifiés comme des victimes ; & il les persuade à cette condition : marque visible & inconteſtable que c'est l'esprit de Dieu.

Au reste, Chrétiens, ne pensez pas que

tout ceci ne se soit accompli qu'une fois, ou ne l'ait été que dans la personne de ces premiers disciples. Car saint Luc en termes exprès nous assûre que le miracle dont je parle, se renouvelloit tous les jours dans l'Eglise naissante ; que le Saint-Esprit descendoit sur les fidéles, tantôt quand on leur conféroit le saint baptême, tantôt quand on leur imposoit les mains, tantôt quand on leur annonçoit la parole du salut ; & que par-là on voyoit grossir de jour en jour le nombre des croyans ; c'est-à-dire, le nombre de ceux qui étoient persuadés comme l'avoient été les Apôtres : *Augebatur credentium in Domino multitudo.* Or ce qui arrivoit alors avec ces signes éclatans, que saint Luc rapporte, c'est malgré la perversité du siécle, ce qui arrive encore aujourd'hui, quoique d'une maniere plus simple ; c'est ce que nous avons vu nous-mêmes plus d'une fois, & ce que nous avons admiré, lorsque des esprits libertins & obstinés dans leur libertinage ; que des mondains, des impies, des incrédules qui vivoient au milieu de nous, touchés de cet esprit de vérité, ont renoncé à leur impiété, se sont soumis au joug de la Religion, ont commencé à connoître Dieu & à le glorifier. Car ainsi le monde est-il devenu chrétien ; ainsi des ténébres de l'infidélité s'est- *Act. c. 5.*

il converti à la lumiere pure de la foi; & ainſi l'eſprit de Dieu, ſelon la parole de Dieu même, a-t-il rempli tout l'univers: *Spiritus Domini replevit orbem terrarum.*

Mais qu'a fait le démon, ce prince des ténébres, ennemi des œuvres de Dieu & jaloux de ſa gloire? Pour combatre ce miracle, il s'eſt efforcé, & il a même trouvé le moyen de pervertir l'univers par un eſprit tout contraire à l'eſprit de vérité; je veux dire, par l'eſprit du monde, qui ſe communiquant & ſe répandant, a défiguré toute la face de la terre, que l'eſprit de Dieu avoit ſaintement & heureuſement renouvellée: je m'explique. Car voici, mes chers Auditeurs, le déſordre de notre ſiécle, que nous ne pouvons aſſez déplorer. Tout l'univers eſt aujourd'hui rempli de l'eſprit du monde, & on peut dire que l'eſprit du monde eſt comme l'eſprit dominant qui conduit tout. En effet, c'eſt l'eſprit du monde que l'on conſulte dans les affaires, c'eſt l'eſprit du monde qui régne dans les converſations, c'eſt l'eſprit du monde qui fait les liaiſons & les ſociétés, c'eſt l'eſprit du monde qui régle les uſages & les coutumes. On juge ſelon l'eſprit du monde, on parle ſelon l'eſprit du monde, on agit & on ſe gouverne ſelon l'eſprit du monde; le dirai-je? on voudroit même ſervir Dieu ſelon l'eſprit du

monde, & accommoder sa Religion à l'esprit du monde. Et parce que cet esprit du monde est un esprit de mensonge, un esprit d'erreur, un esprit d'imposture & d'hypocrisie, par une conséquence nécessaire & que l'expérience même ne nous fait que trop sentir, de-là vient qu'il n'y a rien dans le monde que de faux & d'apparent. Faux plaisirs, faux honneurs, fausses joies, fausses prospérités, fausses promesses, fausses louanges; voilà pour les biens extérieurs. Fausses vertus, fausse prudence, fausse modération, fausse justice, fausse générosité, fausse probité; voilà pour les biens de l'esprit. Mais ce qui est bien plus indigne, fausses conversions, fausses dévotions, fausses humilités, fausses pénitences, faux zéles pour Dieu, & fausses charités pour le prochain; voilà pour ce qui regarde le salut. De-là vient que les hommes du monde, pleins de cet esprit, semblent n'avoir point d'autre étude que d'imposer aux autres & de se tromper eux-mêmes, que de cacher ce qu'ils sont, & de montrer ce qu'ils ne sont pas. De-là vient, que, selon l'Apôtre, le monde est une scéne où tout se passe en figure: où il n'y a rien de solide, ni de réel, où la flatterie est en crédit, où la sincérité est odieuse, où la passion, soutenue de la ruse & de l'artifice, parle hardiment, où la vérité sim-

ple & modeſte, eſt captive & dans le ſilence. Pernicieux eſprit, qui à meſure qu'il s'empare du monde, y fait éclipſer les plus vives lumieres, non-ſeulement du Chriſtianiſme & de la Religion, mais de la droite raiſon. Cependant, je le répéte, c'eſt cet eſprit du monde qui s'inſinue, & qui s'introduit par-tout. On ne ſe contente pas de l'avoir pour ſoi; on le communique, on travaille à le répandre. Un pere l'inſpire à ſes enfans, il leur en fait des leçons, il leur en donne des régles; il les éléve ſelon cet eſprit, il les avance ſelon cet eſprit, & en les conduiſant ſelon cet eſprit, il ſe damne avec eux ſelon cet eſprit. Ce n'eſt pas ſeulement dans les Palais des Grands, que cet eſprit du monde exerce un ſouverain empire, c'eſt dans les conditions particulieres, c'eſt parmi le peuple: le dirai-je? c'eſt juſques dans les plus ſaints états, juſques dans l'Egliſe & dans le Clergé. Car je vois, par exemple, dit ſaint Bernard, & je le vois avec douleur, que tout l'empreſſement & tout le zéle des Miniſtres de l'Egliſe conſiſte à faire valoir leurs droits, à s'enfler de leur dignité, à jouir de leurs revenus & à en abuſer. Ainſi parloit-il de ſon tems. Or on ſçait bien, ajoutoit-il, que ce n'eſt pas l'eſprit de Dieu, mais l'eſprit du monde, qui leur inſpire ce zéle ambitieux &

intéreſſé. Voilà donc l'eſprit du monde placé juſques dans le Sanctuaire. Vous me direz que les Religieux mêmes n'en ſont pas exempts, & que dans la profeſſion qu'ils font de renoncer au monde, ils ne laiſſent pas ſouvent d'en conſerver encore l'eſprit: je le ſçai, & c'eſt ce qui me fait trembler, quand je viens à rentrer dans moi-même. Mais ſi j'en dois trembler pour moi, quelle ſûreté peut-il y avoir pour vous? & ſi ce malheureux eſprit du monde peut aveugler & ſéduire un homme ſéparé du monde, que ne doivent pas craindre ceux qui, par la néceſſité de leur état, ſe trouvent expoſés à tous les dangers & à toutes les tentations du monde?

Quoi qu'il en ſoit, Chrétiens, reprenons; & par le miracle qu'a opéré dans les Apôtres le Saint-Eſprit, reconnoiſſons ce que nous ſommes devant Dieu. A en juger par les effets, cet eſprit de vérité, dont je viens de vous faire voir les merveilles & les prodiges, a-t-il été juſqu'à préſent un eſprit de vérité pour nous; & s'il ne l'a pas été, à quoi devons-nous l'imputer, ſinon à l'endurciſſement & à la dépravation de nos cœurs? Quelque profeſſion que nous faſſions, comme Chrétiens, d'être les diſciples de cet eſprit de vérité, nous a-t-il réellement perſuadé les vérités du Chriſtia-

nisme ? nous les a-t-il fait goûter ? nous a-t-il mis dans la disposition sincère & efficace de les pratiquer ? Nous adorons en spéculation ces vérités, mais y conformons-nous notre conduite ? nous en parlons peut-être éloquemment, mais nos mœurs y répondent-elles ? nous en faisons aux autres des leçons, mais en sommes-nous bien convaincus nous-mêmes ? Croyons-nous d'une foi bien vive, qu'il faut, pour être Chrétiens, non-seulement porter sa croix, mais s'en faire un sujet de gloire? qu'il faut, pour suivre Jesus-Christ, renoncer intérieurement, non-seulement à tout, mais à soi-même ? qu'il faut, pour lui appartenir, non-seulement ne pas flatter sa chair, mais la crucifier ? qu'il faut, pour trouver grace devant Dieu, non-seulement oublier l'injure reçue, mais rendre le bien pour le mal ? Croyons-nous, sans héfiter, tous ces points de la morale Evangélique, & pouvons-nous nous rendre témoignage que nous les croyons aussi solidement de cœur, que nous les confessons de bouche ? Les Apôtres, au moment qu'ils reçurent le Saint-Esprit, furent prêts à mourir pour ces vérités; sommes-nous prêts, je ne dis pas à mourir nous-mêmes, mais à faire mourir nos désirs déréglés & nos passions ? Suivant cette régle, y a-t-il lieu de croire que l'esprit de

vérité nous a détrompés de mille erreurs, qui causent tous les désordres du monde ; qu'il nous a désabusés de je ne sçai combien de fausses maximes qui nous pervertissent; qu'il nous a désillé les yeux sur certains chefs, où nous nous formons des consciences, qui sont autant de sources de damnation? S'il n'a rien fait en nous de tout cela, quelles preuves avons-nous que nous l'ayons reçu ; & si nous ne l'avons pas reçu, à qui nous en devons-nous prendre encore une fois, qu'à nous-mêmes? Peut-être, pour excuser l'aveuglement criminel où nous vivons, osons-nous dire, que ce sont les lumieres du Saint-Esprit qui nous manquent, & rejetter sur lui l'iniquité de nos erreurs. Mais comme esprit de vérité, il a bien sçu nous ôter ce vain prétexte, & nous convaincre par les reproches qu'il nous fait si souvent dans l'Ecriture, que nos erreurs viennent uniquement de nos résistances à ses lumieres ; que si nous sommes toujours aveugles, c'est que toujours incirconcis de cœur, toujours indociles & opiniâtres, nous ne voulons pas l'écouter, & qu'au mépris de ses inspirations, nous ne suivons point d'autre guide que l'esprit séducteur du monde, qui nous corrompt & qui nous perd: *Durâ cervice & incircumcisis cordibus, vos semper Spiritui Sancto resisti-*

tis. Au lieu que nous voudrions rendre le Saint-Esprit lui-même responsable de notre aveuglement, par le refus qu'il feroit de nous éclairer, comme esprit de vérité il nous fait convenir, malgré nous, que la cause de notre aveuglement, c'est que nous ne pouvons supporter la vérité qui nous reprend, & que nous abusons par orgueil de celle qui nous flatte : *Durâ cervice & incircumcisis cordibus, vos semper Spiritui Sancto resistitis.* Ah ! mes chers Auditeurs, ne faisons pas cet outrage à l'esprit de grace, de vouloir nous justifier aux dépens de la grace même. Préservez-nous de ce désordre, ô divin Esprit ; & pour cela faites-nous connoître vos voies. Enseignez-nous ce que vous enseignâtes aux Apôtres. Faites que nous commençions enfin à être vraiment vos disciples ; & soyez pour nous non seulement un esprit de vérité, mais un esprit de sainteté : c'est la seconde partie.

II. PARTIE. COmme Dieu est absolument & souverainement saint, parce qu'il est saint par lui-même ; aussi l'Esprit de Dieu, par une propriété, même personnelle, est-il appellé dans l'Ecriture non-seulement l'Esprit saint, mais Esprit sanctificateur, c'est-à-dire, source & principe de sainteté dans tous les sujets à qui il se communique. Ce n'est donc

pas ſans raiſon, que le Sauveur du monde ſur le point de monter au ciel, & parlant du Saint-Eſprit qu'il devoit envoyer ſur la terre, ſe ſervît d'une expreſſion bien myſtérieuſe en apparence, quand il dit à ſes Diſciples, que ce divin Eſprit leur tiendroit lieu d'un ſecond baptême, & qu'au moment que ſes promeſſes s'accompliroient en eux, ce qui devoit arriver peu de jours après, ils ſeroient baptiſés par le Saint-Eſprit: *Vos autem baptiſabimini Spiritu Sancto, non poſt multos hos dies.* Car l'effet propre du baptême eſt de purifier & de ſanctifier; & le Saint-Eſprit étant particuliérement deſcendu pour purifier les cœurs des hommes, quelque myſtérieuſe que paroiſſe cette expreſſion, elle ne laiſſoit pas d'être dans l'intention de Jeſus-Chriſt très-naturelle. Mais il eſt maintenant queſtion d'en bien pénétrer le ſens; & puiſque ce baptême du Saint-Eſprit a été généralement promis à tous les Fidéles, il s'agit pour vous & pour moi, d'en reconnoître l'excellence d'une part, & de l'autre les obligations. Deux points d'inſtruction, dont vous allez comprendre la conſéquence, & que je vous prie de n'oublier jamais. *Act. c. 1.*

Il eſt donc vrai que le Saint-Eſprit deſcendant ſur les Apôtres, fut comme un baptême ſolemnel, dont chacun d'eux ſen-

tit l'impression salutaire ; & c'est ce qui a fait dire à Tertullien, que ces bienheureux Disciples furent alors comme inondés de l'es-
Tertull. prit de Dieu : *Spiritu Dei inundatos.* Parole emphatique, mais qui dans le fonds se réduit littéralement à la promesse du Sauveur : *Vos autem baptisabimini Spiritu Sancto ;* puisque dans l'usage des premiers siécles du Christianisme, on baptisoit par immersion, qui étoit une espéce d'inondation. Or qu'est-ce que d'être baptisé dans le Saint-Esprit, sinon acquérir, en recevant le Saint-Esprit, une pureté toute céleste & toute divine ? Je sçai, Chrétiens, que les Apôtres, dès leur vocation à l'Apostolat, avoient été baptisés par Jesus-Christ ; & je sçai que par la vertu de ce premier baptême, ils étoient déja purs devant Dieu, selon le
Joan. c. 13. témoignage de Jesus-Christ même : *Et vos mundi estis.* Mais aussi vous n'ignorez pas, que ce premier baptême conféré aux Apôtres, avoit été le baptême de l'eau ; au lieu que le second, dont le Saint-Esprit, par son ineffable mission & par sa présence immédiate, leur imprima le caractère, fut d'une façon toute particuliere, le baptême du feu. Différence que le saint Précurseur avoit annoncée, en parlant aux Juifs du Mes-
Matth. 3. 3. sie, & leur disant : *Ipse vos baptisabit in Spiritu Sancto, & igni ;* c'est lui qui vous bapti-

sera dans le Saint-Esprit & dans le feu. Différence qui se vérifia pleinement, lorsque le Saint-Esprit en forme de langues de feu, se partagea & s'arrêta sur chacun des Disciples : *Et apparuerunt illis dispertitæ linguæ tanquam ignis, seditque supra singulos eorum.* Act. c. 2. Pourquoi ce symbole du feu ? Pour marquer, dit saint Chrysostome, que comme le feu a une vertu infiniment plus agissante, plus pénétrante & plus purifiante que l'eau ; aussi par la venue du Saint-Esprit, les cœurs des hommes devoient être purifiés d'une maniere bien plus parfaite, qu'ils ne l'avoient été par le premier baptême de Jesus-Christ. En effet, après le baptême de Jesus-Christ, les Apôtres tout sanctifiés & tout régénérés qu'ils avoient été par ce Sacrement, ne laissoient pas d'être encore très-imparfaits. Selon le rapport que nous en fait l'Evangile, quoique baptisés par Jesus-Christ, ils étoient encore ambitieux, intéressés, jaloux ; on voyoit encore parmi eux des dissensions, & ils tomboient dans des foiblesses dont cette grace, quoique sanctifiante, du baptême du Fils de Dieu, ne les avoit pas entiérement préservés. Mais à peine ont-ils reçu le Saint-Esprit, qu'ils deviennent des hommes tout spirituels, des hommes détachés du monde, des hommes au-dessus de tout intérêt ;

des hommes, non-seulement saints, mais d'une sainteté consommée, des hommes pleins de Dieu & vuides d'eux-mêmes; en un mot des hommes parfaits & irréprehensibles. Ils ne sont plus, dit saint Chrysostome, cet or de la terre grossier & informe, tel que la terre le produit, mais cet or purifié & éprouvé, qui a passé par le feu : *Ps.* 11. *Igne examinatum, probatum terræ, purgatum septuplùm.* Or le feu par où ils ont passé, c'est, ajoute saint Paul, notre Dieu lui-même : non plus notre Dieu irrité, & faisant éclater comme autrefois le feu de sa colère sur les pécheurs; mais le Saint-Esprit répandant avec profusion ses dons & ses graces, & consumant par le feu de son amour tout ce qu'il y a dans ses Elus d'impur & de terrestre : *Hebr.* 12. *Deus enim noster ignis consumens est.*

Voulez-vous sçavoir, Chrétiens, jusqu'à quel dégré de perfection & de pureté alla ce baptême de feu ? Ne vous scandalisez pas de ce que je vais dire, puisque c'est une vérité des plus constantes de la foi. Peut-être croyez-vous que ce baptême se termina dans les Apôtres, à leur ôter certains restes de leurs premieres attaches, ou au monde, ou à eux-mêmes : vous vous trompez; j'ai quelque chose encore de plus important à vous déclarer. Et quoi ? le voi-

ci. Car la perfection de ce baptême de feu alla jusqu'à purifier leurs cœurs d'un certain genre d'attache qu'ils avoient eue & qu'ils conservoient pour Jesus-Christ. Oui, cette attache trop humaine pour le Sauveur du monde, étoit dans la personne des Apôtres un obstacle à la descente du Saint-Esprit; & si Jesus-Christ, pour rompre cette attache, ne s'étoit séparé d'eux, jamais le Saint-Esprit ne leur eût été donné: *Si enim non abiero, Paracletus non veniet ad vos.* Joan. c. 15. Quelle incompatibilité y avoit-il entre l'un & l'autre? & pourquoi les Apôtres ne pouvoient-ils pas recevoir le Saint-Esprit, pendant qu'ils étoient attachés à leur divin Maître? Ecoutez la réponse de saint Augustin; & tirez-en vous-mêmes les conséquences. Parce que les Apôtres, dit ce saint Docteur, en s'attachant à Jesus-Christ, ne l'envisageoient pas comme ils devoient, avec des yeux assez purs; parce que dans l'amour qu'ils lui portoient, ils le considéroient trop selon l'humanité & selon la chair. Il est vrai, cette humanité étoit sainte, & cette chair étoit consacrée par son union intime avec le Verbe. Mais parce que la grossiéreté de leur esprit ne faisoit pas un assez juste discernement de ce mystére; parce qu'en s'attachant à Jesus-Christ, ils ne s'élevoient pas assez au-dessus de

l'homme, quoique ce fût l'Homme-Dieu ; l'esprit de Dieu dont la sainteté surpasse infiniment toutes les idées que nous en avons, ne pouvoit dans cet état d'imperfection, les honorer de sa présence. Il falloit donc, poursuit saint Augustin, que les Apôtres perdissent Jesus-Christ de vûe, pour pouvoir être remplis du Saint-Esprit, & il falloit que le Saint-Esprit, prenant, si j'ose ainsi parler, les intérêts de Jesus-Christ, contre Jesus-Christ même, arrachât du cœur des Apôtres les sentimens trop naturels, qu'ils avoient pour ce Dieu-Homme. Voilà, dis-je, mes chers Auditeurs, quelle a été dans les Apôtres l'excellence de ce baptême de feu, & d'où nous devons conclure, quelles en doivent être les obligations par rapport à nous ; je veux dire, jusqu'à quel point le Saint-Esprit doit être pour nous un esprit de pureté & de sainteté.

Après cela faut-il s'étonner si Dieu, dès le commencement du monde, protesta par un serment si solemnel & si exprès, que jamais son Esprit ne demeureroit dans l'homme, tandis que l'homme seroit sujet à la chair ? *Non permanebit Spiritus meus in homine, quia caro est.* Faut-il s'étonner si dans l'horreur extrême que Dieu conçut de la corruption des hommes, se repentant d'avoir

Gen. c. 6.

voir créé l'homme, il lui ôta son esprit, & lui fit sentir les effets de sa justice, par ce déluge universel qui fut comme l'expiation, mais l'expiation authentique des déréglemens de la chair? Non, non, Chrétiens, il n'y a rien en cela qui me surprenne; & supposé le principe que je viens d'établir, Dieu, selon les loix ordinaires de sa sagesse, n'en pouvoit autrement user. Ce qui m'étonne, c'est qu'on se flatte encore de pouvoir, sans éloigner Dieu de nous, entretenir dans le monde certainesattaches. Attaches funestes, sources inépuisables de tous les malheurs, de tous les égaremens, de tous les entêtemens, de tous les excès & de tous les emportements des hommes. Attaches que l'on entretient, prétendant qu'elles sont innocentes, & qu'étant, comme on le suppose, autorisées par l'usage du monde, elles n'ont rien d'incompatible avec l'esprit de sainteté. Car c'est ainsi, Mondains, que vous en jugez; & voilà peut-être la plus dangereuse illusion dont vous ayez à vous parer. Mais vous avez beau vouloir vous tromper vous-mêmes, & chercher des excuses, cet esprit de Dieu, dont la pénétration est à l'épreuve de tous vos artifices, ou ne demeurera jamais en vous, ou détruira dans vous toutes ces damnables attaches qui vous lient à la créature, & que votre

amour-propre tâche de justifier. Si vous étiez de bonne foi, & si vous vouliez, au lieu d'en croire l'esprit du monde, cet esprit de séduction & d'erreur, vous en rapporter à l'esprit même de sainteté, dont vous devez être, comme chrétiens, les temples vivans; par les vûes qu'il vous donneroit, par les remords qu'il exciteroit dans vos cœurs, il vous feroit reconnoître l'impossibilité absolue de l'accorder jamais, lui qui est la pureté & la sainteté même, avec ces sortes d'attaches; sur-tout avec celles, que la diversité du sexe, jointe à la vivacité de l'âge & du tempérament, a rendues de tout tems si dangereuses & si pernicieuses. Comme esprit de sainteté, il vous convaincroit que ces attaches ne sont ni ne peuvent être innocentes pour vous, puisque malgré vous-mêmes vous sentez bien qu'elles amollissent votre cœur; puisque vous ne pouvez disconvenir qu'elles ne le partagent; puisque vous n'éprouvez que trop qu'elles le déréglent; puisque vous sçavez qu'elles vous détournent, & même qu'elles vous dégoûtent de vos légitimes devoirs; puisque du moment que ce sont des attaches & des attaches du cœur, connues pour telles, le monde même ne vous les pardonne pas, puisqu'elles vous exposent à sa censure, qu'elles donnent lieu

à la médisance, qu'elles servent de sujet à la raillerie; puisque c'est au moins la matiere la plus prochaine du péché; je dis plus, puisque ce n'est communément rien autre chose qu'un déguisement & un rafinement de sensualité. Voilà ce que l'Esprit saint vous feroit voir, ce qu'il vous feroit entendre, si vous lui prêtiez l'oreille & que vous fussiez plus dociles à en suivre les secrets mouvemens. Mais soit que vous l'écoutiez, ou que vous ne l'écoutiez pas, indépendamment de vous, Dieu en a prononcé l'arrêt, qu'il retireroit son esprit de l'homme qui vit selon la chair. Or le principe de ces attaches, & ce qui les fait naître, n'est-ce pas la concupiscence de la chair? Je sçai que vous leur donnez de beaux noms, & que pour en étouffer tous les remords, vous les qualifiez sans scrupule d'amitiés honnêtes. Mais l'esprit de sainteté réclamant au fond de vos consciences contre cette honnêteté prétendue, vous dit que ce sont des amitiés réprouvées de Dieu, qui par un progrès insensible, mais infaillible conduisent enfin de l'honnête apparent, à l'impur & au criminel. Quoi donc, Chrétiens, les Apôtres n'ont pû recevoir le Saint-Esprit, tandis qu'il leur restoit pour Jesus-Christ une attache un peu trop humaine; & vous vous croiriez disposés à le

recevoir, en laissant former dans vos cœurs des passions vives & ardentes pour de mortelles créatures ; en concevant pour elles des sentimens de tendresse, dont la suite immanquable est de n'avoir plus que des sécheresses pour Dieu ; en entretenant avec elles des liaisons, dont la privauté pervertiroit un Ange, s'il avoit des sens, en vous engageant par rapport à elles dans des affaires & dans des intrigues, qui font à votre honte la plus grande occupation de votre vie ? Non, non, doit conclure aujourd'hui toute ame solidement chrétienne, non, divin Esprit, je le confesse, rien de tout cela ne peut subsister avec vous, & il y auroit même une monstrueuse contradiction dans l'alliance que j'en voudrois faire, ou que j'en croirois pouvoir faire avec la pureté des mœurs, & encore plus avec la pureté du cœur. Quand tout cela n'iroit pas jusqu'à détruire par une offense griéve votre régne en moi, & qu'absolument une telle attache ne romproit pas encore le lien de la grace habituelle qui m'unit à vous ; le seul respect de votre adorable personne, ô Esprit de mon Dieu, la seule idée que la foi me donne de votre délicatesse sur la préférence infinie qui vous est dûe, & sur l'amour sans partage que vous exigez comme Dieu ; la seule crainte de vous irriter & de

provoquer votre jalousie, (car vous êtes le Dieu jaloux,) devroit me faire renoncer à tout objet créé : fût-ce mon œil, il faudroit l'arracher, puisque ce seroit un sujet de scandale pour moi, & un obstacle à vos graces les plus intimes & à la participation de vos plus exquises faveurs.

Or voilà, mes chers Auditeurs, ce que j'ai appellé par rapport à nous les obligations du baptême intérieur du S. Esprit. Que devons-nous donc faire pour accomplir ces obligations importantes, & à quoi dans la pratique doit se réduire ce mystérieux baptême ? le voici. Pour répondre au dessein de Dieu, notre soin continuel doit être de corriger & de retrancher tout ce qu'il y a d'humain dans nos pensées, dans nos désirs, dans nos paroles, & dans nos actions : car, comme disoit saint Paul, après avoir reçu l'Esprit de Dieu, & nos actions, & nos paroles, & nos désirs, & nos pensées ne doivent plus avoir pour fin, pour objet, pour régle, que ce qui est bon, que ce qui est louable, que ce qui est saint, que ce qui est exemplaire & édifiant : *De cætero, fratres, quæcumque pudica, quæcumque sancta, quæcumque bonæ famæ.* Notre soin continuel doit être de mortifier par l'esprit les œuvres de la chair : *Si Spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis.* Or par

Philipp. c. 4.

Rom. c. 8.

les œuvres de la chair, l'Apôtre n'entendoit pas seulement ces vices grossiers, ces monstres du péché, qu'il nous défendoit même de nommer; mais il entendoit cent autres choses qui y conduisent, & qui par la fragilité de notre cœur y servent de disposition; occasions recherchées, discours licentieux, libertés imprudentes, regards immodestes, curiosités, lectures, conversations, divertissemens peu chrétiens, excès d'intempérance, vie molle & sensuelle. Il entendoit, Filles du siécle, ces airs mondains & affectés, si contraires à la pudeur & à la retenue de votre sexe; ces nudités artificieuses & quelquefois si honteuses & si scandaleuses, dont le ciel rougit; ce luxe qui inspire l'orgueil, cet étalage de vanité, cette idolâtrie de vos personnes, ce désir effrené de plaire, que l'esprit corrompu du monde ne compte pour rien, mais dont sans doute le Saint-Esprit, si vous l'avez reçu dans cette Fête, vous fait voir le danger & même le crime. Sans parler de l'impudicité, saint Paul entendoit par les œuvres de la chair, tout ce qui est en général incompatible avec la sainteté de l'Esprit de Dieu, sur-tout avec la charité : animosités, dissentions, querelles, inimitiés, haines, a versions, envies, colères, vengeance : *Manifesta sunt autem opera car-*

Galat. c. 5.

nis, quæ sunt inimicitiæ, rixæ, iræ, dissensiones, æmulationes. Car si vous n'aviez pas, mes Freres, ajoutoit-il, & puis-je ajouter moi-même après lui, si vous n'aviez pas renoncé à tous ces désordres; s'il vous restoit encore un fiel amer contre le prochain, si vous n'étiez pas réconciliés de bonne foi avec cet ennemi, si vous n'aviez pas étouffé dans vos cœurs tous les sentimens de vengeance, si vous n'étiez pas tous réunis par une charité sincére & cordiale, quelque opinion qu'on ait de vous, ou que vous en ayez vous-mêmes, n'est-il pas vrai que vous seriez encore charnels? *Nonne carnales estis?* Or tandis que vous serez charnels, ne prétendez pas recevoir le Saint-Esprit. 1. Cor. c. 3.

Je me trompe, Chrétiens, vous pouvez y prétendre, & vous le devez. Car tout pécheurs que vous êtes, Dieu vous l'a promis; & le serment qu'il a fait que son esprit ne demeurera jamais dans l'homme, tandis que l'homme sera esclave de la chair, n'empêche pas la vérité de cet autre oracle par où il s'est engagé à répandre son esprit sur toute chair: *Effundam de Spiritu meo super omnem carnem.* Et c'est ce qui doit consoler les ames foibles & imparfaites. L'Esprit de Dieu ne demeurera point en nous, tandis que nous serons charnels; mais il se répandra sur nous, afin que nous cessions Act. c. 2.

d'être charnels, & voilà le miracle que nous devons lui demander. Miracle plus grand que celui de la création du monde; ou plutôt qui dans l'ordre de la grace est une espéce de création plus miraculeuse que celle du monde. Mais il faut pour cela, Seigneur, la toute-puissance de votre grace. Quand vous créâtes le monde, vous travailliez sur le néant, & ce néant ne vous résistoit pas; ici c'est le néant du péché, qui tout néant qu'il est, s'oppose à vous, & s'éléve contre vous. Envoyez-nous donc votre Esprit dans toute sa plénitude; & par-là, Seigneur, créez dans nous des cœurs purs, des cœurs chastes, des cœurs soumis à votre loi: *Cor mundum crea in me, Deus.* Envoyez-nous cet esprit sanctificateur; & par-là renouvellant nos cœurs, vous renouvellerez toute la face de la terre: *Emitte Spiritum tuum, & creabuntur, & renovabis faciem terræ.* Quelle force, mon Dieu, & quel zéle pour votre gloire ne nous inspirera-t-il pas? c'est ce que nous allons voir dans la troisiéme partie.

Psal. 50.

Psalm. 103.

III. PARTIE.

C'Est un caractère qui ne peut convenir qu'au Saint-Esprit, & qui le distingue essentiellement comme Saint-Esprit, de posséder en soi l'être divin, sans pouvoir le communiquer à nulle autre personne divi-

ne, d'être produit par le Pere & par le Fils, & de ne pouvoir être le principe d'aucune autre semblable production ; en un mot, d'être, tout Dieu qu'il est, stérile dans l'adorable Trinité, parce qu'il est le terme de la Trinité même. Stérilité, disent les Théologiens, qui, bien loin d'être défectueuse, marque & suppose en lui la plénitude de toute perfection. Mais autant que la foi nous représente le Saint-Esprit stérile dans lui-même, & par rapport aux deux autres personnes dont il procéde ; autant nous le fait-elle concevoir agissant, fécond, & plein d'efficace & de vertu, hors de lui-même, & dans les sujets à qui il fait part de ses dons. Car, selon l'Ecriture, c'est le Saint-Esprit qui est en nous le principe immédiat & substantiel de toutes les opérations de la grace. C'est par le Saint-Esprit que nous sommes régénérés dans le baptême : *Nisi quis renatus fuerit ex aquâ & Spiritu Sancto.* C'est par le Saint Esprit que nous sommes réconciliés dans la pénitence : *Accipite Spiritum Sanctum ; quorum remiseritis peccata, remittuntur eis.* C'est par le Saint-Esprit que nous prions ; ou plutôt, c'est lui-même qui prie en nous avec des gémissemens ineffables : *Ipse enim Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.* C'est par le Saint-Esprit que la

Joan. c. 3.

Joan. c. 20.

Rom. c. 8.

charité s'eſt répandue dans nos cœurs : & comme en qualité de Saint-Eſprit, il eſt en lui-même la charité ſubſiſtante, par qui le Pere & le Fils s'aiment d'un amour mutuel & éternel ; auſſi, diſent les Peres, eſt-il dans le fond de nos ames, la charité radicale par où nous aimons Dieu, d'où procédent tous les ſaints déſirs que nous formons pour Dieu : *Charitas Dei diffuſa eſt in cordibus noſtris per Spiritum Sanctum, qui datus eſt nobis.* Or ſi jamais cette propriété de l'Eſprit de Dieu nous a été ſenſiblement révélée, c'eſt encore dans le glorieux myſtère de ce jour, où nous voyons des hommes, j'entends les Apôtres, auparavant foibles, lâches, timides, embraſés tout-à-coup par la vertu de cet Eſprit divin, d'un zéle fervent, d'un zéle, (ne perdez pas s'il vous plaît ceci,) qui les fait parler d'abord & ſe déclarer, d'un zéle qui les détermine à tout entreprendre, d'un zéle qui les rend capables de tout ſouffrir pour le nom de Jeſus-Chriſt. Trois diſpoſitions que le Saint-Eſprit opère en eux par ſa préſence, & qui montrent bien qu'il eſt ſouverainement & par excellence, l'eſprit de force, ou pour mieux dire, la force même. Encore un moment d'attention, & je finis.

Rom. c. 5.

A peine les Apôtres ont-ils reçu le

Saint-Esprit, qu'ils commencent à parler & à se déclarer : *Repleti sunt Spiritu Sancto, & cœperunt loqui ;* voilà le premier effet de leur zéle. Mais pour qui se déclarent-ils, & pour qui parlent-ils ? pour Jesus-Christ, dont ils se considérent désormais comme les ambassadeurs, comme les hérauts, comme les témoins fidéles. Honteux de n'avoir osé jusques-là lui rendre le témoignage qu'ils lui devoient, confus de n'avoir pas eu le courage de prendre sa cause en main, & de soutenir ses intérêts ; indignés contre eux-mêmes de l'avoir deshonoré par une désertion & une fuite pleine de foiblesse, & résolus de réparer ce scandale par la ferveur de leur confession & aux dépens de leur vie, que font-ils ? Animés du nouvel Esprit qui vient de descendre sur eux & de les fortifier, ils sortent du cénacle où ils s'étoient tenus cachés ; ils paroissent dans les places publiques, ils entrent dans les Synagogues, ils se produisent devant les Tribunaux ; & là au-dessus de tous les respects humains, ils protestent que cet homme crucifié, & mis par l'injustice de Pilate au rang des criminels, est le Messie : que ce Jesus de Nazareth est l'oint du Seigneur ; & que Dieu a pris soin de le glorifier par des prodiges qui surpassent toute la vertu de l'homme ; Act. 2.

que ce Juſte livré à la mort eſt le ſouverain auteur de la vie ; & qu'il l'a bien fait voir en ſe reſſuſcitant lui-même ; qu'ils en ſont les témoins oculaires & irréprochables, & qu'ils ne peuvent plus réſiſter à la force de l'eſprit ſaint, qui s'eſt rendu maître de leur cœur, & qui parle par leur bouche. En vain prétend-on leur impoſer ſilence : Dieu nous commande, répondent-ils, de publier ce que nous avons vu & entendu ; or il eſt juſte d'obéir à Dieu, plutôt qu'aux hommes. En vain les veut-on faire paſſer pour des inſenſés & pour des hommes pris de vin : Si c'eſt ivreſſe, reprend ſaint Pierre, d'accomplir les oracles des Prophétes, penſez de nous ce qu'il vous plaira ; mais au moins ſçavez-vous ce que Joël a prédit, que Dieu dans les derniers tems répandra ſon eſprit ſur toute chair. Or c'eſt ce que nous vérifions actuellement en confeſſant Jeſus-Chriſt ; & bien loin de rougir de cette ivreſſe, nous nous en faiſons une gloire. Qui s'explique de la ſorte, Chrétiens ? ſont-ce des hommes pleins de zele ? non, dit ſaint Chryſoſtome, c'eſt le zele même ; c'eſt le Saint-Eſprit qui ſe ſert de l'organe des hommes, pour faire connoître Jeſus-Chriſt, pour juſtifier la ſainteté de Jeſus-Chriſt, pour établir la foi de la divinité de Jeſus-Chriſt, pour

confirmer ſes miracles, pour autoriſer ſa doctrine, pour fonder ſon Egliſe & la Religion qu'il a apportée au monde. Car c'eſt cet Eſprit, diſoit le Sauveur, qui me glorifiera par ſa venue : *Ille me clarificabit.* Ce n'eſt pas vous, ajoutoit-il à ſes Diſciples, qui parlerez pour moi ; votre témoignage, quoique vrai, n'auroit pas aſſez de poids : c'eſt l'eſprit de votre Pere, qui parlera en vous & par vous : *Non enim vos eſtis qui loquimini, ſed Spiritus Patris veſtri qui loquitur in vobis.* Joan. c. 16. Matth. c. 10.

Non-ſeulement le Saint-Eſprit fait parler les Apôtres en Apôtres ; mais par le plus grand miracle qui fut jamais, il leur fait entreprendre & exécuter des choſes tellement au-deſſus des forces humaines, qu'on eſt obligé de s'écrier : *Digitus Dei eſt hîc ;* C'eſt le doigt de Dieu qui agit ici. Ecoutez-moi. Ce ſont de pauvres pêcheurs, des hommes ſans talent, ſans crédit, ſans nom, des hommes que l'on regarde comme le rebut du monde : *Tanquam purgamenta hujus mundi ;* mais qui, poſſédés de cet Eſprit, ſe propoſent de changer & de réformer le monde. Qu'ont-ils pour venir à bout d'un tel deſſein ? quels tréſors poſſédent-ils ? par quels conſeils agiſſent-ils ? de quelles armes uſent-ils ? point d'autres armes pour eux que la force de Exod. c. 8. 1. Cor. c. 4.

votre Esprit, ô mon Dieu, par qui ils triomphent de tout. Non, Chrétiens, ce n'est ni par l'évidence des mystères qu'ils annoncent, puisque ce sont des mystères incompréhensibles; ni par la douceur & le relâchement de la morale qu'ils prêchent, puisque c'est une morale qui combat tous les sens; ni par les artifices & les charmes d'une éloquence étudiée, puisqu'ils n'ont jamais fait d'autre étude que celle de leur profession. Cependant tout se soumet à eux, ou plutôt à la loi qu'ils publient, les sçavans & les ignorans, les peuples les plus polis & les nations les plus barbares, les Princes & les Sujets, les Grands & les petits. Elle passe par leur ministère, cette loi nouvelle, au-delà des mers; elle pénétre jusques dans les lieux les plus inaccessibles; elle s'établit dans les Provinces, dans les Royaumes, dans les Empires; & jamais ces fameux Conquérans, que l'Histoire profane a tant vantés, dont elle a tant exalté les faits héroïques, dont elle a voulu éterniser les noms par de si magnifiques éloges, avec toute leur puissance & tous leurs préparatifs, avec les plus florissantes armées, n'ont pu porter, je ne dis pas plus loin, mais même aussi loin leurs conquêtes. Ce n'est pas que les Apôtres n'ayent eu bien des persécutions, bien des contradic-

tions à soutenir : mais par un dernier effet de la force du Saint-Esprit, ils sont à l'épreuve de tout. Ils mépriſent les tourmens & la mort, ils se glorifient dans les fers, ils embraſſent leurs croix; souffrir & mourir pour Jesus-Christ, ce sont leurs plus chères délices. Demeurons-en là, & n'entrons point dans un détail qui seroit infinie. Voilà, mes chers Auditeurs, les excellentes & divines opérations de l'Esprit de Dieu, non-seulement dans les premiers Disciples du Sauveur, mais dans toutes les ames justes; & voilà par où nous apprendrons si c'est cet Esprit qui nous anime, & s'il nous a communiqué cette force dont les Apôtres furent tout-à-coup revêtus.

Car pour réduire tout ceci à quelque chose de pratique, croire qu'on a reçu l'esprit de Dieu, & n'oser se déclarer pour Dieu; & se taire, quand il faudroit parler; & demeurer oisif, quand il faudroit agir; & craindre de s'exposer ou de se commettre, quand il faudroit se sacrifier. Croire qu'on a reçu l'Esprit de Dieu, & ne rien faire pour Dieu, & être languiſſant dans le service de Dieu, & n'avoir nul zéle pour les intérêts de Dieu, & ne rien entreprendre pour la gloire de Dieu. Croire qu'on a reçu l'Esprit de Dieu, & ne se résoudre jamais à rien endurer pour Dieu, &

trouver pour Dieu tout difficile & tout impossible, & ne vouloir pour Dieu ni se mortifier, ni se vaincre, ni se contraindre, ce seroit une erreur grossiere. Non, Chrétiens, ne nous aveuglons pas jusques à ce point. Le Saint-Esprit est essentiellement ferveur & amour. Or l'amour, dit saint Grégoire Pape, opère de grandes choses, par-tout où il est; & s'il n'opère rien, ce n'est plus amour : *Magna operatur amor ubi est; si magna non operatur, amor non est.* Greg.
Faisons-nous donc, autant qu'il nous convient, une sainte pratique de tout ce que pratiquerent les Apôtres. Si nous avons reçu le don de Dieu & le Saint-Esprit comme eux, commençons à parler comme eux, à agir comme eux; & quand la Providence l'ordonnera, soyons prêts à souffrir comme eux. En vrais Disciples du Sauveur, pleins de son esprit, confessons hautement son nom; ne rougissons point de son Evangile, rendons-lui dans le monde des témoignages dignes de notre foi; expliquons-nous dans les occasions; n'ayons point, quand il est question de la cause de Dieu, de lâches complaisances pour les hommes : ne donnons point cet avantage à l'impiété, qu'elle nous rende timides & muets, mais confondons-la par une sainte, quoique modeste, liberté. On dira que

nous sommes imprudens ; on a bien tenu des Apôtres d'autres discours & plus injurieux, sans que leur zele en ait été refroidi. Ne nous contentons pas de parler. Travaillons pour Dieu avec courage ; intéressons-nous dans tout ce qui regarde son culte, sa religion, sa loi, son Eglise. Dans l'étendue de notre pouvoir, à proportion de nos talens, formons pour lui des desseins & des entreprises. Ne nous rebutons point des obstacles qu'il y aura à surmonter. L'Esprit de Dieu nous donnera des forces, & il nous fera vaincre le monde. Nous aurons des contradictions à essuyer, il faudra livrer des combats, peut-être nous en coûtera-t-il des persécutions : hé bien, nous nous ferons de tout cela, comme les Apôtres, une consolation & un mérite. A quoi connoîtra-t-on que nous avons reçu le Saint-Esprit, si ce n'est par notre constance à soutenir ces sortes d'épreuves ?

Adhuc loquente Petro, cecidit Spiritus Sanctus super omnes qui audiebant verbum. Actes c. 10.
Comme Pierre parloit encore, rapporte saint Luc, le Saint-Esprit descendit sur tous ceux qui écoutoient sa parole. Que ne puis-je, mes chers Auditeurs, obtenir pour vous & pour moi le même miracle ! Faites, Seigneur, que ce que je dis, ne soit pas un sim-

ple souhait. Donnez bénédiction à ma parole, ou plutôt à la vôtre. Répandez sur toute cette assemblée, la plénitude de votre Esprit. Et vous, ô Esprit de mon Dieu, principe de toutes les graces, auteur de toute sainteté, venez nous éclairer & nous fortifier. Venez sanctifier cette Maison qui vous est dévouée, & qui ne veut être gouvernée que par vous, parce que tout autre esprit que vous ne la tiendroit pas dans l'ordre qui y régne, & dans cette parfaite charité qui y a toujours entretenu la paix de Dieu. Vous nous mettez ici devant les yeux un exemple aussi éclatant qu'édifiant, seul capable de nous convaincre du souverain empire que vous avez sur les esprits & sur les cœurs: une des plus grandes Reines du monde, sanctifiée par la pratique de toutes les vertus chrétiennes; qui dans l'élévation de son rang, a sçu conserver l'esprit d'une profonde humilité, d'une solide piété, d'une sainte & exacte régularité: une Reine qui a tout sacrifié, & qui s'est sacrifiée elle-même pour sa religion: une Reine victime de sa foi, & persuadée de la vérité catholique, jusqu'à la défendre aux dépens de trois Royaumes; une Reine dont les malheurs n'ont ni ébranlé la constance, ni rallenti le zéle: enfin une Reine qui sert aujourd'hui de spectacle au monde, aux

Anges & aux hommes, mais encore plus à Dieu qui l'éprouve. Voilà, divin Esprit, ce que nous regardons comme un chef-d'œuvre de votre grace : & telle est aussi, Madame, l'heureuse & glorieuse destinée de votre Majesté. Dieu vous a choisie pour être une preuve, mais une preuve illustre & mémorable de la toute-puissance de son Esprit. Il vous a choisie pour allier dans votre personne toute la perfection du Christianisme, avec toute la grandeur du siécle. Il vous a remplie de l'esprit de vérité, de l'esprit de sainteté, de l'esprit de force, pour faire de vous un modéle des plus héroïques vertus. C'est ce qui nous inspire pour Votre Majesté une si profonde vénération. C'est ce qui nous fait espérer que la suite réparera les pertes passées, que Dieu, selon le mot du Sage, vous ayant trouvée digne de lui dans l'affliction, non-seulement vous consolera, vous relévera, vous glorifiera sur la terre, mais vous couronnera dans le ciel, où nous conduise, &c.

SERMON

SUR

LA TRE'S-SAINTE TRINITÉ.

In nomine Patris, & Filii, & Spiritûs sancti.
Au nom du Pere, & du Fils, & du Saint-Esprit.
En saint Matthieu, ch. 28.

VOilà, Chrétiens, en trois paroles le sommaire de notre foi, le fondement de notre Religion, le caractère de notre profession, le plus auguste de nos mystères. Le Sauveur du monde en a fait une partie essentielle du premier de tous les Sacremens; il a voulu qu'il entrât presque dans la composition de tous les autres; la primitive Eglise s'en servoit comme d'un sceau public & universel, pour distinguer les Fidéles; & c'est pour nous conformer à ses sentimens, que nous le mettons à la tête de toutes nos actions, voulant qu'elles soient autant de témoignages du culte que nous

rendons à l'adorable & très-sainte Trinité. Aussi est-ce cette foi, dit saint Augustin, que nous regardons comme le plus précieux trésor de l'Église ; cette foi qui justifie les pécheurs, qui sanctifie les justes, qui baptise les Catéchumènes, qui couronne les Martyrs, qui consacre les Prêtres, qui sauve tout le monde. Cependant, mes chers Auditeurs, à quoi m'engage la fête & la solemnité de ce jour ? Le Prophète Jérémie disoit à Dieu : Seigneur, je suis un enfant qui ne fait encore que bégayer, & qui ne sçait pas expliquer ses pensées ; comment voulez-vous que je parle à votre peuple, & que je lui annonce votre loi ? Mais, lui répondit le Dieu d'Israël, ne crains point, c'est moi qui t'envoie ; & puisque je t'envoie, je te soutiendrai dans l'exercice de ton ministère : je te mettrai dans la bouche ce que tu auras à dire, & je ferai en même-tems dans les cœurs de ceux qui t'écouteront, pour les disposer à te donner une attention favorable. Voilà, mes Freres, ce qui fait aujourd'hui toute ma confiance. J'ai à vous entretenir du plus profond & du plus impénétrable mystère : mais deux choses me rassûrent, l'ordre de Dieu, & votre disposition : l'ordre de Dieu, qui me commande de vous parler ; & la disposition où vous êtes de

recevoir avec une réflexion toute particuliere sa sainte parole. Implorons néanmoins, pour traiter ce grand sujet, le secours du ciel, par l'interceſſion de Marie. *Ave, Maria.*

DIVISION. POur parler utilement, Chrétiens, du myſtère de la très-ſainte Trinité, & pour le rapporter, autant qu'il eſt poſſible, à l'édification de nos mœurs, voici trois propoſitions que j'avance d'abord, & qui feront le ſujet & le partage de ce diſcours. Je dis que la profeſſion que nous faiſons dans le Chriſtianiſme, de croire en un ſeul Dieu une Trinité de perſonnes, eſt l'acte le plus glorieux à Dieu que notre foi ſoit capable de produire, premiere propoſition. Je dis que c'eſt le fondement le plus eſſentiel & le plus ſolide de toute notre eſpérance, ſeconde propoſition. Et enfin je dis que c'eſt le lien de la charité qui doit régner entre les hommes, mais particuliérement entre les fidéles, troiſiéme propoſition. La premiere vous montrera ce que nous faiſons pour Dieu, en confeſſant le myſtère de la Trinité; la ſeconde, ce que nous faiſons pour nous-mêmes; & la troiſiéme ce que nous devons faire les uns pour les autres. Croire un Dieu en trois perſonnes, c'eſt le plus grand hommage de foi que la

créature puisse rendre à Dieu ; ce sera la premiere partie. Croire un Dieu en trois personnes, c'est le plus grand sujet de confiance que la créature puisse avoir en son Dieu : ce sera la seconde. Croire un Dieu en trois personnes ; c'est avoir devant les yeux le plus puissant motif & le plus excellent modéle de la charité, qui doit tous nous unir en Dieu & selon Dieu ; ce sera la derniere. Tout ceci est moral, & mérite toute votre attention.

I. PARTIE.

DE tous les mystères de notre Religion, il n'y en a pas un, où Dieu soit plus incompréhensible à l'homme que le mystère de la Trinité ; d'où je conclus qu'il n'y en a aucun dont la créance & la profession soit plus honorable & plus glorieuse à Dieu. Car il est certain que nous ne nous formons jamais d'idée plus haute, ni plus digne de la grandeur de Dieu, que quand nous avouons qu'il est incompréhensible ; & la plus excellente protestation que je lui puisse faire, & que vous puissiez tous lui faire avec moi, c'est sans doute, celle-ci : Non, mon Dieu, je ne vous comprends pas, & je ne suis pas capable de vous comprendre. Quand j'épuiserois toutes les forces & toutes les puissances de mon ame, quand j'y employerois toutes celles des Anges,

quand tous les dons de la grace & de la gloire me seroient communiqués, quand je vous verrois aussi parfaitement que les bienheureux & que l'humanité de Jesus-Christ même ; non, Seigneur, je ne vous comprendrois jamais, & ma connoissance sera toujours autant éloignée de vous, que le fini l'est de l'infini. Si je vous comprenois, mon Dieu, vous ne seriez plus ce que vous êtes, ou bien je ne serois plus ce que je suis ; mais en ne vous comprenant pas, je reconnois que vous êtes mon Dieu, & que je suis votre créature : car comment pourrois-je mieux exprimer l'un & l'autre, & d'une maniere plus avantageuse à votre divinité, qu'en disant que vous êtes ce que je ne puis comprendre, & ce qui ne peut jamais être compris ? Bien plus, dit saint Augustin, (écoutez, Chrétiens, une belle remarque de ce Pere) à proprement parler, l'unique chose que nous pouvons connoître de Dieu & que nous pouvons lui attribuer, c'est cette qualité d'incompréhensible : *Tunc verè aliquid de Deo cognoscimus, cùm ipsum comprehendere non possumus.* Dans tout le reste nos esprits se perdent, dans tout le reste nous nous égarons souvent, sur tout le reste nous sommes en danger de tomber dans l'erreur. Quand nous disons : Dieu est puissant, Dieu est

Aguſt.

juste ;

juſte, Dieu eſt ſaint, Dieu eſt miſéricordieux; dans la rigueur des termes, toutes ces propoſitions ne ſeroient pas convenables, ſi nous n'ajoutions ou ſi nous ne ſuppoſions l'incompréhenſibilité de Dieu pour les modifier. Afin qu'elles ſoient exactement vraies, il faut dire ou du moins ſous-entendre: Dieu eſt puiſſant, mais d'une puiſſance que je ne comprends pas; Dieu eſt juſte, mais d'une juſtice toute autre que je ne la connois; Dieu eſt ſaint, mais d'une ſainteté qui paſſe toutes les vûes de mon eſprit. Il en faut donc toujours revenir à ſon incompréhenſibilité, & ſe réduire au ſentiment de ſaint Auguſtin, que là où Dieu nous paroît plus incompréhenſible, c'eſt-là que nous le connoiſſons mieux, là que nous ſommes plus en état de le glorifier, là que notre foi lui rend un témoignage plus parfait. Or je vous demande, dans quel myſtère de la religion chrétienne Dieu eſt-il plus incompréhenſible à l'homme? n'eſt-ce pas dans la Trinité? Que concevons-nous dans ce myſtère, ſinon que nous n'y concevons rien? Et c'eſt pourquoi les Prophétes, qui en ont eû les premieres révélations, lui ont toujours donné ce caractère; nous le repréſentant, tantôt comme une lumiere inacceſſible, tantôt comme une obſcurité impénétrable;

tantôt comme un abyſme ſans fond, pour nous ſignifier que la Trinité des perſonnes divines eſt le grand myſtère de l'incompréhenſibilité de Dieu. D'où il s'enſuit que je ne puis plus exalter de ma part, ni plus relever le ſouverain être de Dieu, que par la créance de cette ineffable Trinité.

N'en demeurons pas là. Que fais-je, Chrétiens, quand je crois un Dieu en trois perſonnes? je lui fais un ſacrifice, & de quoi? de la plus noble partie de moi-même, qui eſt ma raiſon; & comment le fais-je? de la maniere la plus excellente & la plus héroïque, & en quoi conſiſte-t-il? le voici. Je crois un myſtère dont je n'ai nulle expérience, & dont il m'eſt impoſſible d'avoir la moindre idée, avant que Dieu me l'ait révéle; & quand Dieu me l'a révélé, je le crois de telle ſorte, que ma raiſon ne peut s'en faire juge, ni l'examiner; enfin, ce qui fait la perfection de mon ſacrifice, je crois ce myſtère, quoiqu'il ſemble répugner poſitivement à ma raiſon. N'eſt-ce pas là tout l'effort que la raiſon humaine peut faire pour Dieu? ne ſont-ce pas tous les droits auxquels elle peut renoncer? & n'eſt-ce pas ſur-tout dans ce myſtère qu'elle y renonce pleinement & qu'elle ſe ſacrifie toute entiere? Car il n'en eſt pas de même des autres: je connois mil-

le choſes de Dieu, indépendamment des révélations de Dieu. Quand Dieu ne m'auroit jamais parlé, je ſçai qu'il eſt ſage, je ſçai qu'il a une providence, je ſçai que le monde eſt gouverné par lui : toutes les créatures me le diſent ; je n'ai qu'à ouvrir les yeux, j'en ai des preuves ſenſibles. Et en cela la foi ne marche point devant la raiſon, mais elle la ſuit ; elle ne lui apprend rien de nouveau, quoiqu'elle le lui apprenne mieux : elle augmente ſes lumieres & les perfectionne ; mais elle les ſuppoſe en les perfectionnant : je crois ce que je ſçavois déja en partie. Mais qu'en Dieu il y ait trois différentes perſonnes ; que la premiere s'appelle Pere, la ſeconde Verbe, & la troiſiéme Saint-Eſprit ; que le Fils ſoit engendré par la connoiſſance féconde que Dieu a de ſoi-même, & que le Saint-Eſprit procéde du Pere & du Fils par voie d'amour ; ce ſont des ſecrets dont je ne découvre aucun veſtige dans l'univers, & dont tous les hommes n'auroient pû même former de conjectures, ſi Dieu ne les en avoit inſtruits. On dit qu'un Philoſophe païen en a eû autrefois quelque connoiſſance ; mais ſi cela eſt, ſaint Auguſtin répond qu'elle lui étoit venue du commerce avec les Juifs. C'eſt donc à la foi ſeule que je ſuis obligé de m'en rapporter

touchant ce myſtère. Mais quand ce myſtère m'eſt révélé de Dieu par la foi, puis-je raiſonner, puis-je diſcourir, puis-je occuper mon eſprit à le connoître & à en chercher les principes? Non, Chrétiens, cela n'eſt point du reſſort de ma raiſon. Dans le myſtère de l'incarnation je le puis faire: ſuppoſé la foi que le Verbe ſe ſoit fait chair, mon eſprit y trouve je ne ſçai combien de convenances admirables. Je dis qu'il n'y avoit qu'un Dieu qui pût ſatisfaire à Dieu pour le péché; or ce Dieu ne pouvoit ſatisfaire, ſans ſe faire homme: ainſi je raiſonne alors ſur la foi. Quoique la foi précéde mon raiſonnement, mon raiſonnement ne laiſſe pas de venir enſuite au ſecours de la foi. Mais quand il s'agit de l'auguſte myſtère de la Trinité, d'une eſſence indiviſible en pluſieurs perſonnes, du Pere qui n'eſt pas plus que le Fils, du Fils qui n'a nulle dépendance de ſon Pere, du Saint-Eſprit qui eſt l'amour ſubſtantiel de l'un & de l'autre: c'eſt là que notre raiſon demeure, qu'elle s'humilie, qu'elle ſe couvre de ſes ailes, comme ces Anges que vit le Prophéte; qu'elle s'interdit tout examen, toute réflexion, toute curioſité. Tout ce qu'elle fait, c'eſt de reconnoître ſon ignorance; & cet aveu, dans la penſée d'un Pere, eſt la ſeule confeſſion véritable de la Trinité.

Ce qui met le comble au sacrifice que je fais à Dieu, en croyant la Trinité, c'est que je me soumets à croire un mystère qui paroît choquer la raison même, & contredire toutes ses lumieres. Car il faut que je croie que trois personnes divines, celle du Pere, celle du Fils, & celle du Saint-Esprit, n'étant qu'une même chose avec l'essence de Dieu, je dis une même chose indivisible, sans composition, sans partie, sont néanmoins distinguées entre elles. Voilà, si j'ose parler ainsi, la pierre de scandale pour l'homme. Voilà la plus apparente contradiction qui se rencontre dans tous nos mystères. Mais c'est de-là même aussi que notre foi tire sa perfection, quand nous disons à Dieu : Oui, Seigneur, je crois tout ce que vous m'avez révélé de cet incompréhensible mystère ; ma raison semble d'abord s'y opposer, mais je la désavoue, mais je la renonce, mais je vous l'immole aux pieds de vos autels. Je crois, mon Dieu, votre unité & votre trinité tout ensemble, & je crois l'un & l'autre dans la même disposition de cœur que s'il falloit mourir. En vertu de cette foi, dont je fais ici profession, je voudrois pour la défendre donner ma vie & verser mon sang : & comme vous êtes trois dans le ciel dont je reçois aujourd'hui le témoignage, le

Pere, le Verbe & le Saint-Esprit; aussi voudrois-je, Seigneur, être en état de vous rendre sur la terre les trois témoignages dont parle le bien-aimé disciple, le témoignage de l'esprit, le témoignage de l'eau, & le témoignage du sang. Voilà ce que nous disons, Chrétiens; mais sçavez-vous ce que Dieu nous répond? il est important que je vous le fasse entendre. Non, non, nous dit-il, il ne s'agit plus de mourir, ni de perdre la vie: je voulois des martyrs autrefois pour fonder ma religion; mais maintenant les choses ont changé: ce n'est plus dans la persécution, mais dans la paix, qu'il faut prouver votre foi; ce n'est plus sur des échafauds, ni sur des roues, mais dans les pratiques d'une vie commune & ordinaire, qu'il faut faire paroître ce que vous êtes; ce n'est plus devant les juges & les tyrans qu'il faut me confesser; mais au milieu de vos proches & de vos amis; ce n'est plus le témoignage du sang que je vous demande, mais le témoignage de l'esprit. Ne pensez donc point à ce que vous feriez, s'il y avoit encore des persécuteurs dans le monde: il n'y en a plus, il est permis de se déclarer, & commencez à le faire par la sainteté de votre vie, par l'innocence & la pureté de vos mœurs. En effet, Chrétiens, nous nous flattons, en formant

ces résolutions imaginaires, de confesser notre foi à quelque prix que ce fût; & en disant comme nous disons quelquefois, je souffrirois plutôt mille morts, que de la trahir, cette foi. Car nous la trahissons à toute heure; & ce qui est plus déplorable, nous la trahissons pour un vil intérêt, pour un moment de plaisir, pour contenter un désir, une passion honteuse; & tout ce grand zéle n'est qu'en spéculation & en idée, n'est que sous des conditions chimériques, n'est que pour des occasions & des conjonctures où nous ne trouverons jamais, rien de réel, ni rien de présent.

Ah! Chrétiens, la belle parole que celle d'un saint Evêque, en parlant des premiers martyrs: Ils ne sçavoient pas disputer des choses de la foi, disoit Pacien Evêque de Barcelone; mais ils sçavoient bien souffrir & mourir pour la foi: *Sciebant mori, & nonsciebant disputare.* Mais de nous, on peut dire à notre confusion tout le contraire: nous sçavons disputer des choses de la foi, mais nous ne sçavons ni mourir ni vivre pour la foi. Jamais tant de rafinemens, jamais tant de contestations ni tant de disputes, jamais tant de liberté qu'il y en a aujourd'hui à s'expliquer sur les mystères de la foi & de la religion, & néan- *Pacian.*

moins jamais si peu de foi & de religion ? pourquoi ? parce qu'il n'y a rien qui soit plus capable de détruire la religion & la foi, que cette vanité dont on se pique, & ce prétendu mérite qu'on se fait, d'en sçavoir raisonner. Ceux dont parle Pacien, se contentoient de sçavoir deux choses, qui étoient de croire & de mourir. Ils bornoient là toute leur science : & nous, nous sçavons toutes choses hors ces deux-là, parce que nous ne voulons croire que ce qui nous plaît; & que nous ne voulons pas d'ailleurs nous faire la moindre violence, pour pratiquer ce que nous croyons. Ceux-là sçavoient mourir pour la foi : *Sciebant mori ;* & nous avec toute notre subtilité, nous n'avons pas encore appris à vivre selon la foi. Car nous nous disons chrétiens, & nous vivons en païens ; & par cette alliance que nous faisons dans nous-mêmes, d'un certain paganisme d'action & de vie avec le christianisme de profession & de créance, nous formons un monstre pire que le paganisme même, puisqu'il ajoute à tous les désordres de celui-ci la profanation de l'autre.

Voilà, mes chers Auditeurs, la réflexion que je vous prie de faire en la présence de Dieu. Souvenez-vous que vous adorez une Trinité dont le caractère propre &

essentiel est la sainteté ; & qu'il n'y a point de sainteté, quelque éminente qu'elle puisse être, à laquelle nous ne devions aspirer, pour nous rendre de dignes adorateurs de cette auguste Trinité. Pour l'adorer en esprit & en vérité, il faut par proportion être saint comme elle ; car ce sont-là les adorateurs que le Pere demande : *Nam & Pater tales quærit qui adorent eum.* Voilà ceux qu'il cherche, & il ne se tiendra jamais vraiment adoré par d'autres : *Nam & Pater tales quærit.* C'est un Dieu Saint, & il veut être servi par des saints. Le premier Ange ne le fut pas ; & ce Dieu de sainteté n'a pû souffrir qu'il fût du nombre de ceux qui l'adorent, & il aime mieux en être blasphémé dans l'enfer, que d'en être loué dans le ciel : or il n'est pas probable qu'il en doive user autrement à l'égard des hommes. Avançons, & après avoir vû comment la confession de la Trinité est le plus grand hommage de foi que la créature rende à son Dieu ; voyons encore comment c'est le plus grand sujet de confiance qu'une créature puisse avoir en ce même Dieu : c'est la seconde partie. Joan. c. 4.

IL y a, Chrétiens, dans notre religion une chose bien particuliere, & que vous n'avez peut-être jamais remarquée. Quand II. PARTIE.

on nous instruit au christianisme, & qu'on nous donne les premiers élémens de la foi, par où commence-t-on ? par ce qu'il y a de plus relevé, & de plus difficile à croire, qui est le mystère de la Trinité. Dans les sciences humaines, on enseigne d'abord les choses les plus communes & les plus aisées, & puis on éléve peu-à-peu l'esprit aux plus obscures & aux plus sublimes. Mais quand il s'agit de la science d'un chrétien, la premiere leçon c'est le précis de toutes les obscurités qui s'y rencontrent ; il faut, pour ainsi dire, que la foi fasse son apprentissage par son chef-d'œuvre, sçavoir, par la confession d'un Dieu en trois personnes. Vous voulez apprendre à un enfant les principes de la doctrine chrétienne ; c'est un enfant, il ne sçait pas encore raisonner, à peine a-t-il l'usage de la parole ; cependant que lui dites-vous ? Trois personnes & un seul Dieu, voilà l'instruction que vous lui faites. Mais c'est l'instruction la moins proportionnée à son esprit, mais c'est celle dont il est moins capable, mais c'est celle par où finissent les plus sçavans Théologiens : il n'importe, c'est à cela qu'il faut s'attacher avant tout le reste, & pourquoi ? ah ! Chrétiens, en voici la raison ; parce que la foi des trois personnes divines est le fon-

dement de toute notre espérance, la source de tous nos mérites, le principe de toute sainteté, & pour m'expliquer dans les termes du Concile de Trente, le commencement & la racine de toute la justification des hommes ; *Initium & radix totius justificationis nostræ.* Peut-on être sauvé sans la foi ? non. Mais quelle est la foi essentielle & nécessaire ? celle de la Trinité. Tous les autres mystères de la créance catholique, hors l'incarnation du Verbe, n'ont pas le même avantage. Je pourrois absolument les ignorer, & me sauver : pour celui qui comprend un Dieu en trois personnes, si je l'ignore, je n'ai rien à attendre de Dieu, & si je le crois, j'en espère tout. J'avoue, & je l'ai dit, que ce premier acte de religion par lequel nous confessons que trois ne font qu'un, est le plus grand effort de la foi ; mais c'est pour cela même que Dieu en a fait dépendre tout notre bonheur. Il voyoit bien la violence qu'il y auroit à se faire pour assujettir nos esprits à ce mystère ; & voilà pourquoi il a arrêté dans le conseil de sa sagesse. que la foi de ce mystère seroit le principe de tous nos mérites devant lui & de notre éternelle prédestination. *Concil. Triden.*

Et en cela, dit saint Chrysostome, Dieu nous a traités avec la même bonté, dont

il usa autrefois envers son serviteur Abraham. Ce patriarche, vous le sçavez, s'étoit mis en devoir de sacrifier son propre fils, malgré les répugnances que la nature formoit dans son cœur. Il étoit prêt à frapper le coup; mais Dieu en fut touché, & ne voulut pas avoir moins de libéralité pour Abraham, qu'Abraham n'avoit eu pour lui de fidélité. *Quia fecisti hanc rem, & non pepercisti unigenito tuo propter me, multiplicabo semen tuum:* Parce que tu as fait cela, lui dit le Seigneur, & que tu n'as pas épargné ton unique pour moi, je multiplierai ta postérité, je te comblerai de bénédictions, je te ferai le plus riche & le plus puissant de la terre; & cette obéissance que tu m'as rendue sera suivie de toute sorte de prospérités. C'est ainsi que Dieu dit aujourd'hui à un Chrétien, Parce que tu as crû un mystère si fort audessus de toi & de toutes les idées humaines: *Quia fecisti hanc rem*; & que tu as sacrifié ton unique, c'est-à-dire, ton esprit & ta raison, *& non pepercisti unigenito tuo*, c'est pour cela que je te remplirai de graces, que je multiplierai le mérite de tes actions, que je t'adopterai parmi mes enfans, que je t'enrichirai de vertus, que je te sanctifierai & que je te glorifierai. Car cette foi que tu as professée, est le petit grain de l'E-

Genes. 22.

vangile, lequel ayant pris racine dans ton cœur, pouſſera ſes branches juſqu'à la hauteur du ciel, & produira tous les fruits de gloire que tu dois recueillir dans l'éternité. Et voilà, Chrétiens, pourquoi la formule de foi que nous prononçons en confeſſant la Trinité, & qui eſt conçue en ces termes : Au nom du Pere, & du Fils & du Saint-Eſprit, eſt ſi ſainte, ſi auguſte, ſi vénérable dans notre religion. Voilà pourquoi ſelon l'inſtitution de Jeſus-Chriſt, elle entre dans preſque tous les Sacremens de la loi de grace. Car ſi nous ſommes régénérés dans le baptême, c'eſt au nom du Pere, & du Fils & du Saint-Eſprit ; ſi nous ſommes fortifiés par la grace de la Confirmation, c'eſt au nom du Pere, & du Fils & du Saint-Eſprit ; ſi nos péchés nous ſont remis par la Pénitence, c'eſt au nom du Pere & du Fils & du Saint-Eſprit ; ſi nous ſommes conſacrés par le caractère de l'Ordre, c'eſt au nom du Pere, & du Fils & du Saint-Eſprit ; ſi nous recevons la bénédiction des Prêtres, des Paſteurs, des Prélats, c'eſt au nom du Pere, & du Fils & du Saint-Eſprit : pour nous apprendre, dit ſaint Auguſtin, que dans le Chriſtianiſme il n'y a point de grace, point de ſalut, point de juſtification, que par la foi de la Trinité.

De-là vient auſſi, que, ſuivant la ſainte & religieuſe coutume, nous mettons à la tête de toutes nos actions cette profeſſion de foi; n'entreprenant rien, n'exécutant rien, que nous n'ayons auparavant marqué ſur nous le ſigne de la croix, avec ces paroles: Au nom du Pere, & du Fils & du Saint-Eſprit: reconnoiſſant que le mérite de notre action dépend de-là, & que ſans cette foi, tout ce que nous allons faire ſeroit inutile, rejetté de Dieu, & perdu pour le ciel. Pratique qui nous eſt venue des Apôtres, dont la tradition eſt conſtante, que les Fidéles ont toujours gardée, & que nos Hérétiques n'ont pu condamner, ſans faire paroître qu'ils étoient déterminés à condamner tout. Car enfin, qu'y a-t-il de plus conforme à l'eſprit chrétien, que ce ſaint exercice d'invoquer la Trinité, & de nous imprimer nous mêmes ſur le front le ſigne de notre ſalut au commencement de chaque action? Cela néanmoins leur déplaît, & un des articles de leur prétendue réforme a été d'en abolir l'uſage: mais c'eſt pour cela même que l'Egliſe a témoigné encore plus de zéle à le retenir & à l'obſerver. C'eſt pour cela qu'elle commence ſes divins Offices par la foi du Pere, & du Fils & du Saint-Eſprit, que toutes les prieres qu'elle adreſſe à

Dieu par forme de demande, expriment toujours ces trois divines personnes; qu'elle ne chante pas un Pseaume, une Hymne, un Cantique, sans les conclure par-là: que plus de cent fois le jour elle nous oblige, nous qui sommes les Ministres de ses Autels, à répéter ce sacré verset: Gloire au Pere, au Fils & au saint-Esprit; parce qu'elle sçait bien que nous ne pouvons rien dire à Dieu de plus agréable, ni qui soit plus propre à lui gagner le cœur; & que cette priere seule a plus de vertu & plus de force que toutes les autres, pour nous sanctifier. Ainsi elle voudroit que nous pussions la faire continuellement, & que jour & nuit notre bouche fût occupée à dire: Gloire au Pere, gloire au Fils, gloire au Saint-Esprit, à l'exemple de ce saint Solitaire, qui s'étant placé sur une haute colonne, où il demeura plusieurs années, n'avoit point d'autre exercice que celui-là.

Ah! Chrétiens, permettez-moi de prendre ici occasion de vous instruire sur un point d'une grande utilité, quoique peut-être vous ne l'estimiez pas tel. Si toutes les fois que vous & moi, nous avons prononcé ces vénérables paroles: Gloire au Pere, au Fils, au Saint-Esprit, ou celles-ci: Au nom du Pere, du Fils & du Saint-Esprit; nous l'avions fait avec le même

respect & la même affection que ce saint anachorète, combien de mérites aurions-nous acquis devant Dieu? si nous étions bien remplis de cette pensée, moi qui vous parle & vous qui m'écoutez, nous les dirions sans cesse par une solide dévotion, & comptez quels fonds de richesses spirituelles elles nous produiroient. Car ces courtes paroles renferment les actes les plus méritoires de toute la Religion. Mais parce que si nous les disons, c'est sans réflexion & avec une imagination égarée, pensant à toute autre chose ou ne pensant à rien, nous avons beau les dire, & confesser ainsi la Trinité, peut-être ne nous ont-elles pas procuré un seul dégré de grace. Ce qui doit encore plus nous toucher, c'est qu'en prononçant ces paroles sans attention, nous faisons injure aux trois personnes à qui elles s'adressent. Non-seulement nous ne louons pas la Trinité, mais nous la deshonorons; non-seulement nous perdons ce trésor de grace que nous pouvions acquérir, mais nous amassons contre nous un trésor de colère. Car ces noms de Pere, de Fils, & de Saint-Esprit, sont des noms divins, des noms de gloire & de majesté, des noms terribles à l'enfer, des noms souverainement respectables pour nous, & par conséquent qui ne doivent jamais passer par

notre bouche, sans que notre esprit & notre cœur les accompagnent. Que dis-je? ce sont des noms encore plus aimables que redoutables, des noms de salut, & par-là même plus dignes de l'attention de nos esprits & des sentimens affectueux de nos cœurs. Appliquez-vous, Chrétiens, à ma pensée. Quand nous nous trouverons au lit de la mort, & que le Prêtre dans les derniers momens de notre vie, viendra soutenir notre ame prête à paroître devant Dieu, & former des vœux pour elle, quels noms employera-t-il pour rendre ses vœux plus efficaces? les noms du Pere, & du Fils & du Saint-Esprit. *Proficiscere, anima Christiana*: Partez, ame chrétienne, dira le Ministre de l'Eglise, partez au nom du Pere qui vous a créée, au nom du Fils qui vous a rachetée, au nom du Saint-Esprit qui vous a sanctifiée. Noms tout-puissans pour mettre en fuite les légions infernales, pour rendre inutiles tous leurs efforts, & pour attirer sur nous dans ce passage si dangereux, les graces & les secours du ciel. Il y a plus encore: car quand ensuite le même Ministre s'adressant à Dieu, lui recommandera l'ame du mourant, de quelle raison se servira-t-il pour toucher en sa faveur la divine miséricorde? Peut-être, mes chers Auditeurs, n'y avez-vous ja-

Ex Ord. comm. anim.

mais fait réflexion, peut-être ne l'avez-vous jamais entendue : mais elle eſt capable de réveiller toute votre confiance, & de vous inſpirer un zéle tout nouveau pour l'honneur de l'adorable Trinité. Ecoutez-
Ibid. la. *Licèt enim peccaverit, tamen Patrem, & Filium, & Spiritum Sanctum non negavit, ſed credidit.* Ah ! Seigneur, s'écriera le Prêtre du Dieu vivant, il eſt vrai, c'eſt pour un pécheur que j'implore votre clémence. Il n'a pas été exempt des foibleſſes humaines, & le poids de la fragilité l'a fait tomber. Mais du reſte vous ſçavez, mon Dieu, que tout pécheur qu'il eſt, il a confeſſé votre auguſte Trinité ; qu'il a recon-
Ibid. nu le Pere, le Fils & le Saint-Eſprit : *Tamen Patrem, & Filium & Spiritum ſanctum non negavit, ſed credidit.* Vous ſçavez qu'il s'eſt intéreſſé à la gloire de ces trois divines perſonnes ; & qu'en vous adorant, ô ſouverain auteur du monde, il les a fidélement & religieuſement adorées.
Ibid. *Et zelum Dei in ſe habuit, & Deum qui fecit omnia, fideliter adoravit.* Voyez-vous, Chrétiens, comment la confeſſion de la Trinité, mais une confeſſion reſpectueuſe, une confeſſion religieuſe, eſt un des plus grands ſujets de confiance que la créature puiſſe avoir en ſon créateur ? Finiſſons, & pour derniere leçon, apprenons encore

comment la confession de cette même Trinité est le motif le plus puissant & le plus excellent modéle de la charité chrétienne : c'est la troisiéme partie.

III. PARTIE.

TOutes choses, Chrétiens, nous prêchent la charité que nous nous devons les uns aux autres ; mais rien ne nous la prêche plus hautement que la Trinité des personnes Divines. Vous me demandez pourquoi ? pour deux raisons qui nous sont marquées dans l'Ecriture, & qui toutes deux portent un certain caractère de l'Esprit de Dieu. La premiere, parce que la foi de la Trinité est le motif & comme le lien substantiel de la charité, qui doit être entre nous ; & la seconde, parce que le mystère de la Trinité en est encore le grand modéle que Jesus-Christ nous a donné dans son Evangile. Deux raisons, mes chers Auditeurs, dignes de toutes vos réflexions, & infiniment capables de vous exciter à la pratique de cette vertu.

Je dis que la créance de la Trinité doit être le lien de notre charité mutuelle ; c'est saint Paul qui nous l'enseigne. Car, dit-il, c'est la foi de ce Mystère qui nous unit tous dans un même corps de religion. Ecoutez-le, Chrétiens, parler lui-même, ce Docteur des Nations. Ah ! mes Freres,

disoit-il aux Ephésiens, je vous conjure ; moi qui suis captif pour Jesus-Christ : *Ephes. 4. 4. Obsecro vos ego vinctus in Domino :* & de quoi ? de vous aimer les uns les autres, de *Ibid.* vous supporter les uns les autres : *Supportantes invicem in charitate.* Ayez du zéle pour conserver parmi vous cette unité d'esprit qui est le principe de la véritable *Ibid.* paix : *Solliciti servare unitatem Spiritûs in vinculo pacis.* Et quel motif leur en donnoit-il ? sur quoi fondoit-il cette obligation ? Le voici. Car enfin, mes Freres, ajoute l'Apôtre, vous n'avez tous qu'un même Dieu, vous n'avez tous qu'une même foi, vous n'avez tous qu'un même baptême ; vous ne faites tous qu'un même corps, qui est l'Eglise : n'est-il donc pas juste que vous ayez tous le même esprit ? *Ibid. Unum corpus & unus spiritus, unus Dominus, una fides, unum baptisma.* C'est-à-dire, quelle indignité, que nous unissant tous, comme nous faisons, pour honorer le même Dieu, nous ne soyons pas unis sur tout le reste ? Dans ce même Dieu, dans ce même Seigneur, nous reconnoissons un Pere dont nous sommes tous les enfans, un Fils dont nous sommes tous les freres, un Saint-Esprit dont nous sommes tous animés ; *Unus Dominus.* Or quel monstre qu'étant tous enfans d'un même pere, nous vi-

vions ensemble comme des étrangers ; qu'étant tous freres du même Fils de Dieu, on ne voie parmi nous nulle marque de fraternité ; que voulant tous avoir le même Saint-Esprit, nous fassions paroître des sentimens si opposés ? Mais ce que j'admire, poursuivoit saint Paul, selon la paraphrase de saint Chrysostome, expliquant ce passage, c'est qu'ayant bien pu nous accorder tous sur un point aussi difficile que la foi de ces trois adorables personnes, Pere, Fils & Saint-Esprit, nous contestions tous les jours sur des bagatelles qui font le sujet de nos inimitiés. S'il y avoit quelque chose où nous dussions avoir de la peine à convenir, & où l'on pût craindre que les esprits ne fussent divisés, c'étoit la créance d'un Dieu en trois personnes. Cependant nous le croyons, nous en faisons tous la même profession, nous renonçons à tous les doutes & à toutes les difficultés que notre esprit pourroit former ; & cela, disons-nous, pour ne pas troubler l'unité de la foi, *Una fides ?* hé ! Chrétiens, n'est-il donc pas étrange que nous rompions celle de la charité sur des sujets de nulle conséquence, & que nous entretenions des animosités & des haines, qui détruisent absolument une des vertus fondamentales du Christianisme ?

Tel étoit le raisonnement de l'Apôtre saint Paul, pour convaincre les Ephésiens : *Unus Dominus, una fides :* Raisonnement qu'il fait encore tant valoir dans une autre de ses Epîtres, où s'adressant aux Chrétiens de Corinthe, il leur dit : Qu'est-ce que j'entends, mes Freres ? on me rapporte qu'il y a des cabales parmi vous, qu'il y a des schismes & des factions, l'un tient le parti de Paul, l'autre d'Apollo, celui-ci de Pierre : mais quoi ? est-ce au nom de Pierre, est-ce au nom d'Apollo, est-ce au nom de Paul que vous avez été baptisés ? *Numquid in nomine Pauli baptisati estis ?* Je remercie Dieu de ce que je n'ai baptisé personne chez vous, de peur qu'on ne dise que vous êtes baptisés en mon nom : *Gratias ago Deo, quòd neminem vestrûm baptisavi, ne quis dicat quòd in nomine meo baptisati estis.* C'est au nom du Pere, du Fils & du Saint-Esprit, que vous avez reçu le baptême ; tous dans la même forme, tous avec le même caractère, tous par l'efficace & la vertu de la même Trinité. Or, cela étant, vous avez tous un engagement indispensable à vivre dans le même esprit ; & vous oubliez ce que vous êtes, quand vous laissez naître parmi vous des discordes. Remarquez-vous, Chrétiens, comment saint Paul fondoit le

1. Cor. 1. 1.

Ibid.

devoir de la charité sur la foi de la Trinité? *Una fides, unum baptisma.* En effet, s'il y a un motif qui doive nous engager à nous aimer fraternellement, c'est cette unité de créance & de foi. Comme la différence de religion a toujours été, pour ainsi dire, le glaive de division parmi les hommes, jusqu'à rompre entiérement les liens les plus inviolables de la nature; aussi de tout tems a-t-on considéré l'unité de religion comme le plus sacré nœud de l'amitié. Il n'est pas jusqu'à nos Hérétiques qui ne le pensent de la sorte. Dès-là qu'ils font secte, & qu'ils composent une Eglise prétendue, ils commencent à s'entraider. Vous en êtes témoins, mes chers Auditeurs, & vous sçavez comment ils sont unis ensemble, comment ils prennent les intérêts les uns des autres, comment ils se prêtent secours dans leurs besoins, comment leurs pauvres sont assistés, comment ils visitent leurs malades. Qui fait cela? ce n'est pas l'unité de la foi, puisque hors de l'Eglise ils ne peuvent avoir la foi; quoi donc? l'unité d'erreur, l'unité de mensonge, l'unité de schisme. Ce petit troupeau où ils sont tous ramassés, voilà ce qui les lie, voilà ce qui arrête toutes leurs querelles, voilà ce qui termine tous leurs différens, voilà pourquoi ils s'appellent

freres & se comportent en freres. Quelle honte, que l'unité de la foi où nous vivons, fasse moins sur nous, que ne fait sur eux l'unité d'une fausse réforme! il en va néanmoins ainsi: ils s'unissent, & nous nous divisons; ils se rendent des offices de freres, & nous nous traitons souvent en ennemis; ils le voient, ils s'en étonnent ils en sont scandalisés: ils nous le reprochent même. Or à qui est-ce de faire cesser ce reproche, qu'à nous-mêmes? & il cessera dès que la charité entrera dans nos cœurs. Car toutes ces haines, toutes ces envies, tous ces désirs de vengeance, tous ces mépris que nous faisons du prochain; toutes ces paroles aigres & piquantes, qui nous échappent; tout cela s'évanouiroit bientôt, si nous avions la vraie charité. La foi d'un Dieu en trois personnes en doit être le motif, & j'ajoute qu'elle nous en présente encore le plus parfait modéle.

Quand je vous ai dit, mes Freres, en d'autres discours, que le Fils de Dieu nous avoit obligé à nous aimer les uns les autres comme il nous a aimés: *Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos;* vous ne croyiez pas que la charité pût être portée plus haut. Cet amour d'un Dieu sacrifié pour le salut des hommes, vous paroissoit le dernier terme, où l'amour

Joan. c. 13.

du

du prochain pût s'élever. Mais voici quelque chose encore de plus grand : car il faut nous aimer comme les trois personnes de la Trinité s'aiment ; comme le Pere aime le Fils, comme le Fils aime le Pere, comme le Pere & le Fils s'aiment dans le Saint-Esprit. Tel est l'exemplaire qui nous est aujourd'hui proposé : *Inspice & fac secundùm exemplar.* Et par qui nous est-il proposé ? par Jesus-Christ même, l'oracle & la sagesse de Dieu. *Pater sancte*, disoit-il, parlant à son Pere, *serva eos in nomine tuo quos dedisti mihi, ut sint unum sicut & nos.* Mon Pere, je vous offre tous mes élus, tous mes fidéles, tous ceux que vous n'avez donnés à instruire : conservez-les par votre grace, afin qu'ils soient un comme vous & moi. Que veut-il dire, & comment arriverons-nous à cette perfection ? le Pere & le Fils ne font qu'un même Dieu dans la Trinité ; le Fils est consubstantiel au Pere, le Pere est la même substance que le Fils ; quelle charité nous peut unir de la sorte ? Ah ! répond saint Augustin, ce que le Sauveur du monde a voulu nous faire entendre, c'est que nous devons être parfaitement unis de cœur & de volonté ; que nous devons être par grace & par imitation, ce que les trois divines personnes sont par la nécessité de leur être ; que comme il

Exod. c. 14.

Joan. c. 17.

n'y a rien qui ne soit commun entre elles ; aussi la charité du Christianisme doit nous faire renoncer à tous nos intérêts propres ; que de même que le Fils de Dieu disoit à son Pere : *Pater, omnia mea tua sunt, & tua mea sunt ;* Tout ce qui est à moi est à vous, & tout ce qui est à vous est à moi : de même il faut que nous soyons prêts de dire à nos freres, ces biens que Dieu m'a donnés, sont pour vous aussi bien que pour moi ; & ces misères que vous souffrez, sont les miennes aussi-bien que les vôtres. Que seroit-ce que le Christianisme, si cette charité y régnoit ? Que seroit-ce que tant de familles, si les peres & les enfans, si les maîtres & les domestiques, si le mari & la femme, si les freres & les sœurs gardoient entre eux ce parfait accord ? Au lieu de ces troubles qui y mettent la confusion, au lieu de ces procès qui les désolent, au lieu de ces états scandaleux qui les décrient, elles se soutiendroient, & dans un repos inaltérable, elles goûteroient toutes les douceurs d'une paix chrétienne. Alors plein de consolation, j'aurois de quoi vous féliciter, & je m'écrierois avec le Prophéte : *Quàm bonum & quàm jucundum habitare fratres in unum !* Quel bonheur pour ces Chrétiens, quel bonheur pour ces maisons, de vivre dans une con-

Joan. c. 17.

Psalm. 132.

corde qui y entretient le calme, & qui y fait fleurir la piété.

Mais que voyons-nous ? tout le contraire, & c'eſt ce que nous ne pouvons aſſez déplorer. Point d'union dans le chriſtianiſme, & même entre ceux que les loix de la nature les plus inviolables & les plus ſacrées devroient tenir étroitement liés les uns aux autres ; je veux dire, point d'union, entre qui ? ſouvent entre des proches, ſouvent entre des freres & des ſœurs, ſouvent entre des peres & des enfans. Je dis plus : point d'union, ſouvent entre des miniſtres de Jeſus-Chriſt, qui par état néanmoins & par profeſſion doivent être des miniſtres de paix ; ſouvent entre des perſonnes conſacrées au Dieu de la paix par les vœux les plus ſolemnels, portant le même habit & vivant ſous la même régle. Voilà ce que nous voyons : & pourquoi ? parce que nous ne ſçavons pas, ou plutôt, parce que nous ne voulons pas nous former ſur le grand modéle que la foi nous met devant les yeux. Prenez garde : dans l'adorable Trinité, point de ſentimens oppoſés ; ce que veut une perſonne divine, les autres le veulent : mais parmi nous, ce ſont des contradictions éternelles : ſoit bizarrerie d'humeur, ſoit malignité de naturel, ſoit hauteur d'eſprit & fauſſe gloire qu'on

ſe fait de ne céder jamais, quel que puiſſe être le principe du mal, on a ſes idées particulieres, & l'on veut qu'elles prévalent à tout; on a ſes caprices, & l'on veut qu'ils ſoient ſuivis en tout. Et parce que nous ne trouvons pas toujours des gens aſſez dociles pour s'aſſervir à nos caprices & à nos idées; parce que chacun au contraire prétend dominer, & ſe faire écouter, l'emporter: de-là les conteſtations & les diſputes, de-là les guerres qui commencent par l'eſprit & qui finiſſent par le cœur, de-là les aigreurs & une maligne détermination à ſe butter toujours les uns contre les autres. C'eſt aſſez qu'un tel ait parlé de telle maniere, pour engager un tel à tenir un langage tout différent. C'eſt aſſez que celui-ci eſtime telle choſe, pour porter celui-là à la condamner: comme ſi l'on n'avoit point d'autre régle, ou pour penſer, ou pour agir, qu'une aveugle obſtination à ne s'accommoder au gré de perſonne, & à ne convenir avec perſonne. Dans l'adorable Trinité point d'intérêts ſéparés; mais parmi nous mille intérêts qui nous diviſent. On ne penſe qu'à ſoi-même, on n'a égard qu'à ſoi-même, on rapporte tout à ſoi-même. Et comme cet intérêt propre à quoi l'on eſt réſolu de ne rien refuſer, ne peut ſouvent s'accorder avec l'intérêt du prochain, il

n'y a point d'injuſtice & de violence à quoi l'on ne ſe porte, pour écarter ou pour détruire tout ce qui pourroit faire obſtacle & arrêter les deſſeins qu'on a formés. De-là les mauvais tours, les trahiſons, les faux rapports, les médiſances, les calomnies, les chicanes, les procès, toutes les vexations qu'inſpire la cupidité & qui ruinent la charité. C'eſt ſur quoi l'Apôtre s'expliquoit encore avec tant d'éloquence & tant de zéle en parlant aux Corinthiens. Il avoit appris qu'ils s'appelloient les uns les autres devant les tribunaux de la juſtice pour terminer leurs différends, & là-deſſus que leur diſoit-il? Ah! mes Freres, que ne ſouffrez vous plutôt l'injure qu'on vous fait? *Quare non magis injuriam accipitis?* Que ne ſouffrez-vous plutôt le dommage que vous recevez? *Quare non magis fraudem patimini?* Mais bien loin, pourſuivoit le ſaint Apôtre, d'être ainſi diſpoſés à pardonner & à ſouffrir, vous vous outragez mutuellement & vous travaillez à vous entredétruire: *Sed vos injuriam facitis & fraudatis.* Ce qui le touchoit davantage, & ce qu'il leur reprochoit plus vivement, c'eſt que des freres, que des Chrétiens, ſe traitaſſent de la ſorte: *Et hoc fratribus.* Comme s'il leur eût dit: Que des païens ayent enſemble des démêlés, je n'en ſuis point

1. Cor. c. 6.

Ibid.

Ibid.

surpris ; ils ont des Dieux qui leur en donnent l'exemple : mais nous, qui dans le Dieu que nous adorons, avons le modéle de la plus parfaite unité, d'une unité confrante, d'une unité indivisible, d'une unité éternelle, qu'on nous voye former entre nous des partis, des intrigues, des cabales, que pour les moindres intérêts, & pour de viles prétentions dont nous ne voulons rien relâcher, on voye des fidéles s'élever contre des fidéles, parler contre des fidéles, agir contre des fidéles : *Et hoc fratribus* : c'eſt ce qui m'étonne, & ce que je n'accorde pas avec le caractère de leur religion.

Appliquons-nous à nous-mêmes ces reproches, Chrétiens Auditeurs ; car ils ne nous conviennent que trop : & en quels termes ſe fût exprimé ſaint Paul, s'il eût été témoin de notre conduite, je veux dire de nos animoſités, de nos envies, de nos reſſentimens, de nos vengeances, de tant d'éclats ſcandaleux, qui ſont le ſujet des entretiens du monde, que le monde lui-même eſt le premier à condamner ? C'eſt à vous, ô Dieu de la charité & de la paix, c'eſt à vous à maintenir parmi nous l'une & l'autre, ou plutôt à les y établir : car elles ne ſont que trop altérées. Pere tout-puiſſant, vous avez formé nos cœurs, &

Vous êtes toujours maître de les tourner comme il vous plaît. Fils égal à votre Pere, & éternel comme lui, mais fait chair pour nous, vous nous avez rassemblés sous une même loi, & c'est une loi d'amour. Esprit Saint, vous êtes l'amour substantiel du Pere & du Fils, & c'est par vous que la charité est répandue dans les ames. Trinité souverainement adorable & aimable, c'est de votre sein que nous sommes tous sortis, & c'est dans votre sein que vous voulez tous nous rappeller. Unissez-nous sur la terre, comme nous devons l'être dans l'éternité bienheureuse, où nous conduise, &c.

SERMON
SUR
LE TRÉS-SAINT
SACREMENT.

Caro mea verè est cibus.

Ma chair est vraiment une viande. En saint Jean, chap. 6.

C'EST ainsi que le Sauveur du monde faisoit en deux mots l'éloge de son corps adorable; & c'est, Chrétiens, de cette chair toute sainte & toute divine que j'ai moi-même à vous entretenir. Ce n'est point de la personne de Jesus-Christ; ce n'est ni de sa divinité ni de son ame, mais de sa chair: *Caro mea.* Et pour en venir d'abord au point que j'ai entrepris de traiter, remarquez, s'il vous plaît, avec moi, que dans les paroles de mon texte, le Fils de Dieu voulant recommander son corps aux Juifs, ne leur dit pas que c'est le temple

du Saint-Esprit, que c'est le sanctuaire de Dieu, que c'est le chef-d'œuvre des mains & de la toute-puissance du Seigneur, mais que c'est une nourriture & une viande : *Caro mea verè est cibus.* Cependant, cet état de viande & d'aliment n'est-il pas le plus imparfait ? Il est vrai, mes chers Auditeurs, si nous l'entendons de cette viande commune qui sert à réparer les forces & à soutenir la vie naturelle de nos corps : mais une viande sacramentelle, une viande qui toute matérielle qu'elle est, a la vertu de nous conférer la grace, de nous donner une vie surnaturelle & toute spirituelle, de nous purifier, de nous sanctifier, c'est ce qui nous la doit rendre infiniment précieuse, & ce qui en fait l'excellence. Vierge sainte, c'est dans vos chastes entrailles que ce sacré corps fut conçu ; votre chair innocente & pure a été la chair de Jesus Christ, & la chair de Jesus-Christ a été la vôtre : c'est par l'opération de l'Esprit céleste que cet ineffable mystère s'est accompli, & c'est auprès de ce divin Epoux que j'implore votre assistance, en vous disant : *Ave, Maria.*

LE dessein que je me propose dans ce discours, vous surprendra peut-être, Chrétiens ; mais j'ose dire, que si vous voulez DIVISION.

vous appliquer à le bien comprendre, il vous paroîtra très-convenable au myſtère de ce jour, & qu'il remplira parfaitement l'idée que vous avez de cette fête. Je veux vous montrer que c'eſt aujourd'hui par excellence la fête du corps de Jeſus-Chriſt; *Feſtum corporis Chriſti.* Car c'eſt le titre qu'elle porte, & ſous lequel elle a été inſtituée; & mon deſſein eſt de vous juſtifier ce titre en vous faiſant voir, que le corps de Jeſus-Chriſt ne pouvoit plus être honoré qu'il l'eſt par le myſtère de la divine Euchariſtie: c'eſt-là ma propoſition générale. Il faut ſeulement la réduire à quelques points particuliers, & la partager. Or pour cela je conſidére le corps de Jeſus-Chriſt en deux manieres; ou plutôt, je trouve que Jeſus-Chriſt a tout à la fois, & un corps naturel, & un corps myſtique. Son corps naturel, c'eſt ſa propre chair, cette chair dont il s'eſt revétu pour nous; & ſon corps myſtique c'eſt l'Egliſe, qu'il s'eſt unie & incorporée ſelon la doctrine de S. Paul. Je dis donc que c'eſt aujourd'hui la grande fête de l'un & de l'autre: pourquoi? parce que c'eſt aujourd'hui tout enſemble le triomphe de la chair de Jeſus-Chriſt, & le triomphe de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt. Le Sauveur du monde ne pouvoit faire plus d'honneur à ſa chair, que de l'établir, comme il a fait,

en sacrement & en sacrement le plus auguste de notre religion qui est l'Eucharistie. Et j'ajoute que ce même Sauveur du monde ne pouvoit faire plus d'honneur à son Eglise, qu'en lui laissant sa chair établie de la sorte, & comme érigée en sacrement. Ainsi l'Eglise & la chair de Jesus-Christ sont-elles honorées réciproquement l'une par l'autre. Car la gloire du corps de Jesus-Christ, c'est d'avoir été donné à l'Eglise dans le saint Sacrement de l'Autel : vous le verrez dans la premiere partie. Et la gloire de l'Eglise, c'est d'avoir reçu & de posséder le corps de Jesus-Christ dans ce Sacrement : ce sera la seconde partie. Quoique ce soit là un éloge plutôt qu'une instruction, nous pourrons néanmoins en tirer de solides conséquences pour l'édification de nos ames. Commençons.

IL étoit juste que la chair de Jesus-Christ fût honorée, & que Jesus-Christ travaillât lui-même à lui faire rendre les hommages qui lui sont dûs. Deux grandes raisons l'y obligeoient. Premiérement, l'honneur qu'il avoit fait à cette chair de contracter une si étroite alliance avec elle, & de l'unir à sa personne divine dans l'incarnation ; & secondement, les humiliations extrêmes à quoi il l'avoit réduite dans sa I. PARTIE.

passion. Avez-vous jamais pris garde, Chrétiens, à une belle parole de saint Jean, pour exprimer le grand mystère de l'incarnation du Verbe ? Il ne dit pas que le Verbe s'est fait homme, il ne dit pas qu'il s'est allié à une nature intelligente & spirituelle comme les Anges, il ne dit pas qu'il a pris une ame telle que la nôtre, mais il dit simplement que le Verbe s'est fait chair : *Et Verbum caro factum est.* Hé quoi, reprend saint Augustin, la chair de l'homme, est ce qu'il y a dans l'homme de plus imparfait ; c'est en quoi l'homme est semblable aux bêtes : pourquoi donc rapporter à la chair seule cet étonnant mystère de l'union qui s'est faite entre l'homme & Dieu ? Ah ! répond ce saint Docteur, c'est pour nous apprendre ce que Dieu a fait pour nous, ce qu'il a voulu être pour nous, jusqu'à quel point il s'est anéanti pour nous, puisqu'étant Dieu il a bien daigné se faire chair. Il est vrai, Chrétiens ; mais c'est par-là même aussi que le Saint-Esprit nous a fait comprendre, ce qu'il étoit important que nous sçussions, quelle est la dignité de la chair de Jesus-Christ, puisqu'en conséquence de ces divines paroles : *Et Verbum caro factum est ;* on peut dire, selon tous les principes de la Théologie & de la foi, que la chair de Jesus-Christ a été la chair d'un

Joan. c. 1.

Dieu, qu'elle a subsisté de la substance d'un Dieu, qu'elle a fait partie d'un tout, qui étoit Dieu; & que comme le Verbe en s'incarnant est devenu chair : *Et Verbum caro factum est ;* ainsi la chair de l'homme, par l'incarnation, est devenue la chair d'un Dieu. De-là concluons qu'il n'y a donc point de gloire, point de culte, qu'on ne doive à la chair de Jesus-Christ; & que Jesus-Christ même, après une si noble alliance, n'en pouvoit trop faire pour honorer sa chair.

D'autant plus qu'il la réduisit dans sa passion aux dernieres humiliations. Car c'est cette chair vénérable qui fut comblée pour nous d'ignominies & d'opprobres, c'est elle qui fut déchirée de fouets, c'est elle qui fut profanée par les mains des bourreaux; & pour tout dire en un mot, c'est elle, si j'ose user ici de cette maniere de parler, qui fit tous les frais de notre rédemption. Ce ne fut point l'ame de Jesus-Christ, qui servit de victime pour notre salut ; ce fut son corps, ce fut sa chair virginale. Ce fut elle qu'il immola sur l'autel de la croix ; elle étoit sainte, & il en fit un anathême & un sujet de malédiction ; elle étoit digne de tous les respects des hommes ; & il permit qu'elle fût exposée à toutes leurs insultes. Il falloit donc qu'il la ré-

compensât & qu'il l'honorât autant qu'elle avoit été humiliée, ou plutôt autant qu'il l'avoit lui-même humiliée. Or c'est justement ce que Jesus-Christ a fait dans la divine Eucharistie ; voilà la fin qu'il s'est proposée dans l'institution de ce mystère ; & voilà aussi pourquoi nous célébrons aujourd'hui la Fête de son Corps.

En effet, Chrétiens, l'Eucharistie seule fait plus d'honneur à la chair de Jesus-Christ que tous les autres mystères glorieux de cet Homme-Dieu ; & quand il sortit du tombeau, la gloire qu'il communiqua à son corps ne fut point comparable à celle qu'il lui avoit donnée & qu'il lui donne encore tous les jours dans son saint Sacrement. Cette proposition vous paroît nouvelle ; mais écoutez-moi, en voici la démonstration. J'avoue, mes Freres, que Jesus-Christ sortant du tombeau, donna à sa chair d'admirables qualités, impassibilité, subtilité, agilité, lumiere & splendeur : mais après tout, ces qualités n'ont rien qui surpasse l'ordre de la créature ; au lieu qu'ici, c'est-à-dire, dans l'adorable Eucharistie, la chair du Sauveur est élevée à un ordre tout divin, elle y prend un être, elle y acquiert des propriétés, elle y fait ce que Dieu seul peut faire. Et quoi ? il faudroit un discours entier pour vous l'expliquer,

Je m'arrête à ce qu'il y a de plus essentiel, & à ce qui doit le plus vous toucher. Je ne vous dis point que cette chair bienheureuse possède une espéce d'immensité dans l'auguste Sacrement de l'autel, puisqu'il est certain qu'elle n'y est bornée par aucun espace, & qu'en vertu de ce mystère, elle peut être tout à la fois dans tous les lieux du monde; qualité propre de Dieu. Je ne vous dis point qu'elle y devient toute spirituelle, mais bien autrement que dans sa résurrection, puisque la chair de Jesus-Christ est dans l'hostie à la maniere des esprits, toute en tout, & toute en chaque partie; autre qualité miraculeuse. Je laisse ce qu'a remarqué l'Abbé Rupert, qu'elle est comme éternelle & incorruptible dans ce Sacrement, parce qu'elle y sera jusqu'à la consommation des siécles: ou plutôt, Chrétiens, qu'elle y meurt tous les jours, mais d'une mort mille fois plus merveilleuse que l'immortalité même dont elle jouit dans le ciel, puisque c'est pour y renaître continuellement par les paroles de la consécration. Tout cela autant d'effets de la toute-puissance divine pour honorer le corps du Sauveur.

Mais le grand miracle, & celui qui comprend tous les autres, & celui que Jesus-Christ nous a marqué plus expressé-

ment dans l'Evangile, & celui à quoi les hommes font moins de réflexion, & celui qui devroit être plus médité, & celui que je trouve inconteſtablement le plus glorieux à la chair du Fils de Dieu, je l'ai dit & il faut le développer davantage, c'eſt que la chair de Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie eſt l'aliment de nos ames. Quoiqu'elle ne ſoit qu'une ſubſtance terreſtre & matérielle, elle a la vertu de vivifier nos eſprits. Au lieu que naturellement c'eſt l'eſprit qui doit vivifier la chair, ici c'eſt la chair qui, par un prodige bien ſurprenant, vivifie l'eſprit, & qui le ſoutient, & qui l'anime, & qui lui ſert de nourriture pour le conſerver. Car prenez garde, je vous prie: c'eſt la réflexion de ſaint Ambroiſe, quand le Fils de Dieu parloit aux Juifs de ce Sacrement, il ne leur diſoit pas: *Ego ſum cibus:* Je ſuis la viande: mais il leur diſoit: *Caro mea verè eſt cibus*: Ma chair eſt la viande dont il faut que vous ſoyez ſpirituellement nourris. Ce n'eſt point l'ame, ce n'eſt point la divinité de Jeſus-Chriſt qui fait notre aliment ſpirituel dans l'Euchariſtie, c'eſt ſa chair: *Caro mea.* Si la divinité & l'ame s'y trouvent, c'eſt comme parle l'Ecole, par concomitance: ce qui nous nourrit, & ce qui nous eſt directement donné en qualité de nourriture, c'eſt la chair de

cet Homme-Dieu, dont notre ame est substantée & fortifiée, & pour me servir du mot de Tertullien, engraissée. Or quel honneur pour une chair, que ce soit elle qui nous rende tout spirituels, elle qui nous communique la grace, & qui nous fasse vivre de la vie de Dieu même. Oui, Chrétiens, je le répéte, ce miracle seul éléve la chair du Sauveur du monde à un ordre surnaturel & divin. Car il n'y a que la chair d'un Dieu qui puisse opérer de telles merveilles; & Dieu prenant une chair, ne pouvoit plus l'honorer qu'en lui donnant la force & la vertu de les produire. Or tout cela convient à la chair de Jesus-Christ dans l'Eucharistie, & c'est ce que l'Eglise exprime en un mot, lorsqu'elle nous la présente par les mains des Prêtres: *Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam tuam in vitam æternam.* Reçois, Chrétien, nous dit-elle, reçois le corps de ton Seigneur & de ton Dieu: & pourquoi? afin qu'il conserve ton ame pour la vie éternelle. Voyez-vous, mes chers Auditeurs, l'inestimable prérogative du corps de Jesus-Christ? Dans l'ordre de la nature, c'est à l'ame de conserver le corps; mais dans l'ordre de la grace, c'est le corps de Jesus-Christ qui conserve notre ame; & cet ordre, qui est un ordre de grace pour

même. Jesus-Christ a prétendu honorer sa chair dans l'Eucharistie ; & l'Eglise honore l'Eucharistie pour honorer cette même chair. Vous me demandez sur quoi est fondée cette cérémonie de porter en pompe le corps du Fils de Dieu ? sur les raisons les plus solides & les plus touchantes. Ecoutez-les. On le porte, remarque un sçavant Théologien : premiérement, en mémoire de ce qu'il se porta lui-même, quand il distribua à ses Apotres sa chair & son sang. Car alors, dit saint Augustin, il est évident qu'il portoit son propre corps ; & que ce que l'Ecriture disoit de David dans un sens figuré, sçavoir qu'il se portoit lui-même dans ses mains, s'accomplit à la lettre dans la personne du Sauveur : ce sont les termes exprès de saint Augustin. Mais que fit cet Homme-Dieu, quand il se porta ainsi lui-même ? il se fit comme un triomphe à soi-même ; car il ne pouvoit être plus honorablement porté que par soi-même & dans ses propres mains. Or c'est le mystère que l'Eglise nous représente aujourd'hui, faisant porter ce corps vénérable dans les mains des Prêtres, qui sont comme les propres mains du Fils de Dieu. Mais pourquoi le porter hors du Temple, pourquoi dans les rues & dans les places publiques ? c'est, répond l'auteur

que j'ai cité, en action de grace, de ce qu'il alloit lui-même autrefois parcourant les Villes & les Bourgades, faisant le tour de la Judée & de la Galilée, & guérissant les malades par-tout où il passoit : *Circuibat omnes civitates & castella.* Voilà pourquoi l'Eglise le fait encore porter par toute la chrétienté ; espérant du reste qu'il opérera parmi nous les mêmes merveilles qu'il opéroit parmi les Juifs. Car ne doutez pas, mes chers Auditeurs, que ce Sauveur passant aujourd'hui devant vos maisons, ne les ait sanctifiées par sa présence ; ne doutez pas qu'il n'ait répandu dans toutes les places publiques des bénédictions particulieres, & qu'on n'ait pu dire de lui : *Pertransiit benefaciendo ;* Il a passé, & il a laissé sur tout son passage des effets de sa libéralité. C'est ce que Dieu semble avoir voulu nous marquer dans une des plus belles figures de l'ancien Testament. L'Ecriture dit, que parce que Joseph avoit pourvû de pain toute l'Egypte dans le tems de la stérilité & de la famine, le Roi Pharaon le fit monter sur un char, & le fit conduire par toutes les Provinces de son Royaume, avec ordre à chacun de l'adorer, & de se prosterner devant lui. Ainsi, parce que le Fils de Dieu nous a donné ce pain céleste qui est son Corps, l'Eglise le fait paroître comme

Matth. 9.

Act. 10.

même. Jesus-Christ a prétendu honorer sa chair dans l'Eucharistie ; & l'Eglise honore l'Eucharistie pour honorer cette même chair. Vous me demandez sur quoi est fondée cette cérémonie de porter en pompe le corps du Fils de Dieu ? sur les raisons les plus solides & les plus touchantes. Ecoutez-les. On le porte, remarque un sçavant Théologien : premiérement, en mémoire de ce qu'il se porta lui-même, quand il distribua à ses Apotres sa chair & son sang. Car alors, dit saint Augustin, il est évident qu'il portoit son propre corps ; & que ce que l'Ecriture disoit de David dans un sens figuré, sçavoir qu'il se portoit lui-même dans ses mains, s'accomplit à la lettre dans la personne du Sauveur : ce sont les termes exprès de saint Augustin. Mais que fit cet Homme-Dieu, quand il se porta ainsi lui-même ? il se fit comme un triomphe à soi-même ; car il ne pouvoit être plus honorablement porté que par soi-même & dans ses propres mains. Or c'est le mystère que l'Eglise nous représente aujourd'hui, faisant porter ce corps vénérable dans les mains des Prêtres, qui sont comme les propres mains du Fils de Dieu. Mais pourquoi le porter hors du Temple, pourquoi dans les rues & dans les places publiques ? c'est, répond l'auteur

que j'ai cité, en action de grace, de ce qu'il alloit lui-même autrefois parcourant les Villes & les Bourgades, faisant le tour de la Judée & de la Galilée, & guérissant les malades par-tout où il passoit : *Circuibat omnes civitates & castella.* Voilà pourquoi l'Eglise le fait encore porter par toute la chrétienté ; espérant du reste qu'il opérera parmi nous les mêmes merveilles qu'il opéroit parmi les Juifs. Car ne doutez pas, mes chers Auditeurs, que ce Sauveur passant aujourd'hui devant vos maisons, ne les ait sanctifiées par sa présence ; ne doutez pas qu'il n'ait répandu dans toutes les places publiques des bénédictions particulieres, & qu'on n'ait pu dire de lui : *Pertransiit benefaciendo ;* Il a passé, & il a laissé sur tout son passage des effets de sa libéralité. C'est ce que Dieu semble avoir voulu nous marquer dans une des plus belles figures de l'ancien Testament. L'Ecriture dit, que parce que Joseph avoit pourvû de pain toute l'Egypte dans le tems de la stérilité & de la famine, le Roi Pharaon le fit monter sur un char, & le fit conduire par toutes les Provinces de son Royaume, avec ordre à chacun de l'adorer, & de se prosterner devant lui. Ainsi, parce que le Fils de Dieu nous a donné ce pain céleste qui est son Corps, l'Eglise le fait paroître comme

Matth. 4. 23.

Act. 10. 38.

ſur un thrône & ſous le dais; & dans cet état elle le conduit dans tous les lieux du monde chrétien, ordonnant à tous les fidéles de fléchir le genou devant lui, & de lui préſenter leurs reſpects & leurs adorations. Il y a plus : elle le porte, ajoute le bienheureux Evêque de Genéve, pour lui faire une réparation authentique de tous les opprobres qu'il ſouffrit dans les rues de Jéruſalem, lorſqu'il fut traîné de Conſiſtoire en Conſiſtoire, & de Tribunal en Tribunal. L'Egliſe veut lui faire ſatisfaction de cette injure; & dans cette vue, elle le porte publiquement & le fait ſuivre de tout le peuple, avec des acclamations & des chants d'allégreſſe. Enfin, pourquoi le porte-t-elle? voici, Chrétiens, la raiſon capitale. Elle le porte, dit le grand Cardinal du Perron, pour lui faire honneur, mais un honneur ſolemnel, de toutes les victoires qu'il a remportées ſur l'héréſie & ſur l'infidélité, dans le Sacrement de ſon corps. Ne perdez pas, s'il vous plaît, cette remarque : nos hérétiques nous reprochent que ces proceſſions ſont des nouveautés, qui n'ont jamais été en uſage dans les premiers ſiécles de l'Egliſe; & nous leur répondons, qu'il faut bien que ce ſoient des nouveautés, puiſqu'elles ne ſe font qu'en ſigne de leurs nouvelles erreurs détrui-

tes & confondues par la vérité de l'Euchariſtie. On ne portoit point de la ſorte autrefois le corps du Fils de Dieu, parce qu'il n'y avoit point encore eu d'erreurs dont il eût triomphé : mais depuis qu'il s'eſt élevé des héréſiarques pour le combattre, depuis qu'il y a eu des hommes conjurés contre ſa préſence réelle dans le Sacrement, & que par la force de ſa parole il les a foudroyés & terraſſés, l'Egliſe s'eſt crue obligée de lui en ordonner un triomphe. Telle eſt l'origine de ces proceſſions. Ainſi parloit le ſçavant Prélat dont nous venons de rapporter la penſée.

Mais ajoutons un point qui doit encore plus ſervir à notre inſtruction : diſons que par ces proceſſions l'Egliſe prétend réparer tant d'outrages qu'ont fait au Sauveur du monde, & que lui font ſans ceſſe les mauvais Chrétiens dans l'Euchariſtie. Oui, mes chers Auditeurs, c'eſt pour nous-mêmes que l'Egliſe a établie cette fête, en forme d'amende honorable ; c'eſt pour toutes nos profanations, c'eſt pour tous nos ſacriléges, c'eſt pour toutes nos irrévérences devant les Autels de Jeſus-Chriſt & dans ſon Sanctuaire ; c'eſt pour tous les ſcandales que nous y donnons, pour toutes les communions indignes de tant de pécheurs hypocrites, pour toutes les Meſſes célébrées

par des Prêtres vicieux, pour toutes nos froideurs en approchant de la sainte table, pour toutes les négligences mêmes qu'y apportent les ames justes ; c'est pour les vôtres, Chrétiens, & pour les miennes, depuis tant d'années que nous fréquentons ce mystère d'amour ; c'est pour vous & pour moi que ces processions sont ordonnées, afin que l'honneur qui y est rendu à la chair de notre Dieu, la dédommage en quelque sorte de toutes les insultes qu'elle a reçues jusqu'à présent de nous, & qu'elle en reçoit tous les jours. Permettez-moi de vous dire une chose qui doit vous confondre, & que vous ne pouvez pleurer trop amérement. Que faisons-nous, quand nous manquons de respect envers la sainte Eucharistie ? Voici une pensée capable, ce me semble, de toucher les cœurs les plus insensibles. Nous faisons que l'Eucharistie instituée essentiellement pour honorer la chair du Sauveur, devient pour cette même chair un mystère d'humiliation, un mystère de confusion & de honte, un mystère d'ignominie. Pesez bien ce que je dis. Oui, la chair du Sauveur souffre mille fois plus de notre part dans l'Eucharistie, qu'elle n'a jamais souffert des Juifs dans sa passion. Car dans sa passion elle ne souffrit que pour un tems ; mais ici elle est exposée à souffrir

jusques

jusques à la fin des siécles : dans sa passion elle ne souffroit qu'autant que Jesus-Christ le vouloit, & que parce qu'il le vouloit; mais ici elle souffre, pour ainsi dire, par force & par violence; si elle souffrit dans sa passion, c'étoit dans l'état d'une nature passible & mortelle; mais ici elle souffre dans l'état même de l'impassibilité : ce qu'elle souffrit dans sa passion, étoit glorieux à Dieu & salutaire aux hommes; mais ici ce qu'elle souffre, est pernicieux aux hommes & injurieux à Dieu. Ah! Chrétiens, les puissants motifs pour réveiller & pour exciter toute votre religion à l'égard de ce grand mystère!

Quelle doit donc être l'occupation d'une ame chrétienne pendant les saints jours de cette octave? Ecoutez, Mesdames; écoutez tous, mes Freres, voici de quoi entretenir votre piété. L'occupation d'une ame chrétienne en ce saint tems, doit être d'entrer dans les sentimens de l'Eglise, & d'honorer avec elle la chair du Rédemteur. Voilà à quoi elle doit s'employer. Qu'est-ce à dire honorer la chair du Rédempteur? c'est-à-dire, lui rendre tout le culte qu'elle peut recevoir de nous, dans le Sacrement de l'Autel; imiter Magdeleine, qui eut un zéle tout particulier pour cette sainte chair, l'arrosant de ses larmes, l'es-

ſuyant de ſes cheveux, & répandant ſur elle des parfums. Exercice, dit ſaint Thomas, dont le Fils de Dieu la loua, tout éloigné qu'il étoit des délices de la vie : pourquoi ? parce qu'il aimoit à voir que ſa chair fût honorée. De même, nous proſterner ſouvent en la préſence de ce ſacré corps, & là lui offrir mille ſacrifices de louanges, mille adorations intérieures, mille hommages & mille actions de graces. Lui dire quelquefois, mais avec une foi vive, mais avec une dévotion ardente : Corps divin, corps bienheureux, vous avez été le prix de mon ſalut ; que ne dois-je donc pas faire pour vous glorifier ? mais puiſque vous vous êtes mis dans le Sacrement pour y recevoir le tribut de gloire qui vous appartient, comment y a-t-il des Chrétiens aſſez impies pour venir vous y profaner ? Du moins j'irai moi, vous préſenter mon encens ; & je voudrois y conduire avec moi tout ce qu'il y a d'hommes ſur la terre. Tels ſont, dis-je, les ſentimens que nous devons prendre : & parce que le corps de Jeſus-Chriſt doit être aujourd'hui porté en cérémonie & avec appareil, notre devoir eſt de contribuer à cet appareil & à cette cérémonie dans toute l'étendue de notre pouvoir. Vous ſurtout, Meſdames, ſi curieuſes de mille ſuperfluités qui ne ſervent qu'à votre luxe &

à votre vanité, c'eſt-là que vous les pouvez ſanctifier, les conſacrant au corps de votre Dieu, les employant à enrichir les vaſes qui le contiennent, à embellir les tabernacles où il eſt renfermé, à parer les oratoires où il doit repoſer. Vous êtes ſi ſoigneuſes d'orner vos corps, vous uſez pour cela de tant d'artifices, vous faites pour cela tant de dépenſes, vous prenez pour cela tant de meſures & tant de ſoins : mais vos corps, ces corps infectés de la corruption du péché, ces corps ſujets à la pourriture & qui bien-tôt ne ſeront que pouſſiere & cendre, vous doivent-ils être plus chers que le corps de Jeſus-Chriſt ? Enfin, parce que le corps du Fils de Dieu eſt enlevé hors de ſes temples, & porté en triomphe, que fait l'ame chrétienne ? elle le ſuit dans ce triomphe; c'eſt-à-dire, elle l'accompagne dans ces proceſſions, & lui fait eſcorte de ſa propre perſonne. Et c'eſt, mes chers Auditeurs, ce que l'eſprit de Dieu nous-a divinement exprimé dans l'Epouſe des Cantiques : ce paſſage convient admirablement à mon ſujet, & l'application que j'en fais vous paroîtra naturelle. bien L'Epouſe dit qu'elle a cherché ſon bien-aimé dans le lieu ordinaire où il a accoutumé de prendre ſon repos, mais qu'elle ne l'a pas trouvé : *Quæſivi quem diligit anima mea*, Cant. c. 3.

quæsivi illum, & non inveni : que là-dessus elle a pris résolution de sortir, de faire le tour de la ville, d'aller dans les rues & dans les places chercher celui qu'elle aime : *Surgam & circuibo civitatem ; per vicos & plateas quæram quem diligit anima mea.* Elle ajoute, que les gardes & les officiers de la ville l'ont rencontrée : *Invenerunt me vigiles qui custodiunt civitatem ;* qu'elle leur a demandé s'ils n'avoient point vû son époux, & qu'immédiatement après elle l'a apperçu au milieu d'eux : *Paululùm cùm pertransissem eos, inveni quem diligit anima mea ;* qu'elle a couru à lui, qu'elle ne l'a point quitté jusqu'à ce qu'elle l'eût conduit dans la maison de sa mere : *Tenui illum, nec dimittam donec introducam illum in domum matris meæ.* Que veut dire tout cela, Chrétiens ? vous prévenez déja ma pensée. Cette épouse est l'ame fidelle ; elle cherche aujourd'hui le Sauveur du monde dans le sanctuaire de l'Eucharistie, qui est comme son lit mystérieux, & elle ne l'y trouve pas ; elle s'en va donc par les rues, & dans les places publiques, pour voir s'il y sera. C'est là en effet qu'elle le rencontre, environné de gardes, entouré de ses ministres qui le portent avec honneur, & de tout le peuple qui lui fait une cour nombreuse ; elle se jette à ses pieds, elle l'adore, elle le suit des

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

yeux, & elle ne l'abandonne point qu'il ne soit rentré dans le temple d'où il étoit parti, & qui est proprement la maison de notre mere, puisque c'est la maison de l'Eglise: y a-t-il rien de plus juste que cette figure? Mais reprenons. La gloire du corps de Jesus-Christ est d'avoir été donné à l'Eglise dans le Sacrement de l'Autel: & la gloire aussi de l'Eglise est d'avoir reçu & de posséder le corps de Jesus-Christ dans ce sacrement. Renouvellez, s'il vous plaît, votre attention pour cette seconde partie.

II. PARTIE.

SI le Fils de Dieu étoit intéressé à honorer sa chair, il ne l'étoit pas moins à honorer son corps mystique qui est l'Eglise. Nous ne faisons tous qu'un même corps avec Jesus-Christ, dit saint Paul: *Vos estis corpus Christi, & membra de membro.* En qualité de Sauveur, Jesus-Christ est notre chef, & en qualité de justes nous sommes ses membres; & comme il est de l'honneur des membres d'avoir un chef couronné de gloire, aussi est-il de l'honneur du chef de répandre sur ses membres toute la gloire dont ils sont capables. Or c'est ce que Jesus-Christ a fait dans l'institution de la divine Eucharistie, que nous pouvons proprement encore appeller la Fête de l'Eglise, ou la fête du corps mystique de Jesus-

1. Cor. c. 12.

Christ, *Festum corporis Christi ;* pourquoi cela ? parce que ce mystère est celui dont l'Eglise se tient plus honorée, & qui la rend plus glorieuse devant Dieu.

Non, Chrétiens, le Sauveur du monde avec toute sa magnificence, ne pouvoit rien faire de plus honorable pour son Eglise ni de plus grand, que de lui laisser le Sacrement de son corps: c'étoit le comble de toute la gloire qu'il lui pouvoit procurer ; & l'on peut bien dire après cela que cet homme-Dieu avoit pleinement accompli le dessein qu'il s'étoit formé, d'avoir, comme parle l'Apôtre, une Eglise illustre, éclatante, enrichie des plus beaux ornemens
Ephes. c. 5. duciel: *Ut exhiberet ipse sibi gloriosam Ecclesiam;* parce qu'en effet la possession du corps & du sang de Jesus-Christ, donne à l'Eglise tous ces avantages & toutes ces qualités. Vous voulez sçavoir comment ? Ah ! mes chers Auditeurs, la riche matiere à vos réflexions ! Autrefois les Juifs se préféroient à toutes les nations du monde, & se glorifioient d'avoir un Dieu qui ne dédaignoit pas de demeurer au milieu d'eux & de marcher avec eux. Non, disoit Moyse, il n'y a point de peuple qui ait des Dieux si proches de soi ; & par conséquent il n'y
Deut. c. 4. a point de peuple sur la terre si honoré que nous : *Nec est alia natio tam grandis, quæ*

habeat Deos appropinquantes sibi. Mais de quelle maniere Dieu demeuroit-il avec les Juifs ? par cette Arche d'alliance où il rendoit des oracles, & à laquelle il avoit attaché sa protection. Cette Arche étoit-elle le vrai Dieu d'Israël ? elle n'en étoit que la figure, que le tabernacle : & cependant parce qu'elle étoit placée au milieu des douze Tribus, qu'elle les accompagnoit dans toutes leurs marches, & qu'ils la portoient dans leurs camps & dans leurs armées, ils se vantoient que leur Dieu les suivoit par-tout, & que par-tout il leur étoit présent. Mais qu'est-ce que cela, Chrétiens, si nous le comparons avec l'honneur que l'Eglise reçoit, & que nous recevons comme elle dans l'Eucharistie ? Un Dieu lui-même dans sa propre substance & avec toute la plénitude de sa Divinité, demeure corporellement & réellement parmi nous ; il réside dans nos temples, il vient jusques dans nos maisons ; il se laisse non-seulement approcher, mais toucher, mais manger ; & c'est bien à nous désormais de dire : *Nec est alia natio tam grandis, quæ habeat Deos appropinquantes sibi.* Ezéchiel nous parle d'une cité mystérieuse dont il décrit les richesses & la grandeur, & qui n'avoit point d'autre nom que celui-ci, c'est le séjour de Dieu & Dieu y est : *Et nomen civitatis, Do-* *Ezech. c. 48.*

minus ibidem. Mais cette cité ne pouvoit être que l'Eglise Chrétienne, dont Dieu représentoit déja l'excellence à ce Prophéte. Car quel nom plus propre peut-on donner à l'Eglise? *Dominus ibidem :* C'est-là que Dieu habite ; c'est là que par un engagement irrévocable il s'est obligé de demeurer jusqu'à la consommation des siécles ; & par quel engagement ? par l'Eucharistie qui le tient comme attaché à son Eglise, sans qu'il puisse jamais s'en séparer : *Et nomen civitatis, Dominus ibidem.*

Cependant est-ce en cela seul que consiste tout l'honneur qui revient à l'Eglise, de ce Sacrement ? Non, Chrétiens, il y a quelque chose de plus important : Ecoutez-le. Etre honoré de la présence d'un Dieu, cela est grand ; mais être honoré de ses entretiens, mais être honoré de sa familiarité la plus intime, c'est bien encore une autre gloire. Or tel est l'avantage de l'Eglise dans le Sacrement du corps de Jesus-Christ. Que fait Jesus-Christ dans ce mystère, demande l'Abbé Rupert ? il y converse avec les hommes, il y visite les hommes, & il y est visité des hommes ; il y écoute les plaintes des hommes, il y reçoit les requêtes que lui présentent les hommes, il y acorde les différends des hommes, il y instruit, il y console les hom-

mes. Parce que les hommes sont les membres de son Eglise, c'est à son Eglise qu'il défère tout cet honneur. Surquoi, mes Freres, il me souvient d'une remarque qu'a fait Guillaume de Paris, expliquant la prophétie de Daniel. Quand le Roi de Babylone consulta les devins sur la vision qu'il avoit eue, & qu'il les obligea de lui dire le songe qui l'avoit occupé pendant son sommeil, ils lui répondirent qu'il n'y avoit point d'homme mortel qui le pût faire; que cela n'appartenoit qu'aux Dieux, parce que les Dieux n'avoient point de commerce avec les hommes: *Nec reperietur quisquam qui indicet illum, exceptis diis, quorum non est cum hominibus conversatio.* Cette parole, dit l'Ecriture, l'irrita; & il reconnut que toute la sagesse des devins n'étoit qu'erreur & que mensonge: pourquoi? Ah! répond Guillaume de Paris, il y eut en ceci du mystère. Ils présuppoſoient que les Dieux du ciel ne s'abaissoient pas jusqu'à s'entretenir avec les hommes; & en cela ils firent paroître, sans y penser, leur ignorance, parce qu'il y avoit un Dieu, le Dieu des Chrétiens, qui devoit honorer un jour les hommes de sa conversation, & qui mettroit là ses plus chères délices: *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* Voilà, dis-je, la prérogative de l'Eglise de Jesus-Christ, de

Daniel c. 2.

Prov. c. 8.

pouvoir traiter familiérement avec son Dieu ; & par-là, reprend saint Chrysostome, nous avons en quelque sorte sur la terre le même avantage que les bienheureux dans le ciel. Car le bonheur du ciel est de posséder Dieu, & ne le possédons-nous pas tout entier dans la divine Eucharistie ? Jesus-Christ, ajoute saint Chrysostome, se trouvoit partagé entre l'Eglise triomphante & l'Eglise militante ; elles disputoient à qui auroit son corps adorable, & l'une & l'autre y prétendoient : mais ce nouveau Salomon a fait ce que le premier avec toute sa sagesse ne put faire. Sans diviser son corps, il l'a donné à l'une & à l'autre : à l'Eglise triomphante, il l'a donné sans voile & à découvert ; à la militante, il l'a donné sous les espéces de son Sacrement.

Peut-on, Chrétiens, enchérir sur ces pensées ? Oui, on le peut ; & voici des avantages encore mille fois plus grands ; & quoi ? souffrez que je les ramasse en abrégé, & que je vous en propose seulement l'idée, capable de ravir d'admiration les Anges & les hommes. C'est que le Sacrement de l'Eucharistie est pour nous & pour tous les fidéles qui le reçoivent, une extension continuelle & perpétuelle du mystère de l'incarnation. Ainsi parlent les Peres. Vous

sçavez à quel point d'honneur fut élevée l'humanité de Jesus-Christ, dans ce bienheureux moment qui l'unit au Verbe divin. Or je dis que Jesus-Christ se donnant à nous par le Sacrement de l'Autel, a fait entrer tous les membres de son Eglise en communication de la même gloire, puisqu'il vient en nous, qu'il s'unit à nous, qu'il ne fait, pour ainsi dire, qu'un avec nous. Et c'est de-là, selon la doctrine de saint Cyrille, fondée sur la parole du Fils de Dieu, que ce Sacrement s'appelle communion; *Qui manducat meam carnem, & bibit meum sanguinem, in me manet, & ego in eo.* D'où il s'ensuit même encore, que dans une certaine propriété de termes, le Sauveur du monde est à tous momens comme incarné de nouveau entre les mains des Prêtres, qui sont ses ministres. *O veneranda sacerdotum dignitas, in quorum manibus Filius Dei perpetuò incarnatur*, s'écrie saint Augustin! O vénérable & sacré caractère des Prêtres, puisque Jesus-Christ, puisque le Fils du Pere éternel, puisque notre Dieu, qui ne s'est incarné qu'une fois dans le sein de Marie, s'incarne sans cesse dans leurs mains! Jugez, Chrétiens, de cet honneur, par celui que Dieu fit à Marie, quand il la choisit pour sa mere. Nous rendons à cette Vierge un culte singulier de religion, parce que

Joan. c. 6.

August.

c'eſt en elle que le Verbe s'eſt fait chair ; & que devons-nous penſer des Prêtres qui ont le pouvoir de le former dans leurs propres mains, de le produire dans l'efficace de leur parole, de le faire repoſer dans leur ſein, non pas une fois, mais autant de fois qu'ils célébrent les ſaints myſtères ?

Mais pourquoi entrer dans les ſecrets de la divine Euchariſtie, pour connoître les priviléges de gloire que l'Egliſe y trouve ? Arrêtons-nous à ce qui ſe préſente d'abord dans ce myſtère, à ce qui en fait toute la ſubſtance, à ce que nous voyons, à ce qui frappe nos ſens. Car c'eſt-là que Jeſus-Chriſt pour honorer ſon Egliſe, la repaît de ſon corps, lui donne ſon ſang pour breuvage & ſa chair pour aliment ; c'eſt-à-dire, la chair d'un Dieu, le ſang d'un Dieu, le corps d'un Dieu. Ah ! Chrétiens, que dirons-nous après cela ? Pouvons-nous jamais exprimer ce qui eſt au-deſſus de toute expreſſion, au-deſſus de toutes nos penſées, & même de tous les ſouhaits de notre cœur ? Etre nourri de la chair d'un Dieu, c'étoit à l'Egliſe comme à la fille de Sion, comme à l'Epouſe du Roi de gloire, & particuliérement comme au corps myſtique de Jeſus-Chriſt, qu'un tel honneur étoit réſervé. Car il faut que l'épouſe ſoit nourrie conformément à la grandeur de ſon

époux, la fille par rapport à la nobleſſe de ſon pere, & les membres du corps ſelon la dignité du chef. Or pour l'épouſe d'un Dieu, pour la fille d'un Dieu, pour le corps myſtique d'un Dieu, il n'y avoit que la chair d'un Dieu qui pût être une viande ſortable. Pour les Juifs, qui furent les eſclaves de Dieu, c'étoit aſſez, dit ſaint Jérôme, de manger la manne, appellée dans l'Ecriture le pain des Anges: mais à nous que Dieu a annoblis juſqu'à nous faire ſes enfans d'adoption, mais à l'Egliſe qui a été engendrée du ſang de Jeſus-Chriſt, le pain des Anges ne ſuffit pas; il faut le pain de Dieu, & c'eſt pour cela que Jeſus-Chriſt nous le donne dans l'Euchariſtie.

De tout ce que j'ai dit, Chrétiens, remportons deux ſentimens, qui ſont les conſéquences naturelles de ce diſcours; l'un de reſpect & de vénération pour l'Egliſe, & l'autre de zéle pour l'innocence & la pureté de nos corps. Reſpect & vénération pour l'Egliſe, qui eſt le corps myſtique de Jeſus-Chriſt. Car pouvons-nous l'honorer aſſez, après que Jeſus-Chriſt lui-même l'a tant honorée? C'eſt par elle qu'il nous donne ſa chair & ſon ſang: c'eſt à elle qu'il veut que nous en ſoyons redevables, puiſqu'il l'en a fait la dépoſitaire: & ſi nous recevions ce ſang & cette chair divine par

d'autres mains que par les siennes, la chair & le sang de Jesus-Christ, non-seulement ne nous seroient plus salutaires, mais deviendroient pour nous le poison le plus mortel. Il est vrai, c'est Marie mere de Jesus qui d'abord nous l'a donné, ce sacré corps: mais Marie après tout ne nous l'a donné qu'une fois, & l'Eglise nous le donne tous les jours; mais Marie nous l'a donné à tous en général, & l'Eglise nous le donne à chacun en particulier; mais Marie nous l'a donné comme un Sauveur qui devoit régner sur nous, & l'Eglise nous le donne comme une viande qui s'unit à nous. D'où il nous est toujours aisé de conclure ce que nous devons à cette épouse du Fils de Dieu, avec qu'elle fidélité nous devons lui demeurer attachés, avec quelle ardeur nous devons défendre ses intérêts, avec quelle docilité nous devons recevoir ses ordres, avec quelle piété & quelle soumission nous devons les exécuter. Cependant à quels combats & à quelles insultes ne s'est-elle pas vûe exposée, en nous faisant le don le plus précieux, & même parce qu'elle nous le faisoit & nous le conservoit? Car vous sçavez combien de fois les hérétiques sont entrés dans ses Temples pour le lui arracher: vous sçavez quels excès ils y ont commis; comment ils ont

souillé son Sanctuaire, renversé ses Autels, brisé ses Tabernacles, enlevé ses vases sacrés; comment ils ont porté leurs mains sacriléges & parricides jusques sur ses Enfans, jusques sur ses Ministres, jusques sur son Epoux & son redoutable Sacrement. Attentats dont le souvenir nous saisit encore d'horreur. Mais, Chrétiens, ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que cette mere des fidéles, ainsi outragée par ses ennemis, reçoive de nous tous les jours les mêmes outrages; & n'est-ce pas pour cela qu'elle peut bien dire dans l'amertume de sa douleur : *Filios enutrivi, & exaltavi; ipsi autem spreverunt me*; J'ai formé des enfans, je les ai élevés dans mon sein, je les ai nourris du lait de la plus saine doctrine, je leur ai donné un aliment tout divin, & ils m'ont mépriſée. Car prenez garde, mes chers Auditeurs, & du moins faisons-y quelques réflexions; les hérétiques l'ont mépriſée en profanant ses Temples; & par tant de scandaleuses irrévérences, n'en sommes-nous pas les profanateurs? Les hérétiques l'ont mépriſée en souillant son Sanctuaire, en renversant ses Autels, en brisant ses Tabernacles; & combien peut-être dans ce même Sanctuaire, à la face de ces mêmes Autels, devant ces mêmes Tabernacles, tout sanctifiés qu'ils sont par

Isaiæ 1.

la présence réelle de Jesus-Christ, avez-vous formé de criminels desseins, & entretenu de honteuses passions? Les hérétiques l'ont mépriſée en ſe jouant de ſes myſtères, & en deshonorant ſon adorable Sacrement; & n'eſt-ce pas le dèshonorer ce même Sacrement, que de le recevoir dans l'état de votre péché? n'eſt-ce pas vous jouer de ces divins myſtères, que d'y aſſiſter avec auſſi peu d'attention, avec auſſi peu de reſpect & de retenue, qu'aux aſſemblées les plus mondaines? Quand les hérétiques l'ont mépriſée; c'étoient ſes ennemis déclarés & ſes perſécuteurs; & dès-là leurs mépris lui devenoient beaucoup moins ſenſibles: mais les nôtres la doivent toucher d'autant plus que nous ſommes ſon troupeau, que nous ſommes ſes Diſciples, que nous ſommes ſes enfans: *Filios enutrivi, & exaltavi; ipſi autem ſpreverunt me.*

Je dis de plus, que nous devons remporter un ſentiment de zéle pour l'innocence & la pureté de nos corps. Oui, mes chers Auditeurs, tout mépriſables d'ailleurs que nous pouvons être, nous devons, ſi je l'oſe dire, nous honorer nous-mêmes, puiſque nous participons tous à cette glorieuſe qualité de corps myſtique du Rédempteur, & que c'eſt de nous comme de l'Egliſe que

saint Paul a dit: *Vos estis corpus Christi*; Vous êtes le corps de Jesus-Christ. Quelque vils que soient nos corps par eux-mêmes, nous devons néanmoins avoir pour eux un certain respect, que la foi de l'Eucharistie nous doit inspirer, & que la piété doit entretenir: pourquoi? non plus seulement parce que nos corps sont les temples du Saint-Esprit, selon l'Ecriture; cela dit beaucoup, mais cela ne dit pas encore assez: non plus seulement parce qu'ils sont les sanctuaires vivans où le corps de Jesus-Christ repose; c'est encore trop peu: mais parce qu'en vertu de la communion, ils deviennent les membres de Jesus-Christ même, ainsi que l'Apôtre nous l'enseigne: *Nescitis quoniam corpora vestra membra sunt Christi*? Ne sçavez-vous pas, disoit-il aux Corinthiens, que vos corps sont les membres de Jesus-Christ; & par conséquent que vous n'êtes plus maîtres d'en disposer, mais qu'ils appartiennent à Jesus-Christ, qu'ils sont affectés à Jesus-Christ, qu'ils sont du corps de Jesus-Christ: *Et non estis vestri*. Ah! Chrétiens, la grande vérité, & le grand motif pour conserver vos corps innocens & purs! Voilà l'importante morale, sur laquelle insistoit continuellement saint Paul dans les instructions qu'il faisoit aux Chrétiens: il avoit

1. Cor. c. 12.

1. Cor. c. 9.

Ibid.

du zéle pour la sanctification de leurs ames; mais il avoit encore un zéle spécial pour la sanctification de leurs corps, parce qu'il les considéroit comme les membres de Jesus-Christ. Voilà surquoi il s'expliquoit dans les termes les plus énergiques & les plus forts. Quelle indignité, mes Freres, & quelle horreur! ces membres de Jesus-Christ, les profaner, les souiller, les livrer aux sales desirs d'une prostituée! Plût au ciel, mon cher Auditeur, que je n'eusse pas plus lieu que l'Apôtre de vous faire le même reproche! mais à quoi ne vous a pas porté la corruption du siécle, à quels débordemens & à quelles profanations? Je dis à quelles profanations: car ne vous croyez pas seulement profanateurs du corps de Jesus-Christ, quand vous le recevez dans l'état de votre péché; mais vous l'êtes encore, comment? par ces voluptés brutales & ces plaisirs infâmes où vous plonge la passion, & qui déshonorent le corps du Sauveur en déshonorant le vôtre. Tellement que je puis alors prononcer contre vous le même anathême que saint Paul a prononcé contre les Chrétiens sacri-
1. Cor. 11. léges: *Reus erit corporis & sanguinis Domini, non dijudicans corpus Domini.* Parce que vous n'avez pas fait dans vous-même le juste discernement qu'il falloit faire du

corps du Seigneur, vous êtes coupable devant Dieu de ce corps & de ce sang précieux. N'attirons pas sur nous, mes chers Auditeurs, ce terrible arrêt. Ne renversons pas les favorables desseins de Jesus-Christ. Honorons sur la terre par la sainteté de nos corps, la sainteté du corps de cet Homme-Dieu, afin d'avoir part à sa gloire dans le ciel, où nous conduise, &c.

TABLE
DES SERMONS,
AVEC
l'Abrégé de chaque Sermon.

Le premier chiffre marque la page où commence l'article que l'on abrége ; & le second, la page où ce même article finit.

Sermon sur la Nativité de Jesus-Christ, page 1.

DIVISION. *L'Ange dit aux Pasteurs : Voici la marque à quoi vous connoîtrez le Sauveur qui vous est né : c'est que vous trouverez un enfant emmailloté & couché dans une crêche.* Quel signe pour connoître un Dieu Sauveur ! une étable, une crêche, de pauvres langes. C'est néanmoins le signe le plus convenable, parce que c'est le signe le plus naturel & le plus efficace. Le plus naturel, puisqu'il nous marque parfaitement que le Sauveur est né, & pourquoi il est né : 1. partie. Le plus efficace, puisqu'il commence déja à produire dans les esprits & dans les cœurs les merveilleux effets pour lesquels le Sauveur est né : 2. partie. p. 1. 5.

I. PARTIE. Signe le plus naturel, puisqu'il nous marque parfaitement que le Sauveur est né, & pourquoi il est né. Ce Dieu Sauveur devoit faire deux choses: 1. expier le péché, 2. réformer l'homme pécheur. Or pour nous marquer qu'il venoit accomplir l'un & l'autre, il ne pouvoit choisir un signe plus propre que la pauvreté & l'obscurité de sa naissance. p. 6. 7.

1. Il devoit expier le péché & satisfaire à la justice de son Pere. Voilà ce qu'il fait dans la crêche, & à quoi lui servent les mitéres & les humiliations de la crêche. Que nous apprend donc autre chose cet état pauvre, cet état humble, cet état souffrant où il naît, sinon qu'il vient faire pénitence pour nous, & nous apprendre à la faire? Mystère adorable, & capable d'exciter dans nos cœurs les sentimens de la plus vive contrition. Cet enfant-Dieu pleure dans sa crêche; & ses larmes, dit saint Bernard, me causent tout à la fois & de la douleur & de la honte. De la honte, quand je considère que le Fils unique de Dieu a pleuré mes péchés, & que je ne les pleure pas moi-même. De la douleur, quand je pense qu'après avoir fait pleurer Jesus-Christ, je lui en donne tous les jours de nouveaux sujets. p. 7. 13.

2. Il devoit réformer l'homme pécheur. Ce qui perdoit l'homme & ce qui le perd encore, c'est l'attachement aux honneurs, aux richesses, & aux plaisirs du siécle. Mais que fait Jesus-Christ? il vient au monde avec le signe de l'humilité, pour l'opposer à notre ambition; avec le signe de la pauvreté, pour l'opposer à notre avare convoitise; avec le signe de la mortification, pour l'opposer à notre sensualité. Pouvoit-il mieux nous faire entendre qu'il est ce Sauveur par excellence qui doit délivrer son peuple de la servitude du péché, & guérir toutes les blessures de notre ame? Raisonnons tant

qu'il nous plaira, ce signe de l'humilité d'un Dieu confondra toujours l'orgueil du monde; ce signe de la pauvreté d'un Dieu confondra toujours l'aveugle cupidité du monde; ce signe de la mortification d'un Dieu, confondra toujours la molleſſe du monde. p. 13. 24.

II. PARTIE. Signe le plus efficace, puiſqu'il commence déja à produire dans les eſprits & dans les cœurs, les merveilleux effets pour leſquels le Sauveur eſt né. C'eſt ce qui paroît, 1. dans les Paſteurs qui furent appellés à la crêche de Jeſus-Chriſt: 2. Dans les Mages qui vinrent adorer Jeſus-Chriſt. p. 24. 27.

1. Dans les Paſteurs. C'étoient des ſimples & des ignorans, c'étoient des pauvres, c'étoient des hommes mépriſables, ſelon le monde, par leur condition: mais tout à coup, à la vue de ce ſigne de la crêche, ces ignorans ſont éclairés & remplis de la ſcience de Dieu; les pauvres commencent à connoître le prix de leur pauvreté & à l'aimer; ces hommes ſi vils & ſi mépriſables, ſelon le monde, deviennent les premiers Apôtres de Jeſus-Chriſt, & l'annoncent de toutes parts. C'eſt ce même ſigne qui dans la ſuite des temps a encore formé au milieu de l'Egliſe tant de ſaints pauvres: & voilà ce qui doit conſoler les petits, & faire trembler les grands. p. 27. 35.

2. Dans les Mages. Car ſi l'exemple des Paſteurs doit faire trembler les Grands, l'exemple des Mages les doit raſſurer. C'étoient des grands du monde, des ſages du monde, des riches du monde: mais par la vertu de ce ſigne ces grands s'abaiſſent devant Jeſus-Chriſt, ces ſages ſe ſoumettent à la ſimplicité de la foi, ces riches ſe détachent de leurs richeſſes, & ſe font au moins pauvres de cœur. Changement d'autant plus miraculeux, que la grandeur du ſiécle eſt plus oppoſée à l'humilité chrétienne,

la sagesse du siécle à la docilité chrétienne, & les richesses du siécle à la pauvreté chrétienne. Voilà ce qu'a pu opérer le signe de la crêche; & ce qu'il doit encore opérer dans chacun de nous, si nous voulons que ce soit pour nous un signe de salut, p. 35. 24. COMPLIMENT AU ROI. p. 42. 44.

Sermon sur la Circoncision de Jesus-Christ, page 45.

DIVISION. Pourquoi attend-on que l'enfant soit circoncis pour lui donner le nom de Jesus, c'est-à-dire, de Sauveur; & quel rapport le nom de Sauveur peut-il avoir avec la circoncision du Fils de Dieu? Il falloit que Jesus-Christ, pour être parfaitement Sauveur, non-seulement en fît lui-même la fonction, mais qu'il nous apprît quelle devoit être pour l'accomplissement de ce grand ouvrage, notre coopération. Or dans ce mystère il s'est admirablement acquitté de ces deux devoirs. Il a commencé à nous sauver par l'obéissance qu'il a rendue à la Loi de l'ancienne circoncision, qui étoit la circoncision de la chair; 1. partie. Et il nous a donné un moyen sûr pour nous aider nous-mêmes à nous sauver, par la Loi qu'il a établie de la circoncision nouvelle, qui est la circoncision du cœur: 2. partie. p. 45. 50.

I. PARTIE. Jesus-Christ a commencé à nous sauver par l'obéissance qu'il a rendue à la Loi de l'ancienne circoncision. Car au moment qu'il fut circoncis: 1. Il se trouva dans la disposition prochaine & nécessaire pour pouvoir être la victime du péché: 2. Il offrit à Dieu les prémices de son sang adorable, qui devoit être le remède du péché: 3. Il s'engagea à répandre ce même sang plus abondamment sur la croix, pour la réparation entiere du péché. p. 50. 51.

1. Au moment qu'il fut circoncis, il se trouve dans la disposition prochaine & nécessaire pour pouvoir être la victime du péché, & par conséquent pour être parfaitement Sauveur. Car pour sauver des pécheurs & des coupables, il falloit un Juste, mais un Juste, dit saint Augustin, qui pût satisfaire à Dieu dans toute la rigueur de sa justice, & pour cela même un Juste sur qui pût tomber la malédiction que traîne après soi le péché & le châtiment qui lui est dû. Ce Juste, étoit Jesus-Christ. Il ne devoit pas être pécheur : comme pécheur, il eût été rejetté de Dieu. Il ne suffisoit pas qu'il fût Juste : comme Juste, il n'auroit pu être l'objet des vengeances de Dieu. Mais en qualité de médiateur, il devoit, quoiqu'exempt du péché & impeccable même, tenir une espéce de milieu entre l'innocence & le péché, & ce milieu entre l'innocence & le péché, ajoute saint Augustin, c'étoit qu'il eût la marque du péché. Or où a-t-il pris la marque du péché ? dans sa circoncision. p. 51. 58.

2. Au moment qu'il fut circoncis, il offrit à Dieu les prémices de son sang adorable qui devoit être le remède du péché. La moindre action du Fils de Dieu pouvoit suffire pour nous racheter : mais dans l'ordre des décrets divins & de cette rigide satisfaction à laquelle il s'étoit soumis, il falloit qu'il lui en coûtât du sang ; & c'est aujourd'hui qu'il commence à accomplir cette condition. Bien différent des Prêtres de Baal, qui pour honorer leur Dieu se faisoient de douloureuses incisions, jusqu'à ce qu'ils fussent tout couverts de sang ; c'est pour sauver son peuple, que tout Dieu qu'il est, il endure une sanglante opération. p. 58. 62.

3. Au moment qu'il fut circoncis, il s'engagea à répandre son sang plus abondamment sur la croix pour la réparation entiere du péché. Car selon Saint Paul, tout homme qui se faisoit circoncire, se chargeoit

geoit d'accomplir toute la Loi. Or l'accompliſſement de la loi, dit S. Jérôme, par rapport à Jeſus-Chriſt, c'étoit la mort de Jeſus-Chriſt même; puiſqu'il étoit la fin de la loi, & qu'il n'en devoit être la fin que par la conſommation du ſacrifice de ſon humanité ſainte. p. 62. 63.

Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que le nom de Jeſus lui eſt donné dans ce myſtère, & le ſang qu'il verſe pour nous ſauver, nous fait bien voir de quel prix eſt notre ſalut, & quelle eſtime nous en devons faire. p. 63. 69.

II. Partie. Jeſus-Chriſt nous a donné un moyen sûr pour nous aider nous-mêmes à nous ſauver, par la loi qu'il a établie de la circonciſion nouvelle. Cette nouvelle circonciſion eſt la circonciſion du cœur. 1. Il nous en fait une loi. 2. Il nous en explique le précepte. 3. Il nous en facilite l'uſage. p. 69. 71.

1. Il nous propoſe la circonciſion du cœur, & il nous en fait une loi. Car il n'abolit l'ancienne circonciſion, ou plutôt l'ancienne circonciſion ne finit en lui, que parce qu'il établit la nouvelle. Circonciſion du cœur, c'eſt-à-dire, retranchement de tous les déſirs criminels & de toutes les paſſions déréglées. Circonciſion néceſſaire pour le ſalut, puiſque la ſource de tous nos péchés, ce ſont nos déſirs & nos paſſions. Circonciſion entiere, qui s'étend à tout & qui n'excepte rien : il ne faut qu'une paſſion pour nous damner. p. 71. 79.

2. Il nous explique le précepte de cette circonciſion nouvelle, comment? par ſon exemple. Car dans ſa circonciſion nous trouvons les quatre paſſions les plus dominantes & les plus difficiles à vaincre, parfaitement ſanctifiées & ſoumiſes à Dieu; celle de la liberté, par l'obéiſſance qu'il rend à une loi qui ne l'obligeoit point; celle de l'intérêt, par le dépouillement & le dénuement où il veut paroître; celle de

l'honneur, par ce caractère ignominieux du péché dont il consent à subir toute la honte; & celle du plaisir, par cette opération douloureuse qu'il souffre. Voilà sur-tout les quatre passions que nous devons nous-mêmes déraciner de notre cœur. p. 79. 87.

3. Il nous facilite l'usage de cette nouvelle circoncision, par où? par la vertu même du sang qu'il commence à répandre. Ce sang divin porte avec soi une double grace: grace intérieure, qui est celle du Sauveur; grace extérieure, qui est celle de l'exemple. Profitons-en, & entrons ainsi dans cette année qui sera peut-être la derniere de notre vie. p. 87. 90.

Sermon sur l'Epiphanie, page 91.

DIVISION. Modéle de la solide sagesse des Elus & des vrais Chrétiens, dans la conduite des Mages qui cherchent le Fils de Dieu: 1. partie. L'idée de l'aveugle sagesse des réprouvés & des impies, dans la conduite d'Hérodes qui persécute le Fils de Dieu: 2. partie. page 91. 96.

I. PARTIE. Modéle de la solide sagesse des Elus & des vrais Chrétiens, dans la conduite des Mages qui cherchent le Fils de Dieu. Examinons tous les caractères de leur foi, 1. dans son commencement, 2. dans son progrès, 3. dans sa perfection. p. 96. 98.

1. Dans son commencement. Promptitude à suivre la vocation du ciel: ce fut le premier effet de la foi des Mages, & le premier trait de cette haute sagesse qui les mit en état, de trouver Jesus-Christ. Dès qu'ils virent son étoile, ils partirent pour aller à lui. Ainsi, chercher Dieu de la maniere efficace & solide dont le cherche une ame fidelle, ce n'est plus raisonner, ni délibérer; c'est exécuter & agir: point de retardemens. De plus courage à surmonter toutes les difficultés; les Mages quitterent leurs pays,

leurs maisons, leurs familles, leurs états; autre démarche de leur foi naissante: & nouvelle preuve de leur éminente sagesse. Si nous voulons trouver comme eux Jesus-Christ, il faut vaincre comme eux tous les obstacles qui étonnent notre lâcheté & qui nous arretent p. 98. 106.

2. Dans son progrès. Constance qu'ils témoignent, lorsque l'étoile vient à disparoître: leur foi n'en est point troublée ni déconcertée; ils marchent & ils agissent toujours. C'est en quoi paroît le don de sagesse dont ils sont remplis, & c'est à de pareilles épreuves que Dieu nous met quelquefois après une conversion. Il retire certaines graces sensibles, il nous abandonne en quelque sorte à nous-mêmes, afin de nous donner lieu de lui marquer notre constance. Cependant que font les Mages pour suppléer au défaut de l'étoile? ils s'informent, ils ont recours aux Prêtres & aux Docteurs de la loi: & nous pour nous éclairer & nous soutenir, en quelque délaissement que nous semblions être, nous avons aussi-bien qu'eux, dans l'Eglise de Dieu, des Prêtres & des Docteurs à qui nous devons nous adresser. Les Mages nous apprennent quelque chose encore de plus, & quoi? à chercher Dieu avec un généreux mépris de tous les respects humains. Au milieu de Jérusalem, & en présence même d'Hérodes, ils demandent où est le nouveau Roi des Juifs. p. 105. 112.

3. Dans sa perfection. Perfection de leur foi: arrivés à Bethléhem, ils trouvent Jesus-Christ dans une crèche; & malgré l'état misérable où il est, ils le reconnoissent pour leur souverain. Perfection de leur foi: non contents de l'honorer comme le souverain Monarque du monde, ils l'adorent comme leur Dieu. Perfection de leur foi: ils lui font des offrandes mystérieuses, qui expriment sa divinité, son humanité, sa souveraineté; car voilà ce que si-

gnifient l'encens, la myrrhe & l'or qu'ils lui présentent. C'est ainsi que des étrangers vinrent chercher Jesus-Christ dans la Judée, tandis que les Juifs, au milieu de qui il étoit né, le renonçoient; & qui sçait si Dieu ne nous enlevera pas à nous-mêmes le talent de la foi dont nous ne profitons pas, pour le transporter à des infidéles? p. 112. 121.

II. Partie. Idée de l'aveugle sagesse des réprouvés & des impies, dans la conduite d'Hérodes qui persécute Jesus-Christ. Cette fausse sagesse, 1. est ennemie de Dieu, voilà son désordre: & 2. Dieu est son ennemi, voilà son malheur. Nous voyons l'un & l'autre dans Hérodes. p. 121. 123.

1. Sagesse ennemie de Dieu, qui l'attaque & qui s'éleve contre lui. Que ne fit point Hérodes pour perdre Jesus-Christ? Or tout ce qu'il fit, ce fut une fausse politique qui le lui inspira: & combien y a-t-il encore de ces sages mondains aussi impies qu'Hérodes, aussi opposés à Jesus-Christ, aussi intéressés & aussi hypocrites? p. 123. 129.

2. Sagesse dont Dieu est ennemi, & qu'il réprouve. Que fait de sa part Jesus-Christ naissant pour confondre la politique d'Hérodes? 1. Il la trouble: Hérodes est combattu de mille soupçons & de mille frayeurs: & rien, ajoute saint Chrysostome, n'est plus capable de troubler la paix d'un mondain, que la pensée d'un Dieu pauvre & humble. 2. Il la rend odieuse: Hérodes en voulant satisfaire son ambition, est devenu l'horreur du genre humain, & qu'y a-t-il encore maintenant de plus odieux qu'un mondain qui sacrifie tout à sa fortune & à son intérêt? 3. Il la rend vaine & inutile: Hérodes a beau faire massacrer tous les enfants qui sont aux environs de Bethléhem; Jesus-Christ échappe à sa fureur: & le mondain avec sa prétendue sagesse a beau vouloir se rendre heureux, il ne l'est jamais. Il la fait même servir malgré elle aux desseins de

Dieu : Hérodés veut éteindre le nom du nouveau Roi d'Israël qui vient de naître, & par les mesures qu'il prend, il contribue au contraire à le faire connoitre davantage. Combien de fois l'impie a-t-il vû de la sorte, par une secrette disposition de la Providence, retomber sur lui son impiété même ? Renonçons donc pour jamais à la sagesse du monde, qui est une sagesse réprouvée ; & suivons la sainte sagesse de l'Evangile, pour aller à Dieu & pour le trouver. p. 129. 140.

Sermon sur la Passion de Jesus-Christ, page 141.

DIVISION. Passion de Jesus-Christ causée par le péché, 1. partie : renouvellée par le péché. 2. partie : rendue inutile par le péché. 3. partie. Voilà ce qui mérite toutes nos larmes. p. 141. 146.

I. PARTIE. Passion de Jesus-Christ causée par le péché. Car cette passion est la pénitence publique du péché, & nous devons ici considérer Jesus-Christ comme un Dieu pénitent. Or la pénitence renferme deux choses, la contrition & la satisfaction. Ainsi nous allons voir, 1. Jesus-Christ dans le jardin, contrit & ressentant toute l'amertume du péché : 2. Jesus-Christ au Calvaire, expirant & portant sur son corps toute la peine du péché. p. 146. 148.

1. Jesus-Christ dans le Jardin, contrit & ressentant toute l'amertume du péché. C'est-là qu'il s'attriste, qu'il est saisi de frayeur, qu'il est accablé d'ennui, qu'il pleure : pourquoi ? pour les péchés de tous les hommes, dont son pere l'a chargé, selon la parole du Prophéte. Est-ce ainsi que nous pleurons nous-mêmes nos péchés ? nous les envisageons avec des sentimens tout contraires ; ou si nous en

concevons quelque douleur, ce n'eſt qu'une contrition languiſſante, une contrition ſuperficielle, une contrition imaginaire, qui nous rend encore plus coupables devant Dieu. p. 148. 160.

2. Jeſus-Chriſt au Calvaire, expirant & portant ſur ſon corps toute la peine du péché. Cela nous étonne; mais notre erreur eſt de conſidérer Jeſus-Chriſt, par ce qu'il eſt en ſoi, infiniment ſaint & le Saint des ſaints; & nous ne prenons pas garde qu'il ne parut au Calvaire que comme la victime du péché, & qu'en cet état il n'y avoit point de ſupplice qui ne lui fût dû. Auſſi eſt-ce dans cette vûe que le Pere éternel prononce contre lui un arrêt de mort. Car, dit ſaint Pierre, c'eſt par un ordre exprès de Dieu qu'il a été livré, & les Juifs n'ont été que les exécuteurs de la ſentence portée dans le ciel. Dieu ne ſe contente pas de le frapper; il ſemble vouloir le réprouver en le délaiſſant. Ce délaiſſement eſt en quelque ſorte la peine du dam, qu'il falloit que Jeſus-Chriſt éprouvât pour nous tous, comme dit S. Paul. Voilà ce que le péché a coûté à un Dieu: mais n'eſt-ce pas le plus déplorable renverſement: que nous pécheurs, nous nous épargnions, tandis que le Juſte fait une ſi ſévère pénitence? p. 160. 170.

II. Partie. Paſſion de Jeſus-Chriſt renouvellée par le péché. Que voyons-nous dans cette paſſion? 1. un Dieu trahi & abandonné par de lâches Diſciples: 2. un Dieu mortellement perſécuté par des Pontifes & des Prêtres hypocrites: 3. un Dieu raillé & mocqué dans le Palais d'Hérodes par des courtiſans impies: 4. un Dieu mis en paralléle avec Barabbas, & à qui Barabbas eſt préféré par un peuple aveugle & inconſtant: 5. un Dieu expoſé aux inſultes, & traité de Roi chimérique par une troupe de faux adorateurs: 6. un Dieu crucifié par d'impitoyables bourreaux. Or voilà ce qui ſe renouvelle tous les jours dans le Chriſtianiſme. p. 170. 173.

1. Un Dieu trahi & abandonné par de lâches Disciples. Combien de Chrétiens l'abandonnent de la sorte. p. 173. 174.

2. Un Dieu mortellement persécuté par des Pontifes & des Prêtres hypocrites. Ne voit-on pas encore de mauvais Prêtres, qui le persécutent par une vie scandaleuse. Ennemis de Jesus-Christ encore plus dangereux, lorsqu'ils se couvrent du voile de l'hypocrisie. p. 174. 176.

3. Un Dieu railé & mocqué dans le Palais d'Hérodes par des courtisans impies. Comment est-il traité dans les Cours des Princes, & même des Princes Chrétiens? Comment sa doctrine, ses maximes, & sa vertu y sont-elles regardées? p. 176. 180.

4. Un Dieu mis en paralléle avec Barabbas, & à qui Barabbas est préféré par un peuple aveugle & inconstant. Combien de fois lui avons-nous préféré nous-mêmes une passion honteuse & un plaisir criminel? p. 180. 182

5. Un Dieu exposé aux insultes, & traité de Roi chimérique par une troupe de faux adorateurs. N'allons-nous pas l'insulter jusqu'à ses Autels, en présence de son Sacrement, & dans la célébration des divins mystères? p. 182. 185.

6. Un Dieu crucifié par d'impitoyables bourreaux Ne le crucifions-nous pas par nos péchés? p. 185. 187.

III. Partie. Passion de Jesus-Christ rendue inutile par le péché. C'est, selon la pensée d'Arnould de Chartres, de quoi il se plaignit sur la croix, en disant à son pere : *Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé?* Il fut touché de la plus vive douleur, à la vûe de tant de réprouvés pour qui ses souffrances ne seroient de nul effet. p. 187. 189.

Encore si le péché nous rendoit sa passion seulement inutile : mais au moment qu'elle nous devient inutile, elle nous est préjudiciable ; car c'est un

titre de condamnation contre nous. Que faisons-nous donc quand nous consentons à un péché contre lequel notre conscience reclâme ? sans y penser & sans le vouloir expressément, nous prononçons contre nous le même arrêt de mort que les Juifs prononcerent contre eux-mêmes devant Pilate, lorsqu'ils lui dirent: *Que son sang retombe sur nous.* Entrons dans le sentiment de saint Bernard, *In me, non super me;* ah ! Seigneur, que votre sang tombe dans moi pour me sanctifier, & non sur moi pour me réprouver. p. 189. 197.

Autre Sermon sur la Passion de Jesus-Christ, page 198.

DIVISION. Jesus-Christ jugé par le monde; 1. partie. Le monde jugé par Jesus-Christ, 1. partie. p. 198. 202.

I. PARTIE. Jesus-Christ jugé par le monde : 1. au tribunal de Caïphe, qui fut le tribunal de la passion : 2. au tribunal d'Hérodes, qui fut le tribunal du libertinage : 3. au tribunal de Pilate, qui fut le tribunal de la politique. p. 202. 203.

1. Au tribunal de Caïphe, qui fut le tribunal de la passion, pourquoi ? 1. parce que ce fut la passion seule qui présida à ce premier jugement : car ce furent les ennemis de Jesus-Christ, les Pontifes, les Scribes, les Pharisiens, qui contre toutes les loix de l'équité, se déclarerent alors ses juges : 2. parce que dans ce premier jugement on n'observa point d'autres procédures que celles que la passion suggéra, sçavoir, la violence, l'imposture, la calomnie : 3. parce que la passion seule exécuta ce jugement si inique. A peine le grand Prêtre a-t-il prononcé que Jesus-Christ est digne de mort, que ses juges mêmes se mettent à l'insulter & à l'outrager. Ils font

plus, ils persuadent au peuple de demander à Pilate qu'il délivre Barabbas, plutôt que Jesus-Christ. Tel est encore tous les jours le jugement du monde, jugement de passion. p. 203. 211.

2. Au tribunal d'Hérodes, qui fut le tribunal du libertinage: car ce fut là que Jesus-Christ fut mépriſé, comme il l'est encore présentement par tant d'impies. Quatre caracteres de l'impiété. 1. Curioſité: Hérodes, homme sans religion, ayant entendu parler des miracles de Jesus-Christ, voulut lui en voir faire quelqu'un. 2. Ignorance: Jesus-Christ sans faire aucun des miracles qu'Hérodes attendoit, en fait d'autres qui sont des miracles d'humilité, de patience, de douceur; mais Hérodes ne les connoit point. 3. Mépris des choſes de Dieu. Hérodes ne trouvant point dans Jesus-Christ de quoi contenter ſa curioſité, il le mépriſe. 4. Esprit railleur: Hérodes par dériſion, fait couvrir Jesus-Christ d'une robe blanche, & le renvoie comme un fou. Idée parfaite du libertinage. p. 211. 221.

3. Au tribunal de Pilate, qui fut le tribunal de la politique. 1. Politique timide & foible pour les intérêts de Dieu: Pilate devoit uſer d'autorité pour maintenir le bon droit de Jesus-Christ; mais il n'oſe le faire: 2. Politique zélée pour les intérêts du monde: dès qu'il entend parler de César & du rapport que cette cauſe pouvoit avoir avec la perſonne de ce Prince, il témoigne de l'empreſſement & de l'ardeur. 3. Politique ſubtile & artificieuſe pour accorder les intérêts de Dieu avec ceux du monde: il condamne Jesus-Christ à une ſanglante flagellation, eſpérant par-là d'une part lui ſauver la vie, & d'autre part ſatisfaire les Juifs. 4. Politique déterminée à tout pour ſon intérêt propre: preſſé par les Juifs qui le menacent de l'Empereur, il conſent à tout ce qu'ils demandent, & leur abandonne Jesus-Christ. Peinture abrégée, mais bien naturelle, de la politique du ſiécle, p. 221, 228.

II. Partie. Le monde jugé par Jesus-Christ. Les mêmes signes qui paroîtront au jugement dernier, parurent à la mort de Jesus-Christ. Le ciel s'éclipsa, la terre trembla, les morts ressuscitèrent; pour marquer que le Fils de Dieu, dès ce moment-là même, commençoit à juger le monde. C'est aussi pour cela qu'il fut proclamé Roi sur la croix, *Jesus Nazarenus Rex*, comme il est qualifié de Roi dans la description du jugement universel. Et dans ce jugement universel que fera-t-il autre chose que ce qu'il faisoit en publiant au monde son Evangile, & en prononçant contre les mondains ces fameux anathêmes, *Væ vobis*, malheur à vous. Or c'est sur la croix, reprend saint Jérôme, qu'il les a fulminés solemnellement & authentiquement, non par ses paroles, mais par son exemple : *Malheur à vous riches; malheur à vous qui cherchez votre consolation en ce monde*, &c. p. 228. 234.

Trois circonstances essentielles servent de preuve à cette vérité. 1. Au jugement dernier le signe de la croix paroîtra dans le ciel. Or tout ce qu'elle aura alors de plus terrible & de plus convaincant contre les pécheurs, ne l'a-t-elle pas dès aujourd'hui? 2. Selon le témoignage de saint Jean, le désespoir des damnés sera de voir le Dieu qu'ils auront outragé & crucifié. Or dès ce jour les réprouvés du siécle & les mondains n'ont-ils pas à soutenir cette vûe & les remords qu'elle excite dans leurs cœurs? 3. Les Prophétes nous apprennent que le jour du jugement doit être singuliérement & par excellence, le jour des vengeances du Seigneur. Or il est d'ailleurs évident que jamais Dieu n'a bien commencé à se venger que dans la passion de Jesus-Christ, & par la passion de Jesus-Christ. D'où il s'ensuit, selon la parole d'Isaïe, que le jour de la rédemption est le jour de la vengeance, & par conséquent celui du jugement du monde. p. 234. 246.

Voulez-vous quelques effets particuliers de ce jugement ? les voici : Jesus-Christ meurt en réprouvant les uns, & en sauvant les autres ; en réprouvant Judas, les Juifs, un criminel crucifié à ses côtés, jugement de rigueur ; & en sauvant un autre criminel pénitent, en convertissant des Gentils, & plusieurs même de ceux qui l'ont crucifié : jugement de faveur. Tâchons de mériter nous-mêmes un jugement favorable. p. 246. 248.

Autre Sermon sur la Passion de J.C. pag. 249.

DIVISION. Le péché a fait mourir Jesus-Christ, 1. partie : & Jesus-Christ a fait mourir le péché, 2. partie. p. 249. 254.

I. PARTIE. Le péché a fait mourir Jesus-Christ. Six sortes de péchés ont contribué à cette mort ; l'un qui a conspiré la mort du Fils de Dieu, l'autre qui l'a trahi & vendu, l'un qui a accusé Jesus-Christ, l'autre qui l'a abandonné, un autre qui l'a condamné, enfin un dernier qui a exécuté l'arrêt porté contre lui. p. 254. 255.

1. Le péché qui a conspiré la mort de Jesus-Christ ; c'est l'envie des Scribes & des Pharisiens. Envie, 1. formée en cabale : 2. animée d'une maligne émulation : 3. colorée du prétexte de la piété : 4. violente & emportée jusqu'à la fureur. Tels sont les caractères ordinaires & les désordres de l'envie, sur-tout à la Cour. p. 255. 261.

2. Le péché qui a vendu & trahi Jesus-Christ, c'est l'avarice de Judas. Avarice, 1. la plus infâme dans son entreprise : 2. la plus aveugle dans son commerce : 3. la plus endurcie dans sa résolution : 4. la plus désespérée dans son issue. Voilà les effets que produit tous les jours dans nous une insatiable convoitise. Combien de gens disent comme Judas,

& dans le même sens que Judas : *Que voulez-vous me donner ?* p. 261. 268.

3. Le péché qui a accusé Jesus-Christ, c'est la calomnie des témoins qui déposérent contre lui. Calomnie, 1. hardie à avancer les plus grossieres impostures, 2. foible pour les soutenir, 3. artificieuse pour séduire & corrompre les esprits. Nous ne voudrions pas communément être les auteurs de la calomnie ; mais nous autorisons les calomniateurs en les faisant parler, en les excitant, en les écoutant avec plaisir, en leur applaudissant. Péché très commun aux Grands. Du reste, conduite admirable de Jesus-Christ qui ne répond rien & qui se tait. p. 268. 281.

4. Le péché qui a abandonné Jesus-Christ, c'est l'inconstance & la légéreté du peuple Juif. Inconstance, 1. la plus subite dans son changement, 2. la plus outrée dans les extrémités à quoi elle se porte. Les Juifs, six jours après avoir proclamé le Fils de Dieu Roi d'Israël, poursuivent sa mort jusqu'à lui préférer un insigne voleur. Voilà le monde, voilà ses légéretés & ses perfidies : voilà nos inconstances criminelles dans le service de Dieu. p. 281. 283.

5. Le péché qui a condamné Jesus-Christ, c'est la politique de Pilate. Il livre le Fils de Dieu aux Juifs, pourquoi ? parce qu'il craint César dont il est menacé. Rendons aux maitres qui nous gouvernent, tous les hommages qui leur sont dûs : mais que ce ne soit jamais aux dépens de Dieu, ni de notre conscience. p. 283. 285.

6. Le péché qui a exécuté l'arrêt porté contre Jesus-Christ, c'est la cruauté de ses bourreaux. Ils le déchirent de coups par une sanglante flagellation, ils le comblent d'opprobres, ils lui mettent sur la tête une couronne d'épines. Examinons bien notre conduite, & nous trouverons que nous avons mille fois ainsi traité ce Roi de gloire. p. 285. 289.

II. PARTIE. Jesus-Christ a fait mourir le péché. 1. dans le corps de l'homme, 2. dans l'esprit de l'homme, 3. dans la volonté de l'homme, 4. dans les passions de l'homme. p. 289. 290.

1. Dans le corps de l'homme, en nous inspirant par son exemple la mortification contre la sensualité & la molleſſe. Il n'y a qu'à présenter à un sensuel ce Dieu pénitent, dans l'état où Pilate le fit voir aux Juifs en leur disant : *Voilà l'homme.* A la vûe de ce corps meurtri & ensanglanté, qui ne se confondra pas de ses délicateſſes? p. 290. 296.

2. Dans l'esprit de l'homme, en nous inspirant par son exemple l'humilité contre l'orgueil. Il veut être rassasié, comme le Prophéte, d'outrages & d'affronts. Après cela, un chrétien peut-il chercher à s'élever? p. 296. 301.

3. Dans la volonté de l'homme, en nous inspirant par son exemple la soumiſſion contre l'amour de l'indépendance. C'eſt par obéiſſance à son Pere qu'il meurt. Car, dit saint Paul, *Il s'eſt fait obéiſſant juſqu'à la mort.* D'où nous apprenons deux choſes. 1. La néceſſité de l'obéiſſance, puiſque c'eſt par elle que s'accomplit aujourd'hui notre salut. 2. La meſure de l'obéiſſance qui doit s'étendre à tout, puiſqu'un Dieu obéit juſqu'à donner sa vie & à mourir sur une croix. p. 301. 306.

4. Dans les passions de l'homme, sur-tout dans la plus violente de toutes, qui eſt la vengeance, en nous apprenant par son exemple à pardonner : il prie pour ses bourreaux. N'a-t-il donc pas bien droit de nous faire cette loi : *Aimez vos ennemis.* p. 306. 310.

Voilà le péché détruit : mais hélas! combien de fois l'avons-nous reſſuſcité, & combien de fois l'allons-nous faire revivre? Le péché eſt l'ennemi de Dieu, c'eſt mon propre ennemi; cela ne ſuffit-il pas pour me le faire déteſter? p. 310. 312.

Sermon sur la Résurrection de Jesus-Christ, page 313.

DIVISION. Le Fils de Dieu, dit saint Augustin, nous représente tout à la fois dans sa résurrection, & un grand miracle & un grand exemple. Miracle de la résurrection de Jesus-Christ, preuve incontestable de sa divinité : c'est par-là qu'il confirme notre foi, 1. partie. Exemple de la résurrection de Jesus-Christ, gage assuré de notre résurrection future : c'est par-là qu'il anime notre espérance, 2. partie. p. 313. 316.

I. PARTIE. Miracle de la résurrection de Jesus-Christ, preuve incontestable de sa divinité. Pourquoi la révélation de la divinité de Jesus-Christ étoit-elle sur-tout attachée à sa résurrection? 1. parce que sa résurrection étoit la preuve que cet homme-Dieu devoit expressément donner aux Juifs pour leur faire connoître sa divinité : 2. parce que cette preuve étoit en effet la plus naturelle & la plus convaincante de sa divinité : 3. parce que de tous les miracles de Jesus-Christ, faits par la vertu de sa divinité, il n'y en a point de si avéré que la résurrection de son corps : 4. parce que c'est celui de tous qui a le plus servi à la propagation de la foi, & à l'établissement de l'Evangile, dont la substance & le capital est de croire en Jesus-Christ, & de confesser sa divinité. p. 316. 321.

1. La résurrection de Jesus-Christ étoit la preuve que cet homme-Dieu devoit expressément donner aux Juifs, pour leur faire connoître sa divinité. Car pendant sa vie il leur avoit toujours donné cette preuve préférablement à toute autre : marque évidente, dit saint Chrysostôme, que dans le dessein de Dieu, la résurrection de Jesus-Christ

avoit été ordonnée comme le signe de sa filiation divine. De-là dépendoit la foi de tout le reste : qu'eussent dit les Juifs & ses propres disciples, s'il ne fût pas ressuscité, après avoir prédit tant de fois qu'il ressusciteroit ? p. 321. 324.

2. La résurrection de Jesus-Christ étoit en effet la preuve la plus naturelle & la plus convaincante de sa divinité : car quel miracle que de se ressusciter soi même ! p. 324. 327.

3. La résurrection de Jesus-Christ est de tous les miracles le plus avéré. Les Juifs mêmes contribuerent à le confirmer, en demandant à Pilate qu'il mît des gardes autour du sépulchre. Car on ne peut pas dire que ses disciples ayent enlevé son corps : ces gardes l'auroient-ils permis ? De plus, à quel dessein ses disciples auroient-ils enlevé son corps, & pourquoi se seroient-ils tant intéressés pour un homme dont ils eussent reconnu l'imposture, si tout ce qu'il leur avoit dit de sa résurrection se fût trouvé faux ? p. 327. 332.

La résurrection de Jesus-Christ est de tous les miracles celui qui a le plus servi à la propagation de la foi & à l'établissement de l'Evangile, dont la substance & le capital est de croire en Jesus-Christ, & de confesser sa divinité. Avec quel zéle les Apôtres ont-ils publié par toute la terre cette résurrection du Fils de Dieu, & qui ne sçait pas quel a été le succès de leur prédication ? Disons donc à Jesus Christ, comme saint Thomas : *Vous êtes mon Seigneur & mon Dieu.* Servons-nous de la foi de sa résurrection & de sa divinité pour vaincre le monde : car, disoit saint Jean : *Quel est celui qui triomphe du monde, sinon celui qui croit que Jesus-Christ est Dieu.* p. 332. 340.

II. Partie. Exemple de la résurrection de Jesus-Christ ? gage assuré de notre résurrection future. Nous trouvons tout à la fois dans cette résur-

rection, 1. le principe, 2. le motif, 3. le modèle de la nôtre. p. 340. 343.

1. Le principe par où Dieu peut nous reſſuſciter. Car la réſurrection miraculeuſe de Jeſus-Chriſt eſt l'effet d'une force ſouveraine & toute-puiſſante. Or s'il a pû, par ſa toute-puiſſance, ſe reſſuſciter lui-même, pourquoi ne pourra-t-il pas nous reſſuſciter ? Ainſi raiſonnoient ſaint Paul & le ſaint homme Job. p. 343. 347.

2. Le motif qui engage Dieu à nous reſſuſciter. Car il eſt naturel que les membres ſoient unis au chef, & quand le chef ſe reſſuſcite lui-même, n'eſt-ce pas une ſuite qu'il doit reſſuſciter ſes membres avec lui ? Or notre chef c'eſt Jeſus-Chriſt, & nous ſommes tous les membres de Jeſus-Chriſt. p. 347. 348.

3. Le modèle ſur lequel Dieu veut nous reſſuſciter. Car, ſelon le témoignage de ſaint Paul, quand Dieu reſſuſcitera nos corps, ce ſera pour les conformer au divin exemplaire qui nous eſt propoſé dans la réſurrection de Jeſus-Chriſt : enſorte que nous aurons, pour parler de la ſorte, la même incorruptibilité, la même impaſſibilité, la même immortalité, la même clarté, &c. p. 348. 350.

Les grandes vérités ! Malheur au libertin qui ne les croit pas. Malheur au chrétien qui les croit, & qui vit comme s'il ne les croyoit pas. Mais heureux le fidéle, qui non content de les croire, en fait la régle de ſa vie, & en tire de puiſſans motifs pour animer ſa ferveur. p. 350. 360.

Compliment au Roi. p. 360. 364.

Sermon pour le Lundi de Pâques sur la Résurrection de Jesus-Christ, p. 365.

DIVISION. Résurrection de Jesus-Christ ; motif puissant pour croire sa divinité : 1. partie. Résurrection de Jesus-Christ, engagement indispensable à aimer sa sainte humanité : 2. partie. P. 365. 369.

La premiere partie de ce Sermon est la même que celle du Sermon précédent.

II. PARTIE. Résurrection de Jesus-Christ ; engagement indispensable à aimer sa sainte humanité, pourquoi ? 1. parce que c'est pour nous qu'il est ressuscité : 2. parce que dans le triomphe même de sa résurrection, il a voulu conserver les marques les plus authentiques & les caractères les plus visibles de son amour pour nous, sçavoir, les cicatrices des blessures qu'il avoit reçues dans sa passion : 3. parce qu'en ressuscitant glorieux, il a élevé son humanité à un état de perfection, où nous ne pouvons nous défendre de l'aimer, mais d'un amour pur & tout spirituel. p. 369. 371.

1. C'est pour nous que Jesus-Christ est ressuscité. Ainsi nous l'enseigne l'Apôtre : *Resurrexit propter justificationem nostram.* En effet, il n'est ressuscité qu'afin de nous ressusciter avec lui, & de ressusciter lui-même dans nous. Dieu donc, dans sa résurrection, nous le donne une seconde fois, comme il nous le donna dans sa naissance, en qualité de sauveur, en qualité de pasteur, en qualité de docteur & de maître. En qualité de sauveur, puisque dans sa résurrection il mit le sceau à tout ce qu'il avoit fait & à tout ce qu'il avoit souffert pour

notre salut. En qualité de pasteur, puisque son premier soin, après sa résurrection, fut de ramasser son troupeau que l'infidélité avoit dissipé. En qualité de docteur & de maître, puisque tout le tems qu'il demeura sur la terre depuis qu'il fut ressuscité, il l'employa à instruire ses disciples. Or que doit nous inspirer tout cela? un zéle ardent & un amour tendre pour cet homme-Dieu. p. 371. 374.

2. Dans sa résurrection, Jesus-Christ a voulu conserver les marques les plus authentiques & les caractères les plus visibles de son amour pour nous, sçavoir, les cicatrices des blessures qu'il avoit reçues dans sa passion. Par où il nous fait entendre que dans le séjour même de sa gloire, il ne veut point nous oublier, mais qu'il veut nous servir d'avocat auprès de son Pere. Nous ne devons donc jamais l'oublier nous-mêmes. p. 375. 377.

3. Jesus-Christ en ressuscitant glorieux, a élevé son humanité à un état de perfection, où nous ne pouvons nous défendre de l'aimer, mais d'un amour pur & tout spirituel. Il l'a rendue impassible & immortelle; il l'a revêtue de toute la splendeur que répand sur elle sa divinité. p. 377. 378.

Concluons avec saint Paul: *Que celui qui n'aime pas le Seigneur Jesus, soit anathême.* Aimons-le non pas toujours d'un amour sensible, mais d'un amour solide. Or est-ce l'aimer de la sorte, que de vivre comme nous vivons? p. 378. 384.

Sermon sur l'Ascension de Jesus-Christ, p. 385.

DIVISION. Pour arriver à la même gloire que Jesus-Christ, il faut la mériter comme Jesus-Christ: 1. partie. Pour la mériter comme Jesus-Christ, il faut souffrir comme Jesus-Christ; 2. partie. p. 385. 391.

I. PARTIE. Pour arriver à la même gloire que Jesus-Christ, il faut la mériter : car il n'y est parvenu lui-même que par la voie du mérite. Ainsi, 1. on n'obtient cette gloire qu'en la méritant : 2. mais aussi est-on sûr de ne la mériter jamais sans l'obtenir. p. 391. 392.

1. On ne l'a point, qu'on ne la mérite ; on ne l'a que parce qu'on la mérite ; & on ne l'a qu'autant qu'on la mérite. On ne l'a point, dis-je, qu'on ne la mérite ; tel est l'ordre de Dieu, & c'est un article de notre foi. Fausse doctrine de Calvin qui a voulu combattre ce point. On ne l'a que parce qu'on la mérite, tellement qu'elle est le partage du mérite seul, à l'exclusion de tout autre titre. La raison est, que suivant les décrets de la providence, cette gloire ne doit être donnée aux hommes, que selon les loix d'une justice rigoureuse : & il n'en est pas ainsi des récompenses du monde. Enfin, on ne l'a qu'autant qu'on la mérite : si l'un est plus récompensé dans le ciel que l'autre, ce n'est que parce qu'il a acquis plus de mérite que l'autre. Il en va tout autrement dans le monde. On voit tous les jours des mérites médiocres l'emporter sur des mérites éclatans. p. 392. 404.

2. D'ailleurs aussi est-on sûr de ne mériter jamais la gloire du ciel, sans l'obtenir. On mérite souvent les récompenses du monde sans les avoir : outre le mérite, il faut des patrons ; on est exposé à l'envie, à l'intrigue, à la cabale, aux caprices & aux préjugés d'un maître. Mais rien de tout cela avec Dieu. Quoi que je fasse, si c'est pour lui que je le fais, il m'en tiendra compte. Quel est donc notre aveuglement de mener une vie si inutile ? *Enfans des hommes, jusqu'à quand aimerez-vous la vanité, & chercherez-vous le mensonge* ? Vous êtes si ardens pour les biens périssables ; jusqu'à quand négligerez-vous des biens éternels ? p. 404. 410.

II. PARTIE. Pour mériter la même gloire que Jesus-Christ, il faut souffrir comme Jesus-Christ. 1. On ne va à la gloire du ciel que par les souffrances. 2. Mais toutes sortes de souffrances ne conduisent pas à cette gloire. p. 411. 412.

1. On ne va à la gloire du ciel que par les souffrances. Jesus-Christ n'y est point autrement arrivé ; car *il a fallu que le Christ souffrît, & qu'il entrât ainsi dans sa gloire.* Or s'il l'a fallu pour le Christ, ne le faut-il pas pour nous ? C'est pourquoi les Saints se glorifioient & se félicitoient eux-mêmes de leurs souffrances ; & c'est cela même qui leur a donné, sur le sujet des prospérités temporelles, des sentimens si contradictoirement opposés à la cupidité & à l'amour-propre. Enfin, c'est dans cette vue que le Fils de Dieu a prononcé ces anathêmes : *Malheur à vous, riches ; malheur à vous qui goûtez les douceurs de la vie :* & qu'au contraire il a dit : *Bienheureux les pauvres ; bienheureux ceux qui pleurent.* Cependant on veut avoir en ce monde toutes ses aises ; & l'on écarte, autant qu'il est possible, tout ce qui fait de la peine & qui mortifie. p. 412. 420.

2. Toutes sortes de souffrances ne conduisent pas à la gloire du ciel. Il faut que ce soient des souffrances pour la justice & pour Dieu, des souffrances sanctifiées par notre soumission à la volonté de Dieu. Sans cela, c'est souffrir comme les démons ; c'est aller à la perdition & à la mort, par où les justes & les vrais chrétiens vont au salut & à la vie. Car les souffrances, selon l'usage qu'on en fait, mènent à l'un ou à l'autre. Que ne souffre-t-on pas tous les jours pour le monde ? mais on ne veut rien souffrir pour Dieu. Ayons sans cesse, pour nous animer, Jesus-Christ devant les yeux, & la gloire dont il va prendre possession. p. 420. 427.

Sermon pour la Fête de la Pentecôte, page 428.

DIVISION. Il eſt important de connoître quel eſt cet Eſprit que le Fils de Dieu nous a promis comme aux Apôtres, & quels effets il doit opérer en nous. Eſprit de vérité qui nous éclaire, 1. partie. Eſprit de ſainteté qui nous purifie, 2. partie. Eſprit de force qui nous anime, 3. partie. p. 428. 433.

I. PARTIE. Eſprit de vérité qui nous éclaire. Pouvoir, 1. enſeigner ſans exception toute vérité : 2. l'enſeigner ſans diſtinction à toutes ſortes de ſujets : 3. l'enſeigner en toutes manieres ; c'eſt ce qui n'appartient qu'à l'Eſprit de Dieu. p. 434.

1. Il n'appartient qu'au Saint-Eſprit de nous enſeigner toute vérité : car il y a des vérités que la chair & le ſang ne révélent point, des vérités qui ſemblent choquer la raiſon humaine, des vérités gênantes, humiliantes, mortifiantes. Si donc un homme en eſt perſuadé, ce ne peut être que l'effet d'un eſprit ſupérieur qui agit en lui ; & cet eſprit ſupérieur, c'eſt l'eſprit de Dieu. p. 434. 435.

2. Il n'appartient qu'au Saint-Eſprit d'enſeigner toutes vérités à toutes ſortes de ſujets. Donnez au plus habile docteur certains eſprits groſſiers à inſtruire, avec toutes ſes lumieres, il ne les éclairera pas. Mais quand l'eſprit de Dieu s'en rend le maître, comme c'eſt lui qui les a formés, il les éleve à tout ce qu'il veut. p. 435. 437.

3. Il n'appartient qu'au Saint-Eſprit d'enſeigner toute vérité en toutes manieres : c'eſt-à-dire, dans un inſtant, ſans qu'il en coûte ni étude ni travail, & juſqu'à déterminer les hommes à mourir pour la défenſe des vérités qui leur ont été révélées. p. 437.

Or voilà ce que fait le Saint-Esprit dans les Apôtres. Il leur enseigne les vérités les plus dures en apparence & les plus contraires aux sens & à la nature. Il les leur enseigne sans nulle disposition de leur part, puisque c'étoient des hommes à qui Jesus-Christ lui-même avoit reproché leur aveuglement & leur lenteur à comprendre & à croire. Il les leur enseigne dans un moment, & jusqu'à les résoudre à souffrir le martyre. On a vû dans la suite ces mêmes effets du Saint-Esprit en des millions de fidéles. Mais qu'a fait le démon? Il a opposé à l'esprit de vérité, l'esprit du monde, qui est un esprit de mensonge, & c'est cet esprit du monde qui conduit tout. Car à nous voir agir, peut-on dire que ce soit l'esprit de Dieu qui nous dirige, & que nous soyons bien convaincus des vérités qu'il est venu nous apprendre? p. 437. 450.

II. PARTIE. Esprit de sainteté qui nous purifie. C'est pour cela que le Fils de Dieu en parloit à ses disciples comme d'un baptême: *Vos autem baptisabimini Spiritu Sancto.* Voyons 1. l'excellence, 2. les obligations de ce baptême. p. 450. 451.

1. L'excellence de ce baptême. Ce fut comme un baptême de feu; & ce baptême de feu alla jusqu'à purifier les cœurs des Apôtres d'un certain genre d'attache qu'ils avoient eû, & qu'ils conservoient pour Jesus-Christ même. Car s'attachant à Jesus-Christ, dit saint Augustin, ils ne l'envisageoient point encore avec des yeux assez purs, & ils le considéroient trop selon l'humanité & selon la chair. Voilà pourquoi le Sauveur du monde leur disoit: *Si je ne m'en vais, l'esprit consolateur ne viendra point dans vous.* Jugeons de là ce que nous devons penser, non-seulement de ces attaches grossieres qui portent évidemment le crime avec elles; mais de bien d'autres attaches innocentes, à ce qu'il paroît, honnetes & mêmes sain-

tes, mais dont l'esprit de Dieu nous feroit voir le danger si nous voulions nous rendre attentifs à sa voix. p. 451. 461.

2. Obligations de ce baptême. C'est de retrancher tout ce qu'il y a d'humain dans nos pensées, dans nos désirs, dans nos paroles, & dans nos actions. Voilà le miracle que nous devons demander au Saint-Esprit, & c'est pour nous purifier de la sorte qu'il se répandra sur nous. p. 461. 464.

III. PARTIE. Esprit de force qui nous anime. Nous en avons un exemple bien sensible dans les Apôtres. L'esprit de force dont ils sont remplis, leur inspire un zéle, 1. qui les fait parler hautement & se déclarer : 2. qui les encourage à tout entreprendre : 3. qui les rend capables de tout souffrir pour le nom de Jesus-Christ. p. 464. 466.

1. Zéle qui les fait parler hautement & se déclarer. Ils s'étoient tenus renfermés dans le cénacle ; mais tout-à-coup ils en sortent, & rendent un témoignage public à Jesus-Christ. p. 466. 469.

2. Zéle qui les encourage à tout entreprendre. Ils se proposent la conversion du monde entier, & ils en viennent à bout. p. 469. 470.

3. Zéle qui les rend capables de tout souffrir. Persécutions, contradictions, opprobres, rien ne les arrête. Ils mépriſent les tourments & la mort. p. 470. 471.

C'est par cette force chrétienne, que nous pourrons connoître si nous avons reçu nous-mêmes le Saint-Esprit. p. 471. 474.

COMPLIMENT A LA REINE D'ANGLETERRE, p. 474. 475.

Sermon sur la très-sainte Trinité, pag. 476.

DIVISION. Croire un Dieu en trois personnes, c'est le plus grand hommage de foi qu'une créature puisse rendre à Dieu, 1. partie. Croire un Dieu en trois personnes, c'est le plus grand sujet de confiance que la nature puisse avoir en son Dieu. 2. partie. Croire un Dieu en trois personnes, c'est avoir devant les yeux le plus puissant motif & le plus excellent modéle de la charité, qui doit tous nous unir en Dieu & selon Dieu, 3. partie. p. 476. 479.

I. PARTIE. Croire un Dieu en trois personnes, c'est le plus grand hommage de foi que la créature puisse rendre à Dieu. Je ne puis me former de Dieu une plus haute idée, que quand je reconnois qu'il est incompréhensible. Or dans quel mystère Dieu est-il plus incompréhensible à l'homme ? n'est-ce pas dans la Trinité ? D'où il s'ensuit que je ne puis plus exalter de ma part le souverain Etre de Dieu, que par la créance de cette ineffable Trinité. p. 479. 482.

Que fais-je quand je crois un Dieu en trois personnes ? je lui fais un sacrifice de la plus noble partie de moi-même qui est ma raison. Et comment le fais-je ? de la maniere la plus excellente & la plus héroïque. Et en quoi consiste-t-il ? le voici. Je crois un mystère dont je n'ai nulle expérience, & dont il m'est impossible d'avoir la moindre idée avant que Dieu me l'ait révélé ; & quand Dieu me l'a révélé, je le crois de telle sorte que ma raison ne peut s'en faire juge ni l'examiner ; enfin, ce qui fait la perfection de mon sacrifice, je crois ce mystère quoiqu'il semble répugner positivement à ma raison. p. 482. 486.

Telle est notre foi. Nous la professons de bouche,

che, nous disons que nous serions prêts à mourir pour la défendre : mais il ne s'agit point présentement de mourir pour la foi ; il s'agit de la soutenir & de l'honorer par l'innocence & la pureté de nos mœurs. Souvenons-nous que nous adorons une Trinité, dont le caractère propre & essentiel est la sainteté. p. 487. 489.

II. PARTIE. Croire un Dieu en trois personnes, c'est le plus grand sujet de confiance que la créature puisse avoir en son Dieu. Quand on nous instruit au christianisme, par où commence-t-on ? par ce qu'il y a de plus relevé & de plus difficile à croire, qui est le mystère de la Trinité. Pourquoi s'attache-t on d'abord à cet article ? parce que c'est le fondement de toute notre espérance. Car je ne puis être sauvé sans la foi d'un Dieu en trois personnes : comme cette foi demande un plus grand effort de notre part, aussi la profession que nous en faisons est-elle d'un plus grand mérite ; & Dieu nous dit alors ce qu'il dit à Abraham : *Quia fecisti hanc rem, multiplicabo semen tuum.* De-là vient que cette formule de foi que nous prononçons en confessant la Trinité, & qui est conçue en ces termes : Au nom du Pere, & du Fils, & du Saint Esprit, est si sainte & si vénérable dans notre Religion. De-là vient que nous la mettons à la tête de toutes nos actions, afin qu'elle les sanctifie, & qu'elle les rende méritoires. Pratique qui nous est venue des Apôtres, & que l'Eglise observe solemnellement & constamment dans tous ses divins offices. Si nous l'avions jusqu'à présent observée nous mêmes dans le même esprit & avec la même piété que l'Eglise, combien de mérites aurions-nous acquis devant Dieu ? p. 489. 497.

Quand à l'heure de notre mort le Prêtre priera pour nous, quels noms employera-t-il pour rendre ses vœux plus efficaces ? les noms du Pere, du Fils, & du Saint Esprit. Et quand s'adressant à

Dieu, il lui recommandera l'ame du mourant, de quelle raiſon ſe ſervira-t-il ? de celle-ci ? *Quoiqu'il ait péché, Seigneur, il a confeſſé votre auguſte Trinité.* p. 497 499.

III. Partie. Croire un Dieu en trois perſonnes, c'eſt avoir devant les yeux le plus puiſſant motif & le plus excellent modéle de la charité qui doit tous nous unir en Dieu & ſelon Dieu. 1. La foi de la Trinité eſt le motif & comme le lien ſubſtantiel de la charité qui doit être entre nous. 2. Le myſtère de la Trinité en eſt encore le grand modéle que Jeſus Chriſt nous a donné dans ſon Evangile. p. 499.

1. La foi de la Trinité doit être le lien de notre charité mutuelle. Ainſi l'enſeigne S. Paul : puiſque vous n'avez tous qu'un même Dieu, diſoit-il aux premiers fidéles, que vous n'avez tous qu'une même foi, que vous n'avez tous qu'un même baptême, & que vous ne faites tous qu'un même corps qui eſt l'Egliſe, n'eſt-il pas juſte que vous n'ayez tous qu'un même eſprit ? Au nom de qui avez-vous été baptiſés, ajoutoit le même Apôtre, pour arrêter certaines diſcordes ? n'eſt pas au nom du Pere, du Fils, & du Saint Eſprit ? & cette unité de Religion ne doit-elle pas former en nous l'union des cœurs ? Ainſi l'ont compris les hérétiques mêmes : dès-là qu'ils font ſecte, & qu'ils compoſent une Egliſe prétendue, ils commencent à s'entr'aider. p. 499. 504

2. Le myſtère de la Trinité eſt le grand modéle de notre charité. Que demandoit Jeſus-Chriſt à ſon Pere pour ſes diſciples ? qu'ils ne fuſſent qu'un entr'eux, comme le Pere & le Fils dans l'auguſte Trinité ne ſont qu'un. Dans cette Trinité adorable, point d'intérêts différens, point de ſentimens oppoſés, point de volontés contraires. Nous formons-nous ſur ce modéle ? p. 504. 511.

Sermon sur le très-Saint Sacrement. pag. 512.

DIVISION. La gloire du corps de Jesus-Christ, c'est d'avoir été donné à l'Eglise dans le saint Sacrement de l'Autel, 1. partie. La gloire de l'Eglise, c'est d'avoir reçu & de posséder le corps de Jesus Christ dans ce Sacrement, 2. partie. p. 512. 515.

I. PARTIE. La gloire du corps de Jesus-Christ, c'est d'avoir été donné à l'Eglise dans le saint Sacrement de l'Autel. Il étoit juste que Jesus-Christ travaillât à honorer sa chair, & deux raisons l'y obligeoient. 1. L'honneur qu'il avoit fait à cette chair de contracter avec elle une alliance si étroite dans son incarnation. 2. Les humiliations extrêmes à quoi il l'avoit réduite dans sa passion. Or c'est dans la divine Eucharistie qu'il l'éleve jusqu'à être l'aliment de nos ames, & que toute matérielle qu'elle est, il lui donne la vertu de vivifier nos esprits. p. 515. 522.

Après cela faut il s'étonner que Jesus-Christ nous ait proposé son corps à adorer dans nos temples ? car nous l'y adorons, disent saint Ambroise & saint Augustin : deux témoignages bien pressans contre les hérétiques. C'est pour cela même aussi que l'Eglise a institué cette Fête que nous célébrons à l'honneur du corps de Jesus-Christ. p. 522. 524.

Mais pourquoi cette cérémonie de porter en pompe le corps du Fils de Dieu ? C'est 1. en mémoire de ce qu'il se porta lui-même, quand il distribua à ses Apôtres sa chair & son sang. 2. En action de grace de ce qu'il alloit lui-même autrefois parcourant les villes & les bourgades. Pour lui faire une réparation authentique des opprobres qu'il souffrit dans les rues de Jerusalem, lorsqu'il fut traîné de tribunal en tribunal. 4. Pour lui faire honneur, dit le Cardinal du Perron, de toutes les victoires qu'il a reme-

portées sur l'héréſie dans le Sacrement de ſon corps. 5. Pour lui faire comme une amende honorable de tant d'outrages qu'il a reçus, & qu'il reçoit ſans ceſſe des mauvais chrétiens, dans l'Euchariſtie. Quelle doit être, pendant cette Octave, l'occupation d'une ame fidéle ? d'entrer dans les ſentimens de l'Egliſe, & d'honorer avec elle la chair du Rédempteur. p. 524. 533.

II. PARTIE. La gloire de l'Egliſe, c'eſt d'avoir reçu & de poſſéder le corps de Jeſus-Chriſt dans le Sacrement de l'Autel. Car c'eſt par là, 1. qu'elle eſt honorée de la préſence réelle d'un Dieu. 2. qu'elle eſt honorée de ſes entretiens & de ſa familiarité la plus intime, qu'elle eſt même honorée de l'union la plus parfaite avec lui, puiſque ce Dieu-homme, par le moyen de ſon Sacrement, s'unit aux fidéles qui ſont les membres de l'Egliſe, & vient demeurer en eux : tellement que dans la penſée des Peres, l'Euchariſtie eſt pour nous comme une extenſion du myſtère de l'Incarnation. 4. qu'elle eſt enfin nourrie de ſon corps & de ſon ſang adorable. p 533. 541.

De tout ceci nous devons remporter deux ſentimens : 1. de reſpect & de vénération pour l'Egliſe, 2. de zéle pour l'innocence & la pureté de nos corps. Reſpect & vénération pour l'Egliſe : car pouvons-nous l'honorer aſſez après que Jeſus-Chriſt l'a tant honorée ? Cependant c'eſt nous-mêmes tous les jours qui la déshonorons. Zéle pour l'innocence & la pureté de nos corps, puiſqu'en vertu de la communion ils deviennent les ſanctuaires vivans & les membres de Jeſus-Chriſt même. Quelle indignité donc & quelle horreur de les profaner par des excès honteux ! p. 541. 547.

Fin du Tome premier.